



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



81616



Vet. Fr. II A. 434



54/8



COMMENTAIRES
DE MESSIRE
BLAISE DE MONTLVC,
Mareschal de France.

Où sont décrits tous les Combats, Rencontres, Escarmouches, Batailles, Sièges, Assauts, Escalades, Prises ou Surprises de Villes & Places fortes : Défenses des assaillies & assiégées : Avecque plusieurs autres faits de guerre signalez & remarquables, esquels ce grand & renommé guerrier s'est trouvé durant cinquante ou soixante ans, qu'il a porté les Armes.

Ensemble diuerses instructions, qui ne doivent estre ignorées de ceux qui veulent paruenir par les Armes à quelque honneur, & sagement conduire tous exploits de Guerre.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez D'ESPILLY, rue Saint Jacques, Cour
de la vieille Poste.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Permission.





COMMENTAIRES
DE MESSIRE
BLAISE DE MONTLUC,
Mareschal de France.

LIVRE TROISIEME.

CEPENDANT que la guerre ^{Le Pied-}
se faisoit en Piedmont, com-^{mont es-}
me i'ay escrit cy-dessus, sous ^{cole des}
ce grand guerrier monsieur ^{gens de}
le Mareschal de Brissac, qui y establit
vne tres-belle discipline militaire,
aussi pouuoit-on dire que c'estoit la
plus belle escolle de l'Europe : on ne
dormoit pas du costé de Picardie,
Champagne, & Mets, qui fut assiegé
par l'Empereur. Ce fut là où ce grand ^{1552.}
Duc de Guyse acquist vne gloire im-
mortelle. Je n'ay eu iamais plus grand
regret, que de n'auoir veu ce siege :
Mais on ne peut estre en tant de lieux.

Tome II.

A

*Sienn
pour les
François
le cin-
quieme
Aoust.*

1552.

*Le sieur
de Strossy
Lieute-
nant du
Roy en
l'Estat de
Sienn.*

Le Roy qui desiroit troubler les affaires de l'Empereur en Italie, fit tant par les pratiques & menées de quelques Cardinaux ses partisans, & de monsieur de Termes, qu'il fit reuolter les habitans de la ville de Sienn, qui est vne tres-belle ville & importante en la Toscane, de sorte que les Espagnols qui estoient dedans, en furent chassez, & la citadelle ruinée. Comme ce peuple se vid jouissant de la liberté, ayant leué les enseignes Françoises, il ne fit faute d'implorer l'ayde & secours du Roy, lequel en donna la charge à monsieur de Strossy, qui fut depuis Mareschal, lequel avec l'ayde des alliez du Roy mit des forces en campagne, assisté des Sieurs Cornelio, Bentiuglio, Fregouse, & autres Sieurs Italiens, des Sieurs de Termes, & de Lansac. Ledit Seigneur Strossy, quoy qu'il eust les forces & de l'Empereur & du Duc de Florence sur les bras, si est-ce qu'il s'y porta fort vaillamment & prudemment, pour faire teste au Marquis de Marignan dit Medequi, lequel faisoit la guerre à toute outrance. Toutefois en despit de luy, le Sieur Strossy print plusieurs petites villes, lesquelles de-

pendent de l'estat de Siennce , dequoy ie ne veux particulierement parler , parce que ie n'y estois pas. A ce que j'ay entendu , il s'y fit de beaux exploits. Car l'Empereur & le Duc de Florence ne desiroient rien tant que chasser le Roy d'Italie , pour la crainte qu'ils auoient , qu'y ayant vn pied , il n'y mist tout le corps. Mais nous ne sçaurions iamais garder nos conquestes , je ne sçay pas si à l'aduenir on fera mieux. le me doute fort que non : pour le moins il me le semble ainsi. Dieu veuille que ie me puisse tromper.

*Defaut
des Fran-
çois.*

Or monsieur de Stroffy manda au Roy , qu'il ne le pouuoit seruir tenant la campagne & commandant dans Siennce : & qu'il le suplioit tres humblement vouloir faire election de quelque personnage , de qui sa Maiesté se peust fier , pour y commander tant qu'il seroit en campagne. Le Roy ayant receu ceste depesche appella monsieur le Connestable , monsieur de Guyse , & monsieur le Marechal de saint André , pour en nommer chacun vn. Par les mains de ces trois tout passoit. Tous les Roys ont eu tousiours cela : ils se laissent gouuerner à quel-

2 *Comm. de M. B. de Montluc,*

ques vns ; peut estre trop. Certes il semble parfois qu'ils les craignent.

*Dispute
pour la
nomina-
tion du
sieur de
Montluc
en la
charge de
Sienna.*

Monsieur le Connestable estoit plus fauori, & plus aimé du Roy, qu'autre fut iamais. Monsieur le Connestable nomma le sien, monsieur de Guyse le sien, & monsieur le Mareschal de saint André aussi le sien. Alors le Roy leur dit, vous n'avez point nommé Montluc. Monsieur de Guyse luy respondit, il ne m'en souuenoit point : monsieur le Mareschal de saint André en dit de mesmes, & encores luy dit monsieur de Guyse, si vous nommez Montluc, ie me tais, & ne parleray plus de celuy, que i'ay nommé : ny moy aussi, dit monsieur le Mareschal, lequel depuis m'a fait tout ce discours. Alors monsieur le Connestable dit, que ie n'estois pas bon pour faire ceste charge, parce que i'estois trop bisarre, fascheux & colere. Le Roy respondit, qu'il auoit tousiours veu & cognu, que la colere & bisarrerie, qui estoit en moi, n'estoit sinon pour soustenir son seruice lors que ie voyois qu'on le seruoit mal. Or iamais il n'auoit ouy dire, que i'eusse prins querelle avec personne pour mon particulier. Monsieur de Guyse & monsieur le Mares-

chal respondirent qu'aussi ne l'auoient ils iamais ouy dire, & que desia i'auois esté gouuerneur de Montcaillier & d'Albe, sans que iamais homme se soit plaint de moy. Et d'autre part que si i'estois tel, monsieur le Marechal de Brissac ne m'eust pas tant aymé & fauorisé, ny ne s'en fut tant fié, comme il faisoit. Monsieur le Connestable repliqua encores fort : car il vouloit, que celuy qu'il auoit nommé y allast. Il se faisoit de ceder, & aussi il ne m'a iamais gueres aymé ny les siens aussi. Monsieur le Cardinal de Lorraine y estoit, qui a meilleure souuenance que moy., de celuy que monsieur le Connestable auoit nommé : Toutes-fois il me semble que c'estoit Boccal, lequel depuis s'est fait Huguenot. A la fin le Roy s'en fit accroire ayant monsieur de Guyse & monsieur le Marechal de S. André de son costé, & enuoya vn courrier deuers monsieur le Marechal de Brissac, pour me faire venir en Auiignon, auquel lieu i'attendois vn Gentil-homme que sa Maiesté m'enuoyoit, lequel apportoit ma dépêche, pour m'en aller à Sienn.

Or monsieur le Marechal quelques iours deuant m'auoit donné congé,

pour m'en venir à ma maison , à cause d'une maladie , qui m'estoit survenuë , comme i'ay dit : lequel n'auoit nulle enuie de ce faire , comme luy mesmes m'a confessé depuis , & m'a fait cest honneur de me dire , que s'il eust cognu l'importance , que celuy fust de m'auoir perdu , qu'il eust encore escrit au Roy plus de mal de moy qu'il n'auoit fait : & qu'en sa vie ne se repentit tant de chose qu'il eust faite , que m'auoir laissé partir d'aupres de luy : car il m'auoit bien trouué à dire depuis que i'estois party de Piedmont. Monsieur de Cossé , monsieur le President de Birague , & autres peuuent témoigner combien de fois ils luy ont ouy regretter mon absence , mesmement quand les choses ne luy succédoient , comme il vouloit. Et si l'on regarde bien ce que i'auois fait estant sous luy , on trouuera que ce que ie dis est veritable , & qu'il auoit raison de me regretter. I'estois tousiours à ses pieds , & à sa teste. Je crois toutefois , que pour ma presence il ne se fut rien fait de mieux : mais si suis-je contrainct dire le vray. Il y en a , qui en diront dauantage , s'ils veulent.

Or il escriuit vne lettre au Roy , & ^{Admis du} vne autre à monsieur le Conestable , ^{seigneur de} par laquelle il mandoit à sa Maïesté , ^{Brissac} qu'il auoit fait vn election fort mal à ^{au Roy} propos , pour commander à Sienné , ^{sur la nomination} car i'estois vn des plus coleres hommes ^{du seigneur de Montluc.} du monde , & le plus bisarre , & tel qu'il falloit que la moitié du temps il endurast de moy , cognoissant mes imperfections : Mais que i'estois bien bon pour faire tenir la police & la iustice en vn camp , pour commander à la campagne , & pour faire combattre les soldats. Mais que considéré les humeurs des Siennois c'estoit feu contre feu , qui seroit le vray moyen de perdre cest estat , qu'il falloit conseruer par douceur. Il prioit monsieur le Conestable aussi de le remonstrer au Roy , & cependant il me depesche vn courrier , lequel me trouua fort malade : & me mandoit que le Roy me vouloit enuoyer à Sienné : mais que comme amy mien il me conseilloit de n'accepter point ceste charge , me priant de ne l'abandonner pour aller ailleurs , sous vn autre , & m'assurant , que si rien vaquoit en Piedmont , que i'aymassé mieux , que ce que i'auois , que ie l'auois : tout cela estoient des arti-

Se ruse pour retenir le seigneur de Montluc.

8 *Comm. de M. B. de Montluc,*
siccès pour me retenir.

O qu'un sage Lieutenant de Roy doit veiller & prendre garde, qu'il ne perde celuy auquel il a beaucoup de fiance, & qu'il cognoist de valeur. Il ne doit rien espargner pour le retenir : car bien souvent un homme seul peut beaucoup. Il faut manger beaucoup de sel pour cognoistre un homme, & cependant vous estes priué de celuy, auquel vous auiez fiance : car vous auez ja esprouué sa fidelité. Or auoit mandé aussi ledit Sieur Marechal au Roy, que i'estois en Gascongne malade : & comme le matin ses lettres furent leuës, monsieur le Connestable, qui en fut bien ayse, dit au Roy, qu'il luy en auoit bien dit aurant, & qu'un homme ne me pouoit mieux cognoistre, que monsieur le Marechal de Brissac, qui m'auoit souvent veu en besogne. Le Roy, qui de son propre naturel m'aymoit, & m'a tousiours aimé, depuis qu'il m'eust remarqué à la camifade de Boulogne, dit, comme monsieur le Marechal de saint André m'a dit plusieurs fois, que quand bien tous ceux de son conseil luy diroient mal de moy, qu'ils ne gaigneroient rien : car son naturel estoit

*Le Roy
Henry
aimoit
le sieur
de Mont-
luc.*

de m'aimer, & qu'il ne vouloit quitter son eſlection, quoy que l'on en parlaſt. Monsieur de Guyſe print la parole, & dit voylà vne lettre, qui contrarie fort. En premier lieu monsieur le Mareſchal de Briffac dit, que Montluc eſt colere & biſarre, & qu'il ne s'accommodera iamais avec les Siennes: mais qu'il gaftera tout voſtre ſervice, ſi vous le leur enuoyez: d'autre part il le louë des choſes, qui requierent d'eſtre en vn homme de commandement, & qui a en charge des choſes grandes: car il dit, qu'il eſt homme de grande police & grande iuſtice, & pour faire combattre les ſoldats en grandes entreprinſes & executions. Qui a iamais veu qu'un homme doué de toutes ces bonnes parties n'eût avec luy de la colere: Ceux qui *Les coleres ſont les meilleurs.* ne ſe ſoucient guieres que les choſes aillent mal ou bien, ceux-là peuuent eſtre ſans colere. Au demeurant, Sire, puis que vous meſmes avez faite l'eſlection, il me ſemble que ne la devez reuoquer. Monsieur le Mareſchal de ſainct André reſpondit apres, Ce que monsieur le Mareſchal de Briffac dit, facilement vous le pouuez rabiller en eſcrivant à Montluc, que vous meſ-

mes l'avez esleu , & que pour l'amour de vous il laisse , tant qu'il pourra , sa colere , ayant affaire avec cerueaux bisarres , tels qu'estoient les Siennes. Le Roy dit lors , qu'il n'auoit point de crainte , qu'apres qu'il m'auroit escript vne lettre , ie ne fisse ce qu'il me commanderait : & soudain me despescha vn courier à ma maison , par lequel me manda que quand bien ie serois malade , que ie me misse en chemin droit à Marseille , auquel lieu ie trouuerois ma depesche , & m'embarquerois avec les Allemans , que le Rincroque menoit , & dix compagnies Françoises , où il m'enuoyeroit aussi de l'argent pour faire mon voyage , & que ie laissasse vn peu ma collere en Gascogne m'accommodant à l'humeur de ce peuple. Le courier me trouua à Agen entre les mains des medecins bien malade : toutesfoi ie luy dis , que dans huit iours ie me mettrois en chemin : ce que ie fis , & cuiday mourir à Toulouse , duquel lieu , par le conseil des medecins , ie deuois retourner arriere : ce que ie ne voulus faire : ains me fis traifner iusques à Montpellier , là où ie fus encore conseillé par les Medecins de ne passer

plus outre , s'asseurans , que si ie m'hafardois , ie n'arriverois iamais à Marseille en vie : mais quelque chose qu'ils me sçeussent dire , ie me resolus de cheminer tant que la vie me dure-
roit , à quelque prix que ce fut. Et comme ie partoys , m'arriua vn autre courrier , pour me faire hasten. Et de iour à autre ie recouurois ma santé en allant : de sorte que quand ie fus à Marseille , ie me trouuay sans comparaison mieux que quand i'estois party de ma maison.

Certes le Roy mon bon maistre auoit raison de deffendre ma cause : car iamais ma colere ne porta nul preiudice à son seruice , ouy bien à moy & à quelque autre , qui n'a sceu esquiner ny se garder de mon humeur , iamais ie ne luy perdis place , bataille , rencontre , ny ne fus cause de luy faire perdre vn seruiteur. La colere ne m'a iamais ietté tant hors de moy , de me faire faire chose preiudiciable à son seruice. Si elle est violente & prompte , aussi elle en dure moins. I'ai tousiours cognu , qu'il vaut mieux se seruir de ces gens là que d'autres. Car il n'y a point d'arriere boutique en eux : & si ils sont plus prompts , plus vaillans

Les capitaines coleres plus vaillans que les autres.

que ceux qui veulent avec leur firoid-
deur se faire estimer plus sages. Mais
laissant ce propos ie retourneray à mon
voyage.

*Ceste en-
treprise
de Sienné
fut l'an
1555.
Le Baron
de la
Garde en
Arger.*

Je trouvoy que le Baron de la Garde
estoit parti avec l'armée, pour aller en
Arger, faire avec le Roy d'Arger qu'il
luy baillast son armée : pource que
ledit Sieur Baron auoit esté aduertiy
que le Prince d'Orie l'attendoit avec
vne grande armée sur le chemin, pour
le combattre. Et l'armée du Roy n'es-
toit pas assez forte, qui fut cause que
nous temporisames quelques iours.
Comme donc le Baron fut arriué ayant
l'armée d'Arger avec luy, nous nous
embarquasmes à Tolloi, & par le
chemin rencontraimes huiet ou neuf
nauires chargez de bleds, qui venoient
de Sicile, & l'apportoient en Espagne:
lesquels ledit Baron fist brusler, sauf
deux qu'il amena pour fournir son ar-
mée. Et ainsi allasmes iusques à Porte-
Herculé, auquel lieu nous fut impos-
sible de faire descente à cause que le
Marquis de Marignan auoit son camp
pres du chemin, qu'il nous faloit tenir,
pour aller à Sienné. Qui fut cause qu'il
nous fallut rembarquer, pour reculer
en arriere, & faire la descente aupres

d'Escarlin, où monsieur de Strossy estoit avec son camp. Là trouuasmes, *Le Prieur de Capua tué.* que le Prieur de Capue auoit esté tué en recognoissant Escarlin, il y auoit deux iours, qui fut vn grand dommage, car c'estoit vn vaillant homme, s'il y en auoit en terre, ou sur la mer, & vn bon seruiteur du Roy. Il estoit frere de monsieur de Strossy: & me dit-on qu'il fut tué de la main d'un païsan, qui luy tira vne arquebuzade de derriere vn buisson. Voyez quel mal-heur qu'un grand capitaine meure de la main d'un vilain avec son baston à feu. Nous marchasmes ainsi jusques à Bonconuant, allant tousiours monsieur de Strossy vn peu deuant nous, à cause des viures, & là tout le camp fut assemblé.

Auant que les Allemans & François fussent arriuez audit Bonconuant, monsieur de Strossy se mit deuant le matin, avec les trois mil Grisons, desquels monsieur de Forcauaux estoit Colonel, & avec les Italiens: afin de faire place aux Allemans & François, qui auoient besoin de loger & reposer deux heures. le vins trouuer le soir deuant monsieur de Strossy: Et le matin partis avec luy pour arriuer de bonné

heure à Sienné , où nous trouuâmes monsieur de Lanfac , qui à nostre arriuée donna à dîner à monsieur de Strossy , à monsieur de Forcauaux & à moy. Sur l'arriuée des Grisons & des Italiens se dressa vne grande escarmouche à sainte Bonde , vn Monastere de Nonnains près saint Marc , qui est vn autre Monastere de Religieux. Le Marquis de Marignan auoit son camp au Palais du Diau , qui est sur le chemin de Florence , près Sienné un mille : & ce matin mesmes il estoit party pour aller à sainte Bonde assaillir le capitaine Bertholomé de Pesere , lequel monsieur de Strossy auoit mis dedans avec sa compagnie. Ledit Marquis auoit laissé ses Italiens audit Palais du Diau , & mené tous les Espagnols & Allemans avec luy : & comme nous disnions l'escarmouche se commença forte & roide à sainte Bonde. Les Grisons & les Italiens firent alte au Pallastor près Sienné demy mille , & nos Italiens aussi par le commandement de monsieur de Strossy : pource qu'il vouloit aduiser plustost où il mettroit tout le camp , & qu'il vouloit aussi , qu'auant que ceux-là fussent logez , les Allemans & François

*Escar-
mouche
deuant
Sienné.*

fussent arriuez : pource que tout à vn coup se logeroient ensemble : mais n'ayant point encores paracheué de dîner , nous ouïsmes quelques petites pieces tirer à sainte Bonde , que le Marquis y auoit mené. Alors ie dis à monsieur de Strossy ces mots , Monsieur , ceste escarmouche est grande & roide meslée avec de l'artillerie , ils vous emporteront le capitaine Bertholomé de Pesere : ie vous prie allons voir que c'est. Ledit Sieur respondit , allons donc , aussi faut-il que nous allons regarder où nous logerons le camp. Monsieur de Lansac me presta vn cheual Turc poil gris , car ie n'auois point amené mes cheuaux par mer. Lors ie dis à monsieur de Strossy , s'il trouueroit bon que i'allasse voir que e'estoit de ceste escarmouche , pendant qu'il iroit regarder avec Messieurs de Lansac & de Forcauaux , où il logeroit le camp. Il me dit qu'il le trouuoit bon , & sortismes par la porte saint Marc. le tiray droit au lieu de l'escarmouche , & eux vn peu à main droite , pour regarder où ils mettroient le camp. Comme i'arriuay de là la Tresse , où se faisoit l'escarmouche , ie n'y trouuay aucun capitaine : & estoit

comme vne escarmouche faite en desordre. Et les ennemis auoient gagné aduantage sur les nostres, car ils les auoient tirez des cottaux près sainte Bonde, & ramenez iusques aux prez qui sont ioignant la riuere de la Trefse. Et à mon arriuée ie demanday les capitaines, & n'en trouuay vn seul qui se dit capitaine : dont s'ensuiuoit vn grand desordre. Sur cela i'en vis venir vn sur vn cheval gris : & courus à luy, pour luy demander s'il estoit capitaine : lequel me dit qu'ouy. Je luy demanday son nom, il me respondit, *io mi chiamo Marioul de santa* Elior, & ie luy dis, *signor capitan io mi chiamo Montluco, andamo insieme.* Or tout le camp auoit desia entendu que ie venois avec le secours : & encores que nous ne nous fussions iamais veus, si est-ce que nous nous reconnusmes au nom. Je le priay de r'allier les gens pour donner vne cargue aux ennemis, & les ramener contre-mont, ce qu'il fit ; & les ramenastes iusques au haut. Cependant tout au long d'un cottau l'escarmouche tiroit, & au long des vignes droit au Pallastor, qui est vn petit Palais, au derriere duquel estoient les Grisons. Et au dos de

*Marioul
de santa
Elior.*

de la montagne vn peu auant , l'artillerie que le Marquis auoit à sainte Bonde tiroit. Là tous les capitaines Italiens , & le Sieur Cornelio Bentiuolio qui estoit Colonel , estoient au coing des vignes tirant à sainte Bonde & à saint Marc , derriere vn petit Oratoire , au couuert de l'artillerie.

Or depuis le Pallassot iusques au petit Oratoire , il y pouuoit auoir trois cens pas. Le Seigneur Marioul & moy fîmes tant , que nous menâmes tout au long du cottau des vignes l'escarmouche sur leurs bras. L'auois amené avec moy le capitaine Charry , qui estoit mon Lieutenant à Albe , avec trente bons soldats , tous lesquels presque estoient Gentils-hommes , n'estant voulu demeurer avec mon frere monsieur de Lioux , à qui le Roy auoit donné le Gouvernement d'Albe , à la supplication & requeste que monsieur de Valence mon frere & moy luy en auions faite. Surquoy il y eust grande dispute : car monsieur le Marechal de Brissac differoit de l'accepter iusques à ce qu'il eust responce de moy. Et comme il entendit que le Roy estoit resolu de m'enuoyer à Sienne , il m'enuoya vn courier de nouveau , me

*Le sieur
de Lioux
Gouver-
neur
d'Albe.*

priant que ie ne quittasse point le
Gouuernement d'Albe, & que ie nom-
massé mon Lieutenant ou autre, pour
commander au Gouuernement ius-
ques à mon retour, m'assurant qu'il
accepteroit celuy que ie nommerois,
& que cependant il feroit garder mes
gages, tellement que ie ne perdrois
rien : & au surplus, que ie conside-
rassé que la charge que le Roy me
donnoit à Sienné, ne seroit point de
si longue durée que le Gouuernement
d'Albe. Mais ie le suppliay tres-hum-
blement d'auoir mon frere pour agrea-
ble, l'assurant qu'il luy seroit aussi
affectionné seruiteur que moy : & que
quand bien ie retournerois de Sienné,
que ie iurois de l'aller trouuer pour
luy faire seruice en simple soldat, en-
core que le Roy ne me baillast aucune
charge pour estre pres de luy. Or pour
monstrer la complexion de monsieur
le Marechal, ie veux dire & mainte-
nir, que c'estoit vn des bons seigneurs
& maistres que cinquante ans y a fut
en France, pour ceux qu'il cognoissoit
auoir bon zele & affection au seruice
du Roy : & si monsieur le President
de Birague met la main à la conscien-
ce, il en iurera comme moy. Il ay-

moit plus le profit d'autrui que le sien propre. On ne perdoit rien pres de luy, il faisoit part & des biens-faits & de l'honneur. Au reste il ay-moit & honnoroit iusques aux simples soldats. Les bons hommes il les cognoissoit par leur nom : prenoit l'aduis de tous sans croire sa teste seule, comme faisoit monsieur de Lautrec. Or pour retourner à l'escarmouche ie trou-uay à l'Oratoire le sieur Cornelio, & le Colonel Charamont, que ie n'auois encores veu. Entre ledit Oratoire & sainte Bonde il a vn grand chemin, & au long d'iceluy deux petites mai-sons, à dix ou douze pas l'vne de l'autre. Nous fîmes vne cargue aux enne-mis au long de ce chemin, & leur ostâmes les deux maisons. Le capi-taine Charry se ietta dans l'vne, nos Italiens dans l'autre. Ils demurerent là enuiron trois quarts d'heure tou-siours presque aux mains, de sorte que le Marquis y desbanda toute l'arque-buzerie Espagnolle, & les Italiens mesmes qui estoient à leur fort de saint Marc : & mit six enseignes Espagnol-les tout au long du grand chemin pour soustenir l'escarmouche. Or la grande escarmouche estoit à main droite & à

main gauche dans les vignes , de sorte que la cavallerie n'y pouvoit rien faire. Le seigneur Cornelio par l'aduis des capitaines se voulut retirer. le luy remonstray qu'il ne falloit point qu'il commençast sa retirade qu'il n'eust de la cavallerie , ensemble les Grisons pour le soutenir, vers lesquels ie m'en yrois pour les prier de marcher iusques à moitié chemin du Pallafort à l'Oratoire : & que de mesmes i'yrois prier le Comte de la Mirande qui estoit Colonel de la cavallerie , & avoit fait halte du costé du Pallafort, en vn vallon derriere vn petit bois : ce qu'ils trouverent bon : ainsi ie courus aux Grisons , & les priay de vouloir marcher seulement deux cens pas. Le Colonel qui commandoit sous monsieur de Fourqueuaux, n'y voulut entendre. Ie courus au Comte , & le priay de laisser venir quatre cornettes de gens de cheval ; ce qu'il fist : qui furent le Comte de Fontavala, Cornelto , lobby , le Baron de Rabat , & Serillac mon neveu , qui conduisoit la compagnie de monsieur de Cipierre. Or comme les cornettes marcherent au galop , ie vis le Sieur Cornelio , qui commençoit à se retirer à l'instance des capi-

*Grisons
opinia-
stres.*

taines : & courus à luy , & luy remonstray que les six enseignes marchoient : & que c'estoit des Espagnols , car les drapeaux estoient trop grands , qui estoit signe que le Marquis estoit là avec tout le camp : lequel les chargeroyt dès qu'il commenceroit à prendre la descente , le priant de tourner au mesme lieu. Ce qu'il fist n'en estant pas à trente pas. Le tournay aux cornettes , & les arrestay à moitié chemin du Pallaffor à l'Oratoire , puis retournay autresfois aux Grisons : lesquels apres que ie leur eus remonstré nostre perte , se leuerent & commencerent à sonner les tabourins , & marcher iusques au costé de la cauallerie. Le Marquis qui vist que la cauallerie & les Grisons se monstroient , voulut retirer les six enseignes du grand chemin. Il n'y auoit chef aucun des nostres qui fut à cheual que moy & le Seigneur Marioul , qui ne m'abandonna iamais. Aussi ie pouuois voir tout ce que l'ennemy faisoit. Alors ie luy dis : voilà les enseignes Espagnolles qui tournent visage , ayant veu nostre cauallerie & les Grisons , faites leur , Seigneur Cornelio , vne cargue : car il est temps maintenant. Le Seigneur Marioul des-

*Sage
aduis du
seur de
Montluc.*

send, & mist vne rondelle au bras ;
 & l'espée en la main. le dis au capi-
 taine Charry qu'il monstraist ce qu'il
 auoit tousiours esté , & qu'il fist pa-
 roistre à ces estrangers ce qu'un Gas-
 con scauoit faire , & qu'il gaignast le
 deuant de tous. Monsieur de Four-
 queuaux auoit amené quatre cens ar-
 quebuziers Italiens de Parme , braues
 hommes , qui estoient joints à l'Ora-
 toire. le ne me feray point plus vail-
 lant que ie ne suis , car ie ne descendis
 pas. le faisois desia le Lieutenant de
 Roy. Et departismes les soldats à main
 gauche , & à main droite , & au long
 d'un grand chemin : & là fismes la car-
 gue qui fust braue , s'il s'en est iamais
 faite , & telle que nous les ramenaf-
 mes iusques à vne descente à main
 gauche de sainte Bonde où estoit le
 Marquis , & le demeurant de ses Es-
 pagnols & Allemans. Et pource que
 les Espagnols renoient iusques sur le
 bord de la montée , ceux qui auoient
 prins la fuite donnerent au trauers
 d'eux : & se remenerent les vns & les
 autres iusques sur les bras des Alle-
 mans. Le Marquis qui vist ce desor-
 dre sur ses bras , commença à se reti-
 rer par vne vallée , tant qu'il pouuoit ,

*Desordre
 des Impé-
 riaux.*

sans sonner trompette ny tabourin. Ceux qui estoient sortis de saint Marc se retirerent aussi en haste : & en ramenerent les quatre petites pieces , desquelles ils battoient sainte Bonde dans leur fort de saint Marc. Et me dit le Marquis , lors que ie sortis de Sienne , en m'accompagnant environ deux mille de la ville , que si nous eussions poussé outre , nous mettions son camp en desordre & fuite , & les deffaisions : mais nous ne voyions pas son desordre. Le proverbe des anciens est vray. Si l'ost sçauoit de l'ost , mal iroit de l'ost. Nous nous tinmes tous heureux d'auoir eschappé vne si grande fortune : & nos ennemis encore plus. Monsieur de Strossy qui estoit de l'autre costé de la porte saint Marc , en des vallons qu'il y a , discourant toujours avec Messieurs de Lansac & de Fourqueuaux pour l'affiette du camp , oyoit bien qu'il y auoit vne grande escarmouche : mais il sçauoit aussi que tous les capitaines y estoient : & ie m'en y estois aussi allé. Ils ne penserent iamais que la chose fust si aspre , qu'elle estoit : à la fin comme ils entendirent le rencontre si fort , ils laisserent là tout , & coururent à nous ,

toutesfois ne peurent arriuer à la cargue, dequoy fut bien marry ledit Seigneur de Strossi, mesme de ce que l'on ne l'auoit aduertit de ce combat, aussi fut bien monsieur de Fourqueuaux, d'autant que les Grisons, desquels il estoit chef, estoient venus iusques à combattre, & que ses arquebuziers auoient combattu. Le luy dis que ie n'auois nul homme à cheual avec moy, sinon le Sieur Marioul, & que cestuy-là estoit trop homme de bien, pour laisser la cargue & l'escarmouche, car il auoit trois ou quatre enseignes sous luy. Parquoy ie ne leur pouuois enuoyer personne pour les aduertir. Or monsieur de Strossi auoit mandé le Sieur Robert son frere au sortir de table en diligence, pour faire auancer les François & Allemans, ce qu'il fit : & les trouua, qui commençoient à boire, lesquels il ne peust tirer promptement des tables : car ledit Sieur de Strossi auoit fait mettre à manger dans le grand chemin, & si l'on ne leur eust rien appresté là, ainsi comme ainsi, ils fussent passez outre, & à point nommé fussent arriuez sur la chaude du combat, ainsi la bataille estoit gagnée : mais il faut dire comme l'Italian.

*Les Allemans
se amusent
à manger
pendant
le combat.*

Italian , *Fà me indeuino , & io te darò danari.* Voylà ce qui se fit le premier iour , que i'arriuay à Sienne , estant si bien remarqué des Siennesois & de tous les capitaines Italiens , qui ne me cognoissoient pas , que cela me porta vne grande faueur parmy les Siennesois , & parmy tout le camp , courant à cheual parmy les gens de pied , ores çà , ores là : disposant ceux-cy d'un costé , ceux-là de l'autre , ie leur monstray que ce n'estoit pas la centième escarmouche , où ie m'estois trouué.

Or monsieur le Marechal logea son camp entre porte Noue & porte Tuffe , dans de beaux bourgs qu'il y auoit. Et non seulement en cest endroit là estoient beaux les bourgs , mais i'oserois bien dire , que si les bourgs de Sienne eussent esté tous ensemble , ils eussent surpassé la ville de grandeur. Car dans les bourgs y auoit de plus beaux Palais , de plus belles Eglises & Monasteres , qu'il n'y auoit dans la ville. Le lendemain matin monsieur de Strossi nous mena sur la muraille de la ville tirant au camp de l'ennemy : & là disputasmes s'il seroit bon de le combattre , les vns le trou-

*Conseil
sur ce
qu'il fal-
loit com-
battre les
ennemis.*

uoient bon , les autres mauuais. Ceux qui le trouuoient mauuais disoient , que nous ne pouuions passer pour aller au Palais du Diau , sans passer à la veuë d'vn petit fort , que le Marquis auoit fait entre la petite Obseruance & le Palais du Diau ; auquel lieu il y auoit trois ou quatre pièces de grosse artillerie , comme il estoit vray , & que laissant cestuy-là derriere , nous laissions pareillement leur fort de Camolie. Je proposay , que pour le dommage , que l'artillerie du petit fort nous pouuoit faire , nous passerions vn peu deuant le iour , & laisserions vn enseigne ou deux , pour brider le petit fort , & quant au fort de Camolie , nous y pouuions laisser trois ou quatre compagnies de la ville. Et de ma part qu'avec le demeurant de la ville ie passerois à porte Fontebande , & aurois monté vne montaignolle au poinct du iour , pour me rendre à la plaine , & tellement à propos , que tout ainsi que nostre camp arriueroit pres du leur , à mesmes temps ie me rendrois si pres d'eux , qu'il faudroit qu'ils entraissent en crainte de nous voir arriuer l'vn d'vn costé , l'autre d'vn autre. Les

*Aduis du
frere de
Montluc.*

Siennes faisoient estat de tirer quatre mille bons hommes dehors. Il y en eust qui tindrent ma proposition, & des Siennes aussi, qui estoit de les combattre, d'autres le contraire. Le ieu ne pouuoit estre, qu'il ne fust bien disputé : car le Marquis auoit ^{Forces de} trois terces d'Espagnols, sçauoir le ^{Marquis} terce de Sicille, de Naples, & celuy de Gorsegue (c'est ce que nous appellons regimens) les deux premiers composés de soldats vieux, & celuy de Gorsegue de nouueaux : mais si est-ce qu'il y auoit de bons soldats, & deux regimens d'Allemands, en chacun desquels y auoit douze enseignes, avec quatre ou cinq mille Italiens. Quant à la caualerie, ie pense que la nostre eust battū la leur : car nous auions de bons capitaines, & de braves cheuaux legers. Au reste nostre camp estoit de dix enseignes d'Allemands, dix de Grisons, quatorze de ^{Forces} François, & de cinq à six mille Italiens. De tout ce iour monsieur de Strossi ne peust resoudre ce qu'il feroit pour la diuersité des opinions : toutesfois ie pense que le lendemain il se fust resolu de les aller combattre : car les Siennes en auoient grande

28 *Comm. de M. B. de Montluc ;*

enuie , & croy que ces gens qui eussent combattu pour leur liberté , eussent fait rage : mais le Marquis en fut aduerty , ou son dessein n'estoit pas de demeurer plus là : car il partist vne heure deuant le iour , & si Dieu eust voulu inspirer monsieur de Strossi à ce que ce iour il les fut aller combattre , nous les trouuions le matin deslogez & les combattions sur leur retirade & en desordre. Mais il faut tousiours retourner à ce que i'ay dit cy deuant , *Fâ me indenino & io te daro danari.*

Le Marquis print le chemin deuers Mauchaut , auquel lieu monsieur le Marechal auoit laissé quatre enseignes , où bien le Marquis la tenoit , qui s'en alla à vn autre lieu pres de là , & monsieur de Strossi droit à Mauchaut , ie n'ay bonnement souuenance , lequel c'estoit : mais si est-ce qu'ils demurerent huit ou neuf iours ayant leurs camps à sept ou huit mille : l'un allant pour prendre quelque place , & l'autre suiuant pour secourir. Toutesfois le Marquis arriva deuant Mauchaut , & commença à la battre pour la prendre , où bien pour la reprendre. le n'y estois point : car i'estois

demeuré à Sienné suiuant l'intention du Roy , & suiuant ma charge. Et sans vne maladie , où ie commençois d'entrer , ie cuide que monsieur de Strossi m'eust mené avec luy , & eust laissé monsieur de Lansac gouuerneur, comme il faisoit auparauant : mais à la fin , comme monsieur de Strossi partist , monsieur de Lansac print son chemin à Rome , pour faire sa charge d'Ambassadeur. Comme le Marquis sentist approcher monsieur de Strossi , il luy fit place , & leua son artillerie : & se mit vn peu à main droite de la ville , à cent cinquante , ou deux cens pas , & s'ayda de trois petites montaignolles , dans lesquelles il se retrancha , & du costé où estoient les fontaines. Monsieur de Strossi se vint camper entre le Marquis & la ville , au long d'vn grand chemin creux , qu'il y auoit. Or monsieur de Strossi se mettoit si pres , pour combattre le Marquis , s'il le pouuoit tirer hors de son retranchement , là demeurer sept ou huit iours regardans à qui deslogeroit le premier. Le Marquis cognoissant bien que s'il deslogeoit le premier, monsieur de Strossi le combattroit , ce que le Marquis ne vou-

*Le sieur
de Lansac
Ambassa-
deur à
Rome.*

30 *Comm. de M. B. de Montlar,*

loit faire : car il luy estoit defendu
expressément de rien hazarder , com-
me il nous a esté dit depuis par Dom
Dom Jean de la Lune mesmes , qui estoit
de la Lune avec le Marquis , lequel estoit vn
ne. braue Espagnol.

Or entre les deux armées n'y auoit
qu'un champ , qui ne duroit pas cin-
quante pas , dans lequel se faisoient
les escarmouches des gens de pied ,
lesquelles les nostres perdoient pres-
que tousiours , à cause de l'artillerie ,
que le Marquis auoit mis sur ces trois
montaignolles , de sorte que monsieur
de Strossi perdist plus de gens par leur
artillerie , que par leurs arquebuzades.
Ledit Sieur de Strossi ne tenoit qu'une
fontaine , vers laquelle l'artillerie d'une
des montaignolles tiroit , & y endom-
mageoit beaucoup de gens , tellement
qu'il falloit , que la nuit l'on alast
prendre l'eau. Monsieur de Strossi ne
L'artille- rie nuit aux Fran- çois. pouuoit mettre sa cauallerie en ba-
taille , que l'artillerie des montaignol-
les ne l'endommageast : & me dit-on
qu'en trois ou quatre iours il y auoit
esté tué plus de six vingts hommes ou
cheuaux , de sorte que la cavallerie
en estoit toute espouuentée , & nos
gens de pied en estoient de mesmes.

Monsieur de Strossi s'opiniastroit à ne vouloir desloger le premier, sur l'esperance qu'il auoit que le Marquis deslogeroit, afin de le combattre, & aussi qu'il ne luy vouloit donner cest aduantage qu'il le fit partir le premier. L'un & l'autre auoit bon cœur & la gloire en recommandation. Mais il vaut mieux faire les affaires de son Maistre sans se mettre sur le point de l'honneur. L'entens si ce n'est vne honte toute descouuerte. Il m'aduertissoit tous les iours de tout ce qui se faisoit, ensemble le Senat. Aussi tous les iours nous estions au conseil, pour disputer de ce que monsieur de Strossi nous escrivoit. Je l'aduertissois à toute heure & le priois de ne se consumer là en la perte, pour laquelle les soldats des ennemis demeureroient en cœur & les siens en peur. Autant luy escriuoient les Seigneurs du Senat : mais il auoit si grande enuie de combattre le Marquis, que ceste enuie luy ostoit la cognoissance de la perte, qu'il faisoit. Je mourois d'enuie d'y aller : mais le Senat n'en fut d'aduis. A la fin il m'escriuit, que dans deux iours il se retireroit à la veüe de son ennemy droit à Lusignano. Je luy despeschay

32 *Comm. de M. B. de Montluc ;*

incontinent vn gentil-homme , qui estoit pres de moy , nommé le Sieur de Lecuffan , & le priay de ne faire point sa retraicte de iour , puis que la perte des escarmouches estoit tombée sur les siens (car par mal-heur les deux iours derniers nos gens auoient plus perdu que tous les autres.) Et quelque chose que l'on luy sceust conseiller au contraire , ie le suppliois de me croire , & de faire sa retraicte de nuit : car il n'y auoit que deux milles iusques à Lusignano : & le priois qu'il se souuint , que le Roy François se retira deuant Landrecy en ceste sorte : & tant s'en faut qu'il en fut blasmé , qu'au contraire il en fut estimé , & luy fut attribué à la plus grande sagesse , qu'il fit iamais , par tous les Princes & Potentats de la Chres-

*Auis du
sieur de
Montluc
sur le des-
sein de
monseigneur
de Siroffi.* tienté. Et neantmoins il n'auoit fait aucune perte aux escarmouches , l'aduertissant que iamais iusques icy , ie n'auois veu faire vne bonne retraicte en ceste sorte aux amis & ennemis , si ceux qui la faisoient estoient suyuis de pres. Et luy mis en auant la retraicte que voulurent faire Messieurs de Montegean & Boisi à Brignolles , lesquels ne se voulurent retirer sans

voir l'ennemy , quelque conseil que les capitaines , qui estoient avec eux leur donnassent , qui fut cause qu'ils furent defaits à vn quart de lieuë du logis : Monsieur Dannebaut , qui pour lors estoit Marechal de France à Terroanne : Monsieur Daussun à Carignan , & prou d'autres que ie luy nommois. Et puis qu'un si grand Roy que le nostre , & grand guerrier , comme il estoit , en auoit esté loué de tout le monde , qu'il en deuoit prendre exemple , attendu aussi que tant de vaillans capitaines s'estoient perdus en faisant la retraite à la teste de l'ennemy : que par telle perte , si elle aduenoit , il pouuoit penser que deuiendroit la ville de Sienné. Bref , monsieur de l'Escussan me rapporta qu'une fois monsieur de Strossy s'estoit resolu de la faire en ceste sorte : & sans vn homme mal-heureux qu'il auoit auprès de luy , nommé Thomas d'Albene , il se retiroit en la façon que ie luy conseillois. Mais comme il y a des gens au monde que Dieu a faits heureux , il en a fait d'autres pour estre mal-heureux , comme estoit ce Thomas. Car il luy remonstra tant de choses , que finalement il fist changer

*Retraites
à la venue
des ennemis
mis dans
Grense.*

*Thomas
d'Albene
cause du
malheur
de Mon-
sieur de
Strossy.*

34 *Comm. de M. B. de Montluc,*

l'opinion à monsieur de Strossy, qui me manda qu'il estoit resolu de se retirer à la veuë de son ennemy. Et pour monstrier qu'il se vouloit retirer ainsi que ie luy conseillois, ledit sieur fist partir à vne heure de nuict deux canons qu'il auoit droit à Lusignano : auquel lieu ie cuide que les canons estoient desia arriuez, car il n'y auoit que deux petits milles, auant qu'il changeast l'opinion qu'il auoit prinse. Et il estoit quatre heures de nuict auant que monsieur de l'Escuffan le laissast, qui m'apporta sa résolution, & arriua environ les sept heures du matin à la mode de France. Or c'estoit en Aoust, soudain ie mandé à la Seigneurie, que ie les priois de se vouloir trouuer tous au Palais ; parce que i'auois à leur communiquer quelque chose d'importance, ce qu'ils firent. Or ma maladie me croissoit de plus en plus : car elle se tourna en fièvre continuë avec dissenterie : neantmoins ie me rendis au Palais enuiron les neuf heures : & alors commençay à leur dire en Italien, lequel lors ie parlois mieux, qu'à present ie ne scaurois escrire. Voilà pourquoy ie l'ay couché en François : afin aussi que les Gentils-

*Le sieur
de Mont-
luc ma-
lades*

hommes Gascons , qui n'entendent gueres ce langage , & qui liront, comme ie m'asseure , mon liure , n'ayent la peine de se le faire interpreter , me ressouenant à peu près de ce que ie leur dis. Et croy certes , que ie n'y manque pas dix mots : car tout mon discours fait , estoit autant que la nature m'en auoit peu apprendre sans nul art.

Messieurs , ie vous ay prié de vous ^{Hayant} assembler pour vous remonstrer qua- ^{que du} tre choses , qui sont de grande impor- ^{seigneur de} tance , & ce à cause que monsieur de ^{Monsieur} Stroffy m'a mandé ceste nuit par le ^{aux Sieurs} Seigneur de l'Ecussan , la resolution qu'il auoit prise de se retirer à ce matin de plein iour à la veüe de son ennemy , insques à Lusignan. Vous sçavez les prieres que nous luy auons faites de vouloir prendre garde à ceste retraite , & mesmement ce que ie luy enuoyay dire par le Seigneur de l'Ecussan. Ce qu'il a bien gouisté au commencement , ayant vne fois resolu de faire comme le Roy François fist deuant Landrecy. Toutesfois par ie ne sçay quel mal-heur il se laisse gouverner à vn homme qu'il a près de luy , nommé Thomas d'Albene , le-

36 *Comm. de M. B. de Montlut*,
quel luy a fait changer d'aduis : parce
qu'il luy fait accroire que ceste re-
traite de nuit luy sera honteuse. Dieu
vueille que le mauuais conseil de ce
Thomas ne luy soit honteux , &
dommageable , & à vous aussi. Or
attendant , Messieurs , quel succez
aura ce combat , i'ay à vous remon-
trer quatre choses : La première , &
qui plus vous touche , c'est qu'il vous
souuienne que vous estes Souverains
en vostre Republique : que vos Pre-
decesseurs vous ont laissé cest honno-
rable tiltre de pere en fils : que ceste
guerre ne vous amene autre chose que
la perte de vostre Souveraineté. Car
si les ennemis demeurent victorieux ,
il ne vous faut esperer rien plus , sinon
que comme vous estes Souuerains ,
vous demeurerez esclaves & subjets :
qu'il vous vaut beaucoup mienx mou-
rir les armes en la main pour soutenir
cest honorable tiltre , que viure , &
le perdre ignominieusement : La se-
conde , c'est que vous consideriez l'a-
mitié que le Roy mon Prince vous
porte , lequel ne pretend autre bien
de vous , sinon que vostre amitié soit
reciproque à la sienne : & que comme
liberalement il vous a prins en sa pro-

tection , que vous ayez ceste ferme
fiance en luy , qu'il ne vous abandon-
nera pas. Car si pour vn petit coup de
fortune vous vouliez changer d'opi-
nion , regardez au peu d'estime que
l'on auroit de vous autres. Il n'y auroit
Prince sur la terre , qui vous voulut
aider ni secourir , si vous vous monf-
triers légers & muables. Et pour tou-
tes ces considerations , ie vous prie *Le fieur*
vouloir estre constans , & vous monf- *de Mons-*
trer magnanimes & vertueux en l'ad- *luc pro-*
uersité , lors que les nouvelles vous *fage la*
viendront de la perte de la bataille *perre de*
laquelle ie crains beaucoup , veu l'ad- *la batail-*
uis que monsieur de Stroffy a prins :
toutesfois Dieu vueille destourner tout
mal-heur. La tierce est , que vous con-
sideriez l'estimation en laquelle vos
Predecesseurs sont morts : & laquelle
ils vous ont laissé pour heritage , pour
s'estre dit tout à iamais les plus vaillans
& belliqueux de toute l'Italie , laissant *Les Sien-*
honorables memoires des batailles , *nois sortis*
qu'ils ont gagnées , nation contre na- *des Ro-*
tion. Vous vous dites aussi estre sortis *main au*
des anciens belliqueux Romains , & *dire du*
vous dites leurs vrais enfans legitimes , *fieur de*
portans leurs armes anciennes , qui est *Montluc,*
la Loue avec Remus & Romulus , *mais ils*
sont issus
des Gan-
lois.

38 *Comm. de M. B. de Montluc,*

fondateurs de leur superbe Cité, la capitale du monde. Doncques, Messieurs, ie vous prie vous vouloir souuenir, qui vous estes, & qui ont esté les vostres. Et si vous perd-z ce beau tiltre, quelle honte & infamie ferez vous à vos peres, & quel argument donnerez-vous à vos enfans, de maudire l'heure qu'ils seront sortis de tels peres, qui de liberté les auront mis en seruitude ? La quatre sera pour vous remonstrer, que comme i'ay parfaite fiance, que vous vous montrerez vertueux & magnanimes, & que vous prendrez en bonne part toutes les remonstrances que ie vous ay faites, qu'aussi vous vous resoudrez promptement à donner ordre à tout ce qui sera necessaire, pour la conseruation de vostre ville : car de la bataille ie vous la baille pour perduë, non qu'il vienne de la faute de monsieur de Strossy, mais pour la perte que nous auons desia faite aux escarmouches. Car il est impossible que nostre camp ne soit demeuré en crainte, & celui de l'ennemy en courage. C'est l'ordinaire à celui qui est victorieux d'auoir le cœur enflé, & au battu de trembler de peur. Les petites

*Malheur-
veux pre-
sages.*

pertes aux escarmouches , qui sont
 avantcourriers de la bataille , ne pre-
 sentent jamais que perte & dommage.
 Et d'autre part il faut que ceux qui se
 retirent , montrent le dos à l'ennemy.
 Et encores que l'on tourne quelque-
 fois visage , tousiours faut-il s'ache-
 miner. Il n'est possible que l'on ne
 rencontre quelque haye ou fossé , là
 où il faut que l'on passe souuent en
 desordre. Car en matiere de retraite on
 veut estre des premiers , parce qu'or-
 dinairement la peur & la crainte sont
 aux deux costez qui accompagnent
 ceux qui se veulent retirer. Et pour
 peu que l'on soit hasté, tout est perdu ,
 si l'ennemy a seulement la moitié du
 courage qu'idoient auoir les hommes,
 Souuenez-vous , Messieurs , de la ba-
 taille qu'Hannibal gagna contre les
 Romains à Cannes près de Rome. Les
 Romains qui estoient dans la ville ne
 penserent iamais qu'il fust possible que
 les leurs fussent vaincus , & ne pour-
 ueurent , ny donnerent aucun ordre à
 leurs affaires : tellement que quand
 les nouuelles leur vindrent de la per-
 te , ils entrèrent en vne si grande peur,
 que les portes de Rome demurerent
 trois iours & trois nuicts ouuertes .

*La peur
 accompan-
 gne les re-
 traites.*

*Bataille
 de Can-
 nes.*

40 *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Provi-
dence du
Sieur de
Montluc.*

sans qu'homme osast aller les fermer. Et si Hannibal eust suivy sa victoire, sans aucune difficulté il estoit entré dedans. Tite-Liue a descrit ceste histoire. Or doncques, Messieurs, donnez ordre tout à ceste heure à vos portes : & eslisez des hommes pour en prendre la charge. Et faites que l'eslection soit des plus gens de bien, & des plus fideles qui sont parmy vous. Faites crier par la ville dès à ceste heure que tous ceux qui ont bleds & farines aux moullins, se hastent de les faire moudre, & d'apporter tout dans la ville. Faites que tous ceux qui ont grains ou autres viures dans les villages, les retirent incontinent dans la ville, à peine que l'on les bruslera, ou qu'on les donnera au sac, si dans demain à l'entrée de la nuit tout n'est retiré : & ce afin que nous puissions auoir viures, pour attendre le secours que le Roy nous enuoyera. Car il n'est pas si petit Prince, que comme il a eu la puissance de vous enuoyer secours, qu'il n'en aye encores pour vous en enuoyer dauantage. Faites commandement à vos trois Gonfaloniers de tenir toutes leurs compagnies prestes à l'heure qu'ils seront mandez.

Et

Et pour ce que ma fièvre me trauaille, ie suis contrainct mē retirer au logis, attendant les nouuelles de ce que Dieu nous donnera. Et vous, pouruoyez tout incontinent à ce que ie vous ay remonstré, vous offrant pour le seruice du Roy nostre Maistre, & le vostre particulier, non seulement ce peu d'experience que Dieu a mis en moy, mais ma propre vie.

Ainsi me despartis d'eux, lesquels incontinent resolurent de prendre patience en la fortune que Dieu leur enuoyeroit, & de manger iusques à leurs enfans, auant que de se desister, pour quelque mal-heur qui leur sceust aduenir, de la protection & amitié du Roy. Ie cogneus dès lors à leur care & à leur langage, que ces gens estoient bien resolus de garder leur liberté, & l'amitié qu'ils m'auoient promise & iurée. Et à la vérité leur resolution me resioüy fort. Ils firent faire tout incontinent le cry. Tout le monde courust aux champs retirer cē qu'ils y auoient. Et sur les cinq heures du soir, comptant à la mode de France, arriua le capitaine Combas maistre de camp de l'infanterie Françoisse, qui me vint aduertir que la bataille

*Monsieur
de Stroffi
deffait le
3 Aoust
1555.*

estoit perduë , & que monsieur de Strossy estoit blessé à mort , lequel on auoit mis sur des perches pour l'emporter à Montalsin : & que la nuit mesme tout ce qui estoit eschappé du camp , seroit aux portes de Sienné. Je vous laisse penser en quel estat ie me trouuay , estant malade d'une fièvre continuë , & d'une dissenterie , voyant le chef mort , ou autant valoit. N'ayant que quatorze ou quinze iours que i'estois arriué parmy ceste Republique , n'y cognoissant personne du monde , & ne sçachant qui estoit bon François ou non. Il faut tant de temps pour cognoistre les hommes. Monsieur de Strossi ne m'auoit laissé que cinq compagnies Italiennes , desquelles ie n'en cognoissois vn seul capitaine. Il les auoit laissez dans la Citadelle , & dans le fort de Camolie , qui estoient les clefs de la ville. Penuoyay le capitaine Combas pour en dire les nouuelles à la Seigneurie au Palais , lesquels ne s'en esbayrent aucunement , ains dirent au capitaine Combas , qu'il y auoit deux ou trois iours que ie leur disois que ceste retraite estoit dangereuse : Et qu'encores aux remonstrances que ie leur

auois faites , ils tenoient la bataille pour perduë : mais que pour cela ils ne changeroient point de la bonne volonté qu'ils portoient au Roy , ny de l'esperance qu'ils auoient d'estre secourus de luy.

Ne trouuez estrange , capitaines <sup>Instruc-
tion aux
capitai-
nes.</sup> mes compagnons , si presageant la perte d'une bataille ie l'asseurois ainsi aux Siannois. Ce n'estoit pas pour leur desrober le cœur , ains pour les assurer : afin que la nouvelle venant tout à coup , ne mist vne espouuente generale par toute la ville : cela les fait resoudre : cela les fait aduiser à se pouruoir. Et me semble que prenant les choses au pis , vous ferez mieux que non pas vous assurer par trop. Chacun sur ce que ie leur auois dit , s'estoit resolu. On traïsnoit tout dans la ville. Le matin au point du iour arriua l'infanterie. Car la caualerie en avoit amené monsieur de Siroffy : aussi n'y auoit il rien à manger pour les cheuaux. Le Colonel Reincroc , & le Seigneur Cornelio Bentiuglio vindrent à mon logis. Nous arrestames que le Reincroc feroit six enseignes de dix qu'il en auoit , le Seigneur Cornelio six d'Italiens , & le capitaine

44 *Comm. de M. B. de Montluc ;*

Combas six des Françoises : & tout le reste s'en iroit à Montalsin. Les troupes n'entrèrent iamais dans la ville que l'eslection ne fust faite , & avec le reste nous fîmes aussi partir les cinq enseignes d'Italiens , pour s'en aller audit Montalsin , auquel lieu i'escrisuis à monsieur de Stroffi sur l'assurance que m'auoit donné le Seigneur Cornelio , qui auoit encore esperance en sa vie , pour l'asseurer de l'ordre que i'y auois donné , lequel il trouua fort bon. Le Marquis ne sceust poursuivre la victoire : car s'il l'eust fait , tout le camp estoit mis en pieces. Et tout le monde n'eust sceu sauter monsieur de Stroffi , que le Duc de Florence ne l'eust fait mourir cruellement. C'est la faute ordinaire des victorieux. Vous Seigneurs generaux des armées , qui viendrez apres nous , faites vous sages aux despens de tant d'autres , & ne vous laissez ainsi transporter à la ioye pour vne bataille gagnée. Suiuez vostre pointe , ne donnez tant loisir à vostre ennemy de se r'auoir. Le Marquis n'arriua iusques au lendemain à Lusignano : car il craignoit que monsieur de Stroffi ne r'aliast encores son camp , veu qu'il n'auoit point perdu

*Le Mar-
quis ne
sçait user
de sa vic-
toire.*

de la cauallerie , ne ſachant point que ledit Seigneur de Strossi fuſt bleſſé. Le Marquis ne vint de trois iours deuant Sienné. le ne mets point icy comme la bataille fuſt combattue ny perduë , pour ce que ie n'y eſtois point , & que auſſi il y auoit de la diſpute ; qui auoit bien fait ou mal fait. Cecy eſt comme vn procès , il faut ouïr toutes les parties auant qu'en donner Arreſt. Car i'ay ouïy les Griſons & les Italiens , que les François & les Lanſquenets accusent d'auoir mal fait (mais ils le nient) & encores pis la cauallerie. Autres diſent & aſſeurent qu'il y euſt de la trahiſon. Or ie n'en ſçay rien , ie n'en parle que par ouïy dire. le retourneray touſiours à noſtre propos , que ces retraites de iour à la barbe de l'ennemy ſont ſi dangereuſes , qu'il les faut éviter ſi l'on peut , ou pluſtoſt hazarder le coup tout entier.

*Diſpute
de la per-
te de la
bataille.*

Monſieur de Strossi demeura iufques au treizième iour que l'on le tenoit pour mort : toutesſois il n'arreſtoit pour cela d'envoyer capitaines deuers la Romanie pour auoir des gens & garnir toutes les places de la Marine , & ce qui eſtoit aux enuironſ

*Diligence
du ſieur
de Strossi.*

46 *Comm. de M. B. de Montluc ;*

de Montalsin , de gens de pied , & de gens de cheual. C'estoit vn homme fort prudent & sage : mais il est impossible d'estre tousiours suiuy du bonheur. Or me voyant à l'extremité , & pres de la mort , estant abandonné des Medecins , ie baillay la charge de commander au Seigneur Cornellio.

*Le fleur
de Mont-
luc mala-
de à la
mort.*

Monsieur de Strossi entendant mon extremité , despesche en poste à Rome pour faire venir monsieur de Lansac pour y commander : lequel arriué qu'il fust à Montalsin , l'on luy conseilla de s'en venir de nuit à pied avecques deux guides & vn seruiteur , hors des grands chemins , & que plus facilement il se saueroit. Mais comme il fust pres de Sienne , des soldats qui alloient à la guerre le rencontrèrent , lesquels le prindrent & l'amenèrent au Marquis , & du Marquis à Florence , là où il demeura prisonnier tant que la guerre dura , & d'auantage. Ledit fleur de Lansac fust là mal conseillé : car il auoit assez de moyen de passer , s'il eust sceu bien conduire son affaire. S'il fust venu , ie croy que ie fusse mort , car ie n'eusse eu rien affaire. I'auois l'esprit tant occupé à ce qui me faisoit besoing , que ie n'a-

*Le fleur
de Lansac
pris.*

nois loisir de songer à mon mal. Monsieur de Fourqueuaux fust prisonnier & blessé à la bataille, & le capitaine Balleron Colonel de l'infanterie Française, & plusieurs autres de quatre à cinq mille. On me dit que de sa personne, ledit sieur de Strossi fist acte d'un preux & vaillant capitaine. Voila le succès du malheur de la bataille.

Cette histoire pourroit bien servir à ceux qui ont tant d'envie de faire des retraites à la veüe de l'ennemy. Je conseilerois tousiours que l'on songeast pour combattre, comme j'ay dit, mais non pour se retirer. Car ie ne trouue point au fait des armes chose si difficile qu'une retraite. Celle de monsieur le Connestable à saint Quentin nous en donne encores suffisante preuve. Lequel scauoit en son temps enseigner & monstrier aux capitaines ce qu'ils deuoient faire: neantmoins le malheur porta, qu'il ne sceust prendre pour luy ce qu'il auoit de coustume de départir aux autres. Et veux dire, que s'il eust esté bien secouru des capitaines de gens de pied qui estoient demeurez dehors avecques luy, que peut estre il eust fait sa retraite. Car il ne falloit que hazarder

48 *Comm. de M. B. de Montluc ;*

trois ou quatre cens arquebuziers auprès de Monsieur le Marechal de saint André , lesquels eussent bien gardé au Comte Dayguemont , de recognoistre le desordre qui estoit parmy le bagage , lequel estoit encores meslé parmi la cauallerie. Car il n'eust iamais chargé ledit sieur Marechal , s'il eust esté secondé des arque-

La des-
faite de
Monsieur
le Connest-
vable de
saint.
Quentin.

buziers. D'autant que ledit Comte n'auoit pas vn homme de pied : & monsieur le Connestable eust eu vne grande demie heure de temps à s'acheminer , comme il auoit desia commencé de faire : & cependant eust gagné le bois pour sauuer son infanterie , & se fust retiré avec toute sa cauallerie à la Fere. Et ainsi ne se pouoit perdre que les arquebuziers avec partie de la cauallerie de monsieur le

Pause en
la retrai-
cte à S.
Quentin.

Marechal : & valoit mieux que cela se perdist , que le chef & le tout , comme il fist. I'en ay parlé à des capitaines de gens de pied , qui sont encore en vie , & leur remonstray comme on n'auoit eu l'entendement de comprendre cela: Que moy n'ayant que dix-huict ou dix-neuf ans , i'auois bien cognu à saint Iean de Lus , à la retraicte du capitaine Carbon & de
monsieur

monsieur de Grammont , qu'il falloit hazarder vne petite partie , pour sauuer le tout. Et en fis l'experience comme i'ay au commencement escrit. Ils s'excusoient sur le maistre de camp , & le blasmoient fort. Tous ces exemples ay-ie mis par escrit , qui peuuent seruir à l'aduenir. Et suis contrainct redire souuent ceste mesme faute ; qui se fait sur les retraictes pour les grands inconueniens qui en aduiennent , pour causer la perte d'une bataille. Elle ne seroit pas tant à regretter , lors que la bataille , & le combat est resolu , & qu'un chacun sçait ce qu'il peut. Mais d'estre battu en se voulant retirer , cela est insupportable.

*Admis
aux ge-
neraux
es ar-
mées.*

Voyez Lieutenans de Roy combien ces fautes importent. Celle de saint Quentin mit ce Royaume en danger & fut cause qu'il fallust quitter toutes nos conquestes : celle-cy mit les affaires du Roy en Italie en mauvais estat. N'ayez donc honte aucune de vous couvrir de la nuit : tant s'en faut que cela soit honteux , qu'il est honorable de se iouer & moquer de l'ennemy , qui vous attend , lequel au iour ne trouue que le giste : il vous sera bien plus vilain & plus honteux

50 *Comm. de M. B. de Montluc,*
d'estre battus en tournant le dos. Si
vous avez tant de honte combattez
de par Dieu à bon escient. Tenez vous
de pied coy dans vostre fort, si vous
l'avez tant soit peu avantageux, & là
attendez ou que vostre ennemy se
lasse, ou qu'il vous vienne combattre
& vous attaquer : & ainsi vous iouï-
rez à boule-veuë, comme on dit.

*Le Mar-
quis de
Marignā
deuant
Sienne,* Or le Marquis logea le terzo de
Corseque à la petite Obseruance, &
le terzo de Secille à la Chartroufe,
& les retrancha bien fort, de sorte
que nous ne pouuions aller à eux. Et
luy avec tout le demeurant de son
camp demeura à Arbierotte, & par-
tie de sa cauallerie à Bonconuent. Il
se fioit que la garnison, qu'il auoit au
fort de S. Marc battoit toutes les
nuits l'estrade du costé de Fontebren-
de : afin qu'il n'entraist viures dedans
Sienne : mais il ne sceut si bien faire,
qu'il n'y entra des vaches & des boeu-
fles par l'espace de six semaines. Je
pense que ce qui retenoit là le Mar-
quis, estoit qu'il attendoit ma mort
& celle de monsieur de Strossi, se
fiant que messieurs de Lansac & de
*Esperan-
ces du
Marquis,* Fourquenaux prins, nos gens estans
sans chef François, prendroient party

de se retirer : toutesfois monsieur de Strossi guerit. Et pour ce qu'il fust aduerty , que i'étois mort , à cause qu'on me tint trois iours en cest estat , n'entrant personne dans ma chambre que les Prestres , pour avoir soing de mon ame , car le corps estoit abandonné des medecins , on manda à monsieur de Strossi , que i'estois mort. Monsieur de Strossi qui vist monsieur de Lansac prins & moy mort , se hazarda de Montalfin pour se venir ietter dans Sienné : & partist l'entrée de la nuit de Montalfin avecques six enseignes de pied & deux compagnies de gens de cheual , l'une desquelles Serillac mon nepueu conduisoit , lequel aduifa auant que partir , d'emprunter trois ou quatre trompettes de ses compagnons , se craignant qu'il aduiendroît ce qu'il aduint. Car monsieur de Strossi ne sceust faire son partement si secret , que le Marquis n'en fust aduerty : & le vint attendre avec tout son camp vers Fontebrande , & au long de la riuere de la Tresse. Monsieur de Strossi auoit mis tous les gens de pied deuant , & sa cavallerie derriere , lequel estoit monté sur vn fort petit cheual ayant sa iambe en escharpe à

*Le fenn
de Strossi
un seconne
de Sienné.*

52 *Comm. de M. B. de Montluc,*

l'arçon de la selle ; & l'Euesque de
Sienne avec luy. Et comme nos gens
de pied Italiens arriuerent aupres de
l'embuscade des ennemis , les ennemis
leur coururent sus avec telle espou-
uante , que sans faire guerre de re-
sistance se mirent en fuitte , & por-
Danger terent par terre monsieur de Strossi ,
du sieur lequel se ietta & l'Euesque avec luy ,
de Strossi. parmy des ruines de quelques mai-
sons rompues tenant son cheual par
la bride. Le bruit fust si grand , que
l'on le pouuoit oïr à Sienne : car il
n'y auoit pas du tout vn mil. Les en-
nemis executoient leur victoire , à
trauers desquels Serillac donna avec
ses trompettes. Et comme ils enten-
dirent tant de trompettes : & voyant
nostre cauallerie parmy eux , tour-
nerent visage en routte & en fuitte
sur le Marquis , qui estoit derriere
avec ses Allemans , qui fut contrainct
voyant le desordre se retirer à Arbie-
torte. Or ceux qui auoient fait la car-
gue , & qui aussi l'auoient prinse ,
c'estoient Espagnols & Italiens en-
semble , & ainsi les nostres s'enfui-
rent d'un costé , & les ennemis d'un
Fuite & autre. Deux ou trois cents Italiens des
épouuan- nostres gaignerent les murailles de
se des

Sienna, d'autres s'enfuirent à plus de ^{deux an-}
douze mil de là, & des vieux capi- ^{mées.}
taines, que monsieur le Marschal
estimoit beaucoup. Mais les plus vail-
lans hommes du monde ayans perdu
le iugement, pensant tout perdu, ne
sçauent où ils en sont. Voyez com-
bien les hazards de la guerre sont
grands, & combien il est vilain de
prendre la fuite sans veoir le danger
apparent. Sur ces entrefaites le iour
commence à venir. Serillac se trouue ^{Seril'ac}
n'ayant perdu que trois ou quatre de ^{rencontre}
sa compagnie qui s'en estoient suys ^{monsieur}
avec les gens de pied: & croy que ^{de Stroffi.}
de l'autre compagnie n'en demoura
pas beaucoup: car il n'y auoit qu'un
Lieutenant, qui la commandast. Mon-
sieur de Stroffi, qui se vid sans ouyr
aucun bruit, remonte à cheual assés
mal aisément, & commence à reco-
gnoistre notre cauallerie, qui auoit
fait alte, & regardoit Serillac s'il se
trouueroit parmy les morts. Et com-
me il le void venir à luy, ie vous
laisse penser quelle ioye eurent l'un &
l'autre: & ainsi s'atheminerent droit
à la yille. Or ie veux dire que mon-
sieur de Stroffi fit là une des plus gran-
des folies, que iamais homme de son

estat ait faite , comme ie luy ay dit cent fois depuis. Car il sçauoit bien , que s'il estoit prins tout le monde ne l'eust sçeu sauuer , que le Duc de Florence ne l'eust fait mourir honteusement , pour l'inimistie iurée , qu'il luy portoit. Et encores que Scyllae fust mon nepueu , si luy donrai- ie ceste louange & reputation avec la verité , qu'il fust cause du salut de monsieur de Stroffi. Je le puis bien escrire , puis que le sieur de Stroffi mesme le disoit. Sa compagnie estoit fort bonne , estant la plus part Gascons & François : car c'estoit la vieille compagnie de monsieur de Cipierre. Il n'arriua à la ville , des capitaines que Carasse , qui de puis a esté Cardinal , & vn autre , comme l'on me dit , du nom dequel ne me souuient : & deux ou trois cens soldats , lesquels monsieur de Stroffi ne voulut point qu'entrassent dans la ville , ains la nuit apres les renvoya avec ce capitaine , & retint Carasse avec luy.

Or comme monsieur de Stroffi fut dans la ville , il demanda nouvelles de moy : l'on luy dit , que depuis quatre iours on commençoit à auoir quelque peu d'esperance de ma vie.

Monsieur de Strossi vint descendre ^{visite la}
 deuant mon logis, & l'Euesque, & ^{fleur de}
 ledit gentilhomme, & me trouua si ^{Monsieur.}
 extenué, que les os m'auoient percé
 la peau en plusieurs lioux: & me re-
 conforta le plus qu'il peust: & là de-
 meura douze iours attendant ce que
 Dieu feroit de moy. Et comme il vid
 que de iour à autre ie reuenois san-
 té, delibera le troisieme à l'entrée de
 la nuit sortir sans en dire mot à per-
 sonne qu'à moy. Et vn peu deuant
 qu'il montast à cheual, luy & l'Eues-
 que me vindrent dire Adieu, sçachant
 bien que sa presence seroit opiniastrer
 dauantage le Marquis: & aussi qu'es-
 tant dehors il auroit le moyen de me
 secourir, qui luy promis d'attendre
 iusques aux derniers abois. Le Mar-
 quis auoit ietté des gens par tous les
 chemins. Et par là où ledit Marquis
 ne pensa iamais qu'il passast, il print
 son chemin sortant à la porte Camol-
 lia, & descendit à main droite dans
 le vallon, laissant le fort de Camollia
 au dessus, & s'en alla au long du ruis-
 seau tirant au palais du Diau. Mon-
 sieur de Strossi s'acheua là de guerir: ^{Le fieur}
 car il s'arma & monta sur vn bon ^{de Strossi}
 cheual. Il rencontra quarante ou cin- ^{fort de}
^{Sieme.}

36 *Comm. de M. B. de Montluc,*

quante soldats à pied ennemis, qui luy donnerent l'alarme : toutesfois il marcha tousiours, & ne se perdit que quelques volers d'aucuns, qui estoient sortis de la ville, pour s'en aller avec luy. Ce ne fust pas sans danger. En peu de iours il eschappa trois grandes fortunes. Peu apres son depart ie recouray ma santé, & me fis porter par la ville sur vne chaire. Le Marquis ne perdant point temps nous brida de toutes parts. Tous les iours il se faisoit de belles escarmouches. Je cogneus bien que le Marquis me vouloit auoir par faute de pain. Voylà pourquoy ie fis ceste Harangue aux capitaines que i'assemblay.

Harangue du sieur de Montluc aux Capitaines dans Sieme. Messieurs, ie croy qu'il n'y a nul de nous, qui ne desire sortir à son honneur & reputation de ce siege. Le desir de l'honneur nous y a amenez. Vous voyez que nous sommes icy pour long temps, car il ne faut pas que nous pensions, que l'ennemy se leue iamais d'icy, qu'il ne nous aye d'une façon ou d'autre : car de la prise de ceste place dépend sa victoire. Or vous voyez que le Roy est bien loing de nous, & qu'il ne nous peut secourir, qu'avec un long temps. Car il faut

qu'il preigne nostre secours d'Allemagne & de France : parce que les Italiens sans autre nation, ne seroient assez forts pour faire leuer le siege aux ennemis, qui ont non seulement des Italiens, mais de toutes nations. Et pour attendre le secours il nous faut auoir vne longue patience, en espargnant nos viures tant qu'il nous sera possible. Et pour ceste occasion i'ay à vous remonstrer, que ie veux faire amoindrir le pain, qui est de vingt quatre onces, à vingt. Je suis certain, que les soldats en crieront : si ce n'est que vous leur remonstriez combien nous sommes loing du Roy, & que sa Maiesté ne nous peut si tost secourir, & que vous voulez plustost mourir de faim, que si l'on vous reprochoit, Que si vous eussiez eu la patience d'amoindrir le manger, la ville ne se seroit pas perduë. Ce seroit vn vilain reproche, pour remplir le ventre perdre son honneur, vous ne vous y estes point enfermez pour la perdre, mais pour la conseruer. Representez leur qu'ils sont parmy des nations estrangeres, où ils peuuent marquer la leur d'une marque honorable. Quel honneur gaignent les hom-

38 *Comm. de M. B. de Montluc ;*

mes de se faire non seulement honorer , mais encores honorer la nation de là où ils sortent ? C'est ce qu'un cœur genereux se doit proposer. Vous, Allemans , vous en retournerez glorieux & nos François aussi. Quant à vous , qui estes Italiens , vous nous rendrez tousiours ceste gloire d'avoir d'un cœur invincible combattu pour la liberté de vostre patrie , laquelle chose nous ne pouons faire , que par vne longue patience , afin de donner temps au Roy de nous secourir. Croyez que sa Maiesté Tres-chrestienne n'obmettra rien de l'amitié , qu'elle vous a iurée. Si vous remonstrez tout cecy à vos soldats , & qu'ils voyent & cognoissent , que vous mesmes estes en ceste deliberation , ie m'asséure qu'ils prendront le mesme chemin que vous tiendrez. Ne vous excusez pas , Messieurs , sur eux. Ie n'ay iamais veu mutinerie , & si en ay veu souuent aduenir , pour les soldats , si les capitaines ne leur portoient le manton. Si vous leur monstrez le chemin , il n'y a rien qu'ils ne fassent. Il n'y a incommodité , qu'ils ne souffrent. Faites le donc , ie vous supplie , ou resoluez vous de bonne

heure de descouvrir ce que vous auez
 au fonds du sac : afin que ceux qui
 aymeront mieux sans honneur aller
 manger leur saoul, s'en aillent, &
 ne destournent la belle resolution des
 autres. Et parce que les Allemands ^{Responce}
 n'entendoient point mon iargon, ie ^{d'Alle-}
 dis au truchement du Reincroc, qu'il ^{mande,}
 remonstrast à son maistre, ce que
 j'auois dit, ce qu'il fist. Le Reincroc
 dit, que luy & ses soldats prendroient
 la mesme patience, que nous mes-
 mes prendrions. Et qu'encore que l'on
 die que les Allemands ne pouuoient
 pastir sans boire & manger leur saoul,
 luy & tous les gens feroient cognoistre
 le contraire à ce coup. A la verité ces
 gens me faisoient peur, parce qu'ils
 aiment plus à faire chere, que nous.
 Quant à l'Italian il est plus accoustu-
 mé à pastir que nous. Et ainsi se reti-
 rerent chacun en son quartier assen-
 bler leurs compagnies, auxquelles
 firent semblable remonstrance; que
 ie leur auois faite à eux. Les soldats ^{Resoluti-}
 l'ayant entendu leuerent tous la main, ^{on des}
 & iurerent qu'ils pastiroient iusques ^{capitai-}
 au dernier soupir de leur vie, avant ^{nes et}
 que se rendre, ny faire rien indigne ^{soldats}
 de gens d'honneur. Apres ie manday

60 *Comm. de M. B. de Montluc,*

au Senat, que ie les priois d'assembler le lendemain matin tous les plus grands de la cité au palais, pour entendre vns remonstrance que ie leur voulois faire, qui touchoit à eux & à leurs affaires, ce qu'ils firent, & leur fis ceste remonstrance en Italien.

*Harangue du
seigneur de
Montluc
aux Siens.*

Seigneurs, si plustost Dieu m'eust rendu vn peu de santé & de mémoire, plustost eusse-ie pensé à ce qu'il nous faut faire, pour la conseruation de vostre liberté & de ceste cité. Vous auez tous veu comme la maladie m'a conduit iusques au dernier sôupir, & à la fin Dieu plustost par miracle, que par œuvre de nature, m'a ressusité, pour faire encore seruice à ceste Republique, en vne telle & si grande extremité. Or Seigneurs, ie voy bien, que la conseruation de la cité, & de vostre liberté ne consiste sinon à prolonger les viures: car si par les armes le Marquis se veut efforcer de nous auoir, i'espere que nous le rendrons si mal content, qu'il maudira l'heure de nous estre venus assieger. Ie voy qu'il n'est pas resolu d'en manger: au contraire il veut à faute de manger nous forcer. A quoy il faut obuier, s'il est possible. Hier i'assemblay le

Colonnel des Allemans & ses capitaines , le seigneur Cornelio , que voylà avec les siens , Combats pareillement avec les capitaines François ; ausquels ie remonstray , que pour prolonger le temps , & donner loisir au Roy Tres-chrestien de nous secourir , il falloit amoindrir le pain des soldats , qui estoit de vingt quatre onces , & le faire revenir à vingt. Et que comme tout le monde entendra , mesmement le Roy , que nous sommes deliberez de tenir iusques au dernier morceau , cela incitera sa Maiesté à mettre la main à leuer nostre secours , pour ne perdre tant de gens de bien , & n'abandonner au besoing ceux qu'il a prins sous sa protection. Or selon que i'ay entendu , vous aviez fait ; estant moy à l'extremité , la description des viures , & n'auiez trouué à manger , que iusques au quinziésme de Nouembre. Dequoy vous avez donné aduis à sa Maiesté. Cela luy pouroit bien auoir donné occasion de se refroidir à nous enuoyer le secours , veu le long chemin qu'il y a ; & aussi que nous nous approchons de l'hyver. Les armées ne volent point , & ne vont point en poste. Son secours

62 *Comm. de M. B. de Montluc,*

sera & digne d'un grand Prince, & respondant à l'amitié, qu'il vous porte, & bastant pour forcer vos ennemis : Voylà pourquoy c'est chose, qui ne peut estre si tost presté. Or, Seigneurs, apres avoir fait la remonstrance aux capitaines, ie les trouuay tous de bonne volonté à pastir iusques au dernier soupir de leurs vies : & nation pour nation s'en allerent faire la remonstrance aux soldats, lesquels ils trouuerent tous de bonne volonté de prendre patience, & ainsi l'ont promis & iuré. Regardez donc ce que vous autres deuez faire, puis qu'il y va de la perte de vostre liberté, de vos Seigneuries, & par aduenture de vos vies : Car il ne vous faut esperer aucun bon traictement, veu que vous vous estes mis sous la protection du Roy. le vous prie doncques, puis que nous qui n'auons icy rien à perdre, qui n'auons ny femmes, ny foyers, vous montrons le chemin, aduisez de regler vostre despence, & ordonner commissaires pour faire description de tous les bleds, que vous auez dans la cité avec la description des bouches : & ce fait, commencez à amoindrir vostre pain iusques à quinze

*Ordre
proposé
par le
sieur de
Montluc.*

ances. Car il n'est possible, que vous n'ayez quelque peu plus de commodité en vos maisons que n'ont pas les soldars. Et de tout ce bon ordre i'en aduertiray les Ministres du Roy qui sont à Rome, & de là feray passer outre vn gentil-homme, afin qu'il iuge le temps qu'il pourra auoir pour nostre secours. Du surplus reposez vous en sur moy, qui ne veux auoir plus de priuilege, que le moindre citadin. Ce ieusne que nous ferons, sera non seulement pour nos pechez, mais aussi pour redimer vos vies, pour la conseruation desquelles, ie despendray volontiers la mienne. *Credete signori, que fin à la morte, io vi guardaro quello che voi promesso, riposate vi sopra di me.*

Alors ils me remercièrent bien fort de la bonne exhortation, que ie leur faisois, qui ne tendoit qu'à leur conseruation; & me prièrent, que ie me retirasse à mon logis, pource qu'ils vouloient entrer en la grand'salle, là où tous les plus grands Seigneurs de la ville estoient assemblez : ausquels ils firent entendre ce que ie leur auois remontré, & que dans deux heures ils m'enuoyeroient deux de leur Seigneursie, pour m'en rendre responce : &

ainſi me deſpartis d'eux. Ce qu'ils firent. En ceſte aſſemblée, ma propoſition ayant eſté repreſentée, enfin tous d'une voix prindrent reſolution de manger juſqu'à aux femmes & enfans, pluſtoſt qu'ils n'attendiſſent la volonté du Roy, ſur l'eſperance qu'ils avoient en luy, qu'il les ſecoureroit : & que tout incontinent ils alloient donner ordre au retranchement des viures, & à faire deſcription des bleds.

*Lecufſan
devers le
Roy pour
luy repre-
ſenter l'e-
ſtat des
ſiennois.*

Ce qui fut fait dans cinq ou ſix iours. Et apres ie fis partir le Seigneur de Lecufſan à grande difficulté. Car le Marquis faiſoit faire garde, pour empêſcher qu'on ne nous portaſt aucuns viures. Et tant de payſans qui eſtoient prins, eſtoient pendus ſans remiſſion. Lecufſan alla à Montallin aduertir du tout monsieur de Stroſſi, pour donner à Rome aduis de tout à meſſieurs les Miniſtres du Roy : & delà il ſ'en alla vers ſa Maieſté luy repreſenter le miſerable eſtat des ſiennois, ſelon que ie l'auois chargé. Cecy pouuoit eſtre enuiron la my Octobre.

Depuis ce temps ie ne peus faire aucune choſe digne de memoire juſques à la veille de Noël, ſauf qu'un peu apres le parlement dudit Lecufſan,

fan , nous rabaiſſaſmes le pain des ſoldats à dix-huiſt onces , & de la ville à quatorze. Il ſe fiſt pendant ce temps de fort belles eſcarmouches. Or la veille de Noël enuiron quatre heures apres midy , le Marquis de Marignan m'enuoya par vn ſien trompette la moitié d'vn cerf , ſix chappons , ſix perdrix , ſix flaſcons de vin excellent , & ſix pains blancs , pour faire le lendemain la feſte. Je ne trouuay pas eſtrange ceſte courtoisie , d'autant qu'à l'extremité de ma grande maladie , il permiſt que mes Medecins enuoyaſſent des Siennes au camp , pour recouurer de Florence certaines drogues. Et luy meſmes m'enuoya trois ou quatre fois des oyſeaux tres-bons , qui ſont vn peu plus grands que les begueſignes qui ſe prennent en Provence. Me laiſſa auſſi entrer vn mulet chargé de petits flaſcons de vin grec , que monsieur le Cardinal d'Armagnac m'enuoya , pource que mes gens luy auoient eſcrit , que ie ne parlois d'autre choſe en ma grande maladie que de boire vn peu de vin grec. Et ledit Seigneur Cardinal fiſt tant , que le Cardinal de Medicis en eſcriuit audit Marquis ſon frere. Et faiſoit entendre

ledit Seigneur Cardinal que c'estoit pour me faire vn baing. Le vin arriua sur le point que i'aboyois à la mort, & ne m'en fust pas baillé : mais en despartirent la moitié à des femmes enceintes de la cité. Et quand monsieur de Strossi entra ie luy en donnay trois ou quatre flascons, le reste ie le beuuois comme l'on boit de l'hypocras le matin. Toutes ces courtoisies auois- ie receu du Marquis, ce qui ne me fist point trouuer estrange le present, qu'il m'enuoyoit. I'en enuoiaay partie à la Seigneurie, partie au Rein-croc, & le reste ie le garday pour le Seigneur Cornelio, le Comte de Gayas, & pour moy : parce qu'ils mangeoient ordinairement avec moy. Toutes ces courtoisies sont tres-honnestes & loüables, mesmes aux plus grands ennemis, s'il n'y a rien de particulier, comme il n'y avoit entre nous. Il seruoit son maistre, & moy le mien. Il m'attraquoit pour son honneur, & ie soustenois le mien. Il vouloit acquerir de la reputation, & moy aussi. C'est à faire aux Turcs & Sarrazins de refuser à son ennemy quelque courtoisie. Il ne faut pas pourtant qu'elle soit telle, & si grande qu'elle rompe ou recule vostre dessein.

Mais cependant que le Marquis me careffoit avec ses presens, lesquels ie payois en grands mercis, il pensoit bien à me faire vn autre festin. Car la nuit mesmes enuiron vne heure apres minuiet il donna l'escalade avecques toute son armée à la citadelle, & au fort de Camolia. C'est vne chose estrange, que plus d'vn mois auparauant mon esprit me disoit, & sembloit me prognostiquer que le Marquis me donneroit vne escalade, & que le capitaine Sainct Auban seroit cause de la perte du fort. Cela m'estoit tousiours deuant les yeux, & qu'aussi les Allemans seroient cause de la perte de la citadelle, où il entroit toutes les nuits vne enseigne en garde. Qui fust cause que ie mis vne enseigne de Siannois en garde dans vne maison vis à vis de la porte de la citadelle. Le seigneur Cornelio fist tant avecques le Reinocroc, qu'il promist, que s'il venoit vne alarme, & que le camp s'efforçast de donner escalade à la citadelle, que le capitaine Allemand, qu'il y mettoit tous les soirs de garde, auroit commandement de lui de laisser entrer la compagnie Siannoise, pour ayder à defendre la citadelle. Ce qu'il ou-

*Escalade
du Mar-
quis à
Sienne.*

blia, comme ie pense, ce soir là. Tous les soirs i'allois veoir entrer en garde vne compagnie Françoisse dans le fort de Camolia, & vne autre Siennoise entre le fort & la porte de la ville sous une grande hasse, qui estoit enuironnée aux deux costez d'une petite tranchée. Mais à la teste, qui alloit droit au fort, n'y auoit rien, ains tout estoit planit : & y pouuoit auoir du corps de garde au fort soixante ou quatre-vingts pas, & autant iusques à la porte de la ville. Ceste enseigne demouroit là pour deux occasions : L'une pour secourir le fort, s'il en auoit besoin : comme l'autre compagnie Siennoise la citadelle ; & l'autre pour garder que l'ennemy ne vint donner vne escalade à la muraille de la ville : pour ce que du costé de main gauche sortant de la ville, la muraille estoit fort basse, & encôres vne partie tombée. Or plusieurs fois auparavant i'auois dit au seigneur Cornelio, & au Comte de Gayas ces mots, voyant entrer la compagnie du capitaine S. Auban dans le fort ; Croyez-vous, qu'il me va tousiours devant les yeux que nous deuons perdre ce fort par la faute du capitaine S. Au-

*S. Auban
me Sien-
ne en dan-
ger.*

ban, & sa compagnie. Je ne la voyois iamais entrer que la fièvre ne me prenne du mauvais presage que i'en avois. Je ne le pouvois estimer dans mon cœur, pource qu'il n'auoit iamais vingt hommes d'apparence en sa compagnie : car il aymoît mieux vn teston, qu'un homme de bien. Et de luy-mesme ne vouloit bouger de son logis, quelque chose que ie luy remonstrasse, & ses compagnons luy remonstroient aussi. Je l'eusse voulu loing de là, tant ie l'auois à contre-cœur, la necessité me forçoit. Cela estoit cause que mon esprit me dictoit tousiours, que cest homme me causeroit quelque malheur. Or nostre fort de Camolia estoit enuironné d'un fossé large d'une pieque, & profond autant, & non gueres plus par trois costez : & à la teste qui venoit droit au corps de garde des Siennes, n'y auoit rien, qu'un petit rempart de hauteur de six ou sept pieds, & non dauantage : Et y auoit un petit relais à moitié du rempart, là où les soldats se pouoient tenir à genoux. Les ennemis auoient un autre fort trois fois plus grand que le nostre, & vis à vis du nostre, à cent cinquante pas l'un de l'autre. De sorte qu'eux

70 *Comm. de M. B. de Montluc,*

ny nous, n'osions leuer la teste sans estre blesez de ces quartiers là. Et au nostre y auoit vne petite tour vis à vis du leur, là où nous tenions pour asseurer mieux nostre fait tousiours trois ou quatre soldats qui nous seruoient de sentinelles : & y montoient auecques vne petite eschelle à main, tout ainsi que l'on monte à vn pigeoniet. Ladite tour auoit esté percée du costé du fort des ennemis : & nous y auions mis quelques barriques pleines de terre : car ce trou auoit esté fait par l'artillerie de leur fort. Lequel fort mortifeur de Termès auoit fait faire, mais quand il s'en alla, n'estoit pas du tout acheué : neantmoins quand le Duc de Florence se rompist avecques le Roy, le Marquis fist vne nuit une grande traite, menant forces pionniers auecques luy, & s'en faislit : car on n'y faisoit point de garde, & incontinent le mit en deffence.

Or comme, j'ay desia dit cy-dessus, à vne heure apres minuiet le Marquis
Escalade. me donna l'escalade tout à vn coup à la Citadelle & au fort de Camolia, où la compagnie de S. Auban estoit par mal-heur ceste nuit là de garde. Le Marquis donna à la Citadelle auec-

ques les Espagnols & Allemands : & ne se trouva par bonne fortune que trois eschelles qui fussent assez longues, & de prime arriuée ils chargèrent si fort ces trois là, que l'une se rompist. Les Allemands se despendoient, & les Siennois se presentoient à la porte, comme il leur estoit ordonné. Le capitaine des Allemands, qui auoit la charge de la porte, ne les vouloit laisser entrer. Ceste dispute dura plus de demie heure : cependant cinq ou six des ennemis entrèrent & forcèrent les Allemands, lesquels commencerent à prendre la fuite. Alors l'on ouurist les Siennois, qui coururent à la teste de la Citadelle, où les ennemis commençoient à entrer, & rencontrèrent ces cinq ou six qui estoient entrez, lesquels ils mirent en pieces : & y en auoit deux qui estoient parens du Marquis, dont l'un ne mourut pas soudainement. Cela refroidit les autres qui estoient sur le point d'entrer. En mesme temps on donne l'escalade au fort de Camolia. Saint Auban estoit dans la ville dans son liét bien à son aise, & son Lieutenant nommé Comborcie estoit au fort, qui estoit un ieune homme non expérimenté : ie

La Citadelle s'aisa.

92 *Comm. de M. B. de Montluc,*

croy que s'il eust eu de bonnes gens en sa compagnie, qu'il eust fait son deuoir, tous deux se sont faits Huguénots depuis. Dès que les ennemis *Le fort* presenterent les eschelles par trois *faisoit.* courtines, toute sa compagnie se met en fuite & route : & voila les ennemis dedans : & des quatre qui estoient en la tour, les trois se jetterent à corps perdu bas, & l'autre abbattit les barraques du trou, & tiroit les ennemis dedans. Ce meschant auoit esté prins quelques iours auparauant, & auoit demeuré plus de dix iours prisonnier. Et pense que sur son entreprinse le Marquis se resolut de donner l'escalade : car il s'en alla avecques eux, & depuis ne le vismes. Or le sieur Cornelio & Comte de Gayas estoient logez pres de la porte de Camolia, lesquels coururent incontinent à la porte, où trouuerent que la pluspart de la compagnie Siannoise estoit contre icelle, & l'autre partie tiroit encores aux ennemis, qui sortoient du fort pour venir à eux. Le sieur Cornelio laissa le Comte de Gayas à la porte de la ville, & courut à moy m'aduertir : & me trouua que ie sortois du logis avecques deux pages, qui portotent

portoient chacun deux torches : & luy dis qu'il courut sortir dehors luy & le Comte de Gayas , pour garder sur tout que les Siennes n'abandonnassent leur corps de garde , & qu'ils leur donnassent courage. Car ie m'en allois sortir apres luy. Ce qu'il fit : & arriua si bien à point qu'il trouua tout abandonné : & leur fist vne cargue avecques les Siennes : & les repoussa iusques dans le fort gagné. L'alarme estoit desia par toute la ville , qui couroit à la citadelle , & qui couroit à la porte de Camolia. Comme i'arriuois à la porte , vint à moy la Moliere & l'Espine tous deux à cheual , l'un Controlleur des guerres , & l'autre Tresorier , comme de present est encores la Moliere Controlleur , auxquels ie commanday l'un courir à la porte saint Marc , & l'autre à la porte Nouë : & qu'en allant criaissent *Ruse pour rompre les intelligences.* tousiours victoire , les ennemis sont repoussez. Je faisois cela craignant que quelques-vns de la ville eussent intelligence avec les ennemis , & que quand ils entendoient ces cris , ils ne s'oseroient descourir. Cependant i'estois à la porte de la ville , & faisois sortir les capitaines & soldats Fran-

çois , pour secourir le sieur Cornelio. Comme ie vis qu'il y auoit assez de gens dehors , ie commanday au Lieutenant du capitaine Luffan de se tenir à la porte , & fermer le guichet quand ie serois dehors : & que si i'estois repoussé qu'il n'ouurit point , ains qu'il nous lascia tous tuer dehors , & moy-mesmes le premier. Et sortis avec mes quatre torches : & trouuay le sieur Cornelio , Comte de Gayas , & les capitaines que i'auois mis dehors , qui auoient gaigné le rempart , & les soldats sur ce petit relais le genoux à terre , qui leur tiroient dans le fort , & eux aux nostres , qui ne pouuoient leuer la teste sans estre descouverts. Et par les autres deux costez les ennemis donnoient l'assaut , & les nostres defendoient. Or comme ie iettois les gens dehors par le guichet , Sainct Auban passe outre , sans que ie l'apperçusse. La porte pour entrer dans le fort que nous auions perdu , estoit faite comme vn trou , ayant vn pas en auant , & vne autre à costé , faite en onde ou en serpent. Et n'y pouuoit passer qu'un homme de front. Là ie trouuay dans ceste entrée le capitaine Bourg , qui est encores en vie , lequel portoit l'en-

seigne du capitaine Charry, le sieur Cornelio, & le Comte de Gayas contre luy. Monsieur de Bassompierre Commissaire de l'artillerie estoit toujours aupres de moy, & quelque canonnier des siens. Je voyois bien que le combat dureroit : & craignant que la poudre nous faillit, ie dis à monsieur de Bassompierre, qu'il dépeschast deux de ses canonniers pour en aller querir, ce qu'il fist. l'oserois bien dire, qu'il fut autant cause de nostre salut, que tout le combat, comme vous entendrez. Ceux que nous combattions estoient les Italiens : car les Espagnols & Allemans donnoient à la Citadelle. Je courois tousiours aux vns & aux autres, leur criant, courage mes amis, courage mes amis, & tout à vn coup au costé de main droite de la porte, où estoient les trois susnommez, i'aperceu S. Auban, auquel ie mis l'espée à la gorge : & luy dis, paillard, meschant, tu es cause de nous faire perdre la ville, ce que ne verra iamais, car ie te tueray tout à ceste heure, ou tu sauteras dedans. Alors tout espouuenté me dit, ouïy monsieur i'y sauteray, & appella Lufan, Blacon, Combas, qui estoient de

*Le sieur
de Mont-
lus au so-
cours.*

*Le fort
regagné
par les
Français.*

ses compagnons , leur disant : he mes amis secondez-moy , ie vous prie , sautez apres moy. Les autres luy respondirent , saute seulement , nous te suiurons. Alors ie luy dis , ne te soucie de rien , car ie te suiuray moy-mesme , & mismes tous les pieds sur le relais comme luy. Et tout à coup ; comme il fust sur ledit relais , sans marchander , car s'il l'eust fait il estoit mort , il se jetta à coup perdu dedans , ayant vne rondelle à la main , & ses compagnons aussi. Il ne fut iamais en l'air que les autres n'y fussent , & ainsi tous quatre sauterent dedans : c'estoit à deux pas de la porte que combattoit le Bourg, le sieur Cornelio & le Comte Gayas. Et tout à vn coup ie fis sauter quinze ou vingt soldats apres les quatre capitaines : & comme tout cela se jetta à coup perdu dedans le Bourg , le sieur Cornelio & le Comte de Gayas passerent & entrerent dedans. Je fis mettre les deux torches sur ce relais : afin que nous nous vissions ; pour ne nous entre-tuer les vns & les autres ; & entray par là où le sieur Cornelio estoit. Or les picques , haliebardes , ne arquebuses ne nous seruoient de rien : car nous estions tous à xx espées & aux dagues ; & les fis-

mes sauter par dessus les courtines , par où ils estoient entrez , sauf ce qui mourut dedans. Il y en auoit qui estoient encores demeurez à la tour. Le capitaine Charry arriua à nous , encore qu'il n'y eust que huit iours , qu'il auoit eu vne arquebuzade par la teste , lequel nous tenions pour mort : toutesfois ie le vis l'espée & la rondelle en la main , vn morion sur son couurechef , qui luy couuroit sa playe. Le bon cœur se monstre tousiours là où il est. Encore extremement blessé vouloit-il auoir part au combat. l'estois au pied de l'eschelle , & auions dit au sieur Cornelio , & au Comte de Gayas de sortir hors le fort ; donner courage à ceux qui deffendoient les flancs , & que l'vn print vn costé , & l'autre vn autre. Ce qu'ils firent , & y trouuerent encore prou d'affaires. Ie prins par la main le capitaine Charry , & luy dis , capitaine Char-

*Hardieſſe
du capi-
taine
Charry.*

ry , ie vous ay nourry pour mourir faisant grand seruice au Roy. Il faut que vous montiez le premier. Luy plein de bonne volonté & sans marchander , commence à monter par l'eschelle , laquelle ne pouuoit estre de plus de dix ou douze degrez : &

78 *Comm. de M. B. de Montlar,*
falloit entrer par vne fausse trappe ,
comme i'ay desia dit. l'auois de bons
arquebuziers , & tousiours les faisois
tirer à ce trou de la fausse trappe : &
fis mettre sur l'eschelle deux desdits
arquebuziers , qui montoient apres
luy. l'auois les deux torches avec moy ,
car les autres deux le sieur Cornelio
& le Comte les auoient emportées :
& voyoient si clair que nos arquebu-
ziers n'offensoient point le capitaine
Charry , qui montoit degré par degré
donnant tousiours loisir à nos arque-
buziers de tirer. Et comme il fut à se
monstrer sur le haut , ils tirerent deux
arquebuzades , qui luy percerent la
rondelle & le morion sans luy faire
mal à la teste. L'arquebuzier qui estoit
apres luy , tira par deffous la rondelle ,
qui fut cause , que le capitaine Charry
s'auança de monter , & les voila tous
trois dedans l'un apres l'autre. Ils y
tuerent trois des ennemis , & le reste
sauta par le trou. Ceux des flancs fu-
rent aussi repoussez : & ainsi notre
fort regaigné de tous costez.

Or le Marquis auoit donné le mot
à celuy qui estoit chef à l'escalade du
fort , qui estoit le gouuerneur de leur
fort de Camolia , que s'il entroit le

premier par la citadelle, qu'il vint à luy avec tous les Italiens : & que si aussi il gaignoit le fort, qu'il le viendroit secourir avec les Allemans & Espagnols. Et comme ledit Gouverneur du fort eust gaigné le nostre il en aduertit le Marquis : mais pour ce qu'il y a des vallons entre la citadelle & le fort de Camolia, ledit Marquis ne peust venir si tost, qu'il eust voulu. Et nous qui pensions auoir tout acheué vismes venir tout leur camp, ayant plus de cent cinquantes torches, & par bonne fortune les deux canonniers de Bassompierre arriuerent avec la poudre : & tout à vn coup & à grand' haste, nous la departismes aux arquebuziers, car ils n'en auoient plus, & ie tournay mander audit Bassompierre de renuoyer à la poudre. A mesme instant m'arriua la Moliere & l'Espine : & tout à vn coup ie renuoyay la Moliere au Gonfalonnier de saint Martin, qu'il m'enuoyast deux cents arquebuziers les meilleurs qu'il eust, conduits par le fils de Misser Bernardin, bonne enseigne, vn ieune homme qui portoit vne enseigne de son regiment plein de bonne volonté car ie l'auois cognu & bien remarqué

*Le Marquis
quis au
secours de
ceux du
fort.*

aux escarmouches. Il vint hastiement & nous trouua aux mains avec tout le camp. Je laiffay le Sieur Cornelio & le Comte de Gayas avec les autres capitaines deffendre le fort , & moy , Bassompierre , & le Commissaire ordinaire des guerres allions au long des flancs , ne faisant autre chose , que courir d'un costé & d'autre pour donner courage à nos gens. Il pouuoit estre trois heures après minuit , quand nous recommençames à combattre , qui dura iusques à ce que le iour les en tira. Et firent la plus grande folie , que gens pouuoient faire : car à la lumiere des torches , nous les voyons plus clair que s'il eust esté iour , s'ils fussent venus à la faueur de la nuit avec peu de lumiere , ils nous eussent donné plus d'affaires. Les deux cents arquebuziers Siennois , que nous mena le fils de Miffier Bernardin nous firent vn grand bien , comme fit aussi la poudre que Bassompierre auoit renuoyé querir : car le tout nous fit besoin , auant que nous nous separifions , pour la longueur du combat ; où il fut bien assaillý & encores mieux deffendu.

*Faute du
Marquis.*

Voyla le succes du combat , qui fut

le plus grand & le plus long, où ie me sois iamais trouué, sans bataille, & la où ie tiens que Dieu m'a autant ou plus aydé & gardé l'entendement : car si i'eusse failly d'un pas seulement à commander, nous estions perdus, comme estoit aussi la ville, car par cest endroit là nous n'y auions rien fortifié. Et toute notre fiance estoit en ce fort, ie promets à Dieu que trois mois apres pour le moins, les cheueux me dressioient en la teste, quand ie m'en souuenois. Les ennemis perdirent donc là six cents hommes morts ou blesez, comme nous disoient les prisonniers, que nous prenions. Nous ne perdismes en tout cinquante hommes morts ou blesez. Et ce qui leur en fit tant perdre à eux, fut la lumiere des torches qui faisoit que les nostres ne pouuoient faillir, & mesmement estant pres les vns des autres d'une picque ou deux au plus, qui fut vne grande incongruité au Marquis, comme i'ay dit. Car nous qui auions peu de lumiere les descourions à eux, & donnoit grand aduantage, comme i'ay dit. Et comme il fut iour nous voulusmes recognoistre nos morts dans le fort parmy les leurs, i'y trouuay mon

82 *Comm. de M. B. de Montluc,*

valet de chambre & mon palefrenier, qui estoient sautez apres les capitaines, de ma vie ie n'eus deux meilleurs seruiteurs. Le sieur Cornelio & le Comte de Gayas allerent voir la citadelle, car ie ne me pouuois plus soustenir, estant encores si foible de ma grand'maladie que qui m'eust soufflé, m'eust ietté par terre : & m'estonne comme il fut possible, que ie prisse ceste peine. Dieu au besoin me redoubla les forces : car à la verité pendant ce grand & long combat, ie ne cessay de courir & sauter, ores ça, ores là, sans me trouuer iamais las, si ce n'est lors, que ie ne vis plus les ennemis. Ils me rapporterent comme tout s'estoit passé, & y trouuerent vn parent du Marquis, qui n'estoit encores mort, lequel ils firent apporter à leur logis & panser.

Or ie ne veux oublier à mettre icy, pour monstrier exemple aux autres, que si iamais homme fut secouru en tel besoin, que ie le fus : & ne voudrois pour rien desrober l'honneur aux chefs, qui estoient là, ny aux soldats, car depuis que le sieur Cornelio & le Comte sortirent auant moy, & firent la cargue : & depuis que i'y fus arri-

né, le Lieutenant de Luffan, que j'auois laiffé à la porte, me iura n'auoir iamais veu homme, qui y fust venu pour r'entrer, que les deux canonniers de Bassompierre en allant querir les poudres. Toute la ville demeura toujours en armes tant que le combat dura : & veux donner ceste louange aux Siennois, avec la verité, comme Dieu est veritable, qu'il ne se trouua ^{*Loyauté des Siennois.*} iamais vn seul homme qui demeurast dans les maisons, & qui ne print les armes, vieux, & ieunes, ny ne se trouua vn seul homme, qui monstroit porter aucune affection à l'Empereur, qui me donna vne grande assurance de deux choses, l'une de la loyauté, & l'autre de la hardiesse. Trois iours apres le Marquis m'enuoya vn trompette, celuy-mesmes, qui m'auoit apporté le present, voir s'il y auroit aucun en vie de ceux qui estoient entrez dans la citadelle, & qu'il ne me vouloit point nier, qu'il n'y eust deux de ses parens. Le Sieur Cornelio luy mena recognoistre celuy-là qui estoit en vie, & trouue que c'en estoit vn. Le trompette retourna incontinent le dire au Marquis, lequel il me renuoya en mesme instant me priant de le luy

34 *Comm. de M. B. de Montlac,*
vouloir rendre, me respondant de la
rançon, ce que ie fis dans vne litiere,
qu'il m'enuoya : mais il mourut trois
iours apres qu'il fut en leur camp.

*Instruc-
tion pour
les Gon-
verneurs.*

Vous gouverneurs des places, il
me semble, que vous devez prendre
icy vn beau exemple à vous presenter
vous mesmes au combat. Car il y en
a, qui disent qu'un gouverneur ou
Lieutenant de Roy ne doit iamais ha-
zarder sa personne : & mettent en
avant, que s'il est mort, tout est per-
du. Je leur accorde, qu'il ne doit pas
s'hazarder à toutes choses, & à toutes
heures, comme yn simple capitaine :
mais puis qu'il y va de la perte du
tout, que fera-ce, que vous devien-
drez Gouverneurs & Lieutenans de
Roy ? & combien y aura-il de dispu-
te sur vostre honneur & renommée ?
Serez vous quittes en disant, ie ne
voulois m'hazarder au combat, pour
la crainte avec ma perte de perdre
tout, mesmement de prendre ce ha-
zard la nuit, de secourir, ou vn fort,
ou vne citadelle, veu que ie pouvois
deffendre la ville : cela ne vous sau-
vera pas. Iugez que la prise d'un fort
est de telle consequence, que vostre
ennemy à vn pied sur la gorge. Il faut

creuer plustost ou reconquerir ce que vous auez perdu ; comme ie fis , ayant au sortir fait fermer la porte pour nous oster toute esperance de retraite , estant resolu de mourir ou repousser les ennemis : car les laissant là aussi bien estois-je perdu.

Et vous Capitaines mes compagnons , mirez vous & prenez exemple sur Sainct Auban : afin que vous aymiez plus les vaillans hommes que l'argent : car l'argent vous menera à la perte de vostre vie & de vostre reputation : & les vaillans hommes que vous aurez pres de vous , vous sauueront l'un & l'autre : & ne vous feront porter la honte sur le front. Admirez & suyuez quant & quant le grand cœur de Charry , lequel demy mort vint encore au combat , & se presenta pour entrer le premier & passer avec vne eschelle par vn trou. Je croy qu'il n'y peut auoir passage plus dangereux : car vostre ennemy a grand' prise sur vous. Toutesfois nul danger n'arresta ce braue soldat de prendre ce hazard. Pour conclusion de cecy ; ie vous diray , Gouverneurs des places , que lors que quelque mauuaise opinion vous entrera dans la teste ;

*Remon-
trance
pour les
capitai-
nes.*

- que vous y pouruoyez , comme ie fis , ayant mis les compagnies pres des forts. Mais i'eusse micux fait , puis que Sainct Auban m'estoit à contre-cœur , de l'employer en quelque autre lieu , ne m'en pouuant du tout defaire. Cela m'a depuis fait sage , & m'en suis bien trouué , n'ayant depuis donné charge à homme qui me vint à regret. Il y a assez de moyen de s'en depestrer , sans pourtant offencer personne , ne luy oster le courage.

L'Empereur se plains du Marquis.

Peu apres arriua vn gentil-homme de la chambre de l'Empereur , comme depuis nous entendismes , portant lettres au Duc de Florence & audit Marquis , par lesquelles leur mandoit qu'il trouuoit fort estrange , qu'on fit tant durer ceste guerre , & qu'il scauoit bien que Sienne n'estoit pas pour resister contre l'artillerie , mais que c'estoit la coustume du Marquis de faire durer la guerre. Le Marquis remonstroit , qu'il auoit fait tout ce qui estoit possible en luy : & qu'il cognoissoit bien , qu'avec l'artillerie on ne la prendroit pas , car i'auois de vaillans hommes là dedans , & la ville resoluë de combattre avec moy : me rendant plus d'honneur , que ie ne meritois , me

loüant de grande vigilance , & de pouruoyance , de sorte qu'il cognoissoit bien , à l'ordre que ie tenois dans la ville , qu'il perdrait le temps de faire batterie. Toutesfois estant venu cedit gentil-homme pour cest effect , de la part de l'Empereur , & ayant desia parlé au Duc de Florence Come de Medicis , ils firent resoudre le Marquis à faire batterie. Il n'auoit rien obmis de ce qu'un homme de guerre deuoit , nous tenant bridez sans esperance de secours : & toutesfois on l'accusoit de vouloir faire durer la guerre. C'est l'ordinaire , lors que les choses ne sont pas conduites à l'appetit de ceux qui en parlent à leur aise. Le desir de ceux , que nous seruons , va plus viste , que nous ne pouuons.

Vers le vingtiesme de Ianuier nous fusmes aduertis , que l'artillerie parloit de Florence en nombre de vingt-six ou vingt-huict canons , ou grandes coulevrines. Les Siennes furent curieux d'enuoyer espier , pour en scauoir la verité : trouuerent qu'elle arriuoit à Lusignano , qui mit la cité vn peu en trouble : & à la fin le lendemain de l'aduertissement ils resolurent d'assembler toute la Noblesse & Ci-

*Les Sien-
nois ont
peur du
canon.*

toyens au Palais , pour resoudre en-
tr'eux s'ils devoient endurer l'assaut ,
ou composer avec le Marquis. Or là
il ne me falloit pas faire le mauuais :
car ils estoient plus forts que moy :
falloit tousiours gagner ces gens là
avec remonstrances & persuasions dou-
ces & honnestes , sans parler de se
courroucer. Croyez que ie forçay bien
mon naturel , contre l'aduis de mon-
sieur le Connestable , qui m'auoit re-
presenté & depeint au Roy comme
il m'auoit veu en mon aage bouillant.
Il faut qu'un capitaine & Gouverneur
sage , & aduisé , quand il est parmy
les nations estrangeres tasche tant qu'il
peut , se conformer à leur humeur.

*Un Gon-
verneur se
doit con-
former à
ceux qu'il
commande.*

Parmy les Allemans & Suisses il faut
faire carroux : avec les Espagnols re-
tenir leur morgue superbe , & faire plus
le Religieux & deuotieux qu'on n'est :
parmy l'Italien , estre discret & sage ,
ne l'offencer , ny caresser leurs fem-
mes. Quant au François il est à tout
faire : tant y a que Dieu me fit la
grace , qui suis Gascon , prompt , co-
lere , fascheux , & mauuais patient de
me comporter si bien parmy cette na-
tion soupconneuse & deffiante qu'il
n'y eust citadin , qui se peust plaindre
de

de moy. Or comme toute la noblesse
& Seigneurie de la ville alloit au Pa-
lais, Miffier Hieronyme Espano, qui
estoit gentil-homme Siennois, & des
plus grands de la ville, & des huit
de la guerre, auant qu'aller au Palais,
vint hastiement parler avec le Sieur
Cornelio, & luy dit comme tous les
Seigneurs qui estoient de la cité,
estoit appelez à se rendre au Palais
incontinent, & que c'estoit pour re-
soudre s'ils deuoient attendre la batte-
rie, ou entrer en composition avec le
Duc de Florence & le Marquis de
Marignan, & qu'il auoit desia enten-
du que la pluspart balotteroient qu'on
deuoit entrer en composition, & non
endurer la batterie & l'affaut, pour la
crainte qu'ils auoient d'auoir pis, &
qu'il s'y en alloit, & le pria de m'ad-
uertir. Tout incontinent le Sieur Cor-
nelio vint à moy, & me trouua, que
ie voulois monter à cheual, pour aller
voir les gardes : & comme il m'eust
dit cela, montasmes tous deux à ma
chambre, & discourusmes longue-
ment quels moyens il y auroit de
rompre ce coup. Et en mesme instant
arriua le Seigneur Bertholomé Caval-
can, qui m'en dit autant, & qu'il

pensoit bien que desia la resolution estoit prinse par toute la ville, & qu'ils n'alloient au Palais, sinon pour balotter. Et que s'ils l'auoient vne fois balotté, il n'en falloit plus parler.

Or tous trois estions bien empeschez, eux de me donner conseil, & moy de ne le sçauoir prendre. A la fin ie m'aduisay d'aller au Palais, & emmener avec moy le Rincroc & ses capitaines, le Seigneur Cornelio avec les siens Italiens, & Combaz avec les

*Necessité
de toutes
choſes à
Siene.*

capitaines François. Nos Allemans commençoient fort à pastir de vin, & le pain bien petit, car de chair il ne s'en parloit plus, sinon de quelque cheual, ou quelque asne, qu'on mettoit en vente à la boucherie, & d'argent il ne s'en parloit plus du tout : car monsieur de Strossi n'auoit nul moyen d'en y faire entrer : qui nous mettoit en crainte, que les Allemans se ioindroient avec la ville, pour entrer en composition. Qui fut cause, que ie priay le sieur Cornelio d'aller parler avec le Rincroc, & le priay de me faire compagnie au Palais, & amener ses capitaines avec luy, & qu'il laissast les Lieutenans & Enseignes en leur quartier chascun : afin

qu'estant au Palais il n'aduint quelque surprinse autour des murailles, & luy qu'il en fit de mesmes: & manday au capitaine Combas que pareillement il vint: & enuoya le Sieur Bartholomé diligemment au Palais, pour regarder s'il pourroit gagner quelqu'un secrettement, pour ayder à rompre ceste boutée. Car il me sembloit bien aduis, ^{Pratique} que si ie pouuois rompre ce coup, ie ^{du fleur} ^{de Mont-} ^{luc.} praticquerois tant de gens, que la balotte blanche-feroit la plus forte: & ainsi s'en allerent tous hors de ma chambre, & ne leur dis rien de ce que ie voulois faire.

Or i'estois encore si tres-extenué de ma maladie, & le froid estant grand & aspre, i'estois contrainct d'aller si enueloppé le corps & la teste de fourreures, que quand l'on me voyoit aller par la ville, nul ne pouuoit auoir esperance de ma santé, ayant opinion que i'estois gasté dans le corps, & que ie me mourois à vené d'œil. Que ferons nous, disoient les Dames & les pourreux, (car en vne ville il y en a d'vns & d'autres) que ferons nous, si nostre Gouverneur meurt? Nous sommes perdus: toute nostre fiance apres Dieu est en luy. Il n'est possible qu'il

en eschappe. Je croy fermement que les bonnes prieres de ces honnestes femmes me tirerent de l'extremité & langueur où i'estois ; i'entends du corps : car quant à l'esprit & entendement ie ne le fentis iamais affoiblir.

*Plaisante
saillie du
sieur de
Montluc.* Ayant donc accoustumé auparavant d'estre ainsi embeguiné , & voyant le regret que le peuple auoit de me voir ainsi malade , ie me fis bailler des chausses de ueloux cramoisi , que i'auois apportées d'Albe , couuertes de passement d'or , & fort decoupées & bien faites : car au temps que ie les auois faites faire , i'estois amoureux. Nous estions lors de loisir en nostre garnison , & n'ayant rien à faire il le faut donner aux Dames. Je prins le pourpoint tout de mesmes , vne chemise ouurée de soye cramoisie & de fillet d'or , bien riche ; (en ce temps là on portoit les collets des chemises vn peu aualez) puis prins vn collet de buffe , & me fis mettre le haussacol de mes armes , qui estoient bien dorées. En ce temps là ie portois gris & blanc , pour l'amour d'vne Dame , de qui i'estois seruiteur , lors que i'auois le loisir : & auois encore vn chapeau de soye grise , fait à l'Allemande ,

avec vn grand cordon d'argent , & des plumes d'aigrette , bien argentées. Les chapeaux en ce temps là ne couvroient pas grands comme font à ceste heure : puis me vestis vn cazaquin de veloux gris garny de petites tresses d'argent à deux petits doigts l'un de l'autre , & doublé de toille d'argent , tout decoupé entre les tresses , lequel ie portois en Piedmont sur les armes. Or auois ie encore deux petits flascons de vin grec de ceux que monsieur le Cardinal Darmagnac m'auoit enuoyez. Je m'en frottay vn peu les mains , puis m'en lauay fort le visage , iusques à ce qu'il eust prins vn peu de couleur rouge , & en beus , prenant vn petit morceau de pain , trois doigts , puis me regarday au miroir. Je vous iure , que ie ne me cognoissois pas moy mesme , & me sembloit que i'estois encore en Piedmont amoureux , comme i'auois esté. Je ne me peus contenir de rire , me semblant ; que tout à coup Dieu m'auoit donné tout vn autre visage.

Le premier qui arriva à moy avec ses capitaines fut le Sieur Cornelio , & le Comte de Gayas , monsieur de Bassompierre Commissaire , & le

94. *Comm. de M. B. de Montlus,*

Comte de Bisque , que i'auois enuoyé querir. Et comme ils me trouuerent de ceste sorte , se prindrent tous à rire. Je brauois par la salle , plus que quatorze : & n'eusse pas eu la puissance de tuer vn poullet : car i'estois si foible que rien plus. Combas & les capitaines François arriverent aussi. Toute ceste farce ne tendoit qu'à faire rire les vns & les autres : & le dernier ce fut le Colonel Rincroc & ses capitaines , qui comme il me vist de ceste sorte , il se mit à sanglotter de force de rire : & ie le prins par les bras & luy dis , & quoy Seigneur Colonel , pensez vous , que ie sois ce Montluc , qui va tous les iours mourant par les uës ? Nany , nany : car celuy-là est mort : & ie suis vn autre Montluc. Son truchement le luy dit , qui le faisoit encores plus rire , & desia le Sieur Cornelio luy auoit dit la resolution , pourquoy ie l'enuoyois querir , & qu'il falloit , que nous ostissions par une sorte ou par autre ce doute , qui estoit parmy les Siennes. Et ainsi nous allasmes tous à cheual au Palais , & comme nous eusmes monté le degré , nous trouuasmes la grande salle toute pleine de Noblesse & de Bourgeois de

la ville, qui estoient du conseil. Or à ^{Conseil} main gauche il y a vne petite salle ^{des Siennois}, en laquelle n'entre que les capitaines du peuple, les douze Conseillers, & les huit de la guerre : tout cela se nomme le Magistrat. l'entray ainsi en la grand' salle, & leur ostay mon chapeau. Je ne fus cogneu de personne de primme abordée, ains penserent tous que ie fusse quelque gentil-homme, que monsieur de Strossi eust enuoyé dans la ville pour commander l'assaut, à cause de ma foiblesse. l'entray dans la petite salle, & tous les capitaines & Colonnelles apres moy, lesquels demurerent debout aupres de la porte : & ie m'allay asseoir aupres du capitaine du peuple, où ceux qui tenoient le lieu du Roy auoient accoustumé se seoir, comme i'auois fait souuent. Et en entrant mon chapeau à la main, ie me soufriois vers l'vn & vers l'autre : tous s'esmerueilloient de me voir. Deux desia auoient commencé d'opiner. Et alors ie commençay à leur parler en Italien en ceste substance.

Seigneurs, j'ay esté aduertuy, que ^{Haram} depuis que vous auez entendu à la ^{que du} verité, que les ennemis amenoient ^{leur de} Montua.

*aux Sien-
nois.*

l'artillerie, vous estiez entrez en quelques disputes, qui engendrent parmy vous plustost la peur & la crainte, que quelque belle resolution de combattre, & deffendre vostre ville & liberté, avec les armes. Ce que i'ay trouué fort estrange, & m'en suis esmerueillé, ne me le pouuant persuader. Toutesfois à la fin ie me suis resolu venir vers vous avec les Colonels & capitaines de toutes les trois nations, que le Roy a en ceste ville, pour vous visiter en ce lieu, & entendre de vous la verité de tout ce qui se passe. Or Messieurs, ie vous prie considerez & pesez bien ce conseil, où vous estes tous appelez. Car de ce conseil, & de la resolution que vous prendrez dépend tout l'honneur, grandeur, autorité, & assurance de vostre estat, de vos vies, de vos honneurs, & conservation de vostre liberté ancienne : & au contraire toute la honte, deshonneur, reproche, avec vne infamie perpetuelle à vos enfans, deshonneur à vos peres, qui vous ont laissé pour heritage vne telle grandeur que vous tenez, l'ayant deffenduë tousiours par batailles les armes en la main, contre tous ceux, qui leur ont voulu oster.

Et

Et à present que vous devez achepter l'occasion qui se presente de la moitié de vos biens , pour monstrier à toute la Chrestienté , que vous estes les vrayz enfans legitimes de ces anciens Romains belliqueux , les enfans legitimes de vos peres , qui ont tant combattu pour soustenir vostre liberté , est-il possible que cœurs Siennes , cœurs si genereux , soyent entrez en frayeur , pour ouir parler de l'artillerie ? Voulez-vous entrer en crainte pour cela ? Je ne puis penser , que cecy procede de vous , qui avez fait preuve de vostre generosité. Ce n'est pas aussi faute d'amitié , que vous portiez au Roy Tres-chrestien , ny de la bonne esperance , que vous avez en luy. Ce n'est pas aussi pour vous deffier les vns des autres , pour les partialitez qui sont dans vostre cité. Car ie n'ay jamais cognu , que vous fussiez diuisez : mais au contraire bien vnis pour la conseruation de vostre liberté & Seigneurie. Je vous ay veu tousiours resolu de mourir les armes au poing , plustost que de la vous laisser ravir. J'ay tousiours veu grands & petits marcher d'un mesme pied , & avoir vne mesme resolution. Ce n'est

98 *Comm. de M. B. de Montluc ;*

pas aussi pour faute d'hardiesse : car ie n'ay iamais veu faire sortie aux escarmouches, que tousiours quelqu'un de vostre ieunesse ne se soit remarqué par dessus les nostres, encores mesmes qu'ils foyent plus vieux soldats qu'eux, pour auoir fait des actes dignes d'estre louez & estimez d'un chascun. Je ne puis croire, que gens qui sont si bien, puissent pour le bruit du canon, qui fait plus de peur que de mal, entrer en crainte, & prendre resolution de se rendre esclaves de ceste nation insupportable des Espagnols, ou de vos voisins vos anciens ennemis. Or puis que cela ne procede de vous, il faut donc, qu'il procede de moy, qui ay eest honneur d'estre Lieutenant du Roy de France vostre bon amy, & protecteur. Que si vous le faites pour crainte que ie n'aye la santé pour prendre la peine, qu'il conuient supporter à l'heure que les ennemis nous assailliront, pour la foiblesse où ie suis encore, à cause de ma grand' maladie, cela ne vous doit faire entrer en des fiance. Les bras & les iambes ne font pas tout. Ce grand capitaine Antoine de Leue gouteux & impotent a plus gaigné de victoires dans la chaire,

*Louange
d'Antoine
de Leue.*

qu'autre de nostre aage n'a faict à che-
ual. Dieu m'a réservé tousiours le iu-
gement pour vous conseruer. M'au-
ez-vous iamais veu manquer? Etois-ie
croupy dans vn liët lors de la grande
camifade & escallade que vostre en-
nemi vous donna? Mais voyez, ie vous
prie, Messieurs, la grande grace que
Dieu m'a fait tout à vn coup, m'ayant
rendu la force, autant que si ie ne fusse
esté malade. Et par là vous pouuez
cognoistre, que Dieu nous ayme, &
qu'il ne veut pas que vous ny nous,
nous perdions. Je me sens assez fort
pour prendre le harnois, vous ne me
verrez plus fourré ny emmailloté. Que
si vous le faites pour crainte de mon
insuffisance & peu d'experience, en
cela vous faites vn grand tort au Roy.
Car c'est autant, comme de donner
entendre à tout le monde que sa Ma-
iesté vous a enuoyé icy vn homme
desgarny de toute suffisance, & mal
experimenté pour scauoir ordonner ce
qu'il faut faire, pour la deffence de
vostre ville. Quoy, pensez vous que
le Roy vous ayme si peu, que de m'a-
uoir enuoyé icy, s'il n'auoit grande
assurance de moy, & qu'il n'eust es-
sayé en autre lieu qu'est-ce que ie.

*Beau
traict du
sieur de
Montluc.*

porte , & ce que ie puis ? le ne vous diray rien de moy , cela seroit honteux à moy-mesmes , vous en auez veu vne partie , l'autre vous la pourrez entendre. Vous pourrez donc iuger , que le Roy ne m'a pas choisi parmi tant de gentils hommes , qu'il a en son Royaume , & ne m'a pas enuoyé auprès de vous , sans auoir bien poisé ce que ie sçay faire , par la longue experience , qu'il en a tousiours eue , non seulement pour estre politique , comme vous m'auuez veu iusques icy , mais pour pourueoir lors que de force on veut emporter vne place. Craignez-vous , Seigneurs , que la hardiesse me faille au besoin ? Et de quoy me seruiroit tant de preuues , que i'en ay fait depuis que ie suis icy avec vous estant malade ? Vous m'auuez veu sortir des que i'ay peu monter à cheual , allant voir les escarmouches de si pres , que moy-mesmes les commandois. Et ne vous souvient-il pas du iour , que i'entray en ceste ville , & de la grande escarmouche que ie rendis : vos gens l'ont veue , ils y ont eu part : & la nuit de Noël encores plus , où le combat dura six grosses heures. Ne vint - ie pas moy - mesmes aux

mainz ? ne cogneustes vous pas alors que ie ne perdis point l'entendement à ordonner , ny la hardiesse à combattre. l'ay honte de le dire , mais puis que vous le sçavez , ie n'en dois pas rougir. Je ne vous veux dire que ce que vous auez veu , ie ne suis pas Espagnol ventart. Je suis François & encore Gascon , qui est de nostre nation le plus franc & libre. Or , messieurs , il me semble que vous auez assez d'experience de vous mesmes , qui vous rendra digne d'un perpétuel reproche , si vous prenez autre resolution , outre le dommage que vous en receurez. Il me semble , que vous me detez auoir cogneu , depuis que ie suis avec vous autres , & que ie n'ay rien oublié de ce que le Roy s'est promis que ie sçauois bien faire , quand la necessité se presentera. Toutes ces remonstrances , que ie vous ay faites , tant de ce qui vous touche en particulier , comme de ce qui touche le mien , vous doit faire oublier toute crainte , & prendre tout le cœur & la magnanimité qu'ont tousiours eu vos predecesseurs & vous mesmes , qui estes en vie. Parquoy ie vous prie , que vous preniez tous ensemble vne resolution

102 *Comm. de M. B. de Montluc,*

telle , que les vaillans hommes , comme vous estes , doivent prendre : c'est de mourir les armes en la main , plustost que de laisser perdre vostre souveraineté & liberté. Et de moy , & de tous les Colonels & capitaines que voylà , nous iurons Dieu , que tous mourons avec vous , comme nous vous en donnerons à ceste heure l'assurance. Ce n'est pas pour nostre bien , & pour acquérir des richesses : ce n'est pas pour nos aises , car vous voyez que nous patissons & la faim & la soif. Ce n'est donc que pour nostre devoir & pour nous acquiter du serment : afin qu'on puisse dire & vous quelque iour , que c'est nous qui avons deffendu la liberté de ceste cité , & qu'on nous puisse appeler les conserveurs des Siennesois.

Alors ie me leuay , & dis au truchement Alleman , qu'il retint bien ce que ie voulois dire , pour le redire au Colonel Rincroc & à ces capitaines. Et alors commençay à parler aux

*Serment
des gens
de guerre
estrangers.*

Colonels & leurs dis , *Signori miei & fratelli, iuriamo tutti & promettiamo inanzi Iddio che noi moriremo tutti l'arme in mano con essi loro per adiuvar li a deffendere lor sicuressa & liberta : & ogni vno di noi*

s'oblige per li soi soldati : & alsate tuti le vostre mani : Alors chacun haussa la main , le truchement le dit au Colonel , lequel incontinent leua la main , & tous les capitaines criant *io , io , buerlic* , & les autres , *ouy , ouy* , nous le promettons ; chacun en son langage. Surquoy le capitaine du peuple se leua , & tout le conseil ; me remerciant infiniment : & après tourna le visage deuers les capitaines , lesquels il remercia bien fort & d'une grande volonté. Lors il me prièrent me vouloir retirer à mon logis , iusques à ce qu'ils eussent parlé à tout le conseil , qui estoit dans la grand' salle , & dont je à entendre toute la remonstiance , que ie leur auois faite. Ce que ie fis : & à la sortie de la petite salle , ie trouuay Miffier Bartholomé Caualecan , qui ne sçauoit pas la proposition que i'auois faite : car il n'entra pas dans la salle du conseil , lequel me dit à l'oreille , qu'il pensoit que tous auoient prins resolution de n'endurer point la batterie. Alors ie le ramenay à mon logis. Et trois heures après arriuerent quatre des Magistrats , dont Miffier Hieronyme Espano , en estoit l'un , ayant charge de toute la Seigneurie

*Resolu-
tion des
Siennois.*

generalement de me remercier infiniment : & me dit que Miffier Ambrosi Mitti auoit parlé en la chaire accoustumée, qui est au milieu de la grand' salle contre la muraille, leur faisant entendre la remonstrance que ie leurs auois faire, lequel n'en oublia rien, car c'estoit vn homme sage & bien auisé, & le serment qu'auoient fait tous les Colonnels & capitaines, les exhortant de se refoudre tous au combat. Il ne me souuient s'ils se mirent à la deliberation de la balotte, ou si tous leuerent la main comme nous auions fait : mais les quatre nous rapporterent que iamaïs ils n'auoient veu vne plus grande ioye, qui s'estoit mise entr'eux apres la proposition dudit Ambrosi Mitti. Et me dirent aussi qu'apres que ie fus en ladite salle, & fait lescdites remonstrances, les deux Gentils-hommes qui auoient opiné, qu'il falloit capituler & entrer en composition avec l'ennemy, auoient prié le Senat leur vouloir faire ce bien que de rayer leurs opinions, & n'y auoir esgard, & les laisser encore opiner, ce qui fut fait, & encore opinerent qu'il falloit combattre, & n'entrer en aucune composition, ains

plustost mourir les armes à la main, le dis à Miffier Hieronyme Espano, que ie m'en allois retirer pour tout ce iour, & pour toute la nuit, pour escrire l'ordre qu'il falloit tenir pour le combat, & pour toute la ville, & qu'incontinent ie l'enuoyerois, comme ie ferois aussi aux Allemans en leur langage : aux François en la leur.

Gouverneurs & capitaines, vous deuez prendre quelque exemple icy, <sup>Instruc-
tion pour
les Gou-
verneurs
des pla-
ces.</sup> pource qu'il y en a, qui disent quand ils ont rendu vne place que les soldats n'ont point voulu combattre, outre que les gens de la ville les vouloient trahir, & les ont forcez d'entrer en capitulation & composition. Ce ne sont qu'excuses, ce ne sont qu'excuses, croyez moy. Ce qui vous force c'est vostre peu d'experience, Messieurs mes compagnons, quand vous vous trouuerez en telles nopces prenez vos beaux accoustremens, parez vous : lauez uous la face de vin Grec : & la faites deuenir rouge : & marchez ainsi brauement parmy la ville & parmy les soldats, la care leuée, ne tenant iamais autre propos, sinon que bien tost avec l'ayde de Dieu & la force

106 *Comm. de M. B. de Montluc ;*

de vos bras & de vos armes, vous attirez en despit d'eux la vie de vos ennemis ; & non eux la vostre : qu'ils ne sont pour vous venir attaquer dans vostre fort : que c'est ce que vous desirez le plus : car de là dépend leur ruïne & vostre deliuranée. Et de ceste forte iusques aux femmes prendront courage, & les soldats pareillement : mais si vous allez avec vn visage passé ne parlant à personne, triste, mélancolique & pensif, quand toute la ville & tous les soldats auroient cœur de Lyons, vous leur ferez venir de moutons. Parlez souuent avec ceux de la ville en quatre ou cinq parolles, & pareillement aux soldats, leur disant, & bien mes amis, n'avez vous pas courage ? Je tiens la victoire nostre, & la mort de nos ennemis desia pour asseurée : car i'ay ie ne sçay quel presage en moy, que quand il me vient, ie suis tout asseuré de vaincre, lequel ie tiens de Dieu & non des hommes. Parquoy reposez vous sur moy, & resolvez vous tous de combattre & sortir d'icy avec honneur & reputation. Vous ne pourrez mourir qu'une fois : c'est chose qui est destinée. Si Dieu l'a ordonné, vous avez beau

fuir. Mourons donc avec honneur ; mais il n'y a nulle apparence de danger, ains plustost pour nos ennemis, sur lesquels nous auons tout auantage. Et qui voulez vous, Gouverneurs & capitaines, qui ose dire, qu'il a peur, vous voyans resolu en ceste sorte ? ie vous dis, que quand ils en trembleroient, ils la perdroyent : & deviendra le plus pourceux aussi hardy, que le plus courageux de la troupe. Mais les soldats ne s'estonneront tant qu'ils verront la hardiesse de leur chef durer. Et tout ainsi que le chef remporte la louange, & que le reste n'a rien, sinon celle que leur chef leur donne, deuant le Prince : ainsi doit le chef se resoudre de ne monstrier iamais auoir peur. Car en faisant cela les soldats mesmes en porteront bon tesmoignage : & ainsi la reputation qu'il aura acquise, luy demeurera, sans que iamais aucun y contredise. Je ne vous conseille donc rien, que ie ne l'aye esprouué moy-mesme, non seulement là, mais en plusieurs endroits, comme vous trouuerez dans ce Liure, si vous auez la patience de le lire. Or voicy l'ordre que ie fis pour le combat & pour toute la ville. Je vous repre-

*Tout pass
que de
pend du
chef.*

*Dessein
de l'Au-
teur.*

sente toutes ces particularitez, sans me contenter de dire que Siennne fust assiegée, où ie soustins le siege neuf ou dix mois : & puis ie capitulé forcé de famine : Car de là le capitaine, le Lieutenant de Roy, le soldat n'en peult pas faire profit. C'est l'Histoire. De ces gens il n'en y a que trop. Je m'escriis à moy-mesme : & veux instruire ceux qui viendront apres moy. Car n'estre né que pour soy : c'est à dire en bon François, estre né vne beste.

*Ordre à
Siennne
pour la
fortifica-
tion.*

l'ordonnay donc en premier lieu, que la cité seroit diuisée en huit parties, & que les huit de la guerre en auroient chacun la siennne : que chacun des huit commettroient vn personnage, de qui ils respondroient. Lequel personnage feroit la description de tout le quartier qui luy seroit baillé en charge, combien d'hommes, de femmes, & d'enfans, il y auroit en leur quartier de l'aage de douze ans, les masles iusques à soixante, & les femmes iusques à cinquante, & qui fussent pour porter la hoste, la barelle, les picqs, les palles, & les sappes : & que chacun de son quartier feroit des capitaines de chaque art, sans

qu'ils soient meslez : qu'il seroit fait commandement à peine de la vie , que dès que leur capitaine les manderoit venir là où ils seroient commandez , d'y venir tout incontinent , & les femmes & enfans : que chacun fera provision promptement de ce que leur office portera , & que les maistres des seruiteurs & chambrieres ou maistresses , seront tenus de promptement donner ordre , que leurs serviteurs & chambrieres soient garnis des outils seruans à trauailler , chacun en son estat , à peine de deux cens escus : & la cité d'en fournir aux pauvres qui n'auront dequoy en auoir , aux despens du tresor public , & que lesdits deputez feront leur rolles , & iront de maison en maison pour enroller leurs gens , & que dès que les capitaines crieront chacun en son quartier , force , force , que tous & toutes courront à leurs outils : & se rendront où leur capitaine les menera : & les deputez bailleront les rolles de tous ceux & celles , qu'ils auront trouuez en leurs quartiers , à chacun des huit de la guerre , quartier pour quartier : que les vieux ou vieilles qui excéderont l'aage susdit demeureront aux maisons

110 *Comm. de M. B. de Montluc,*

de leurs maîtres, pour leur acoustrer à manger, & garder la maison : que lesdits députez feront rolle de tous les massons & charpentiers qui seront en leur quartier : lequel rolle bailleront à celuy des huit de la guerre qui les aura commis. Voila l'ordre pour les pionniers & manœuvres.

*Ordre
pour le
combat,*

L'ordre de ceux qui portoient les armes estoit, que les trois Gonfalonniers, qui est de saint Martin, de Ciorat, & de Camolia, feroient incontinent la revue de toutes les compagnies, qui estoient vingt & quatre : & regarderoient les armes d'un chacun, si elles estoient bien en ordre pour combattre : & sinon incontinent les contraindroient de les faire acoustrer. Qu'ils feroient reaffiner toutes les poudres, & qu'on feroit grandes quantités de boulets, & de cordes, Que lesdits Gonfalonniers se tiendroient chacun en son quartier sans en bouger, jusques à ce qu'un des huit de la guerre leur viendroit commander ce qui leur faudroit faire : que les Gentils-hommes vieux qui ne pourroient porter armes, ny travailler, se rendroient à solliciter les pionniers du quartier là où seroient leurs maisons,

*& ayder aux capitaines desdits pion-
niers. Or auois-ie tousiours deliberé,
que si l'ennemy nous venoit assaillir
auecques l'artillerie, de me retrancher
loing de la muraille où se feroit la
batterie pour les laisser entrer à leur
aise: & faisois estat tousiours de fer-
mer les deux bouts, & y mettre à
chacun quatre ou cinq grosses pieces
d'artillerie, chargées de grosses chaif-
nes & de gros cloux, & pieces de
fer. Derriere la retirade, ie deliberay
mettre tous les mousquets de la ville,
ensemble l'arquebuzerie: & comme
ils seroient dedans faire tirer l'artille-
rie, & l'arquebuzerie tout à vn coup,
Et nous qui serions aux deux bouts,
venir courant à eux avec les picques
& hallebardes, espées à deux mains,
& espées & rondelles: Cecy faisois-ie,
pour ce que ie voyois bien qu'il n'es-
toit possible au Roy de nous enuoyer
secourir, à cause qu'il estoit engagé
en tant de lieux, qu'il n'estoit possible
de pouoir leuer gens suffisans pour
leuer le siege par mer ny par terre,
Monsieur de Strossi n'auoit le moyen
de nous secourir. Et par ainsi ie les
voulois laisser entrer, & faire peu de
désence à la bresche: afin de leur don-*

ner la bataille dans la ville , après estre passez par la furie de nostre artillerie & arquebuzerie. Car de deffendre la bresche , il eust esté à mon aduis bien aisé : mais nous n'eussions apporté tant de dommage à nos ennemis , comme en leur laissant l'entrée , laquelle nous eussions feint d'abandonner , pour les tirer au combat.

Sentinelles perduës.

Cinq ou six iours avant que l'artillerie vint , ie faisois sortir de la ville deux païsans , & vn capitaine ou sergent , dès que la nuit venoit , comme pour sentinelles perduës. C'est vne chose fort bonne & assurée : mais regardez bien qui vous enuoyerez : car elle vous peut faire mauuais party. Et comme la nuit estoit venue , le capitaine mettoit le païsan en sentinelle à cinquante ou soixante pas de la muraille , & dans vn fossé ou derrière vne haye : ayant aduis que dès qu'il entendroit aucune chose , il viendrait trouuer le capitaine au pied de

Moyen pour des- couvrir ceux qui viennent reconnoistre la place.

la muraille. Lequel capitaine auoit charge de moy , que tout incontinent que le païsan auroit parlé à luy , de se mettre tous deux l'un apres l'autre à quatre pieds , & s'en aller en auant iusques au lieu où le païsan auoit ouï le

le bruit : & qu'il falloit que plustost ils se couchassent le ventre à terre , pour descourir s'ils aduiferoient point trois ou quatre qui recognoissent ce lieu là : & veoir si apres ils s'assembleroient pour parler : car cela est le vray signe qu'ils recognoissent cest endroit , pour y amener l'artillerie. A quoy faire ils ne deuoient estre que le maistre ou commissaire de l'artillerie , le Colonel ou maistre de camp de l'infanterie , ou l'ingenieur , le maistre charretier , & vn capitaine des pionniers : afin que selon la resolution qu'auroit prinse le Commissaire , le Colonel & l'ingenieur , le maistre charretier recognoisse aussi le lieu par là où il pourra mener l'artillerie. Et l'ingenieur doit monstrier au capitaine des pionniers ce qu'il faudra faire , pour faire l'esplanade , selon que les tous auront resolu. Et voila la-recognoissance qui se doit faire la nuit , apres que vous auez recognu de iour vn peu de loing. Car si ceux de dedans vallent rien , ils doiuent par escarmouches , ou par l'artillerie vous garder de recognoistre de pres. Le capitaine me deuoit incontinent venir aduertir , de ce que nos païsans & luy

auroient veu : & laisser encores les païsans en sentinelle, & vn soldat en son lieu, iusques à son retour. Or par trois fois ils furent descouverts en ceste maniere : & tout incontinent que i'estois aduerty, ayant aussi le rolle des huit quartiers, & des huit de la guerre qui commandoient leurs quartiers, soudain i'aduertissois le Seigneur Cornelio, lequel promptement me scauoit dire le quartier où c'estoit, & le Seigneur des huit de la guerre, qui le commandoit. Je n'auois iamais dit à homme quelle estoit mon intention, sinon au Seigneur Cornelio. C'estoit vn homme sage & aduisé, & vaillant, auquel me reposois bien fort. Et comme il sceust que ie leur voulois liurer la bataille dans la ville, de tout vn iour nous ne fîmes que donner le tour dedans & dehors, & recogneufmes fort bien tous les endroits, où l'ennemy nous pouoit faire batterie : & pareillement recogneufmes l'endroit où nous falloit faire la retirade. Et tout incontinent que l'aduertissement me venoit du capitaine qui demouroit en sentinelle hors la ville, soudain i'aduertissois le Seigneur du quartier, & il aduertissoit son com-

*Bel ordre
pour la
conserva-
tion d'une
place.*

mis, & son commis le capitaine des pionniers : de sorte que dans vne heure vous eussiez veu pour le moins mil ou douze cens personnes à commencer la retirade. Or auois-ie ordonné aussi que la cité feroit grand' prouision de torches : de sorte que ceux qui auoient recognu, n'estoient gueres de retour au Marquis, qu'ils voyoient tout cest endroit par le dedans de la ville couruert de torches & de gens : tellement qu'au poinct du iour nous auions fort aduancé nostre retirade : & renuoyons le matin reposer ceux-là, en faisant venir d'un autre quartier iusques au midy. Et d'un autre depuis midy iusques à la nuit, & par consequent d'autres iusques à la minuit, & au poinct du iour : de façon que nous faisons en peu d'heure vn si grand labeur, que ne pouuions estre en aucune maniere surprins. Je fis en ceste sorte tournoyer la ville au Marquis lequel estoit logé chez Guillot le songeur. Et me dit le Seigneur Hernandon de Selue, frere du Seigneur Rigomes, qui commandoit le costé de la petite Obseruance, auquel ie parlay le Vendredy auant que nous partissions de la ville, à France, entre

*Les des-
seins du
Marquis
rompus.* leur logis & le fort de Camolia, que le Marquis estoit entré vne fois en tel soupçon, qu'il pensoit qu'il y eust quelqu'un en leur conseil, qui m'aduertist de leurs deliberations : voyant que dès lors qu'il auoit desseigné de nous battre, dès lors on traualloit en cest endroit. Car la nuit on entend aisément le bruit. Vn si grand remuement ne se peut cacher. Et pource qu'il me dit qu'il auoit fait vn Liure du siege de Sienne, il me pria que ie luy voulusse dire comment ie pouuois descouurir leur intention. le luy en dis la verité.

*Nouvelle
entreprise
du Mar-
quis.* Mais pour retourner à nostre propos, à la fin le Marquis vint mettre son artillerie sur vne petite montagne, entre porte Ouille, & la grande Observance. Ce lieu là me cuida mettre à deuiner à moy-mesme, qui pensois estre si fin : parce qu'à porte Ouille il y a vne grande antiporte fort large, & que les maisons de la ville se touchent presque, n'y ayant que la rue entre deux, n'estant possible de long temps y faire la retirade necessaire : car il falloit abattre plus de cent maisons, cela me faschoit extrêmement : car c'est autant acquerir

d'ennemis dans nos entrailles , parce que le pauvre citadin qui void enlever sa maison , pert patience. Le bailly au Comte de Bisque la charge de faire terrasser ceste porte : nous prenions la terre dans des iardins & lieux vacans qu'il y a vn peu à main gauche. O le bel exemple que voicy , & que ie veux coucher par escrit : afin de servir de miroir à ceux qui voudront conseruer leur liberté.

Tous ces pauvres habitans sans ^{Belle résolution des Siennois.} monstrier nul desplaisir ny regret de la ruine de leurs maisons , mirent les premiers la main à l'œuvre , chacun accourt à la besogne. Il ne fust iamais qu'il n'y eust plus de quatre mil ames au trauail : & me fust monstrier par des Gentils-hommes Siennois , vn grand nombre de gentil - femmes portans des paniers sur leur teste pleins de terre. Il ne sera iamais , Dames Siennaises , que ie n'immortalise vostre nom , tant que le Liure de Montluc viura : car à la verité vous estes dignes d'immortelle louange , si iamais femmes le furent. Au commencement de ^{Louange des Dames Siennaises.} la belle resolution que ce peuple fist de deffendre sa liberté , toutes les Dames de la ville de Siennese des-

118 *Comm. de M. B. de Montluc,*

partirent en trois bandes : La première estoit conduite par la Signora Forteguerra , qui estoit veltuë de violet , & toutes celles qui la suiuoient aussi , ayant son accoustrement en façon d'une nymphe , court & montrant le brodequin : La seconde estoit la Signora Picolhuomini , veltuë de satin incarnadin , & sa troupe de mesme liurée : La troisieme estoit la Signora Liuia Faulsta veltuë toute de blanc , comme aussi estoit sa suite avec son enseigne blanche. Dans leurs enseignes elles auoient de belles devises : ie voudrois auoir donné beaucoup & m'en resouuenir. Ces trois escadrons estoient composez de trois mil Dâmes , gentil femmes ou bourgeois. Leurs armes estoient des pics , des palles , des hutes & des facines. Et en cest équipage firent leur monstre , & allerent commencer les fortifications. Monsieur de Termes , qui m'en a souuent fait le conte (car ie n'y estois encor arriué) m'a asseuré n'auoir iamais veu de sa vie chose si belle , que celle là. Je vis leurs enseignes depuis. Elles auoient fait vn chant à l'honneur de la France , lors qu'elles alloient à leur fortification. Je vou-

drois auoir donné le meilleur cheual
que i'ay , & l'auoir pour le mettre
icy.

Et puis que ie suis sur l'honneur de
ces femmes , ie veux , que ceux qui ^{*D'une*}
viendront apres nous , admirent & le ^{*jeune fille*}
^{*Siennois*}
courage & la vertu d'une Sien-
noise , laquelle encores qu'elle soit
fille de pauvre lieu merite toutesfois
estre mise au rang plus honorable.
I'auois fait vne ordonnance au temps ,
que ie fus créé Dictateur , que nul à
peine d'estre bien puny , ne faillist
d'aller à la garde à son tour. Ceste
jeune fille voyant vn sien frere , à qui
il touchoit de faire la garde , ne pou-
uoir y aller , prend son morion , qu'elle
met en teste , ses chausses , & vn colet
de beuffe : & avec son hallebarde sur
le col , s'en va au corps de garde en
cest equipage , passant lors qu'on leust
le rolle sous le nom de son frere : fit
la sentinelle à son tour , sans estre
cognue iusques au matin que le iour
eust poinct. Elle fust ramenée à sa mai-
son avec honneur. L'apres-diné le Sei-
gneur Cornelio me la monstra.

Or pour retourner à nos moutons ,
il ne fust possible de ce iour-là , ny de
la nuit suyuante , que le Comte peust

faire son terre plain, ny nous aussi la retirade, à laquelle nous trauaillions, laissant enuiron quatre vingt pas au Marquis, s'il y vouloit entrer. Nous auions fait vne trauerse aupres de porte Quille : & là nous auions mis trois grandes coulevrines, chargées de ce que j'ay dit. Auquel lieu estoit le Seigneur Cornelio, & le Comte de Gayas, & trois canoniers qu'auoit laissé monsieur de Bassompierre. A main droite sur vn haut estoit la grand' Obseruance, entre icelle & les murailles nous auions mis cinq canons farcis de mesme : lesquels ledit Bassompierre commandoit. Or l'un & l'autre estoient si cachez, que l'ennemy n'y pouuoit rien veoir de dessus les colines. Bien s'apperceuoient ils, que haut à l'Obseruance il y auoit des gens : car toujours ils tiroient là quelque coup : mais nous estions tous derriere vne tranchée qu'auions faite entre l'Obseruance & la muraille de la ville tapis & couchés : de sorte que ne pouuions estre veus. Les soldats estoient tous contre les maisons, ayant fait force trous en icelles, pour aller & venir au conuert. Derriere la retirade, qui n'estoit gueres plus haute, que la hau-
teur

teur d'un homme, ils estoient aussi au couuert, sans pouuoir estre veus. Le Seigneur Cornelio estoit aussi couuert, à cause qu'il estoit en bas lieu, & à la couuerte d'une fort. espaisse muraille, qui touchoit à la porte Ouille. L'ordre du combat estoit tel.

Le Seigneur Cornelio auoit avecques luy vne enseigne d'Allemands, deux de François, quatre d'Italiens, & quatre de Siennesois, ayant le Comte de Gayas avec luy, pour le soulager : & avec moy à l'Obseruance, le Rein-croc avec trois compagnies d'Allemands, deux de François, deux d'Italiens, & quatre enseignes Siennesoises. En toutes les deux troupes du Seigneur Cornelio & de moy, il n'y auoit vne seule arquebuse, sinon picques, hal-lebardes, espées à deux mains, encores n'en y auoit il pas beaucoup, espées & rondelles, toutes armes pour nous ioindre incontinent coller à collet. Ce sont les plus furieuses armes : car s'amuser à ces escopeteries, c'est temps perdu, il faut se ioindre. Ce que le soldat ne veut faire tant qu'il y a des armes à feu : car il veut toujours porter de loing. Toute la nuit ils mirent les gabions pour vingt &

*L'ordre
& dessein
du com-
bat.*

122 *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Batterie
des Impé-
riaux.*

six, ou vingt & sept pieces : & au point du iour ils en eurent placé douze, comme ils eussent fait tout le reste, n'eust esté qu'il leur falloit monter sur ceste montagne leur artillerie à bras. La muraille est assez bonne, laquelle il n'y a pas long temps vn des deux Papes Pies, qui estoient de la maison de Piccolomini, & de l'ordre du peuple, auoit fait faire. Au point du iour ils commencerent leur batterie à vn pied ou deux pieds de terre tousiours de loing, & bien pres de cent pas. Ce qu'ils faisoient, pour couper la muraille par le bas. Et le lendemain matin pensoient avecques le reste de l'artillerie abattre en peu d'heure toute la muraille : mais pour cela le Comte de Bisque ne cessoit de remplir tousiours ceste antiporte, & nous laissoit des flancs : de sorte que nous pouuions veoir au long de la bresche. Enuiron midy ils laisserent ceste batterie de bas, & commencerent à battre au milieu de la muraille. Et comme ie vis qu'ils commençoient à faire iour, ie laissay le Seigneur Cornelio, qui alloit d'vn lieu à autre, & prins monsieur de Bassompierre, & nous en allasmes au fort de Camolia :

& de là nous voyons tout le recul de leur artillerie. Je laisseray ce propos pour acheuer l'ordre.

Je laissay vne compagnie Françoisé au fort de Camolia, vne autre à la citadelle, ayant deux compagnies de Siennesois à chascune : plus les deux compagnies d'Allemands à la grand' place, chascune à part : à la porte saint Marc vne d'Italiens. Et tout au long de la muraille vers Fonde-brande, des Siennesois, & de mesme vers porte Noue : ayant donné le mot aux deux compagnies Françoises, que si j'auois besoing d'eux, ie les enuoyerois querir, laissant les Siennesois dans la citadelle & dans le fort. Et autant en auois-je dit aux Allemands : & auois mis en l'ordre que nous changerions de mot de six heures en six heures, tant le iour que la nuict : afin que quand nous serions au couuert, s'il y auoit aucun traistre, qui allast en nul endroit où il pourroit auoir intelligence avecques les ennemis, tirer les gens de là, pour affoiblir cest endroit, & s'en aller ailleurs, que homme ne seroit creu, s'il ne portoit le mot, changeant lequel seroit porté aux Siennesois par deux des Seigneurs des

huit de la guerre, l'un par vne moitié de la ville, & l'autre par l'autre. Et si ceux là mesmes n'apportoient le mot, ils ne bougeroient point. L'auois tousiours peur que le Marquis eust quelque intelligence à la ville. Voila pourquoy i'y mis cest ordre. Les Allemands, qui estoient à la place auoient le mesme commandement. Et encores falloit qu'un chef ou sergent des autres le vint querir. Il fust esleu six sergens de nos compagnies Italiennes & Françoises, lesquels auoient charge, cependant que la batterie & l'assaut se donneroient, d'aller tousiours au long de la courtine de la muraille aux quartiers que ie leur auois ordonné, lesquels n'abandonneroient iamais leur quartier. Fust aussi ordonné que à peine de la vie il n'y auroit homme, de quelque nation que ce fust, ny les Siennois pareillement, qui se hazardast abandonner la retirade, estant du nombre de ceux qui y estoient ordonnez, pour le combat. Et autant en fust fait tout au long des murailles de la ville. Fust ordonné aussi que des huit Seigneurs de la guerre, les quatre demeureroient tousiours avecques moy, ou bien avecques le Seigneur

Cornelio : afin que les deux qui demeureroient avecques luy , allassent tous à cheual chercher le secours , que le Seigneur Cornelio leur diroit , avecques le mot , pour le secourir s'il en avoit besoin : & les deux miens en feroient le semblable : c'est à sçavoir des compagnies Siennes : & les autres quatre iroyent aux lieux , où les quatre sergens estoient ordonnez , afin que tous ensemble donnassent courage aux gens , si la necessité le requeroit. Et là où ne se presenteroit aucun besoing , & qu'aucun viendroit à eux avecques le mot demander des gens pour secourir , il leur en bailleroit partie , & l'autre se garderoit tousiours pour deffendre cest endroict. Que les officiers du Roy , comme controleurs , commissaires des viures , thresoriers ou commis seroient ordinairement partie du iour & partie de nuit tous à cheual , allant tousiours par la ville : & que d'heure en autre vn d'eux m'apporteroit nouvelles , comme tout se portoit dans le corps de la ville , & au tour des murailles , nous portans tousiours assurance d'avoir parlé aux quatre de la guerre , & aux sergens qui estoient députez avecques eux.

C'est l'ordre que ie donnay , à tout le moins , dont j'ay souuenance , n'oubliant tous les iours à visiter les compagnons & accourager les habitans de bien faire.

A present ie retourne à ce que nous fismes au fort de Camolia. Monsieur de Bassompierre courust chercher vn canon , qu'il y auoit à la citadelle : mais comme il le pensa remuer , le rotiage se dessit , & amena vn demy canon , qu'un Siennois , que ledit Bassompierre auoit mis à l'artillerie , tiroit : & en tiroit comme d'une arquebuz. Il fust aidé d'une troupe de soldats François & de Siennois , qui estoient à la citadelle pour l'amener. Et quant à moy ie faisois faire vne plate-forme aux soldats du fort , ayant vne compagnie de pionniers , que ie manday soudain querir. Nous l'eufmes fait en moins d'une heure & demie , où ie montay le demy canon. Je donnay dix escus à nostre Siennois , afin qu'il fist de si bons coups de ceste piece-là , comme il faisoit à la citadelle. Ils auoient mis des gabions au flanc venant deuers nous. Bassompierre & moy nous mismes à main droite. Nous regardions la bale en l'air , comme vn

chapeau en feu , donnant fort à main droite , le second à main gauche. Le fremissois de despit. Monsieur de Bassompierre m'asseuroit tousiours , que bien tost il prendroit sa mire , & alloit & venoit à luy. Le troisiésme donna au pied des gabions , & le quatriésme dans leur artillerie , & y tua force gens : car tous ceux-là qui aydoient , s'enfuyrent derriere vne petite maisonnette , qu'il y auoit au cul de l'artillerie. Et alors ie l'allay embrasser : & le voyant bien affuté , luy dis , *Fradel mio da li da sero , per dio facio ti presente d'altri diece scoudi , & d'un bichier de vino greco.* Je luy laissay le capitaine François , qui gardoit le fort , pour tousiours le favoriser de ce qu'il auoit besoin : & nous retirasmes monsieur de Bassompierre & moy à nostre lieu. Il y vint vne enseigne d'Allemands , qui venoit au long de l'autre gabionnade , enseigne desployée. Cela pouuoit estre sur les quatre heures. Nous la pouuions veoir marcher du derriere de l'Obseruance : & ne fust iamais arriué à l'artillerie , que nostre piece tira , & tua l'enseigne : & soudain les Allemands en fuite , se retirans là où ils estoient auparauant. Et fist ce Sien-

nois de si grands coups, qu'il leur demor-
ra six pieces de canon : & demeur-
ra leur artillerie toute abandonnée
iusques à l'entrée de la nuit, sans
iamais tirer que deux canons, qui
estoient couverts de gabions, qui te-
noient le flanc vers Camolia : lesquels
nostre artillerie ne pouuoit atteindre,
parce qu'elle donnoit par dessus, à
cause de la hauteur des gabions. Et
entre chien & loup tirèrent sept ou
huiet coups à l'Observance, où nous
estions, & aux maisons prochaines :
& de toute la nuit ne se tira rien
plus. Nous fîmes grand' diligence
toute la nuit d'acheuer nostre reti-
rade, & le Comte de Bisque l'antipor-
te : de sorte que deux heures deuant
iour tout fust paracheué, & chacun
en son lieu, où il deuoit combattre.
Ce qui nous faisoit tant hastier, c'es-
toit, que nous oyons mener vn grand
bruit à leur artillerie, & pensions
qu'ils y menassent l'autre, qui fut cause
que ie iettay vn homme dehors, pour
recognoistre leur batterie : lequel
nous rapporta, qu'ils auoient coupé
plus de quatre vingts pas de muraille
à vn pan ou deux de terre, & qu'il
pensoit qu'en peu d'heures ils l'au-

roient toute abbatue. Dequoy nous ne nous souciaſmes pas beaucoup : car nous eſperions leur vendre bien cher l'entrée. Et environ vn'heure deuant iour ils ceſſerent de faire bruit ; qui nous fiſt penſer , qu'ils n'attendoient que l'aube du iour pour donner feu. Je montay ſur la muraille , ayant le capitaine Charry avecques moy , lequel à toute force m'en vouloit faire deſcendre , quand l'aube du iour commença à paroître. Et bien toſt apres i'apperçeus qu'aux fenestres des gabions n'y auoit point d'artillerie , & qu'en lieu d'auoir miſe l'autre , ils auoient oſté celle qui y eſtoit. Et alors Le Mari quis retire ſon canon. ie criay au Seigneur Cornelio que nous eſtions hors d'affaut , & que les ennemis auoient retiré l'artillerie. Tout le monde commença à monter ſur la muraille : & les Siennes à belles iniures contre eux , diſant en leur Italien. *Coioni marrani , venete qua vi meteremo per terra vinti braſſi di mari.* Ils furent contraincts de demeurer trois iours au deſſous de la montagne pour r'abiller leurs roüages , que le demy canon , que nous auions mené à Camolia leur auoit gaſté.

Or comme j'ay eſcrit , ce Gentil-

homme de la Chambre de l'Emperetur
 auoit tousiours fait le mauuais , mais
 comme il eust bien recogneu le tout ,
 luy estant remonstré par le Marquis ,
 que la retirade & tout ce que ie fai-
 sois , estoit pour les laisser entrer , &
 leur donner la bataille dans la ville .
 (Car si ie sçauois ce qu'il faisoit , il
 sçauoit aussi ce que ie faisois , tou-
 siours il y a quelque traistre parmy)
 il fust aussi bien d'opinion avec le
 Marquis & les autres capitaines , que
 la ville ne se prendroit iamais par for-
 ce , mais qu'il la falloit auoir par fa-
 mine : & fust d'aduis que l'on ren-
 uoyast l'artillerie à Florence . Lequel
 s'en retourna deuers son maistre , pour
 luy compter ce qu'il auoit veu , &
 que le Marquis ne pouuoit faire autre
 chose , sinon ce qu'il auoit fait . Je ne
 sçay s'il luy compra la peur qu'il y
 auoit eüe : laquelle le Marquis mesme
 me recita lors que ie sortis de Sienne ,
 qui m'accompagna plus de deux mil ,
 & me dit que lors que leur artillerie
 fust abandonnée , pour le fracas , que
 nostre demy canon faisoit , il estoit
 tout au costé de la maisonnette dans
 sa liètiere , ayant la goutte , & la liè-
 tiere estoit à terre : & ce gentil-hom-

*Resolu-
 tion du
 Marquis.*

me de l'Empereur parloit à luy ayant les mains sur la courrine d'icelle, & la reste dedans, parlant en secret audit Marquis. Nostre canonnier voyant que l'artillerie estoit abandonnée, & que tout le monde estoit retiré au costé de la maisonnette, tira vne volée contre icelle, de laquelle vne partie de la muraille, qui estoit de brique, tomba sur la liètiere, dans laquelle ledit gentil-homme se trouua sur les iambes du Marquis, si estonné que rien plus, & me iura, qu'en sa vie il ne pensa mourir qu'alors : & le luy tirerent hors de dessus ses iambes, & luy-mesmes à bien grand' peine : car toute la liètiere estoit pleine de la couverture de la dicte maison. Et me dit outre ledict Seigneur Marquis, qu'il y eust si grand' peur que la goutte le laissât. Car tout ce fracasement tomba sur luy tout à coup, ensemble sur ce gentil-homme, qui pensoit estre mort. J'ay ouy dire que l'apprehension de la mort a guery des maladies. Je ne sçay si depuis ses gourtes l'ont prins : mais ledit Seigneur Marquis m'assura, qu'il ne l'auoit eue depuis. S'il est vray ou non, ie m'en raporte.

Cecy pouuoit estre vers la my lan-

*Les Alle-
mans ne
peuvent
pastir.*

uier, & ne tarda pas huit iours, que nous commençâmes à cognoître, que les Allemans se faschoient fort du peu de pain, qu'ils mangeoient, n'ayant vne goutte de vin, qui estoit le pis. Le Reincroc mesmes, qui estoit maladif, ne pouuoit pastir. Il ne se trouuoit rien, sinon quelque peu de cheual ou d'asne. Et commençâmes à regarder le Seigneur Cornelio & moy, quel moyen nous pourrions trouuer pour faire sortir ces Allemans : & regardions que s'ils estoient dehors, nous pourrions tenir encores la ville plus de deux mois, là où s'ils ne fortoient nous serions contraincts de la rendre. Et aduifâmes tous deux d'eriuer vn homme secrettement à monsieur de Stroffi, pour luy remonstrer le tout, & le prier de les enuoyer querir avecques les meilleurs moyens dequoy il se pourroit aduiser, dont ie luy fis l'ouuerture : & luy enuoyay le capitaine Coffeil, qui aujourd'huy porte mon enseigne, bien embouché. Il le falloit faire passer à grand' difficulté : car il falloit combattre deux corps de garde, à cause que le Marquis auoit desia fait grande quantités de tranchées qui venoient iulques au

pres de la ville de tous costez. Le capitaine Charry en combatist vn, & le Comte de Gayas avecques vne troupe d'Italiens l'autre : de sorte qu'ainsi qu'ils combattoient, il força la tranchée, & gaigna le derriere du camp avec ses guides, & deux iours apres retourna en compagnie d'un gentilhomme Italien, nommé le capitaine Flaminio, lequel portoit des lettres Inuention du sieur de Mont-luc pour se desfaire des Allemands. au Reincroc, & aussi à moy, m'escriuant que ie le luy enuoyasse avec ses compagnies : & qu'il dresseroit vn camp, là où il auoit force cauallerie & gens de pied Italiens. Et que s'il n'auoit vn nerf de tramontane, il ne me pouuoit secourir : & qu'il protestoit contre moy, si la cité se perdoit, & au Reincroc de fort belles lettres, ayant fort bien fait le bec au capitaine Flaminio. Cest homme là se mist à lamenter, disant que monsieur de Strossi le reduisoit à toute extremité, & qu'il luy estoit impossible de passer, sans estre deffait : mais qu'il en parleroit à ses capitaines : & y eust grand dispute parmi eux. A la fin vn de ceux, en qui il auoit plus de fiance, & qui luy seruoit de maistre de camp, luy dit qu'il valoit mieux se hazarder les

armes en la main pour se sauuer, que non de demeurer pour mourir de faim, ou se rendre à leur discretion sous vne capitulation, laquelle ainsi comme ainsi falloit qu'elle se fist dans peu de iours. Car il n'y auoit rien plus à manger, & leurs soldats commençoient à murmurer, & n'attendoient que l'heure, qu'une grande troupe s'en yroient rendre aux ennemis, qui fust cause qu'ils se resolurent de partir. Le Reincroc n'auoit pas grand tort, estant vn perilleux voyage : car au sortir de la porte il falloit combattre force corps de garde d'Espagnols. Et à demy mil de là vn autre à vne tranchée que l'ennemy auoit faite aupres d'un moulin. le fis deffendre qu'homme du monde ne parlast de ceste sortie & fis fermer les portes de la ville. Et à l'entrée de la nuit tous arriuerent avec leurs bagages à la grand' place de porte-Neue.

*Sortie
des Alle-
mans.*

Les Siennesois, qui n'auoient rien entendu de cecy, commencerent de s'en aller au palais tous desesperéz. le fis sortir trois troupes, deux de François, & vne d'Italiens. La premiere menoit le capitaine Charry : la seconde le capitaine Blacon, qui est mort à present.

en Xainctonge Huguenot : & la troisieme le Comte de Gayas. Le capitaine Charry auoit charge de combattre le premier corps de garde, qui estoit au long d'une grande rue du fauxbourg : le second estoit aux Augustins sur la rue mesmes : & le troisieme aupres de Saint Lazare. Ils auoient commandement de moy, de ne cesser iamais, iusques à ce qu'ils eussent combattu tous les trois corps de garde. Et le Comte de Gayas prenoit par dehors le fauxbourg à main droite, tout au long des maisons, allant tousiours le petit pas pour les recueillir. La terço de Cecille, estoit à la Chartreuse ayant de fort bons soldats : & le Reincroc au sortir de la porte, prenoit à main droite, entrant dans vn vallon, & le Comte de Gayas demouroit sur le haut, allant tousiours le pas, qui faisoit deux effects pour secourir les nôtres, comme dist est, & le Reincroc, s'il en auoit besoin : & ainsi commençâmes à ouurer la porte, pouuant estre vn'heure de nuit. Le capitaine Charry se mist deuant : C'estoit luy, qui menoit tousiours la feste, Blacon apres, le Comte de Gayas apres, & puis les Allemans, qui furent inconti-

rent descendus au vallon. Et tout à vn coup nous entendîmes le combat de nos François contre les Espagnols.

*Combat
des Fran-
çois &
Impe-
riaux.*

Le capitaine Charry mist en route les deux corps de garde l'un apres l'autre, iusques à celuy de Saint Lazare. Surquoy sortirent ceux de la Chartreuse secourir leurs gens : & vindrent aux Augustins, où Blacon auoit fait alte, attendant le capitaine Charry : & là se mirent entre-deux. Le capitaine Charry cuida retourner, entendant bien que l'on combattoit Blacon : & rencontra les ennemis, qui redoubla le combat. Le Comte de Gayas ne le pouuoit secourir, à cause, que ie luy auois deffendu expressement qu'il ne s'engageast point au combat, iusques à ce qu'il auroit cognu que les Allemans estoient sauuez : mais à la fin il fallut que tout se melast : car nos deux troupes Françoises luy tomberent sur les bras. Le combat dura plus d'une grand' heure. Le Seigneur Cornelio & moy estions hors la porte au rasteau, & n'y auoit rien d'ouuert que le guichet. Et comme les soldats, venoient l'un apres l'autre, nous les mettions dedans : & tout à vn coup ouïmes venir le combat à nous, qui crioit
France,

France , qui crioit Espagne. Voila tout arriué aupres du rasteau meslé. Nous auions les torches dans les portes , & par le guichet voyons vn peu de clarté , & tirions les soldats dedans. Il falloit bien dire qu'en l'vne partie & en l'autre y auoit bien des vaillans hommes. Car iamais François ny Italiens ne se ietta de furie sur nous , ains tournoient tousiours le visage deuant ce rasteau : & iamais ne se retirerent , sinon à mesure , que nous les tirions dedans. Tous les trois chefs y furent blesez : & y perdîmes de mort ou blesez plus de quarante des meilleurs soldats , que nous auions , François & Italiens. Et à la fin nous eûmes le reste de nos gens dedans. Et pource qu'auant la sortie , les Siennes estoient estonnez de ce que les Allemans s'en alloient : ie fis aller le Seigneur Cornelio tout autour des gardes , & par les forts , pour reconforter nos gardes : car personne ne scauoit que les Allemans s'en deussent aller : & moy m'en allay au palais , & trouuay tous les Seigneurs bien estonnez. Et alors ie commençay à leur remonstrer ce qui s'ensuit.

le voy bien , Seigneurs , que vous

Tome II.

M

*Haran-
gue du
sieur de
Montluc
au Senat
de Sien-
ne.*

vous estes assemblez icy pour la sortie des Allemans, & que vous estes entrez en crainte & en soupçon, que pour leur depart la cité se perde, ie vous dis que c'est la conservation d'icelle, & non la perte. Car leurs six enseignes despensoient plus, que les douze Italiennes & Françoises. D'autre-part vous avez entendu que lesdits Allemans commençoient desja à murmurer, ne pouvant plus pastir. Je prevois assez que leurs capitaines mesmes n'en fussent pas esté maîtres, ayans crainte qu'ils se rendissent aux ennemis. Vous avez entendu depuis cinq ou six iours, que les ennemis crioient aupres de nos murailles que nous estions perdus, & que nos Allemans seroient bien tost avec eux. Cela ne venoit pas des capitaines : mais du commun qui ne pouvoit plus pastir. Or, Seigneurs, si vous vous esbaysez à present pour leur allée, on diroit que vostre hardiesse ny la nostre ne dependoit que de la leur : & pour les honorer à eux nous nous deshonorions nous mesmes. A quoy ie ne consentiray iamais : car vous sçavez que tous les grands combats, qui se font faisrs en ce siege, vous & nous les

auons faits , & ne sont iamais sortis
 dehors , qu'un seul coup , que mau-
 gré moy le Colonel Reincroc voulust
 faire sortir les gens sous la conduicte
 de son nepueu , & de son Maistre de
 camp , qui ne vouloit auoir personne
 d'autre nation que de sa sienne : &
 vous vistes comme bien tost ils furent
 renuersez iusques au dedans du fossé
 du ruelin de porte-Neue. Et si par
 fortune ie ne m'y fusse trouué , qui fis
 sortir le corps de garde Italien , il n'en
 fust eschappé vn seul. Je ne les veux
 pas blasmer , mais ils sont meilleurs
 pour vne bataille , que pour vn siege.
 Or doncques , Seigneurs , pourquoy
 entrez vous en crainte pour leur sortie.
 Je uous veux dire encore vn'autre cho-
 se , que quand i'en aurois enuoyé les
 douze compagnies , qui me restent en
 ceste ville , encores entreprendray-ie
 de garder vostre cité , avecques vous
 autres seulement , pourueu que les
 chefs me demeurassent , pour me sou-
 lager. Il faut faire par tour vos ensei-
 gnes , n'ayans que deux nuits de fran-
 ches , & les nostres n'en auront qu'une :
 & que nous commençons à retran-
 cher nostre pain à quatorze onces , &
 vous autres à dix. Et faut mettre les

*L'Alle-
 mand
 mal pro-
 pre pour
 vn siege.*

bouches inutiles hors la ville , & commettre six personnages pour faire la description d'icelles demain mesmes , sans espargner personne quelconque , & promptement les mettre dehors : & ainsi nous prolongerons nostre pain trois mois , qui sera le temps que le Roy nous pourra secourir , mesmement à present que le printemps vient. Cessez donc d'auoir peur , ains au contraire , prenez ce que i'ay fait pour vostre salut. Si ie l'ay fait sans le communiquer au Senat , ce n'est pas par mauuaise volonté , mais pour tenir secret ce depart , qui estoit fort dangereux , comme vous auez peu voir , ayant esté forcé de faire iotier ce personnage à monsieur de Strossi , pour me deliurer de ces gens qui aiment trop leur ventre.

Ayant entendu ma remonstrence , ils me prièrent d'aller reposer , & qu'ils mettroient le tout en deliberation , me remerciant bien fort du bon confort & conseil que ie leur donnois.

*Le fleur
de Mont-
luc créé
Dicta-
teur à
Sienna
pour un
mois.*

Le matin toute la harangue que ie leur auois faite fust sçeuë par la cité , & ne se parla plus de crainte aucune. Or ils ne se peurent bonnement accorder aux bouches inutiles , pource que l'un

vouloit favoriser l'autre , & me créèrent par balotte leur Dictateur general pour l'espace d'un mois : de sorte que le Capitaine du peuple ny le Magistrat pendant ce temps ne commanderent iamais rien , ains moy absolument tenois le rang & l'estat , que faisoient anciennement les Dictateurs Romains. Je créé six Commissaires pour faire la description des bouches inutiles , & apres baillay ce rolle à un cheualier de saint Iean de Malte , accompagné de vingt - cinq ou trente soldats , pour les mettre dehors , ce qui fust fait dans trois iours apres que j'eus baillé le rolle. Et si n'estoit que j'ay bon tesmoignage des Siennes & des officiers du Roy , & capitaines qui estoient dans Siene , ie ne mettrois cecy par escrit , craignant qu'on dit que ie fusse un menteur : c'est chose qui est veritable. Je vous dis , que le rolle des bouches inutiles se monta quatre mil & quatre cens ou plus : que de toutes les pitiez & desolations que j'ay veu , ie n'en vis iamais une pareille , ny n'en verray à l'aduenir à mon aduis. Car le maistre falloit qu'il abandonna son seruiteur qui l'auoit seruy long temps : la maistresse la

chambriere, & vn monde de pauvres gens, qui ne viuoient que du travail de leurs bras. Et par trois iours ceste desolation & pleurs dura. Ces pauvres gens s'en alloient à trauers des ennemis, lesquels les rechassoient vers la cité. Et tout le camp demouroit nuit & iour en armes pour cest effect : car ils nous les reiettoient iusques au pied des murailles : afin que nous les remissions dedans, pour plustost manger ce peu de pain qui nous restoit, & voir si la cité se vouldroit reuolter, pour la pitié de leurs seruiteurs & chambrieres : mais cela n'y fist rien, & si dura huit iours. Ils ne mangeoient que des herbes, & en mourut plus de la moitié : car les ennemis les tuoient, & peu s'en sauua. Il y auoit vn grand nombre de filles & belles femmes, celles-là auoient passage : car la nuit les Espagnols en retiroient quelques-vnes de celles-là pour leur prouision : mais non que le Marquis le sceust, car il leur alloit de la vie, & quelques hommes forts & vigoureux, qui passoient & eschappoient la nuit, mais tout cela ne venoit pas à la quarte part ; car le demeurant mourut. Ce sont des loix de la guerre. Il

faut estre cruel bien souuent , pour venir à bout de son ennemy. Dieu doit bien estre misericordieux en nostre endroit , qui faisons tant de maux.

Vous, Gouverneurs & Capitaines des places, si vous ne le sçavez, apprenez ces ruses. Ce n'est pas tout d'estre vaillant & sage, il faut estre fin & aduisé. Si i'eusse prié le Reincroc de sortir, il en eust esté mal content, & m'eust reproché que ie l'envoyois à la boucherie. I'y proceday plus sagement, m'aydant de l'autorité de monsieur de Stroffi. Je ne taschois qu'à gagner temps pour ennuyer mon ennemy, & donner loisir au Roy de nous ayder : mais comme i'ay dit, il courroit au plus pressé. Plus touche la peau, que la chemise. Ne craignez de vous descharger des bouches inutiles, estoupez les oreilles aux cris. Si i'eusse creu mon courage, ie l'eusse fait trois mois plustost : peut estre que i'eusse sauvé la ville : ou pour le moins i'eusse amusé mon ennemy plus longuement. Cent fois ie m'en suis repenty.

Le Marquis ayant veu que i'auois mis les Allomans dehors, lesquels

*Remon-
strance
aux Gon-
verneurs
des pla-
ces.*

*Les Alle-
mans des-
faits.*

rent la plus part deffaits par les chemins , & à leur grande faute , laquelle ie ne veux escrire icy , car ils ne furent pas deffaits aux environs de Siennne , mais ailleurs par les chemins , où la peur leur print sans grande raison : Voyant aussi que i'auois ietté les bouches inutiles dehors , & que toutes ces deux choses prolongeioient le siege long temps avecques le retranchement de nostre pain , qu'il sceust par ceux qui estoient sortis , cela le fist penser à quelque autre remede pour nous auoir , craignant que sur le printemps il suruint quelques neiges , comme souuent il aduient en ce temps en ce quartier là : & que si cela aduenoit , il falloit qu'il leuast le siege ; s'en allant par les villes pour manger : car presque il estoit en aussi grande necessité que nous. Et mangéioient les soldats de son camp des mauues & autres herbes aussi bien que nous : parce que bien souuent la munition ne pouuoit arriuer à temps : car elle venoit deuers Florence , là où il y a trente milles , & sur des petits asnes , sauf cent mulets : & falloit qu'ils portassent à manger pour aller & venir , qui estoit cinq ou six iours. Et à chaque

*Deffain
du Mar-
quis.*

que voyage en mouroit tousiours vne
partie par le chemin. Car de trouver
vne seule herbe, ny foin, ny paille, ^{Incom-}
ny grain, il ne s'en trouuoit plus, & ^{moditez}
moins personne qui y habitast, ny à ^{du Mar-}
dix mille pres du chemin. Et toute
sa cauallerie estoit encores dix mille
par delà Florence, sans la compagnie
du Seigneur Cabri nepueu du Mar-
quis, qui estoit de cinquante che-
uaux: & falloit que de quinze en
quinze iours se rafraischist des autres
cinquante, qui se tenoient à Boncon-
uent. Et si Dieu nous eust voulu don-
ner vn peu de neige, seulement pour
hui& iours, leur camp estoit contraint
de se rompre. Toutes ces choses mi-
rent le Marquis pour abbreger la
guerre en vne opinion, c'est de trou-
uer le moyen de mettre diuision entre
les parts dans la ville, nous voyant
foibles, sçachant bien qu'encores que
nous eussions douze enseignes, il n'y
auoit pas dix-huict cens hommes, &
par l'aduis des Siennes bannis de la
cité, qui estoient pres du Marquis fust
trouué inuention de gagner vn cita-
din de la ville, nommé Messer Pie-
dro, qui estoit borgne, & de l'ordre
du peuple, qui estoit l'ordre de qui

*Pratiques
du Mar-
quis dans
Sienne.*

nous nous fions le plus, ioint avec l'ordre des reformateurs, & ce par le moyen des petits garçons, qui alloient chercher des herbes au long des prez de la riuere de la Tresse, avecques de petits sacs : & fist tant le Marquis qu'il le conuertist à estre traistre. Et la forme de ce faire fust, que Messer Piedro receuroit plusieurs blancs signez de ces Siennois qui estoient avecques le Marquis, là où luy-mesme coucheroit les lettres.

Le fond de ce fait est tel, qu'il falloit que ledit Messer Piedro couchast dans les lettres ces mots, Comme il trouuoit estrange, qu'ils se laissent tromper si ouuertement au Seigneur de Montluc : & que les enfans pouuoient bien cognoistre que toutes les assurances qu'il leur donnoit que le Roy les secourroit, n'estoient que bayes & tromperies : & qu'encores qu'il fust esté banny de la cité, neantmoins il regrettoit infiniment de le voir perdre, les larmes aux yeux : & que s'ils vouloient faire sortir vn homme pour aller iusques à Rome entendre si le Roy faisoit armée pour les secourir, ils cognoistroient la tromperie & cautelle, dont i'usois en leur

endroit : & qu'il les prioit de ne se
 laisser conduire au dernier morceau :
 & que s'ils le faisoient , ils n'en eschap-
 peroient que par leurs testes , & la
 ruine de leurs biens , femmes & en-
 fans : & qu'il y auoit moyen encores
 de faire leur appointment avecques
 l'Empereur , par le moyen du Mar-
 quis , s'ils le vouloient mettre dans
 leur ville , qui estoit chose bien aisée ,
 s'ils se vouloient tenir & accorder
 avecques aucuns de la cité , qui desia
 leur auoient promis : & que pour
 scauoir qui estoient ceux de l'intelli-
 gence , il falloit qu'ils allassent veoir
 à vne telle ruë : & là où on verroit
 vne petite croix blanche au bas de la
 porte de la maison , celui-là estoit de
 leur intelligence. Ce meschant borgne
 faisoit bien son office , & adressoit
 les lettres à vn de ceux de qui nous
 auons fiance , estant bien certain que
 celuy là porteroit la lettre au Magis-
 trat , & qu'incontinent le Magistrat
 enuoyeroit le matin en la ruë qu'il
 nommoit en la lettre , & qu'il pren-
 droit le gentil-homme de la maison ,
 où la petite croix se trouueroit. Tou-
 siours il s'adressoit de faire la croix à
 quelque maison de l'ordre des Noues ,

*Trahi-
 son d'un
 Siennois.*

& des Gentils-hommes , pource que les autres deux ordres les tenoient pour suspects. Et pensoit le Marquis que tout incontinent que celuy-là seroit prins , cognoissant l'humeur des Siennes , & la grande haine qu'ils se portoient les vns aux autres , ils l'ameneroient sans autre forme de justice sur l'eschaffaut : & que par ce moyen là , ces deux ordres de Noues & Gentils hommes entreroient en vne grande contention & desespoir , & que pour sauuer leurs vies seroient contraincts de prendre les armes & se rendre maistres d'un canton de la ville pres les murailles , pour tenir la main aux ennemis , afin qu'ils peussent entrer dans la ville.

Or commença ledit meschant borgne à forger la premiere lettre : & de nuit la va mettre sous la porte de la maison d'un des Gentils-hommes qui n'estoit point soupçonné ; & fist la croissette en vne autre rue à la Maison d'un des plus riches Gentils-hommes de l'ordre des Noues : & le matin le Gentil-homme à qui la lettre s'adressoit , trouua icelle dans l'entrée de sa maison , & soudain la leust , & la porta au Magistrat , & incontinent qu'ils

l'eurent veüe me l'enuoyerent par Mif-
 fer Hieronyme Espano , & me man-
 dèrent qu'ils auoient mis en delibera-
 tion d'aller prendre ledit Gentil-hom-
 me , & l'amener tout droit à l'eschaf-
 faut. l'enuoyay les sieurs Cornelio &
 Bartholomé Caualkan deuers eux ,
 les prier de ne mettre point la main
 si tost au fang , & que cecy pourroit
 bien estre des inuentions du Marquis ,
 pour nous mettre en diuision , &
 qu'ils le pouuoient bien mettre en
 prison , ce qu'ils firent. Deux iours
 apres , voicy vue autre lettre *etouffée*
 en mesme sorte à la maison d'un Gen-
 til-homme de l'ordre des Noues , qui
 n'estoit point suspect , & la croiferte
 à un de l'ordre des Gentils-hommes.
 Alors la furie commença si grande ,
 qu'il me fallust aller au Palais moy-
 mesme , & à peine peus-je obtenir
 ceste grace , que pour cinq iours on
 dilayast, pour voir si pendant ce temps
 Dieu nous enuoyeroit la cognoissance
 de ce fait. Toute la ville estoit esmeüe ,
 & ne se parloit d'autre chose que de
 faire couper testes. Comme ie veux
 que Dieu m'ayde , il m'alloit tou-
 siours au deuant que c'estoit vne cau-
 telle du Marquis , car ie scauois à qui

*Conseil
 du sieur
 de Mont-
 luc sur
 ceste en-
 treprise.*

*Prudence
du sieur
de Mont-
luc.*

i'auois affaire. le priay M^{rs} Bartholomé Caualean, qu'il ne cessast iour & nuict d'aller voir lesdits Gentils-hommes & Bourgeois de l'ordre des Gentils-hommes, & des Noues, à qui le malheur touchoit, les prier qu'ils ne se desesperassent point, & que ie garderois bien qu'on ne mettroit point la main au sang, & que ie n'adiousterois point de foy à toutes ces lettres, ny croix. Le sieur Cornelio m'y secouroit fort aussi : car il auoit bien bonne part en la cité, à cause de monsieur le Cardinal de Ferrare, pres lequel il auoit tousiours demeuré, tant qu'il demeura en la cité.

Or à trois ou quatre iours de là, pensant que la furie seroit passée, voila vne autre lettre, & vne croix trouuée en mesme forme des autres : & alors tout le monde perdist patience : & les vouloit-on mener tous trois sur l'eschaffaut. Je courus au Palais menant le sieur Cornelio & le sieur Bartholomé avec moy. Allant au Palais il me vint en l'esprit qu'il falloit rompre ce coup par le moyen de la deuotion : & comme ie fus au Palais trouuay desia presque toute la grande

salle pleine de gens de l'ordre du peuple & des reformateurs. Et dès que j'entray en la salle du Magistrat, rous commencerent à me crier qu'il n'estoit plus temps de dissimuler, & qu'il falloit faire iustice. Et alors ayant prins place, ie parlay à eux en telle maniere en langage Italien, comme les autres fois.

Seigneurs, depuis le temps que j'ay eu cest honneur de commander ^{Haram} ^{gue du} ^{sieur de} ^{Montluc} ^{au Senechal} ^{de Siem} ^{ne.} en vostre cité, par le commandement du Roy mon maistre, vous n'avez rien entrepris, soit pour le fait de la guerre, soit pour la conduïte de vostre ville, sans me le communiquer, & prendre auis & conseil de moy. En quoy j'ay esté si heureux, par la volonté de Dieu, que ie ne vous ay conseillé chose aucune, qu'elle n'ait reüssi à vostre bien, honneur, & profit, comme ie ne voudrois faire, n'ayant pas plus à cœur mon salut & ma vie, que la vostre propre. Or Messieurs, puis que j'ay esté si heureux & si fortuné, que de vous auoir toujours donné des conseils salutaires & profitables: ie vous supplie en auoir la mesme opinion, & me croire en vne affaire si importante qui se pra-

152 *Comm. de M. B. de Montluc,*

sente, laquelle à mon aduis trouble grandement vos entendemens. Je vous demande vn don les mains ioinctes, & au nom de Dieu, que vous vous gardiez sur toutes choses de mettre la main au sang de vos citoyens, iusques à ce que la verité soit du tout descouverte. Laquelle ne peut estre longuement cachée : on a beau couvrir le feu, la fumée en sortira. Aussi on a beau masquer & desguiser ce fait la verité paroistra. Tout le monde (& *Ruse du Marquis.* croyez moy) ne me sçauroit faire croire, que cecy soit autre chose qu'une ruse, & cautelle du Marquis. Il considère, que la peau de Lyon ne luy sert de rien : il a vestu celle du renard, afin de pouoir venir à bout de son dessein. Or il ne sçauroit mieux faire, ne plus finement en vser qu'en iettant la diuision parmy votre cité. Et comment la peut-il mieux semer, si ce n'est en vous persuadant qu'il y a des traistres parmy vous, & dans vos murailles, sçachant bien que cela vous occasionnera, non seulement de les emprisonner, mais encore de les faire mourir, & par leur mort mettre la cité en trouble : car le sang ne peut mentir. Les parens porteront la mort

de leur parent , quand bien elle seroit iuste , avec douleur & desplaisir , & tascheront à se venger. Bref , vous voilà des ennemis domestiques , plus dommageables que ceux de dehors : vous voilà en peine de songer à la mort des vostres , au lieu de penser à celle de vos ennemis. Voyez donc Messieurs , quel ayse , quel plaisir , & quel contentement vous donnerez à vos ennemis , quand ils sçauront que vous songez à faire couper testes , & encore de ceux que j'oserois dire & iurer sur mon ame estre innocens. Quoy qu'il en soit , l'attente ne vous peut estre dommageable : car ils sont en vos prisons. Vous estes assurez d'eux , vous faites bonne garde. Je veilleray de mon costé , pourquoy vous hasterez vous de les faire mourir ? A l'honneur de Dieu , croyez moy , vous ne vous en repentirez pas. Je n'y ay point d'intérêt que le vostre , ayons recours à Dieu en vne telle nécessité. Commandez que tout le Clergé de vostre ville dès demain ordonne vne procession generale par toute la ville , & qu'il soit enjoinct à tout le monde de s'y trouver , & qu'on se mette en prieres : afin qu'il plaise à

Dieu nous faire tant de grace de decouvrir la verité de ce fait, & la trahison s'il y en a, ou l'innocence de ces prisonniers. Je m'assure que Dieu nous exaucera, & que bien tost vous en ferez esclaircis : lors vous pourrez faire iustice si la cause y escheoit, & proceder contre les coupables. Mais avant cela, sur la collere mettre la main au sang de vos citoyens sans avoir bien pesé toutes choses, il me semble que vous ferez tres-mal : & ferez cause d'un grand mal-heur en vostre cité. Messieurs, la seule affection que j'ay au bien de vostre service, & à vostre salut & conservation, me fait tenir ce langage : & vous supplie me faire ce plaisir, de superceder pour quelques iours. Lesquels cependant nous employerons en prieres & oraisons.

Vn murmure courut lors par la salle, les uns disans ouy, les autres non : car tousiours y a-il des contredisans. Mais enfin mon advis fut suivy : & soudain les Eglises aduerries, & tout le peuple, afin de s'apprester pour aller le lendemain en procession generale faire prieres à Dieu : car de ieunes nous en faisons assez. Je me

trouuay à la procession & tous les capitaines, ensemble tous les Seigneurs <sup>Proces-
sions ge-
neralles</sup> & Dames de la ville, les parens des prisonniers suyuaus ploroient, bref toute la ville ce iour là & le lendemain fut en deuotion & oraisons, faisant chacun prieres à Dieu, qu'il nous fit la grace de descouurir la verité de ceste trahison. Cependant ie ne dormois pas : car la nuict le Sieur Cornelio & moy discourusmes comment ceste pratique du Marquis se pouuoit faire. Parraisonnois à part moy, puis qu'il en estoit venu si auant, que celuy qui menoit la marchandise, ne s'arresteroit pas là, & que le conseil de la ville ne seroit pas si secret, qu'il n'eust aduis de ce qui auoit esté conclu, car à ces grandes assemblées il y a tousiours quelque parleur : & cognus bien, que i'auois fait vne erreur d'auoir tout haut dit que i'estois asseuré, que c'estoit vne ruse du Marquis : car il estoit à craindre, que cela ne fit tenir en ceruelle son conducteur. Or puis qu'il y auoit apparence qu'il nous donneroit auec ses lettres & bultrins, quelque nouvelle alarme, ie m'aduisay de faire aller de nuict par la ville quelques

hommes , le plus coyement qu'on pouuoit , pour voir si rien se descouuroit. Et ainsi fismes faire la sentinelle deux nuits. Le iour ie faisois amuser le peuple aux processions par les paroissies. Et lors que quelqu'un de la Seigneurie me venoit dire , que c'estoit perdre temps ; qu'il falloit faire iustice , ie le priois d'auoir patience , l'asseurant que ie commençois à descouurer quelque chose : car il en falloit ainsi vser , pour retener la fureur du peuple.

Prudences du sieur de Montluc.

Le traicté des sergins.

Or la troisiéme nuit apres , enuiron vne heure auant minuit voyci passer ce Messer Piedro , qui s'arresta deuant vne maison , & mit la main à la fenestre , laquelle estoit basse , & la trouua fermée. Or l'une des trois lettres se trouua auoir esté mise par vne fenestre basse , comme estoit celle-là. Lors il mit le genou à terre , & par deffous la porte , mit la lettre tant auant qu'il peust allonger le bras , puis s'en va au long de la rue. Vn gentilhomme qui estoit au guet , incontinent va apres luy , & le prenant par le bras , luy dit , *chescun voi* : l'autre luy respond , *io son Messer Piedro*. Il ne me souuient du furnom de ce meschant.

Il le recognut , & luy dit *doue andase* , lequel luy respondit , *me ne vo a la guardia* , le Gentil-homme luy respondit ; *adio , adio* : Puis ayant heurté fit ouvrir la porte , & trouua la lettre qui parloit comme les autres. Incontinent il la porta au Magistrat , lequel m'en-uoya deux de leur conseil , me faire entendre le tout. Ils allerent faire lever le Sieur Cornelio , qui vint avec eux : & fut arresté que les portes ne s'ouvroient point le matin , ny les gardes & sentinelles ne bougeroient , qu'il ne fut prins. Et sur le matin le Sieur Cornelio s'en ytoit environner la maison avec cent hommes par devant & par derriere. Le Sieur Cornelio le cognoissoit : & comme il eust départi ces gens il heurta à la porte , & le trouua encores au liét : & tout incontinent ils m'aduertirent de la prinse. Et pource que le terme de ma dictature estoit passé , i'vsois de prieres comme auparavant , & leur requis que tout incontinent il fut mis sur la gehenne , car il nyoit la lettre , & n'auoit veu aussi le Gentil homme de toute ceste nuit. Et comme il fut sur la gehenne , il pria de ne le tourmenter plus , car il vouloit confesser

*Miser
Piedro
confesse.*

158 *Comm. de M. B. de Montluc,*
la verité, ce qu'il fit tout au long, &
les pratiques du Marquis pour mettre
sa division dans la ville. Sur la chaude
l'on le vouloit faire pendre aux fenestres
du Palais : mais ie les priay de ne
le faire encores, & fut mis en vne
basse fosse. Et priay le capitaine du
peuple de me vouloir bailler les trois
Gentils-hommes prisonniers, car ie
voulois parler à eux à mon logis : ce
qu'il fist.

Le sieur Cornelio & Bartholomé
Caualkan les amenerent. Et comme ils
furent au logis, ie leur remonstray
qu'ils ne deuoient aucunement sçauoir
mauuais gré au Senat de ce qu'il les
auoient fait prendre, estans les affaires
reduites à tels termes, que le pere
ne se deuoit fier au fils, ny le fils au
pere, puis qu'il y alloit de leurs vies
& de leurs biens, & qu'ils allassent
au Magistrat le remercier affectueu-
sement de ce qu'ils n'auoient pas fait
iustice d'eux, ains qu'ils auoient eu
la patience iusques à ce que Dieu au-
roit fait cognoistre la verité. Ils me
respondirent qu'ils ne feroient pas
cela : car ce n'estoient pas eux, qui
leur auoient sauvé la vie, mais que
c'estoit moy, & qu'ils vouloient re-

mercier Dieu & moy , & non eux. Il nous cousta à tous trois plus d'une heure à les convertir. le leur remonstray que s'ils ne le faisoient , ce seroit accomplir ce que le Marquis desiroit , qu'ils demeurassent en haine mortelle, & en division. Et tout ce que ie pouvois imaginer , qui pouvoit servir à les y faire aller , ie le leur disois pour les humilier. A la fin se recognoissans grandement obligez à moy de ce que ie leur auois sauué leurs vies , ils me promirent de le faire , & les y accompagnerent le Sieur Cornelio & Messer Bartholomé à ma requeste , car 'ie craignois qu'ils s'en dedissent par les chemins. Et comme ils furent deuant le Magistrat , vn d'eux parla pour trois , remonstrant leur innocence & le tort qu'on leur auoit fait , duquel ils ne se vouloient ressouuenir , veu la nécessité du temps & l'estat de la cité , les suppliant affectueusement les vouloir tenir pour leurs bons citadins , & amis , & pour loyaux à leur republique. Et afin qu'à l'aduenir eux & leur posterité n'en fussent remarquez , qu'ils leur pleust leur en bailler patentes scellées de leur grand scel. Et alors le capitaine du peuple leur fit vne grande

Les prisonniers vont au Senas.

remonstrance, par laquelle il les prioit les excuser : qu'estant question du salut public, ils auoient esté contraincts fermer les yeux à l'interest particulier : & veu l'importance de l'affaire, en faire la recherche : mais qu'on les tenoit pour gens de bien, & bons citoyens. Sur quoy ils descendirent tous de leur siege, & les embrasserent. Messer Bartholomé Caualecan me dit que la plupart s'estoient mis à pleurer : ainsi se retirèrent en leurs maisons.

*Le sieur
de Mont-
luc de-
mande la
vie du
graisfre.*

Et pource que ce meschant borgne estoit de l'ordre du peuple, qui estoit la plus grande part, & là où il y auoit plus de gens de guerre, i'eus crainte que si l'on le faisoit mourir, que ceux de son ordre nous leuassent quelque bruit par la ville, disant qu'on connoissoit bien à ceste heure de quel ordre estoient les traitres, & que cela pourroit estre cause de leur faire mettre la main aux armes. Qui fut cause que ie fis requeste à tout le Senat me donner sa vie : & le bannir à perpetuité, afin d'assoupir toutes choses : & que le Marquis ne peust dire, que rien de son dessein eust succédé, non plus que ses entreprinſes par les armes.

mes. Et voilà comme le tout fut descouvert & assoupi : car le Senat m'accorda ma priere. Je me suis souuent estonné comment ie fus si sage & si moderé en vne affaire si importante, veu qu'il estoit raisonnable d'en faire vn exemple. Mais cela eust apporté, peut estre, plus de mal que de bien. Il ne faut pas tousiours estre si aspre, voyant les autres si eschauffez apres le sang de ces prisonniers, cela me refroidissoit. Ne vous laissez pas mes Gentils-hommes, qui aurez charge des places, emporter à la premiere apparence des choses qu'on vous dira. Songez & pesez les circonstances, rompez les desseins du peuple, que vous commanderez sous quelque pretexte, comme ie fis, l'amusant à nos processions : non que cela fut mal fait, mais ie voulois voir si le temps decouuriroit quelque chose. Si i'eusse permis la mort de ceux-ci, leurs parens eussent, peut estre, esté poussez de quelque esprit de vengeance. Tâchez par tout à entretenir l'vniõ de ceux que vous commandez, comme ie fis en ceste ville-là où tout fut rapaisé & accommodé. Et aussi songez à quel ennemy vous avez affaire :

Infraction pour les Gouverneurs

*Belles
considérations
d'un
Gouver-
neur.*

car vous pouuez penser qu'il ne laisse pierre à remuer ny artifice, pour mettre de la division dans la ville. Ainsi ai-je ouy lire autrefois dans Tite live, qu'Annibal, ce grand capitaine, faisoit pour mettre de la division parmy les Romains. Il faut que vostre prudence & sagesse, Gouverneurs des places, sçachent discerner si cela a de l'apparence, si celuy qui est accusé est homme de pratique, de moyen, & s'il a rien fait, qui puisse approcher de cela. Si en le prenant on pourra cognoistre à sa contenance quelque peur, ou en ses responces quelque variation. Vous devez en cela estre sages & discrets: & penser qu'il n'y a rien plus aisé que de calomnier un homme. Dieu mercy tout se passa avec douceur: & les prisonniers & leurs parens me vindrent remercier.

Or apres que le Marquis eust perdu toute son escrime & toutes ses ruses, il nous laissa en paix, ne s'attendant nous auoir, qu'au dernier morceau de pain: & commençâmes à entrer au mois de Mars nous ayant tout failly: car de vin il n'y en auoit vne seule goutte en toute la ville, dès la demy Feurier. Nous auions mangé

tous les cheuaux , asnes , mulets , chats , & rats , qui estoient dans la ville. Les chats se vendoient trois ou quatre escus , & le rat vn escu. Et en toute la cité n'estoit demeuré que quatre vieilles iumens , si maigres que rien plus , qui faisoient tourner les moulins , deux que l'auois , le Controllleur la Moliere le sien , & l'Espine Thresorier le sien , le Sieur Cornelio vne petite haquenée baye , qui auoit perdu la yeuë de vieillesse. Messer. Hieronyme Espano vn cheual turc , qui auoit plus de vingt ans. Voilà tous les cheuaux & iumens , qui estoient demeurez dans la ville , en ces extremittez plus grandes que ie ne scaurois vous représenter. Car ie croy qu'il n'y a rien si horrible , que la famine. De Rome en hors l'on nous donna quelque esperance de secours , & que le Roy enuoyoit monsieur le Marechal de Brissac nous secourir. Qui fut cause que nous accourcismes nostre pain à douze onces les soldats , & les gens de la ville à neuf , cependant peu à peu nous perdions plusieurs habitans & soldats , qui tomboient morts sur la place en cheminant , de sorte qu'on mouroit

*Retran-
chement
au pain.*

164 *Comm. de M. B. de Montluc,*

sans maladie. A la fin les Medecins cogneurent que c'estoit les mauues qu'on mangeoit : pource que c'est vne herbe qui lasche l'estomac , & garde de faire digestion. Or n'auions nous autres herbes au long des murailles de la ville , car tout estoit mangé , encores n'en pouuoit-on auoir , sans sortir à l'escarmouche : & alors tous les enfans & femmes de la ville sortoient au long des murailles. Mais ie vis que i'y perdois force gens , & ne voulus plus laisser sortir personne. Or d'ouyr plus nouvelles de monsieur le Marschal n'y auoit plus remede : car les tranchées venoient iusques aupres des portes.

*Ceste memorable
sortie des
Siennois
fust l'an
1526.*

Lesquelles tranchées le Marquis auoit fait redoubter , pour crainte que nous fortissions à la desesperade sur luy , & luy donnissions la baraille , comme autresfois auoient fait les Siennois es guerres qu'ils auoient eues , comme eux-mesmes racontotent.

En cest estat nous traistnasmes iusques au huitiesme d'Auril , que nous eusmes perdu toute esperance. Alors la Seigneurie me pria ne trouuer mauuais , s'ils commençoient à penser à leur salut. Et voyant qu'il n'y auoit

plus remede , si ce n'est de nous man- ^{Les Siennois marchands.}
ger nous-mesmes , ie ne leur peus
dénier , chargeant de maledictions
ceux qui engagent les gens de bien ,
& puis les laissent là. Je n'entendois
pas parler du Roy mon bon maistre ;
il m'aimoit trop , mais bien de ceux
qui le conseilloyent mal à son aduan-
tage. l'ay tousiours veu plus de mau-
uais conseils que de bons pres les Rois.
Ils enuoyerent vn des leurs deuers le
Marquis , pour le prier de leur don-
ner vn sauf-conduit , pour deux de
leurs gens , qu'ils luy vouloyent en-
voyer , ce qu'il fist , & commence-
rent à capituler. Le Marquis leur y
aida fort , & commencerent à entrer
en grande fiance de luy : car il voyoit
que de faire saccager ceste ville , &
la faire ruiner , cela n'apportoit profit
à l'Empereur ni au Due de Florence ;
& que cela ne feroit que le gain des
soldats. D'autre part il craignoit que
si les Siennois ne pouuoient auoir au-
cune composition , que nous sortif-
fions sur luy à la desesperade , ayant
desia perdu plus de la tierce partie de
ses gens , lesquels estoient morts pour
le long siege , & autres qui s'estoient
desrobez , de sorte qu'il n'auoit pres- ^{Extrémité du Marquis.}

que point d'Italiens, lesquels logeoient dans le fort. de Saint Marc. Et demeura le Marquis vn mois durant, n'ayant aupres de luy que six enseignes : & tout le reste estoit aux tranchées, & ne pouuoit iamais rafraischir ses gens que de six enseignes, lesquelles n'auoient plus d'une puiet franche, & telle garde y auoir, qu'elle ne se remuoit de six iours. Voilà où il fust aussi bien reduit dehors, que nous dedans, & ne se pouuoit ayder de sa cavallerie, ni monsieur de Stross non plus de celle qu'il auoit, à cause qu'il n'y auoit chose du monde sur la terre pour donner à manger aux cheuaux depuis Montassin iusques à Siennae, & de Siennae iusques à Florence.

Or parleray-ie à présent de moy, comme ie vivois. Je n'auois non plus d'avantage que le moindre soldat : & mon pain ne pesoit que douze onces, & ne s'en faisoit de blanc que sept ou huit, dequoy les trois venoient à mon logis, & le reste se gardoit pour quelque capitaine qui estoit malade. Ny la ville ny nous ne mangesmes iamais depuis la fin de Fevrier iusques au vingt-deuxiesme d'Auril, qu'une fois le iour. Je ne trouuay iamais sol-

dat qui en fist plainte. Et assurez vous que les remonstrances que ie leur faisois souuent nous seruoient de beaucoup. Car s'ils s'en fussent voulu aller au camp de l'ennemy, le Marquis les eust fort bien traittez. Car les ennemis estimoient fort nos soldats Italiens & François: & aux escarmouches ils cognoissoient leur valeur. I'auois achepté trente poulles & vn cocq pour me faire des œufs: & en mangions le Sieur Cornelio, le Comte <sup>Prou-
sons du
sieur de
Monsieur.</sup> de Gayas & moy: parce que tous trois mangions tousiours ensemble en vn quartier le matin, & en vn autre le soir: mais vers la fin du mois de Mars cela fust tout mangé, & le cocq & tout. C'est dommage qu'il n'y en eust dauantage. Ainsi ie demeuray sans chair & sans œufs: & ne mangions plus que nostre petit pain, & vn peu de pois avec du lard & des mauues bouillies, vne fois le iour seulement. Le desir que i'auois d'acquérir de l'honneur, & de faire souffrir ceste honte à l'Empereur d'auoir arresté si longuement son armée, me faisoit trouver cela si doux, qu'il ne m'estoit nulle peine de ieusner. Ce chetif soupper avec vn morceau de pain, m'estoit

168 *Comm. de M. B. de Montluc ;*

vn banquet , lors qu'au retour de quel-
que escarmouche ie sçauois les enne-
mis estre frottez , ou que ie sçauois
qu'ils estoient en mesme peine que
nous.

*Pape
Julio.*

Mais pour retourner à la capitula-
tion , le Marquis enuoya deuers le
Duc de Florence & Dom-Iohan Man-
ricou , qui estoit Ambassadeur pour
l'Empereur vers le Pape , lequel se
tenoit à Florence à cause du siege.
Ledit Duc enuoya vn sauf-conduit ,
les Siennes aussi enuoyerent deuers
le Pape , qui estoit le Pape hulle , qui
mourut deux ou trois iours apres ,
duquel ils eurent mauuaise responce ,
leur reprochant leur obstination , &
qu'ils se retirassent au Duc de Flo-
rence , & luy baillassent la carte blan-
che. C'estoit vn terrible Pape. Le Duc
vsa de plus grande honnesteté , & se
monstra plus courtois , comme doit
faire vn Prince qui desire attirer &
gagner le cœur d'un peuple. C'estoit
aussi vn des plus sages mondains qui
Sage-
ait esté de nostre temps. Il luy a bien
du Duc
de Flo- seruy , ayant à establir sa principauté
rence. au temps des deux plus grands & am-
bitieux Princes , qui furent iamais ,
lesquels auoient grande enuie de met-

tre le pied en Italie. Mais l'Espagnol a esté plus fin que le nostre : & ce Duc s'est tres-bien gouverné. Il s'appelloit Cosme , & croy qu'il est encores en vie. Pendant tous ces pourparlers aherent & reuindrent huit iours durant de Florence au camp. Or le lundy sur le soir la capitulation fut apportée , & le matin le Marquis m'auoit enuoyé vn trompette , me priant que ie luy enuoyasse deux Gentils-hommes en qui i'eusse fiance , pour leur dire quelque chose qu'il vouloit que i'entendisse : & estoit venu à S. Lazare pour cest effet. Le luy enuoyay le sieur Cornelio , & le capitaine Charry , ausquels il dit ce que portoit la capitulation , laquelle deuoit arriuer ce soir mesme à la cité : & qu'entre autre chose il y auoit vn article , qui disoit que le Sieur de Montluc avec les compagnies Italiennes & Françoises , & tous Officiers du Roy sortiroient bagues sauiues , enseignes desployées , les armes sur le col , & tabourin sonnant , & que cest article là ne me seruoit de rien , car nous n'estions pas aux Siennois , ains au Roy. Et puis que nous n'estions à eux , ils n'auoient aussi

Proposition du Marquis au sieur de Montluc.

puissance de capituler pour nous : & qu'il falloit qu'on capitulast de la part du Roy pour nous : & que ie capitulasse seulement de la part du Roy , qu'il m'asseuroit que i'aurois tout ce que ie leur demanderois : & que hors le seruice de l'Empereur , il feroit autant pour moy , que pour le Cardinal son frere : & que luy & moy estions deux pauvres Gentils-hommes , qui avec les armes estions parvenus aux degrez d'honneur : que des plus grands de France & d'Italie seroient bien aises d'aüoir nos places : & leur dit qu'il attendroit là ma responce. Ils me trouuerent à porte Noue , où ie me promenois avec Messer Hieronyme Espano : & apres auoir entendu ce qu'il me mandoit , ie leur dis , qu'ils luy allassent dire que ie scauois bien qu'il auoit leu les Histoires Romaines , là où il pouuoit auoir trouué , que du temps des anciens Romains belliqueux , ils enuoyerent vne de leurs colonies habiter en Gasconne pres des Monts-Pirénées d'où i'estois natif , & que s'il ne se vouloit contenter de ce que les Siennes m'auoient compris en leur capitulation , à la sortie ie luy montrerois que i'estois sorti

*Responce
du sieur
de Mont-
luc.*

& extraiſt des Belliqueux Romains , qui aimoient mieux perdre cent vies , ſi tant en pouuoient recouurer , qu'un doigt de leur honneur & reputation : & que j'aimois mieux que les Siennois capitulaſſent pour moy , que ſi ſe capitulois pour eux : & que pour moy , le nom de Montluc ne ſe trouveroit iamais en capitulation. Et ainſi ſ'en retournerent vers luy : & comme ils luy eurent fait la reſponce , il leur dit en Italien , *che vol dir queſto ? mi pare che vol iocar à la diſperata. Altre volte io reſe due fortereſſe con ragione , ne per queſto ne fui mai repreſo de l'Imperatore , & no reſta ſu Maieſta à ſervir ſi di me.* Alors ſe ſieur Cornelio luy dit que i'eſtois reſolu en cela , & que j'aimois mieux mettre le tout au hazard de l'eſpée , qu'au hazard d'une capitulation. Et alors il leur dit , or bien recommandez-moy à luy , & dites luy que ie luy monſtreray que ie ſuis ſon amy hors le ſervice de l'Empereur , & du Duc de Florence , & qu'il ſortira en toute aſſurance ſelon la capitulation des Siennois , où comme il luy plaira : & ainſi ſ'en retournerent vers moy.

O capitaines , que vous pouvez ^{Remonſtr.} ptendre icy un beau exemple : c'eſt ^{ſt. avec} aux capi-

*aines sur
les capi-
tulations.* que comme vous vous trouuerez en
telles affaires , ne monstrez iamais
auoir peur. Car il n'y a chose au mon-
de , qui mette tant l'ennemy en crain-
te , que quand il cognoist que le chef,
contre qui il a affaire , ne s'estonne de
rien : & qu'il luy monstre tousiours
en ses parolles , qu'il se rangera plu-
tost au combat , qu'à la capitulation :
car il n'y a rien qui mette plustost
l'ennemy à deviner ce qu'il doit faire ,
& vsr de ceste sorte , afin de donner
aux siens grand courage. J'auois au-
tant de peur qu'un autre , me voyant
bien engagé , & nulles nouuelles de
secours , ny de vivres , ny d'hommes :
mais que l'on demande à ceux qui
sont encores en vie , si iamais ils co-
gneurent que ie m'estonnasse , non
plus que le premier iour que i'y en-
tray. Et au dernier que nous estions
reduits en extreme necessité de toutes
choses , ce fust alors que ie fis plus le
resolu de combattre , qu'auparavant.
Et croy que cela seruit de beaucoup
aux Siennes & à nous d'auoir toute
telle composition , comme si nous
l'eussions faite dès le premier iour que
les ennemis nous assiegerent. Le soir
arriua la capitulation bien tard , &

le Mardy matin quatre de la Seigneu-
 rie porterent la nostre , où ie trouuay
 vn article qu'vn chacun , de quelque
 bas estat & condition qu'il fut , sor-
 tiroit avec leurs bagues sauues , fem-
 mes & enfans qui voudroient sortir ,
 sauf & reservé les bannis & rebelles
 de l'Estat de l'Empereur , du Roy
 d'Angleterre , qui estoit le Roy Phi-
 lippe* , & du Duc de Florence. Alors
 ie cognus bien que cest article tom-
 boit sur les pauvres Florentins qui
 estoient dans la cité avec nous , &
 qui auoient esté bannis pour la part
 de monsieur de Strossi. Il y auoit aussi
 des Neapolitains & Milanois , de fa-
 çon que ie voyois là perdre plus de
 cent hommes , & mettre leurs restes
 sur l'eschaffaut. Alors ie dis aux Sei-
 gneurs qu'ils s'en retournassent , &
 que dans vne heure ie m'en irois à
 eux , & leur monsterois la trompe-
 rie qui estoit dans leur capitulation ,
 & que promptement ils assemblassent
 les plus grands de la cité , ce qu'ils
 firent : & prins le sieur Cornelio
 & Bartholomé Caualkan , qui pensa
 mourir de peur , quand il entendit
 ma proposition , car il estoit Flo-
 rentin,

* C'estoit
 le fils de
 l'Em-
 pereur
 Charles
 V. qui a-
 voit épou-
 sé la Reine
 d'Angle-
 terre Ma-
 rie I, e
 qui fut
 depuis
 Roi d'Es-
 pagne
 sous le
 nom de
 Philippe
 II.

Les bann-
 nis.

*Remon-
strance
aux Sien-
nois sur la
capitula-
tion.*

Seigneurs, j'ay veu vostre capitulation, qui tend plustost à vous faire couper la teste, que non à la conservation de vos vies & biens. Vous voyez vn article, que tous generallyment iouyront de la capitulation, leurs bagues saunes, sauf & reserués les rebelles de l'Estat de l'Empereur, du Roy d'Angleterre, & du Duc de Florence. Or vous sçavez que l'Empereur vous a faits declarer rebelles à la Chambre Imperiale, comme sujets de l'Empire, pour vous estre rebellez contre luy. Par là donc vous voyez que vous estes declarez sujets : & vous autres dites que non, & que vous estes seulement recommandez à l'Empire. Le procez n'est point encores iugé, pour voir si vous estes suiets ou recommandez : & quand les ennemis seront icy dedans, & que vous ferez en leur puissance, quels luges-voulez vous, qui iugent ce procez, sinon les bourreaux avec vos testes. Ce seront les pieces qu'ils visiteront. Or, Messieurs, ie vous vois tous morts, vos biens confisquez, vos femmes & vos enfans en perdition. Quant à moy, & aux soldars, ils nous laisseront sortir feurement : car les gens de guerre pas-

sent par tout : & tousiours avec meilleur marché que les autres. Ils sçavent que nous n'auons rien à perdre que nos armes : & que nous sommes tenus d'obeyr à nostre Prince. Que s'ils nous font quelque outrage , à nostre tour nous en aurons la raison , car les hommes se rencontrent plus tost que les montagnes. Mais tout le malheur tombera sur vous , veu l'inimitié que l'Empereur & le Duc vous porte. Vn Prince ne pardonne guere à son subiet qui s'est rebellé : & s'il a moyen d'y trouuer à redire , il ne faudra d'en prendre l'occasion. Et pource que nous auons vescu si longuement ensemble , sans iamais auoir eu vne seule parolle de colere entre nous : & moy qui ay receu tant d'honneur de vous autres , si vous me voulez croire , nous ferons penser au Marquis chose à laquelle peut estre n'a-il encores pensé , c'est que nous sortions les armes à la main au combat , & luy donnions la bataille. Et faut croire que Dieu nous aydera & sera pour nous , veu la cruauté , qu'ils veulent excecuter en vostre endroit. Et de moy , ie vous offre ma vie & de tous mes capitaines & soldats pour

Les guerriers passent par tout.

mourir avec vous : afin que tous mour-
rions & viuions ensemble , plustost
que de vous voir ainsi trahis & ven-
dus. *Credete à me , à me dico che son
vecchio , & à cui sono passate molte cose
inanti li occhi.*

*Arrest
pour le
combat.*

Or m'asseurois-ie bien , que cest
article n'y auoit pas esté mis pour
eux , mais seulement pour ceux que
i'ay nommé , & trouuay ceste inuen-
tion , afin d'amener les Siennes au
combat avec nous : car i'aymois
mieux mettre le tout au hazard , que
de perdre vn seul homme de ceux ,
qui estoient dedans la ville , & qui
sous ma parole s'y estoient opiniaf-
trez. Ils prindrent cela pour argent
comprant , & se resolurent tous , apres
que i'en fus party , à combattre. Et
tout incontinent leur manday ce qu'il
falloit faire , qu'estoit que les Gonfa-
loniers commanderoient de faire affi-
ner les poudres de leurs gens , & es-
moudre leurs espées , hallebardes , &
fers de picques , & qu'à peine de la
vie , il n'y eust homme de ceux qui
pourroient porter les armes , qui ne
fut prest dans deux iours , & que tous
les Prestres & Religieux , qui auoient
prins les armes pour deffendre la cité

à la batterie , les eussent à prendre sous les mesmes capitaines qu'ils estoient , & croy que pour deux ou trois iours il ne se vid vn plus grand remuement de gens en ville. Les deux deputez qui auoient sauſconduit du Duc de Florence , & du Marquis , tournerent vers les trois heures apres midy au Marquis , & luy monſtrerent ceſt article , qui auoit mis en deſeſpoir toute la cité , & les ſoldats meſmes : & luy dirent la delibération : & par quelques aduertiffemens il entendit le remuement , & appareil qui ſe faiſoit dans la cité pour le combattre , ce qui fut cauſé qu'il depeſcha toute la nuit vers le Duc de Florence , & Dom-lean Manricou , lequel ie vis depuis pres la Royne d'Eſpagne à Bayonne , les aduertir du tout , & qu'il les prioit qu'à preſent , qu'il eſtoit ſur le point d'auoir la ville , pour ceſt article là , ne le miſſent au hazard de perdre le tout : & qu'ils conſideraſſent , qu'il auoit affaire avec vn bon chef & vieux ſoldat , me loüant deux fois plus que ie ne vallois : & que comme ils ſçauoient eux-meſmes , il auoit perdu pres de la moitié de ſon armée , & encores en auoit-il beau-

478 *Comm. de M. B. de Montluc,*
 soup de malades , & qu'il n'auoit pas
 vingt hommes de cheual , car il n'a-
 uoit rien pour les nourrir , n'y moyen
 de les y faire venir : & qu'ils confide-
 rassent & passassent bien cest affaire :
 que quand à luy il se deschargeroit
 sur eux. Et comme le Duc de Flo-
 rence & Dom-Iean virent la delibe-
 ration , ils luy enuoyerent le Coufi-
 gnou , Secretaire & principal du Duc
 avec la carte blanche , & qu'il y mit
 tout ce que nous voudrions : car il
 lui tarδοit qu'il ne fust maistre de la
 ville. Ce fut le mercredy matin , que
 le Coufignou arriua : & enuoya cher-
 cher ledit Marquis les deux deputez ,
 qui estoient r'entrez le Mardy au soir
 dans la ville : & coucherent dedans
 les articles , que tous ceux qui seroient
 bannis & rebelles de l'Estat de l'Em-
 pereur & l'Empire & du Duc de Flo-
 rence , sortiroient en toute seureté
 comme les autres : & ainsi allasmes
 iusques au dimanche matin , qui estoit
 le vingt-deuxiesme d'Auril , que nous
 sortismes , ainsi que s'ensuit.

*La capi-
 tulation
 refaite.*

*La forme
 de la red-
 dition de
 Siennæ.* Avant que personne de nous sor-
 tit , ie remis la citadelle & le fort de
 Camolia entre les mains des Siennesis ,
 là où ils mirent vne enseigne en chas-

cun : & leur fis mettre vne enseigne en chascque porte de la cité, que nous tenions ouuerte, puis reuins à porte Noue. Le Marquis auoit fait mettre toute son infanterie Espagnolle tous au long de la rue, qui va à S. Lazare deçà & delà, ses Allemans en baraille vn peu à main droite dans vn camp. Et à S. Lazare estoit le sieur Cabry <sup>Cessered-
dition de
Sienna</sup> son nepueu avec cinquante ou soixante cheuaux, qui est tout ce qu'ils <sup>faite le
21. d'A-
uril.</sup> auoient, comme desia i'ay escript, & trois cents arquebuziers Italiens, 1555. qu'il auoit prins dans les forts de Saint Marc, & Camolia, qui estoit la garde que le Marquis auoit ordonné pour nous faire compagnie. Le Sieur Cornelio & le Comte de Gayas armez, la picque sur le col, coste & coste vne trouppes d'arquebuziers apres eux, & apres deux capitaines, qui amenoient la reste des picquiers : là où il y auoit force corselets, & au milieu des picquiers les enseignes desployées & haussées, & à la queue des picquiers, le demeurant des arquebuziers, & deux capitaines à leur queue. Le Samedy i'auois enuoyé prier le Marquis, qu'il voulut vser d'honnesteté enuers les femmes anciennes & les

*Courrois-
sie du
Marquis.*

enfans, qui sortoient avec nous, de nous prêter quarante ou cinquante mulets de ceux de sa munition, ce qu'il fit : & avant sortir les fis distribuer aux Siennes, lesquels chargèrent les anciennes femmes & quelques enfans sur les genoux. Tout le reste estoit à pied : là où il y auoit plus de cent filles suinant leurs peres & meres, & des femmes qui portoient des berseaux où estoient leurs enfans sur leurs testes, & eussiez veu beaucoup d'hommes qui tenoient en vne main leur fille, & en l'autre leur femme : & furent nombrez à plus de huit cents hommes, femmes, & enfans. L'auois veu vne grand' pitié aux bouches inutiles : mais i'en vis bien autant à la despartie de ceux qui s'en venoient avec nous, & ceux qui demeuroient. Oncques en ma vie ie n'ay veu despartie si desolée, & encore que nos soldats eussent pasty iusques à toute extremité, si regrettoient ils infiniment ceste departie, & qu'ils n'eussent la commodité de sauuer la liberté de ce peuple : moy encore plus qui ne peus sans larmes voir toute cette misere, regrettant infiniment ce peuple ; qui s'estoit montré

si deuotieux à sauuer sa liberté. Et apres que le Sieur Cornelio fut dehors, tous les Italiens sortirent, & les citadins à la queue des Italiens. Puis sortirent à la teste de nos François Sainct Auban & Luffan armez de picques sur le col, & apres eux vne troupe d'arquebuziers : & à la teste des picques deux capitaines. Plus vne troupe d'arquebuziers, que les capitaines Charry & Blaçon commandoient, ayans chacun vne halebarde à la main & les enseignes au milieu des picquiers, tout ainsi que les Italiens, apres ie sortis armé, & Messer Hieronyme Espano coste à coste de moy : car ie craignois que l'on le print, pource qu'il estoit vn des Principaux auteurs de la reuolte de la cité. Il estoit sur vn cheual Turc vieux, & moy sur vn autre bien maigre & harassé, encore faisois-ie bonne mine, ie laissay deux enseignes Sienneses à la porte, & les priay de la fermer incontinent apres moy, & ne l'ouuir iusques à ce que le Marquis luy-mesme arriuaist à icelle. Ledit Marquis alloit & venoit, & le Seigneur Chiapin Vitello avec luy tout au long des files, pour garder que personne ne touchast

*Sortie des
François.*

aux Siennes. Car quant à nostre bagage, il estoit si petit, qu'il ne faisoit point de nombre. Les trois Maistres de camp des Espagnols me vindrent saluer, & tous leurs capitaines. Les Maistres de camp ne descendirent point, mais tous les capitaines descendirent & me vindrent embrasser la iambe, puis remonterent à cheual, & m'accompagnerent iusques à ce que nous trouuâmes le Marquis & le Sieur Chiapin qui pouuoient estre à trois cents pas de la porte de la ville : & là nous nous embrassâmes, & me mi-

*Propos
du Mar-
quis &
du sieur
de Mont-
luc.*

rent au milieu d'eux. Et allâmes tousiours parlant du siege & des particularitez, qui estoient suruenues, nous attribuant beaucoup d'honneur, mesmes me dit qu'il m'auoit beaucoup d'obligation, car outre qu'il auoit appris beaucoup de ruses de guerre, i'estois cause qu'il estoit guery des gouttes : & me conta la peur qu'il auoit eue, & le Gentil-homme de l'Empereur. Cela ne se passa pas sans rire. Je luy dis qu'il m'auoit bien fait plus de peur la nuict de l'escalade : & si pour cela ie n'estois pas guery de ma fievre. Surquoy ie luy dis, qu'il auoit fait vne grande faute d'estre

venu à moy, comme firent les Iuifs pour prendre nostre Seigneur, car ils auoient apporté lanternes & flambeaux qui me donnoit grand' aduantage. Il me respondit baissant la teste, car il estoit fort courtois, *signor, vn altra volta fero piu sano*. Alors, ie luy raconté que s'il eust continué sa barrière, il n'en eust pas eu si bon marché : que les Gascons estoient d'une nation opiniastre, mais qu'ils estoient de chair & d'os, comme les autres, qu'il falloit manger. Sur ce propos & autres nous nous entrerinsmes iusques à ce que nous fumes vn mil au delà de S. Lazare, & là il dit au Sieur Chiapin Vitello, qu'il allast à la teste de nos gens, & qu'il parlast au Sieur Chabry, qu'il gardast bien qu'aucun desordre ne se fust, & que si personne faisoit semblant de rien prendre du nostre, qu'il tuast tous ceux qui y mettroient la main : & qu'il commandast le mesme au capitaine des trois cents arquebuziers. Et comme le Sieur Chiapin se fut departy de nous, le Marquis m'embrassa me disant ces parolles, en aussi bon François que ieusse sceu dire, Adieu monsieur de Montluc, ie vous prie recommandez.

may tres-humblement à la bonne grace du Roy. Assurez le que ie luy suis tres-humble & affectionné seruiteur , autant que Gentil homme , qui soit en Italie , mon honneur sauue. Alors ie le remerciay de la bonne volonté qu'il portoit au Roy , & courtoisies que i'auois receuës de luy : desquelles ie porterois tesmoignage par tout , & m'en reuancherois là où i'aurois moyen de luy faire seruice. Il m'en offrit de mesmes , & ainsi nous tournasmes rembrasser. Il n'auoit pas avec luy alors que quatre ou cinq cheuaux : car tout estoit derriere en mesme ordre , qu'il auoit laissé , & s'en retourna : & bien tost apres reprins le Sieur Chiapin Vitello : & nous embrassâmes , & dismes adieu.

Nous allâmes à Arbieroute , qui est vn petit village sur le Tresse , ou bien la riuere mesmes s'appelle Arbie , & là trouuâmes dix-huict asnes chargez de pain , que le Marquis y auoit enuoyé pour le nous distribuer en passant. Et en baillay vne partie aux Siannois , vn autre aux Italiens , & l'autre aux François ; & passant parmy les Espagnols , les soldats auoient porté des pains tout expres ,
&

Courtoisie entre les soldats.

& en donnoient aux nostres. Je veux dire , au tefmoignage de ceux qui estoient avec moy , que ce pain là sauua la vie à plus de deux cents personnes , & s'en trouuera prou , qui diront à plus de quatre cents. Et encores ne se peust il faire qu'il n'en mourut plus de cinquante ce iour là-mesme : car nous auions demeuré depuis le Mercredy iusques au Dimanche sans manger que six onces de biscuit le iour , pour homme. Et le leudy de deux cheuaux que i'auois , i'en fis tuer vn qui vaudroit à present plus de neuf cents escus , il est vray qu'il estoit pour lors bien maigre , & le despartis par toutes les compagnies Françoises & Italiennes , & fis prendre tout l'huile des lampes des Eglises , & la distribuay pareillement aux soldats , & avec des mauues & orties faisoient cuire ceste chair & huile , & ainsi se sustenterent iusques au Dimanche matin , qu'il n'y auoit homme , quand nous sortismes , qu'eust mangé vn morceau. Le Marquis me fit apporter quatre flacons de vin , avec cinq ou six pains blancs : & comme nous fusmes à Arbierroutte , fismes alte , au long de la riuere sous

Grande disette à Sienn.

*Le fleur
Cabry.*

des saules qu'il y auoit, mangeans ce pain. Je donnay deux des flascons de vin aux Siennes, les autres deux nous les beusmes, chacun vn peu : & apres nous mismes en chemin droit à Montallin. Et comme nous fusmes pres de Bonconuent qu'estoit la garnison, le Sieur Cabry en fit retourner l'escorte à pied : & iusques à ce qu'il vid monsieur de Strossi qui venoit au deuant de nous avec trouppes de gens à cheual, il ne nous abandonna : & alors il me dit adieu, & nous embrassa comme il fit les sieurs Cornelio, Comte de Gayas, & tous nos capitaines, car il estoit vn fort honneste Gentil-homme, & braue soldat, s'ils en auoient en leur camp. Et ainsi arriuasmes à monsieur de Strossi, & nous embrassames sans nous pouoir dire mot. Et ne scay lequel de nous deux auoit plus le cœur ferré, pour le souuenir de nos fortunes. Et ainsi arriuasmes tous descharnez & presque ressemblans des morts à Montallin, qui estoit le Dimanche : & le Lundy & le Mardy demeurasmes enfermez avec les Thresoriers & Controleurs, pour regarder à la despence, & à ce que i'auois emprunté pour prester aux soldars,

& trouuafmes que le Roy nous deuoit quatre mois. Et me donna ledit Sieur de Strossi du sien propre, pour m'en retourner en France cinq cens escus. Je iurerois qu'il ne luy en demeura pas la moitié autant. Car le Sieur Cornelio & moy fusmes contraincts d'emprunter quatre cens escus pour desengager son grand ordre, qu'il auoit engagé chez vn Iuif au commencement qu'il arriua à Sienné. Je le luy voulus rendre depuis, & mesmes à Thiouuille, mais iamais il ne les voulut reprendre & se mocquoit de moy. Voila la fin du siege.

O mes compagnons, qui me ferez cest honneur, que de lire mon liure, ne m'accorderez-vous pas ce que i'ay dit cy dessus, que Dieu auoit accompagné autant ma fortune qu'il fit iamais à capitaine de mon aage. Vous auez noté les grandes aduersitez que i'eus en ce siege, & le peu de moyen que i'auois, sans qu'on m'en peust donner de dehors, pour estre le Roy fort engagé de tous costez. Vous auez entendu, que aucun n'espargnoit rien. Vous auez aussi veu la grand' famine, que i'y enduray, les trauerfes que

*Henry du
Sieur de
Montluc.*

où ie fus reduict. Et si bien le considerez, trouuerez, que i'ay esté autant secouru de Dieu, qu'homme qui ait porté les armes il y a cent ans. Je ne peu mentir en mon liure : car il y a trop de tesmoins, qui sont en vie. Cognoissez vous, si ie vous ay dit la verité, quand i'ay escrit, qu'il faut employer tout ce que Dieu a mis aux hommes, auant que se tenir pour vaincu : Cognoissez vous, s'il me falust rien oublier, & que si i'eusse rien oublié, en quel estat ie me trouuois, & mettrois ceste pauvre cité : & mettois encores l'honneur du Roy, & sa reputation en dispute par tout le monde : Il ne m'en souuient iamais, que ie n'en demeure en tristesse, pour la folle, que i'auois faite, d'auoir mis la cité, & tous nous autres, iusques au dernier morceau, & à la discretion des ennemis, & perte de l'honneur & reputation du Roy. Car il ne vouloit pas, que ie me laissasse reduire à cela : & que l'on le demande à monsieur de la Chapelle aux Ursins, que sa Maïesté despescha expressement pour m'aduertir, que ie ne me laissasse mettre à telle extremité, de sortir avec une reputation honteuse pour luy. Les

Princes sont glorieux , & combattent plus pour la gloire & l'honneur , que pour acquest. Et veux dire , que ce ne fust pas œuvre d'hommes : mais œuvre de Dieu , d'en eschaper en ceste sorte. Deux iours avant que nous fortissions de Sienné , le Senat me baillaist mon acquit en parante , signée de leur grand seel , confessant la dedans , que ie n'auois point voulu capituler pour la ville , ny pour nous : mais aussi que veu l'extremité , en quoy ils estoient reduicts , ie ne les auois pas voulu empescher , m'appellant en tesmoignage , de la loyauté , & fidelité , qu'ils auoient monstrée au seruice du Roy : n'ayant aucunement failly au serment , qu'ils luy auoient donné , & que ie sortois sur leur capitulation , & non eux sur la mienne. Or où trouuerez vous liure , qui parle , que iamais homme soit sorty d'une place sans capitulation , sinon qu'il en fortist de nuit à la desrobée : mais non de la sorte , que i'en sorties. Car chascun confessera , que ie n'estois pas aux Siennois : & par consequent ils ne pouuoient pas capituler pour moy , comme dit le Marquis au Seigneur Cornelio , & au capitaine Charry. Si

*Declara-
tion des
Siennois.*

290 *Comm. de M. B. de Montluc,*
est-ce que par la volonté de Dieu ,
i'en sortis en ceste sorte : & se trou-
uera la patante dans le tresor du Roy ,
comme ie diray cy apres.

*Discours
du sieur
de Mont-
luc aux
Gouver-
neurs des
places.* Le sçay bien , messieurs les Gou-
verneurs, que plusieurs d'entre vous
prendrez plaisir à ce que i'ay à vous
dire sur le gouvernement & conser-
vation des places , & que d'autres
l'estimeront fort peu : par ce qu'il y
en a de si bon naturel , qui pensent
sçavoir toutes choses d'eux mesmes ;
& n'estiment rien le sçavoir ny l'ex-
perience d'autrui , comme si Dieu les
auoit faits naistre sçauans dès le ven-
tre de leur mere . comme saint Iean
Baptiste. Voyla pourquoy il ne se faut
pas estonner , si on void tomber tant
de gens en mal-heur. Car l'oultre-
cuidance les y mène par la main : &
apres les fait tomber du haut en bas
vn si grand fault , qu'ils ne se peuuent
releuer. Ce ne seroit rien , si la cheu-
te ne faisoit mal qu'a eux : mais le
Roy & le peuple s'en sentent. Ne
desdaignez donc d'apprendre. Et en-
core que vous soyez bien experimen-
tez , cela ne vous peut nuire d'escou-
ter & lire les discours des vieux capi-
taines. Estant on l'aage de vingt cinq

ans, ie prenois plus de plaisir à ouyr discourir les vieux guerriers que ie ne fis iamais à entretenir la plus belle dame, que i'aye iamais aimée. Escoutez donc ce que i'ay à vous dire.

Quand vostre maistre vous baille vne place en garde, vous deuez considerer trois choses : la premiere, l'honneur qu'il vous fait de se fier tant en vostre sagesse, valeur, & bon entendement, de faire choix de vous pour vous bailler vne charge de telle importance. L'honneur qu'il vous fait, n'est pas petit : car il honnore non seulement vostre personne, mais toute vostre race, vous baillant en charge vne clef de son Royaume, ou quelque ville, qui luy importe grandement : comme estoit celle, dont ie vous ay representé le siege. Cest honneur (dis-je) qu'il vous fait, traine vne queue si longue, que non seulement vostre renommée s'estend par tout le Royaume d'où vous estes sorty, & aux enuirs de la place, que vous deffendrez : mais aussi par tout le monde. Nous sommes curieux d'entendre ce qui se fait bien & mal, qui est bon & mauuais. Et encor que nous n'y ayons interest, si voulons

*Désir d'est.
permettre
son nom.*

nous sçauoir toutes choses , c'est le naturel de l'homme. Et ainsi par tous les païs estrangers vostre nom sera cogneu pour iamais , en bien ou mal. Car tout ce qui se fait , est mis par escrit : & sans les escritures qui se font parmy le monde , la pluspart des gens d'honneur ne se soucieroient d'acquiescer de la reputation : car elle couste trop cher. Iamais homme n'en eust à pire marché que moy. Mais l'honneste desir que nous auons de perpetuer nostre nom , comme on fait par les escrits , est cause , que la peine semble bien douce à celuy qui a vn cœur genereux. Il me sembloit lors , que ie me faisois lire Tite Liue , que ie voyois en vie ces braues Scipions , Catons , & Césars. Et quand i'estois à Rome voyant le Capitolle , me ressouenant de ce que i'auois ouy dire (car de moy , i'estois vn mauuais lecteur) il me sembloit , que ie deuois trouuer là ces anciens Romains. Doncques les historiens qui ne laissent rien à mettre en leurs liures , marqueront vostre nom en blanc , & en noir , avec gloire ou avec honte , comme vous voyez qu'ils ont fait de tant de capitaines , qui nous ont deuancez.

La seconde chose, que vous devez mettre devant vos yeux, c'est, que vous devez penser si vous perdez vostre place, quel dommage vous apportez premierement au Roy. Car c'est son bien & sa maison, n'y ayant aucune place de garde, que ce ne soit proprement la maison du Roy : outre que les reuenus sont siens, & dont vous le priuez en perdant la place, & enrichissez son ennemy, augmentez son honneur, & faites honte à vostre maistre : qui void dans les histoires escrit pour iamais, que sous son regne vne telle place s'est perdue. Puis vous devez penser au dommage, que vous portez à ses pauvres subiets. Combien de maledictions vous donneront ceux qui seront voisins de la place que vous auez perduë, car ils seront destruits. Par vostre nonchalance ou faute de cœur ils sont ruynez & perdus. Ils maudiront l'heure, que vous fustes iamais né, & sur tout les pauvres habitans, qui ont par vostre faute changé de Roy & de maistre, ou bien chargeant leurs enfans sur leurs espauls, ont esté contrains d'aller chercher domicile ailleurs. O que ces pauvres Anglois, qui

*Confidérations
d'un Gouverneur.*

*Maledictions
du peuple.*

s'estoient accasez depuis trois cens ans dans la ville de Callais , doiuent maudire la lascheté & poltronnerie de celuy , qui si laschement laissa perdre vne si bonne place ! Comment pourrez vous leuer les yeux si vous tombez en tel mal-heur ? Auparauant vous estiez honoré & estimé. Tout le monde se resjouissoit de vostre venue , priant Dieu pour vous , qu'il vous conseruast. Que si ce malheur vous aduient , au lieu de louanges , vous aurez des iniures , pour prieres , mallections : & vous donneront à tous les diables. Et au lieu de vous carresser , on vous tournera le dos : chacun vous monstrera au doigt : de sorte que cent fois le iour vous maudirez l'heure , que vous n'estes mort dans vostre place , plustost que de la rendre honteusement.

Non seulement vostre maistre , les Princes & Seigneurs vous verront de mauuais œil , mais les femmes & les enfans. Et veux encore passer plus outre , que vostre propre femme , encores qu'elle face semblant de vous aymer , elle vous hayra , & estimera moins dans son cœur. Car le naturel
Les femmes hay- de toutes les femmes est tel , qu'elles

hayssent mortellement les coüiards & ^{sont les} les poltrons , encore qu'ils soient bien ^{coüiards.} peignez. Et ayment les hardis & courageux , pour laids , & difformes qu'ils soient. Elles participent à vostre honte. Et quoy qu'elles soient entre vos bras dedans le liêt , faisant semblant d'estre bien aises de vostre retour , elles voudroient que vous eussiez esté estouffé , ou qu'une canonnade vous eust emporté. Car tout ainsi que nous pensons que la plus grande honte d'un homme est d'avoir une femme putain : les femmes aussi pensent que la plus grande honte qu'elles ayent , est d'avoir un mary coüiard. Ainsi vous voila bien accommodé , monsieur le Gouverneur qui aurez perdu vostre place , veu que dans vostre propre liêt on vous maudira.

Mais que dirons nous de vos en- ^{Les en-} fans : on leur reprochera qu'ils sont ^{fans dis-} fils d'un pere lasche , & verront son ^{famez} nom par escrit , & les malheurs dont il ^{par le} aura esté cause. Car il n'y eust jamais perte de place , si petite soit elle , qui n'apporte une infinité de maux. Il court un si grand malheur pour vos enfans , qu'il faut que pour esteindre vostre vilaine renommée , & mettre

la leur en credit, ils hazardent leur vie à tout propos sans discretion. Et bien peu eschappent sans mourir de ceux qui par ce moyen se veulent faire remarquer. Combien en ay-ie veu en mon temps, lesquels ayant fait quelque signalée faute la voulant reparer se sont perdus, voire exposez à la mort au premier hazard, ayant regret de viure ? Que si vos enfans eschappent de ce malheur, encores craindra le Roy, quelque grande reputation qu'ils ayent acquise, de leur bailler vne place en garde, craignant que les enfans ne ressemblient au pere, comme il aduient ordinairement. Ainsi vous ne vous ruinez pas seulement, mais toute vostre posterité.

*Auis du
sieur de
Montluc.*

Pour euitier & rompre le col à vostre mauuaise fortune, & à tous ces malheurs, il y a bon remede, lequel ie me suis appris moy-mesme : & suis content de le vous enseigner, si vous ne le sçauiez. Premièrement vous deuez considerer tout ce que ie vous ay dit ; & mettre d'un costé la honte, de l'autre l'honneur, que vous aurez, si vous deffendez courageusement vostre place, demeurant victorieux, ou pour le moins ayant fait tout ce qu'un

homme de bien peut faire, de sortir triomphant, & comme vainqueur, encore que vous foyez vaincus. Comme vous voyez, que ie fis en ce siege. Songez tousiours, que vous voyez vostre Prince & vostre maistre deuant vous: & quel visage vous deuez esperer, si par vostre lascheté vous perdez sa place. Et pource, qu'il n'y a eu iamais commencement en vne chose, qu'il n'y aye aussi vne fin, songez dès l'entrée, quelle doit estre la fin, & pensez que vostre maistre ne vous a pas baillé ceste place, pour la rendre, mais pour la sauuer: qu'il ne vous l'a pas donnée pour y viure seulement, mais aussi pour y mourir, s'il est besoing, en combattant. Si vous luy demandiez à vostre depart, voulez vous que ie meure auant la rendre? il vous dira que vous deuez combattre iusques au dernier iour de vostre vie: car puis que vous estes son subiet, elle est à luy. Le Seigneur de Iarnac disoit quelque iour au Roy nostre maistre, que c'estoit la plus grande ruze & finesse, dont les Roys se soient iamais aduisez, d'auoir fait accroire à leurs suiets, que leur vie estoit à eux, & que leur plus grand

Considération d'un qui entreprend de garder vne place.

Saillie du sieur de Iarnac.

honneur estoit de mourir pour leur service. Mais aussi ç'auoit esté vne grande sottise à nous de le croire , ny faire tant d'estat de ce beau liët d'honneur. Si est-il vray pourtant , car nos vies & nos biens sont à nos Roy , l'ame est à Dieu , & l'honneur à nous. Car sur mon honneur mon Roy ne peut rien.

*En chef
ne doit
iamaïs
penser à
la mort.*

Pour retourner à ce que ie vous ay dit , si vous n'avez ceste resolution en vous mesmes , acceptant la charge qu'on vous donne , vous ferez mieùx de vous excuser. Il y a assez moyen de se descharger : & en y a prou , qui prendront volontiers ce que vous refuserez. Que si vous l'acceptez en ceste deliberation , pour en venir bien à bout , faites vne chose , ne pensez iamaïs à vostre mort. C'est affaire à vn sot d'auoir peur de mourir , s'il ne la void à trois doigts de luy : Encores faut il qu'il pense lors qu'elle est à cent lieues. Songez au contraire , comment vous la pourrez donner à vos ennemis : car si vous entrez en l'aprehension & crainte de la mort , tenez hardiment vostre place pour perduë. Car ceste peur vous desrobe le sens & l'entendement , qui est la meilleure

pièce de vostre harnois. Vous auez
 beau estre vaillant, si cela vous man-
 que au besoin. Doncques si vous la
 voulez conseruer, il ne faut pas que
 vous entriez en ceste crainte de mou-
 rir. Car la peur ne vous vient que
 trop d'elle mesmes, & de nostre na-
 turel, sans que nous l'aidions à venir
 par nos imaginations. Il la faut reiet-
 ter, si elle s'offre deuant vous. Ayez
 soudain recours à l'intention du Roy,
 & pourquoy il vous a mis là. Songez
 au deshonneur & honte où vous allez
 entrer. Lisez ou faites vous lire souuent
 les liures, qui parlent de l'honneur
 des grands capitaines, mesmes ceux
 qui ont escrit de nostre temps, com-
 me Langey, & vn autre, qui a escrit
 en Italien: Je ne sçay comme il s'ap-
 pelle, qui a si bien escrit depuis le
 Roy Charles huitiesme. Souuent ie
 me le suis fait lire, c'est vn bon au-
 theur. Pleust à Dieu, que nous, qui
 portons les armes, prissions ceste cou-
 stume d'escire ce que nous voyons,
 & faisons. Car il me semble, que cela
 seroit mieux accommodé de nostre
 main (j'entens du fait de la guerre)
 que non pas des gens de lettre: car ils
 desguisent trop les choses: Et cela

*Je croy
 qu'il en-
 tend Gui-
 chardin.*

*Capitai-
nes qui
ont bien
deffendu
les places.*

fent son clerc. Lisez donc ces livres , & songez en vous mesmes , Si ie fay comme Antoine de Leuc à Pauie , le Sieur de Lude à Fontarabie , le Seigneur de Bouillon à Peronne , le Seigneur de Sanffac à la Mirande , & Montluc à Sienne , que dira-on de moy ? quel honneur rapporteray- ie à ma maison ? & au contraire , si ie me rends , quelle honte & infamie pour moy & pour les miens ? Ayez apres vostre recours à Dieu , & le priez , qu'il vous garde de tomber en ces malheurs , luy remettant le tout entre les mains. Apres cela aidez vous de tout ce qu'il a mis en la puissance des hommes , comme vous voyez que i'ay fait en ce siegé. Et sur tout soyez diligens & vigilans , songeant tousiours à vostre charge. Si vous faites cela avec l'oubly de la mort & du danger , vous auez le moyen de conseruer vostre place , quand ce seroit vn pigeon- nier. Et quand bien elle se perdra , y ayant fait vostre deuoir , croyez qu'alors Dieu y a mis la main. Il faut tousiours tanter ; car i'ay veu souuent perdre ce qu'on n'eust iamais pensé , & sauuer tel qu'on tenoit pour perdu. Si vous y mourez , vous ne vous

de shonnorerez ny vostre posterité : & si vous enterrerez avec vous vne immortelle reputation : qu'est tout ce que les hommes , qui portent les armes doiuent desirer. Car l'homme qui a peur de mourir , ne doit iamais aller à la guerre ; puis qu'au monde il y a tant d'autres exercices , où l'homme peut applicquer son esprit & son entendement , mesmement en ce Royaume de France , où il y a tant d'ordres , soit de iustice , soit des finances , & trop pour le bien du Roy & de son estat. Car tant de belle ieunesse vit inutile , laquelle seroit propre à porter les armes. Entrant quelquefois aux Parlemens de Thoulouse & de Bourdeaus , depuis que ie fus Lieutenant de Roy en Guyenne , ie me suis cent fois estonné , comme il estoit possible , que tant de ieunes hommes s'amussent ainsi dans vn palais , veu que ordinairement le sang boult à la ieunesse. Je croy que ce n'est que quelque accoustumance. Et le Roy ne scauroit mieux faire , que de chasser ces gens de là , & les accoustumer aux armes. Et pour retourner à vous , qui commandez dans les places , & vous , qui vous y voulez

Homme qui a peur de mourir ne doit aller à la guerre.

Advis du sieur de Montluc.

enfermer, si vous craignez tant la mort, n'y allez pas, combien que ce soit vne folie de la craindre. Ceux qui soufflent les charbons en leurs maisons n'en sont pas plus exempts que les autres. Et ne sçay pas quel choix il y a de mourir d'une pierre dans les reins, ou d'une bille par la teste. Si Dieu me donnoit le choix, ie n'aurois pas grand' peine de le prendre.

Sur tous, mes compagnons, il faut auoir l'esprit rendu à espier ce que vostre ennemy peut faire : & iouer deux rolles, disant à par vous, Si i'estois l'assaillant, que ferois-ie ? par quel costé pourrois-ie entreprendre : car croyez que le plus souuent vostre iugement & celuy de vostre ennemy se rencontrent. Communiquez-en à ceux que vous auez cognu personnes d'entendement, tantost en commun, afin de ne mettre personne en ialousie, & le plus souuent en priué. Que si vous vous trouuez sous vne nation, où il faille manger du chou, & que vous ne soyez le plus fort, composez vous selon leurs humeurs. Mordez vous la langue plustost que trop parler. Ramenez les par douceur & courtoisie : & sur tout monstrez leur le

chemin lors qu'il faudra partir. Car si vous, monsieur le Gouverneur, voulez viure à chere ouuerte, & cependant retrancher le manger des autres, vous tirerez sur vous la hayne de vos capitaines & soldats. Il est raisonnable que vous, qui auez plus d'honneur, ayez plus de part à la peine.

Le vous veux aduertir d'une autre chose, c'est que lors que l'extremité ^{Le Gouverneur se doit} vous pressera, vous ne demeuriez gueres ^{faire} enfermé en vostre cabinet : mais ^{vostre} montrez vous aux capitaines & soldats, voire au peuple, avec vn visage assuré. Vostre seule presence leur redoublera le cœur. J'ay cognu en mon temps prou de Lieutenans de Roy, qui esloignoient d'eux les gentils-hommes, pour les faire attendre quelquefois trop en leurs salles, & ne parler à eux. Le Gentil-homme veut estre carressé, mesmement le Gascon. Et cependant ceux-là font les empressez. l'en ay cognu vn, vne fois en ma vie, parce qu'il auoit de tres-belles parties ie ne le veux nommer, car nul n'est parfait au monde. Celuy-là deux heures du iour s'enfermoit dans son cabinet, feignant faire quelque despesche d'importance : mais c'estoit pour lire

Rolland le Furieux en Italien , son secretaire même nous le disoit. Ce qui nous faisoit despiter. Car cependant nous estions à arpenter sa salle ou sa cour. N'en faites pas ainsi. Vos heures de plaisir doiuent estre à vous promener sur les ramparts , visiter vos magasins , & regarder si rien vous deffaut.

*Faute du
Sieur de
Montluc.*

Si vous vous trouuez en lieu , où vous soyiez pressé , n'oubliez à vous seruir du moyen que ie tins pour me deffaire des Allemans , & prenez exemple à ma faute : car ie tarday trop : mais ie pensois tousiours , que le Marquis me voulust forcer par l'espée , & non par la faim. Mais il fust aussi fin que moy. Que si vous vous doubtez de quelque trahison , & que vous n'en puissiez sçauoir le fons , faictes vous donner des aduis supposez , & sans nommer personne , dictez que vous estes aduerty , qu'il y a entreprise sur vous , & que vous estes sur le point de la descouurir , feignez aussi auoir quelque intelligence en l'armée de vostre ennemy , encores que vous n'en ayez pas : car ce sera vne contremine. Je ne vous diray que ce mot , que vous vous representiez ,

*Ruses
d'un gon-
uerneur.*

& la bonne grace de vostre Prince ,
 & son inimitié : car vous auez le choix ,
 Elle ne s'efface pas comme la nostre .
 Les Roys ont autre cœur , que nous .
 Ils ne pardonnent gueres à ceux qui
 leur font perdre quelque chose : car
 ils veulent tousiours gagner . Quel
 mauuais visage eust ce braue Seigneur
 de Lautrec à son retour de Milan ?
 & Dieu sçait s'il en estoit cause . Il
 souloit dire , que ce fust le plus grand
 ennuy , qu'il eust de sa vie . Souffrez
 donques toutes les extremitez . N'ou-
 bliez rien de ce que doit faire vn hom-
 me de bien . Je sçay bien , qu'il faut
 perdre , qu'il faut gagner , & n'y a
 rien d'imprenable . Mais desirez cent
 mille fois plustost la mort , si tous
 moyens ne vous deffaillent , que dire
 cè meschant & vilain mot , *Je la*
rends.

Monsieur de Stroffi me presta yne
 gallere pour me ramener en France ,
 & enuoya vn sien parent , ieune hom-
 me de vingts ans , cheualier de saint
 Iean , à Ciuitauechia , pour l'appres-
 ter : & voulust , que le cheualier mes-
 me m'amenast à Marseille : le Mer- *Le fleur*
 credy matin ie prins la poste & vins *de Mont-*
 à Rome , où i'arriuay enuiron les qua- *me. luc à Ro-*

tre heures apres midy , & fit aller les capitaines Luffan , Blacon , & S. Auban , m'attendre à Ciuitauechia : car monsieur de Strossi leur donna congé pour quatre mois. Les autres demurerent avec ledit sieur : monsieur le Cardinal d'Armaignac me logea : & fus aussi bien reçu de tous les ministres du Roy , que gentil-homme scauroit estre. Ils auoient desia entendu ma sortie : car le Marquis l'auoit mandé par vn courrier , à son frere , monsieur le Cardinal. I'y trouuay monsieur le Cardinal de Guise , & monsieur le Duc de Ferrare , pere de cestuy-cy , estant là encores depuis la creation du Pape Marcel. Sa Sainteté demanda à monsieur le Cardinal de Guise, si j'estois arriué, comme l'on luy auoit dit : il luy dit que ouy. Et alors il le pria de me faire venir deuant luy , car il auoit grande enuie de me veoir. Et monsieur le Cardinal me trouua pres le logis de monsieur d'Auanson Ambassadeur , lequel me dit que i'allasse faire la reuerence à sa Sainteté, qui auoit enuie de me veoir. Monsieur d'Auanson me presta son coche. Je trouuay le Pape levé sur vne chaire pres son lit , si mal , qu'à peine

pouuoit-il gueres parler. Mais nonobstant il me fit fort bon accueil. Je luy dis que ie ne le voulois importuner de parolles, mais que i'esperois que Dieu luy enuoyeroit la santé dans deux ou trois iours, & qu'apres ie luy viendrois rendre compte, comme les choses estoient passées à Sienne, il me dit, qu'il en estoit bien estonné : mais qu'il seroit encores bien aise de l'entendre de moy ; & me dit ces mots, Que ie pouuois dire, que iamais homme de quelque nation qu'il fust, n'auoit eu tant de credit, ny n'auoit encores auecques les Siennes, que moy. Là ie prins congé de luy, pour ne le fascher : & trouuay monsieur le Cardinal de Guise au logis de monsieur d'Auanson auquel ie dis, qu'ils pouuoient bien rentrer au conclaue pour faire vn autre Pape : car celuy là ne seroit pas en vie le lendemain au soir, comme il fust vray. Car le lendemain enuiron vespres il trespassa : & le iour apres ie prins congé de tous, & m'en allay à Ciuitauechia, qui fut vn Vendredy : & le Samedy à la pointe du iour ie m'embarquay. Les pompes, les plaisirs, les delices, la curiosité de ceste ville,

*Mort du
Pape
Marcel.*

ne me peust arrester vn iour , pensant que peult estre ailleurs ie pourrois faire seruice à nostre maistre. Vne chose veux- ie dire , encore qu'elle soit à ma louange , qu'allant par les rues , & allant au chasteau saint Ange , tout le monde couroit aux fenestres , & sur les portes , pour veoir celuy , qui auoit si longuement deffendu Sienné. Cela ne me faisoit , que d'autant plus esleuer le cœur , pour acquerir de l'honneur. Et encore que ie n'eusse pas presque d'argent pour m'en retourner , si me sembloit-il , que i'estois plus riche , que Seigneur de France.

Or nous fismes voile enuiron la pointe du iour , & eusmes aussi bon vent , que nous l'eussions sçeu desirer. Et vinsmes à Capocorée sur l'entrée de la nuit. Là donnasmes sonde , & deux heures deuant iour nous passasmes le destroit , qui est entre la Corce & la Sardaigne : & fusmes à Boniface , où estoit monsieur de la Molle , vers les neuf heures du matin. I'auois sçeu à Ciuitauechia , que le Prince d'Orie estoit party deuers Piombin avec trois ou quatre mil soldats , qu'il auoit embarquez dans cinquante deux gal-
leres :

leres : & qu'il alloit pour combattre ^{Le sieur} monsieur de Termes, qui battoit Cal- ^{de Ter-} ^{mes de-} ^{nant Ca-} ^{luy.} wy. Ce qui fust cause que ie passay à Boniface, pour en aduertir ledit Sieur de la Molle. Lequel incontinent despescha vers ledit Sieur si à propos, qu'à peine peut il estre leué assez à temps, qu'il n'y fust surprins : & fust contrainct, comme il me dit depuis, de mettre trois canons dans la mer, lesquels depuis il retourna pescher. le luy fis là vn bon tour, & vn bon seruice à mon maistre. Vous qui por- ^{Bon adl-} ^{nus à} ^{ceux qui} ^{desirent} ^{bien ser-} ^{uir leur} ^{Roy.} tez les armes, & qui voulez bien seruir vos Princes, ayez tousiours l'œil à ce qui les conserue, pour donner aduis de ce que vous iugez propre pour leur seruice. l'en ay veu de si bons amis, qui s'eslouissoient de la perte de leurs compagnons, pour penser augmenter leur gloire de leur honte. le n'ay iamais fait cela, ny ne le voudrois faire au plus grand ennemy, que i'ay au monde. l'en pourrois bien dire de grands & notables exemples, mais ic les laisse pour reuenir à mon propos. Le Baron de la Garde estoit aussi en vn port de mer, pres du lieu, où estoit monsieur de Termes: il fut aduertty promptement,

que l'armée du Prince d'Orie estoit en mer : mais il ne sçauoit de quel costé. Si est-ce , que par opinion il se leua promptement tenant la routte de Marseille , qui fust cause de la saluation de monsieur de Termes : car comme le Prince d'Orie pensoit surprendre le Baron de la Garde à ce port de mer , où il estoit , il fust aduertý qu'il estoit parry , il n'y auoit pas cinq ou six heures , ce qui l'occasionna de le suyure , tenant mesme route. Cela estoit le Samedy mesmes que i'auois eu ce bon vent : & le suyuit iusques aux isles Dieres. Le Baron sans s'arrester vogua vers Marseille : car s'il se fust arresté aux isles , il estoit trouffé , d'autant qu'il n'auoit que quatorze ou quinze galleres. Je me despartis de monsieur de la Molle le Dimanche enuiron dix heures : & tout le iour ie ne peüs faire chemin , pource que le vent m'estoit contraire. Et enuiron deux heures auant iour le mesme vent qui auoit couru le Samedy , retourna : & nous mismes 'en chemin , qui estoit le Lundy.

Or sur la pointe du iour , ie dis au cheuallier , s'il auoit plus grand voiles , que celle-là. Il me dit , que c'estoit

la plus grande, s'enquérant alors pour-
quoy ie le demandois, si ie vouldrois
faire plus grand' diligence, ie luy dis,
que ouy. Et tout incontinent il mist
vne voile sur la courcies pres la poup-
pe: & sur la pointe du iour il suruint
vn brouillard, qui dura iusques à ce
que le soleil fut haut, & commença
le brouillard à passer. Et alors la garde
de la gabie commença à crier velle,
velle: bien tost apres commence à
crier, gallere, gallere. Alors le che-
ualier me dist, que ce ne pouuoit
estre autre, que le Prince d'Orie, ou
le Baron de la Gardé. Et tout à vn
coup le brouillard s'abbatist: & nous
trouuâmes au milieu de cinquante
deux galleres, quatorze qui s'estoient
departis de la troupe, prenoient le
chemin vers la Sardaigne, & nous fus-
mes au milieu. Tout le monde com-
mença à se desesperer dans la gallere.
Les pilottes vouloient gaigner la coste
de barbarie, pour nous sauuer, le
Comite n'estoit pas de cest aduis: ains
que nous deuions tirer outre à force
de rames & de voiles. Saint Auban
& les autres capitaines auoient les
plus belles affres, que gens eurent
iamais: disant qu'apres estre sortis

*Cinquante
deux
galleres
du sieur
d'Orie.*

d'une si grande extremité , que d'un siege de Sienne , ils estoient sur le point d'estre reduits à ce malheur , de se veoir attachez à la cadene : que plustost , que se veoir reduits à ce malheur , il valoit mieux mourir les armes à la main. Quelque mine que ie fisse , ie n'estois gueres plus assuré : & eusse bien voulu estre à planter des choux. Tout à vn coup quatre des quatorze commencerent à tourner les voiles à nous , pour nous donner dessus : & les autres amenerent iusques à la moitié de l'arbre , pour attendre ceux-cy. Et comme les quatre eurent haussé la voile pour venir sur nous à rame rancade , la pointe de leurs galleres fust à l'endroit de nostre fougon. Et pour ce que le cheuallier ne disoit mot , & que tout le monde crioit dans la gal- lere , avec vne miserable confusion , ie luy dis , O cheuallier , il semble que vous vous perdez. Vous avez esté nour- ry avecques vn des vaillans hommes , qui iamais monta sur la mer , qu'estoit le Prieur de Capue. Alors il me res- pondit , *no me perdo , no me perdo per Dio : mas ia gardo la mie.* Les galleres ennemies cependant vindrent à vne portée d'arquebuzade de nous , pour

nous inuestir. Et lors le cheuallien allant de poupe en prouë accourage tout le monde, faisant tirer à voile rancade, tirant tant que nous pouvions : de sorte, que quand ils nous cuiderent inuestir, nous fumes plus de cinquante pas deuant eux, & leur commençâmes à tirer arquebuzades. Ils nous suyurent environ mil pas : & à cause de ces trois voiles que nous auions, avec la peur qui nous donnoit des aïles, il nous sembloit, que nostre gallere volloit deuant les leurs : de façon que tout à vn coup ils hauserent les armes. Et nos mariniers lors à belles iniures firent à qui mieux mieux. Ainsi nous nous sauuâmes en despit d'eux, par la grand' diligence de nos gens. Et pource que nous n'eûmes pas de vent vers le soir, qui nous commença vn peu à changer, ne peûmes estre à Marseille iusques au Mardy à souper. Et trouuay monsieur le Comte de Tande, madame la Comtesse, & le Baron de la Garde qui soupoient au iardin de monsieur de Saint Blancart. Lesquels furent tous esbahis de me voir, ayant fait estat que i'estois mort, & Sienne saccagée & bruslée. Car ils sçauoient nouuel-

les, estant en Corsegue de iour à autre, de la Romaine, & que i'estois à l'extremité, sans esperance d'auoir jamais composition : & tenoit toujours le Baron de la Garde ceste opinion, quand il estoit auecques Monsieur de Termes en Corsegue, & à Marseille, lors qu'il fust arriué, & que ie iouërois à la desesperade sur la sortie, si le Marquis ne nous faisoit telle composition, que ie voudrois. Autres disoient, que i'auois perdu l'entendement, & que Dieu me vouloit punir de ma trop grande temerité & folie. Ils parloient de moy, ainsi que i'entray dans le iardin. Ils ne voulurent que ie leur disse rien, iusques à ce que i'eusse soupé : car ils auoient presque acheué. l'eus bien tost fait : car il m'estoit deffendu de manger

Ceux qui sortent d'un siege ne doivent guerres manger.

guerres apres auoir tant ieusné : & croy que cela fust cause de la mort de plusieurs, apres estre sortis : car il faut peu à peu remettre nature. Apres ie leur contay tout de point en point comme i'auois fait. Ils tindrent cela pour vne chose estrange. Le Baron se trouua fort esbahy, quand ie luy dis que le Prince d'Orléans, l'auoit suivy iusques aux isles Dieres : & re-

mercioit Dieu de ce qu'il n'auoit creu aucuns de sa troupe , qui vouloient qu'il donnast sonde aux isles , & tint monsieur de Termes pour perdu , à tout le moins son artillerie : mais ie luy dis , que sur ma relation monsieur de la Molle auoit enuoyé à toute diligence vers luy pour l'aduertir. Je despeschay le lendemain matin le Sieur de Lecussan en poste deuers le Roy , pour luy donner aduis de mon arriuée : car monsieur le Comte me dit , que sa Maiesté estoit fort mal contente de moy , de ce que ie m'estois laissé re-
Le Roy
mal con-
tent du
sieur de
Montluc.
duire au dernier morceau , & qu'il n'en pouuoit esperer , que la pertemienne , & la ruine de la cité , d'où dependoit toute sa reputation en Italie. Voyez les dangers qu'on court de seruir les Princes. Il n'y a ordre ; ils sont nez pour commander , & nous pour seruir & obeir : & Dieu sçait si i'auois occasion de me plaindre d'auoir esté ainsi abandonné & mis en proye. Mais c'est tout un. Il leur semble , qu'eneores ce nous est trop d'honneur de mourir pour leurs querelles. Le Baron me pressa fort d'y despescher , & fit promettre au Sieur de Lecussan, qu'il courroit nuit & iour. Ce qu'il fist. Je

218 *Comm. de M. B. de Montluc,*
demeuray avec eux iufques au Ven-
dredy matin , que ie prins la poſte :
& arriuay à Sainct Mathurin le neu-
ſieſme ou dixieſme iour de May , où
ie trouuay ledit Sieur de Lecuffan ,
qui m'attendoit pour me dire la gran-
de ioye , que le Roy auoit eüe quand il
luy euſt le tout raconté , ſ'eſmerveil-
lant ſa Maieſté de ma fortune ; & di-
ſoit à tout le monde , qu'il croyoit ,
que i'eſtois le plus heureux homme du
monde , apres vn tel & ſi long ſiege ;
ſans eſperance de ſecours , eſtre for-
ty ſi honnorablement , ayant affaire
non ſeulement à l'Empereur , mais
auſſi au Duc de Florence , qui deſiroit
ſe venger des Siennes. Il tenoit pour
vn grand heur l'eſcapade que i'auois
faite ſur la mer , des pattes du Prince
d'Oric. Le lendemain matin ie fus au
leuer de monsieur de Guiſe , qui ne ſe
pouuoit ſaouler de m'embraffer : &
m'amena en la chambre du Roy : le-
quel eſtoit encores au lit , toutesfois
eſueillé. Et à l'entrée de la chambre il
commença à crier tout haut , me re-
nant par la main , Sire , voicy voſtre
homme perdu. Et alors ie m'appro-
chay pour luy baiſer les mains. Il
m'embralla de tous ſes deux bras : &
me

*Le ſieur
de Mont-
luc arri-
ué à la
Cour.*

me tint la teste contre la poictrine presque autant comme on demeure-
roit à dire vn Parynostre, me disant
par deux fois, en me tenant de ceste
forte : Hé monsieur de Montluc vous
soyez le bien venu. le ne vous pen-
sois iamais veoir. Alors ie luy dis,
que Dieu m'auoit conserué pour luy
faire encores en ma vie vn bon ser-
uice. Il me dit, qu'il le croyoit : &
estoit bien asseuré, que pour ce faire,
ie n'y espargnerois ma vie : & me
retourna encores r'embrasser, puis se
leua. Ie me retiray au logis, que le
Mareschal des logis auoit baillé audit
Sieur de Lecussan par le commande-
ment du Roy mesmes, aussi contant
du bon visage de mon maistre, com-
me s'il m'eust donné quelque riche
present : car i'ay esté tousiours glo-
rieux : aussi suis-ie Gascon. Cela seul
estoit bastant pour me faire passer tou-
tes impossibilitez. Monsieur le Car-
dinal de Lorraine, monsieur le Con-
nestable estoient pour lors à Ardres,
traictant quelque paix entre l'Empe-
reur & le Roy.

*Le Gascon
Glorieux.*

Après que sa Maiesté eust disné,
vers vne heure apres midy, il se re-
tira dans la gallerie, monsieur de Guise

seulement avec luy. Il me fit appeler. Monsieur de Guise ferma la porte apres que ie fus entré. Lors il voulut, que ie luy rendisse compte par le menu de ce qui s'estoit passé durant le siege, depuis le premier iour, que i'entray dans Sienné, iusques au dernier, tellement que le propos en dura si longuement, que les capitaines, qui estoient venus avecques moy, qui estoient demeurez sur la terrasse, me dirent, qu'ils auoient ouy sonner l'orloge cinq fois. Il print vn grandissime plaisir au retranchement du pain, & de la sorte que i'en auois vû, & des remonstrances qu'auois faites aux capitaines & au Senat. Print aussi grand plaisir à la deliberation, que i'auois prins de leur donner la bataille dans la ville, & sur tout à l'ordre que i'auois fait, duquel il me souuenoit beaucoup mieux lors qu'à present, car il fut imprimé en Italie. Et la derniere fois, que ie suis retourné de la Tuscané, le Duc d'Vrbain me dit à Pesero, qu'il l'auoit; & que iamais n'auoit trouué chose, qui plus luy pleust, que celle-là. Sa Maïesté voulut aussi, que ie le missé par escrit. Il en fit donner la coppie à plusieurs

*Le sieur
de Mont-
luc contre
au Roy de
sa char-
ge.*

Gouverneurs , & me souuent bien qu'il commanda qu'on l'enuoyast à Mariembourg , où monsieur le Marechal de Cossé estoit , ou bien monsieur de Fumel. Il eust grand pitié , quand il entendist le fait des bouches inutiles. Et sur la fin il me demanda deux choses : la premiere comme i'auois peu faire d'accorder les quatre parts & nations, ennemis mortels les vns des autres. Car tous generallement , comme l'on luy auoit dit , s'estoient comportez si bien les vns avec les autres sans desordre , qu'il n'estoit possible de mieux : ayant passé Espagnols & Flamans avec fauf-conduit. Ce qu'on tenoit à chose miraculeuse , comme faisoit bien l'Empereur mesmes , s'estonnant que i'eusse peu accommoder ces gens-là de ceste sorte. Et des Italiens mesmes , qui venoient d'Italie , luy en faisoient le recit , comme d'une chose non ouye. Alors ie luy respondis , que c'estoit vne chose , que i'auois trouuée facile. Et comme ie le vis affectionné à la vouloir entendre cognoissant qu'il prenoit plaisir d'en ouyr conter , ie luy dis , que ie m'en estois allé vn Samedi au marché , & qu'en présence de tout

*Demande
du Roy.*

*Plaisante
Responce
du sieur
de Mont-
luc.*

le monde i'auois achepté vn sac & vne petite corde pour lier la bouche d'iceluy, ensemble vn fagot, ayant prins & chargé tout sur le col, à la veuë d'vn chacun; & comme ie fus à ma chambre, ie demanday du feu pour allumer le fagot: & apres ie prins le sac, & là ie mis dedans toute mon ambition, toute mon auarice, mes haines particulieres, ma paillardise, ma gourmandise, ma paresse, ma partialité, mon enuie, & mes particularitez, & toutes mes humeurs de Gasconne, bref, tout ce que ie peus penser, qui me pourroit nuire à considerer tout ce qu'il me falloit faire pour son seruice: Puis apres ie liay fort la bouche du sac avec la corde, afin que rien n'en sortist, & mis tout cela dans le feu: Et alors ie me trouuay net de toutes choses, qui me pouuoient empescher en tout ce qu'il falloit que ie fisse, pour le seruice de sa Maieité. Et si dis que tous les ministres, à qui il bailloit les charges, vouloient faire de ceste sorte qu'il n'atteindroit pas à ce que Dieu a reserué pour soy, qui est le Ciel: mais si feroit bien à tout ce que Dieu a fait sur la terre, & mis en la puissance des

hommes. Car mon esprit estoit toujours demeuré libre, sans qu'aucune chose m'empeschast à considérer ce qu'il me falloit faire, pour venir à bout de mon dessein, qui estoit de ne sortir jamais de là, qu'avecques le dernier morceau en la bouche. Et veux dire que tous ceux qui se despouilleront & bruseront ce que j'ay dit cy-dessus, que Dieu assistera toujours avec eux : & l'ayant ainsi favorable, l'homme ne peut faillir de faire ce qu'il voudra. Car Dieu demeure toujours avec ceux-là : & au contraire fuit ceux qui ne seruent leur maistre de ceste sorte. Car ils faussent tous le serment qu'ils ont fait, ayant iuré de le servir loyalement & fidellement. Ce que l'on ne peut faire estant garny & plein de tous ces vices & fautes. Sa Maïesté se print à rire : me commanda de dire la verité, & ne luy mentir point. Je luy dis, que ie ne luy mentirois non plus qu'à Dieu. Il me demanda, si monsieur de Strossi me pouvoit secourir : Car ses ministres de Rome luy auoient mandé plusieurs fois, qu'il le pouvoit faire, & qu'il n'auoit tenu qu'à luy, que ie ne fusse secouru. Alors ie luy respon-

*Autre de-
mande
du Roy.*

224 *Comm. de M. B. de Montluc,*

dis, qu'il me demandoit vne chose, qu'il sçauoit mieux que moy. Surquoy il me dit, que ce ne pouuoit estre : car il n'estoit pas là où luy & moy estions. Lors ie luy dis, Vous autres Roys & Princes, auez les oreilles si longues, que vous entendez tout ce qui se fait, encores que vous en foyez à cent lieues : toutesfois ie luy dis que sa Maiesté estant engagée en Escosse, à Calais, à Mariembourg, & autres chasteaux voisins, à Mets, en Piedmont, en Corseque, elle deuoit mieux sçauoir que moy, si apres auoir fourni à tout ce qui estoit besoin en ces lieux là où il estoit engagé, il pouuoit enuoyer argent audit Seigneur de Strossi, pour faire vne leuée de gent de pied & de cheval, pour combattre vne si grande force que le Marquis auoit deuant Sienné : & s'il ne l'auoit, en quelle sorte vouloit-il, que monsieur de Strossi me peut secourir : lequel n'auoit pas vn homme pour respondre aux Espagnols, & Allemans. D'Italiens il n'en eust trouué que prou : mais cela n'estoit pas ieu parti : que monsieur de Strossi estoit plein de bonne volonté, mais qu'on ne peut voler sans ailes : que

*Le fleur
de Mont-
luc souf-
fient mon-
sieur de
Strossi.*

par trois fois il auoit couru beaucoup d'hazard , pour son seruice : dequoy ie luy fis le conte. Alors la Maiefté me dist que ma responce l'auoit contenté & satisfaire , & qu'il croyoit ledit Seigneur de Strossi estre son seruiteur , & trop homme de bien , pour tenir à luy : & s'excusa grandement à moy de ce qu'estant engagé en tant de lieux , il ne luy auoit esté possible d'enuoyer gens en Italie , audit Sieur de Strossi , qui fussent esté assez forts pour leuer le siege , & combattre le Marquis. Alors ie luy dis , Or doncques , Sire , ne vous en faut prendre à monsieur de Strossi , ny à vous auec. Car l'un & l'autre auez fait tout ce qui estoit en vostre puissance : mais cela vous aduifera vn'autre fois à pouruoir mieux à vos affaires. C'estoit vne charité qu'on prestoit audit Sieur de Strossi , qui estoit autant picqué & plus que le Roy , pour le fait de Siennne , pour la hayne qu'il portoit au Duc de Florence. Apres cela il sortist , & s'en alla trouuer la Roÿne , & Madame de Sauoye , qui est de present : & leur compta ce que ie luy auois dit , principalement de monsieur de Strossi. Dequoy la Roÿne fust tres-

aïse : & le lendemain me fist cest honneur de me remercier du bon office d'amy, que j'auois fait audit sieur de Strossi, qui luy appartenoit. Je n'auois garde de faire autrement : car outre que i'eusse menty, i'honorerois trop ledit Seigneur de Strossi. Il m'aimoit & estimoit plus qu'homme, qui fortifist iamais de Gascongne.

*Madame
de Valen-
tinois.*

Cecy fust fait le Lundy, & le Mardy Madame de Valentinois me dist, qu'elle n'auoit iamais veu reuenir homme d'une charge, dont le Roy fust plus content & satisfait que de moy & qu'il me louoit grandement. Je ne scay si elle le disoit pour me flatter : mais elle le scauoit mieux que tout autre : car elle auoit fort gaigné le cœur du Roy nostre maistre : elle dit, que i'estois bienheureux. Comme ie parlois avec elle, le Roy arriua, & me remit encores sur quelques propos de mon voyage. Or auois-je la patente & declaration, que les Siennois m'auoient donnée, scellée de leur grand seau, declarant que ie n'auois iamais voulu consentir à la reddition de Sienne, ny capituler au nom du Roy : mais aussi qu'ils m'appeloient en tesmoing, s'ils auoient iamais voulu en-

tendre à aucune capitulation, iusques à ce qu'ils s'estoient veus reduicts à toute extremité, & au dernier morceau de pain. Sa Maiesté print la partante, & la leur : & apres me demanda, pourquoy ie n'auois voulu capituler pour moy & pour les soldats : & qu'il trouuoit estrange, que le Marquis ne m'eust deffait à la sortie. Alors ie luy respondis, que c'estoit pour deux raisons : l'une que i'auois prins vne resolution de ne rendre i'amaïs place, ains mourir plustost : & que le nom de Montluc, pour moy, ne se trouueroit iamais par escrit à rendre ny capituler, ne m'estant iamais mis dans place pour la rendre, ains pour la deffendre, ou y mourir, comme i'auois mandé au Marquis par le Seigneur Cornelio, & le capitaine Charry ; & aussi pource que si sa Maiesté, ou vn qui viendroit apres luy, venoit à reconquerir Sienne, & que les Siennois se voulussent aider de la protection, en quoy ils s'estoient mis, qu'il demeurast en cela à sa discretion & liberté. Car il n'auoit plus puissance de dire, que son Lieutenant, qui estoit Montluc, auoit consenty à leur reddition, estant signé en leur capitula-

*Resolution
du
seigneur de
Montluc.*

tion , & qu'il ne deuoit point quitter sa fortune , ny celle de ceux qui viendroient apres luy à la Couronne de France. Les fortunes de la guerre sont diuerfes & variables. Milan & Naples ont esté deux & trois fois à nous. Sienné , Sire , le sera peut estre encores. Je n'ay rien fait , qui vous puisse preiudicier. Il trouua ma raison si bonne , qu'il en demeura fort content , & me commanda de faire mettre la patente dans mes papiers : & garder qu'elle ne se perdist iamais. Madame de Valentinois luy respondit , que les archiues d'un pauvre Gentil-homme n'estoient pas si asseurez , que le Thresor d'un Roy , & que cela luy estoit de si grande consequence , qu'il deuoit commander estre mis dans le sien. Il me la print de ma main , & la bailla à un sien valet de chambre ou bien de Madame de Valentinois , pour la donner à monsieur le Garde des Sceaux , qui depuis a esté monsieur le Cardinal de Sens : & luy commanda qu'il la mist en son thresor , où sont tous les titres du Roy. Or de cecy ne peut auoir que seize ou dix-sept ans , s'il plaisoit au Roy son fils qui regne à present , de commander à monsieur de

Fizes, qui estoit pour lors Secretaire dudit Sieur Cardinal, qu'il fit chercher la patante, ie m'assure qu'elle se trouuera, & en voudrois auoir donné cinq cens escus d'un double, pour laisser memoire de moy, & l'insérer dans ce liure. Car cela tesmoignera, que ie suis sorti hors de Sienn sans capitulation aucune, enseignes déployées, les armes sur le col, & tabourin sonnant. Ce qui ne se trouuera en liure queleconque, & que iamais homme aye fait vn pareil traict. De sorte qu'il ne faut trouuer estrange, si ie desire tant d'en auoir vn double. Il ne faut pas que le Roy mesprise tant cela, qu'il soit hors d'esperance, qu'il ne s'en puisse seruir quelque fois. Sa Maieité doit estre curieuse de la faire chercher plustost que moy. Il y a plus d'interest.

Le jour apres, qui fut le Mercredy au soir, monsieur de Guise me dit, ^{*Le sieur de Mont-luc fait Chevalier de l'Ordre.*} que le Roy s'estoit resolu de me bailler le lendemain l'Ordre, qui estoit en ce temps-là, chose si digne & recherchée, que le plus grand Prince de France ne se fut tenu pour content, s'il ne l'eust eu : & eust mieux aimé, que le Roy ne luy fit iamais aucun

bien. Parce que c'estoit vne marque d'honneur qui n'estoit pas profanée, comme il est à present. Le lendemain qui estoit le leudy matin, le Roy m'en honnora, & apres disner ie luy demanday congé pour m'aller mettre en ordre, & seiourner vn peu à Paris : car i'estois tout deschiré & rompu pour vn nouveau Cheualier de l'Ordre. Ce qu'il m'accorda, & me donna auant que je partisse, trois mil francs de pension prins à l'espargne, trois mil liures de rente sur son domaine, où la Comté de Guate, où i'ay partie de mon bien, estoit comprinse. Bregeyrac faisoit le reste. Je iouys deux ans de la Comté, mais non de Bregeyrac, pource qu'il estoit hypothéqué ailleurs : & ie desirois fort trouuer les moyens de le desfangager, à cause que monsieur de Vallence mon frere y auoit vn Prieuré : & faisoit estat de demeurer là, plus qu'ailleurs. L'eusse bien empesché ce que depuis s'est monopolé en ce lieu là. Sa Maiesté me donna aussi deux mil escus argent comptant : & encores me dit, que ie luy demandasse quelque autre chose, qui me feroit besoin. Je luy demanday deux places de Conseillers au

*Recom-
penses du
Roy fai-
tes au
sieur de
Montluc.*

Parlement de Toulouse , pour ayder à payer le mariage de ma fille , que monsieur de Fontenilles a espousée , m'ayant mandé monsieur de Valence de Paris que ie luy demandasse cela , dont ie retirerois plustost argent , que d'autre chose. Lesquels sadite Maieité me donna : & de cest argent ie mariay madite fille avec quelque peu d'autre , que ma femme auoit. Sadite Maieité me promist la premiere compagnie de gendarmes , qui vacqueroit. Je n'eus pas la premiere , ny la seconde , mais i'eus la troisieme. Car les Roys promettent tant qu'il n'est pas possible qu'ils trouuent tout. Cecy aduint apres mon retour de Montalain , à la seconde fois qu'il m'enuoya par de là : c'estoit la compagnie de monsieur de la Guishe. Voylà les biens faits , que ieus du Roy pour lors , ^{Bon naturel du} Roy Hen² qui ne furent pas petits. En somme , i'eus ce que ie demanday. Et depuis la mort de ce bon Prince mon maistre , i'ay souhaitté la mienne cent fois , veu les grandes trauerses , que l'on m'a donné. Il n'eust esté en la puissance des hommes de me les donner , s'il fust en vie : car il n'oublioit iamais les ser- uices que l'on lui faisoit , tant petits

232 *Comm. de M. B. de Montluc,*
fussent-ils: & n'estoit en la puissance
des hommes de luy oster la bonne opi-
nion, qu'il auoit des personnes, quand
ils luy faisoient seruice. Et au con-
traire, quand un homme auoit fait
quelque chose mal à propos en son ser-
uice, quelque bon visage qu'il fir, pour
complaire à ceux, qui luy vouloient
oster la mauuaise opinion qu'il en auoit
pris, cela ne luy partoit iamais du
cœur, comme monsieur le Marechal
de S. André m'a plusieurs fois dit, &
déclaré sa complexion. Il estoit fort

*Le Ma-
reschal de
S. André
fort priué
du Roy
Henry.* son priué, & le cognoissoit tres-bien.
Or la Maiesté vint à Paris cinq ou six
iours apres, auquel ie demanday con-
gé pour aller iusques chez moy pour
veoir ma famille, ce qu'il m'accorda
volontiers. Ie ne cacheray iamais les
biens & honneurs, que mes maistres
m'ont fait, car cela est à faire à un
cœur vilain & ingrat.





COMMENTAIRES
DE MESSIRE
BLAISE DE MONTLUC,
Mareschal de France.

LIVRE QUATRIEME.

A PEINE auois- ie detneuré
trois sepmaines à ma mai-
son , que la Majesté me de-
pescha yn courier, me man-
dant que ie l'allasse trouver là où il se-
roit , sans marchander ni attendre au-
tre commandement. Ce que ie fis in-
continent , n'ayant presque veu ma
maison , & mes amis : mais la gloire
de l'honneur est un poignant esguillon.
A mon arriuée la Maiesté me dit , Comman-
dement
du Roy
au sieur
de Mont-
luc. qu'il falloit , que ie m'en allasse en
Piedmont trouver monsieur le Mares-
chal de Brissac , lequel m'auoit enuoyé
demander , pour commander les gens

de pied , faisant estat , que pour secourir Saint Iago , où monsieur de Boninnet s'estoit enfermé , il luy faudroit donner une bataille. On me depescha deux iours apres que ie fus arriué , me monstrant le Roy beaucoup de signes d'amitié , & d'avoir agreable mon service. Je trouuay monsieur le Marechal de Brissac à Turin malade de la goutte : & le lendemain j'allay trouuer

Monsieur Daumalle le commande à l'armée. monsieur Daumalle , qui commandoit l'armée à Saint Valant pres Vulpian. Laquelle estoit composée de cinq mil hommes de pied , mil hommes d'armes , & douze cents cheuaux legers. Le Roy me donna à mon depart vn courfier des siens , qui estoit tres-bon. Je faisois venir mon train apres moy , car ie m'en allay en poste.

Le Sieur de Montluc recognoit Vulpian. Le mesme jour , que i'arriuay vers monsieur Daumalle , ie voulus aller

reconnoistre Vulpian , pour y mettre le siege : car le Duc d'Albe ayant mal fait ses besognes , auoit quitté S. Iago. Ledit Sieur Daumalle me presta un petit cheual gris. En plein iour i'allay reconnoistre la ville à moins de cinquante pas : car ie leur voulois monstrer que pour auoir veu ma femme , ie n'auois rien oublié de ce que ie soulois faire.

faire. Ceste recognoissance se fist à la veüe, & de plusieurs autres. Le luy en rendis si bon compte, qu'il trouua que du tout ie luy auois dit la vérité. Lendemain il mist partie de l'armée vers le chasteau, où les ennemis auoient fait un grand terre-plein enuironné d'un grand fossé, avec vne renaille qui couuroit le chasteau: & entre la renaille & le chasteau y auoit quatre vingt pas ou plus, & vne tranchée, qu'ils auoient faite encores au milieu: afin que s'ils perdoient la teste de ce grand bastion & renaille auant qu'ils fussent au chasteau, se peussent retirer à ceste tranchée. Monsieur Daumalle auoit pour lors pour Commissaires de l'artillerie ^{Ce siège fut en Septem- bre.} Duno & Balasergues: qui firent commencer les tranchées à plus de cinq cent pas de la ville, & trouuerent que la terre estoit pleine de petits cailloux, de sorte que cent hommes n'eussent pas fait en un iour vingt pas de tranchée: & amuserent deux iours ledit Sieur en ceste besogne. I'estois fort malcontent que nous ne faisions ce que ie voulois. A la fin monsieur Daumalle se resolut de veoir luy même ce que ie lui conseilloyis de faire: ^{Monsieur Daumalle va luy mesmes}

*reconoif-
tre.*

& allasmes à vne heure de nuict par le
costé du coing de la ville à main gau-
che & par derriere vne petite chap-
pelle, qui estoit à quinze ou vingt pas
de la contre-escarpe. Il ne mena hom-
me du monde avec luy que moy, &
Fequieres, qui depuis, à ce que i'ay
entendu, a tourné visage à la maison
de Guise, combien que ledit Seigneur
lui faisoit autant d'honneur ou plus,
qu'à gentil homme qui fut pres de luy.
Ledit Seigneur & moy marchasmes
par dessus la contre-escarpe & Feq-
nieres par dessous. Nous mesurions com-
bien de contre-escarpe nous falloir
coupper pour mettre l'artillerie sur le
bord du fossé, & voir aussi si le recul
du canon seroit veu de l'arquebuzerie
des ennemis, & nous aussi, si nous
logions contre la contre-escarpe. Nous
nous en allasmes par dessus icelle,
& tout le long des fossés plus de six
vingts pas, passasmes deux sentinelles
des leurs, sans qu'elles nous dissent
mot parlans à l'oreille: que si nous
eussions porté deux eschelles, il eust
fait tenter la fortune pour veoir ce
qu'il en fust advenu. Car elle se pre-
sente souvent sans y penser, & lors
que moins on y songe. Et quand se

vint à la troisieme, elle cria & esueilla toutes les autres, lesquelles à ce que ie pense dormoient: & ainsi ledit Seigneur & moy avec luy nous retirasmes vers la petite chappelle, beaucoup mieux accompagnez au retour qu'à l'aller, mais c'estoit de bonnes arquebuzades: & fusmes contraints nous ietter dans la chappelle, le derriere de laquelle Fequieres gagna. Or icelle chappelle estoit ouuerte deuers la ville: & là où la porte se tenoit, quand il y en auoit, c'estoit vn pillier de pierre carré de la grosseur d'un homme, qui n'eust pas esté gueres gros: & nous hastoient tant les arquebuzades, que monsieur Daumalle fut contraint se ietter tout en un coup derriere le pillier tout droit, & moy derriere luy, car toute la chappelle estoit ouuerte. Je n'ouys à ma vie de plus grandes arquebuzades, ie ne scay si c'estoit la peur. Il y auoit dequoy en auoir: car les balles presque tousiours touchoient le pillier duquel monsieur Daumalle se couuroit. Il me seruoit à moy de pauois, car ie lui tenois la teste & mon corps contre le sien. Ils nous tindrent là assiegez plus d'une grand' demy heure: & faut bien

*Danger
où mon-
sieur Dau-
malle &
le sieur de
Montluc
se trou-
uent.*

dire qu'ils nous auoient ouys , quand nous nous estions iettez dans la chappelle : nous les oyons crier *iuro à Dios ellos son en la capilla : io los è entendidos.* Monsieur Daumalle m'a depuis souvent fait le conte des belles affres que nous eufmes. Car ie croy que plus de cent arquebuziers se vindrent affuster pour nous tirer. Ils iettoient des brandons de pailles allumez dans le fossé. Nous voicy bien , dit-il , s'ils font une sortie , raisons nous monsieur , luy dis-ie , ceux de Lorraine ne sont pas si mal-heureux que d'estre pris en tapinois. Le droit de la guerre ne veut pas qu'ils sortent sans sçavoir que c'est. Nous auons icy vn bon bouclier Barsellonois. Les balles donnoient tousiours contre la pierre. Il nous seruoit bien de ferrer les fesses. Fequieres fit vn tour mal habille : car ne sçachant où nous estions , il siffoit comme pour nous appeller. Ie crois que cela les fist opiniastrer à tirer tant. Cependant l'alarme se donna par tout. A la fin ils se fascherent autant de tirer , comme nous d'auoir patience : puis sortifmes , & trouuafmes Fequieres derrière la chappelle qui auoit esté plus habille que nous , & là monsieur Daumalle

conclud , qu'il meneroit la nuit ensuyuant l'artillerie sur le bord du fossé , & toutes nos enseignes. Et par là ie gaignay la bataille contre les Commisaires de l'artillerie , qui disoient , que tout le monde y mourroit , & qu'il faudroit abandonner l'artillerie : & par bonne fortune arriua monsieur de Caillac. Le matin monsieur Daumalle luy conta tout ce que nous auions veu la nuit , moy present : & luy bailla Fequieres pour aller recognoistre par derriere la chappelle : car la nuit mesmes ledit Sieur ordonna deux enseignes , qui estoient loin de la chappelle , pour s'aller camper au derriere d'icelle : les assiégez firent là une incongruité : car ils ne se deuoient contenter de l'ouurrir , mais deuoient la raser. Et apres le retour de monsieur de Caillac , il fut de notre opinon. Monsieur Daumalle permist à monsieur de Caillac & à moy d'aller mener les pionniers couper la contre-escarpe : & ordonna que Duno & Balasergues meneroient l'artillerie apres nous : & fit faire vne gabionnade dans le pré à quarante ou cinquante pas de la contre-escarpe , pour mettre les poudres , & au point du iour nous eusmes couppé la contre-

240 *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Chipy
Maistre de
camp.*

escarpe, les canons placez, pour tirer : de sorte que la bouche du canon en-
troit dans le fossé. Commençant à
faire la batterie, monsieur de Bonniuet
alloit & venoit à la teste du bastion,
& là où monsieur Daumalle se re-
noit, aussi faisoit bien monsieur le
Mareschal de Cossé. Deux nuits,
deuant qu'on fist les tranchées à la
teste du bastion qui couuroit le cha-
teau, pour s'approcher du fossé, le
Baron de Chipy Maistre de camp fit
mettre en camisade ses soldats, & à
coup perdu se ietta dans le fossé pesle
mesle avec eux : & gaigna deux caze-
mattes, qui flancoient le fossé, &
tua ceux qui estoient dedans, car ils
ne se peurent retirer : & en mesme
instant monsieur Daumalle commanda
les ingenieurs, qu'ils fissent des minés à
la teste du bastion. Ce qu'ils firent,
& en firent trois. Monsieur de Cossé
couroit au bastion veoir si les mines
estoient prestes : & puis reuenoit à
monsieur Daumalle à la batterie que
nous faisons. Iusques icy ie n'ay peu
nommer monsieur d'Anguyen, mon-
sieur le Prince de Condé son frere, ny
monsieur de Nemours, pource qu'ils
y estoient pour leur plaisir, & n'y

*Trois
Princes
en ce sie-
ge.*

auoient point de charge , estant accourus de la Court au bruit d'une bataille , qu'on disoit se deuoir donner bientoſt : parce qu'on n'eust iamais pensé que le Duc d'Albe s'en fust retourné sans coup ferir. Ils ne s'abandonnerent iamais : & a l'assaut allerent ensemble , & monsieur de Bonniuet avec eux. Il vint plusieurs autres Seigneurs , entr'autres monsieur de Vantadour , de Lude , de Eausun , de Malicorne , de la Chasteneraye. Or les deux mines firent vn grand exploit : car elles renverserent presque toute la vouſte du bastion dans le fossé , & sur la grand' poussierre qui se fit , le Baron de Chipy , qui estoit Maître de camp , & tout les capitaines qu'il auoit avec luy sur la ruine , vindrent aux mains avec quatre vingts ou cent Espagnols , qui estoient entrez quatre ou cinq iours deuant , non sans perte de beaucoup des leurs à l'entrée , & bien deux ou trois cens dauantage : tous lesquels estoient hommes eſeus & choisis parmi toutes les compagnies Espagnoles. Et là y en mourut plus de quatre vingts : & leur gagnerent encores nos gens ceste tranchée , qu'ils auoient faite par le milieu , car ils se voulurent reti-

242 *Comm. de M. B. de Montlac,*

rer à ceste tranchée & les nostres les suivirent de si pres qu'ils y entrèrent aussi tost qu'eux. Ils se voulurent ietter fuyant droit au chasteau , celui qui le gardoit ne voulut pas abbatre le pont , & là furent acheuez de tuër. Et voilà le succès du bastion , qui fut bravement emporté. Là fut tué vn neveu du Duc d'Albe Cesar de Naples : entre les prisonniers le Sieur Sigismond de Gonsague , & le capitaine Lazare Lieutenant de la garde du Duc d'Albe , & plusieurs autres desquels ie n'ay pas retenu le nom. Il faut retourner à la bresche , qui n'estoit pas à la verité dire trop irraisonnable. Elle fut assaillie en mesme heure , que le bastion , ainsi le falloit-il faire. Et quoy que tous ces Princes & Seigneurs y fissent tres-bien leur deuoir , y estans montez pour donner courage aux soldats , si est-ce que les ennemis la defendirent fort bravement : & nous renuerserent bien battus. Là fut tué le Comte de Creance , & plusieurs autres luy tindrent compagnie. Sçachant l'effect que d'autre costé auoit esté fait , cela nous consola , & donna esperance à tout le monde que nous viendrions à bout de nostre dessein.

Estant

Estant monté sur le terre-plein du boulevart , qui estoit demeuré entier , ie dis à Duno qu'il allast dire à monsieur Daumalle qu'il falloit loger trois ou quatre canons sur ce terre-plein , pour foudroyer les ennemis dans la ville. Ce qui fut tout aussi tost fait, de forte que le matin tout ioua.

Cela estonna ceux de dedans , de forte qu'ils commencerent à penser à <sup>il de-
font icy
beaucoup</sup> leur conscience , & parlementer. En-<sup>de parti-
cularitez
de ce siege</sup> fin la capitulation fut faire , & aussi <sup>escriites
par le Sei-
gneur de
Montluc
comme il
appert
par le 6.
livre.</sup> pour le chasteau , contre lequel , pour sauuer l'honneur de celuy qui estoit dedans , on fit tirer cinquante coups de canon. Cependant les nouvelles vindrent commè monsieur de Termes s'en venoit avec charge du Roy. Cela fut cause , que plusieurs parloient diuersement de cela : & en disoit on diuerses raisons. Vn Secretaire de monsieur le Marechal de Brissac , nommé Verbin , arriua le lendemain à midy avec des lettres à tous les Princes , s'excusant que ceste charge de monsieur de Termes n'estoit iamais venue de luy. Et me dit ledit Verbin de la part de monsieur le Marechal , qu'il me prioit bien fort que ie parlasse à tous les Princes , afin qu'ils n'eussent

ceste opinion de lui : ce que ie fis , encore que ie n'eusse pas , peut estre autant de credit que beaucoup d'autres : mais ie ne sçay que c'est , i'en ay tousiours eu plus que ie n'auois esperé.

*Avis du
sieur de
Montluc.*

Or pour vn mot seulement que ie dis à ce Verbin , qui estoit qu'il sembloit aduis à Mr de Gounort , Viconte de Gourdon , & à moy , que monsieur le Mareschal deuoit mander au Roy qu'il pleust à sa Maiesté retarder la venue de monsieur de Termes , pour quelques iours , car peut-estre ces Princes feroient difficulté d'obeir à vn Gentilhomme , parce que ledit Sieur de Termes n'auoit lors autre titre , & que cela peut estre les occasionneroit de quitter l'armée. Ce qu'ils ne pouvoient faire sans que beaucoup de gens les suivissent , qui pouuoit apporter beaucoup de préiudice à son seruice. Ledit sieur de Gounort , de Gourdon , & moy , n'auions tenu le soir auparauant autre langage , mais cest homme de bien alla dire à monsieur le Mareschal : que ie lui auois déclaré , que ie n'obeyrois point à monsieur de Termes , à quoy ie ne pensay iamais : car autrefois ie luy auois obey : & n'estois pas si haut

monté sur mes mulets de coffres , que
 ie voulusse faire le Prince. Il a tou-
 siours esté mon amy & de tous mes
 freres , autant ou plus que de gentil-
 homme de la Guyenne : & tout ia-
 mais avons vescu ainsi. Cela se passa
 en ceste sorte , & marchasmes droit à
 Moncalvo , attendant la venuë de
 monsieur de Termes , qui arriua au
 siege , & en usa fort sagement , aussi
 estoit il fort aduisé : car il ne se vou-
 lut iamais entremettre de commander.
 Nous mismes le siege au chasteau , car
 la ville fut emportée, aussi n'estoit elle
 pas forte , & le batismes par le cul
 d'un bastion à main droite de la porte.
 Il ne fut possible y faire bresche : car il
 eust fallu monter avec des eschelles ,
 de sorte que nos gens l'ayant voulu
 ranter furent repoussez. J'allay la nuit
 reconnoistre le fossé iusques sous le
 pont leuis tout contre la muraille ,
 pour voir s'il n'y auoit point de flanc
 qui deffendit la porte : & trouuay
 qu'il y en auoit vn bas , qui battoit
 au long du fossé : ils me ietterent des
 cercles à feu , & m'y blefferent vn
 sergent de la compagnie de monsieur
 de Lieux mon frere : & si n'estions que
 trois , qui entraimes dans le fossé.

*Moncal-
vo recog-
nen.*

Je fis une consultation avec monsieur de Caillac , que nous missions deux canons sur la contre-escarpe , vis à vis de la porte , afin de tirer droit aux pieces de bois où les chaisnes estoient attachées : afin que le pont tombast d'un autre costé , & ainsi nous mettrions bientost en pieces la porte , qui estoit par le dedans. Nous dismes tout à monsieur Daumalle , qui nous en laissa faire. La nuit suivante nous logeasmes les gabions , & trois canons , ce qui fut fait à une heure apres minuit. Tous les Princes vindrent veoir nostre besongne : & monsieur d'Anguien me prenant par le faux du corps me dit , Vous avez esté mon soldat autrefois , à present ie veux estre le vostre. Monsieur , dis-ie , vous soyez le bien venu : un Prince ne se doit pas desdaigner au besoin de servir de pionnier , voicy besongne pour tous. Monsieur de Cossé y arriua peu apres, lequel ie prins par la main & l'amenay veoir tout nostre fait. Apres que ces Princes & Seigneurs eurent veu tout , ils s'en allerent reposer attendant le iour. Je demeuray là. Le matin comme le capitaine du chasteau se vid bridé de cette sorte , il commença à faire battre la

chamade , & se rendit vies & bagues
sauves , avec permission de traifner vne
petite piece d'artillerie , pour luy sau-
uer son honneur , & s'en alla droit au
pont d'Asteure , où estoit Dom Arbre
leur Maistre de camp , qui ne lui don-
na pas loisir d'entrer en aucune maison
pour compter sa fortune : car soudain il
le fist pendre & estrangler , comme il *Capitai-
ne pendu.*
meritoit : car pour le moins deuoit-il
attendre un assaut , il nous eust donné
prou d'affaires.

Vous qui vous enfermez dans les *Remon-
strances
aux Gon-
uerneurs
des places.*
places , aduisez à ne prendre pas si tost
l'effroy , & encores que vostre enne-
my ait bien accommodé tout son fait ,
& que vous ayez occasion d'entrer en
quelque soupçon que le vostre aille
mal , si est ce que s'il y a tant soit peu
d'apparence de vous pouuoir deffen-
dre , esuertuez vous , retranchez vous.
Et pensez que vostre ennemy a plus de
peur à vous attaquer , que vous n'avez
à vous deffendre : car la place est bien
chetiue , si vous n'avez quelque moyen
de soutenir : puisque vous avez osé at-
tendre le canon. Ne pensez pas sauuer
vostre honneur , pour emporter ou
vostre enseigne ou quelque piece d'ar-
tillerie , comme fist cestuy-cy : car

248 *Comm. de M. B. de Montluc,*

tout cela enfin n'est pas grand cas. Et celuy qui vous assiege le vous accorde aisément, pourueu qu'il en ait le profit, & vous la honte & le dommage. Songez les regrets que ce pauvre capitaine qui se rendit si legerement faisoit estant sur la potence, & s'il n'eust pas mieux aymé mourir sur la bresche. Lors que vous aurez fait tout ce qu'un homme de bien peut faire, il n'y a point d'ordre, il se faut rendre.

Importance de Moncaluo

Ceste prinse importa fort : car Moncaluo bridoit & renoit suiet non seulement le pont d'Asteure, mais toutes les places le long du Pau, & de la plaine du Marquisat de Montferrat, & avec cela assieuroit fort Cazal. L'armée séjourna là sept ou huit iours, pendant lesquels arriuerent les nouvelles aux Princes & à monsieur Daumalle, que le Roy auoit quelque mescontentement pour la délobeyssance, dont i'ay fait mention cy-dessus. Le fus meslé parmi ceste belle histoire, m'ayant presté quelque bon personnage ceste bonne charité, de dire que ie mettois le feu aux estoupes. Et vint la chose si auant que monsieur le Connestable m'enuoya vne lettre par laquelle il me mandoit que le Roy luy auoit com-

Le sieur de Montluc calomnié.

mandé m'escrire , que ie me retirasse chez moy , & que pour ceste guerre il ne vouloit plus que ie m'en entremisse. Cela ne m'estonna pas fort , car ie sçauois bien que le Roy me feroit cest honneur de m'ouyr. Monsieur le Marechal de Brissac enuoya son frere monsieur de Cossé à la Cour , lequel assura le Roy du contraire de ce qu'on luy auoit fait entendre de moy , dont le Roy m'en tint quitte à mon arriuée. Car cela fust cause que ie m'en allay à la Cour : & me fit aussi bonne chere que de costume , s'informant bien particulièrement des affaires du Piedmont , mesmes des Princes qu'il y auoit en nostre armée , desquels le Roy n'estoit gueres content : mais ie n'auois garde de trop parler. Car apres , où monsieur le Connestable , ou madame de Valentinois l'ussent sçeu , & de main en main il eust esté dit que c'estoit Montluc qui en auoit conté.

O qu'un homme qui vit parmy les grands , doit estre sage ! Les rapporteurs n'ont rien de bien au ventre , autant en voulut-on faire de monsieur de Stroffi au retour d'Italie : bien me seruit d'en parler sagement. Car la

Aduertissement pour ceux qui abouchent les grands.

Royne & luy m'en sentirent bon gré. Il faut bien si vous sçauiez quelque chose fort importante en aduertir vostre maistre , mais pour l'aller entretenir en disant , Sire , vn tel fait mal , vn autre va laschement en besongne , vn autre fait cecy & cela , vous meritez qu'on vous donne des poignardades. Car il faut parler autrement des grands , celuy qui auoit dit au Roy que i'estois cause du trouble c'estoit vn meschant homme : car il n'en estoit rien. Il ne faut pas trouuer estrange si l'on preste des charitez à moy , qui suis pauvre Gentil-homme : l'on en preste bien aux Princes & aux autres , pour bien grands Seigneurs qu'ils soient. Ce sont choses ordinaires à la Cour des Princes. C'est là où on fait profit : car le recullement d'un sert d'auancement à l'autre , ils iouent aux boutehors. Il n'y a ordre , il faut passer par là : car vn bon cœur ne peut demeurer chez soy : & qui se veut chauffer , il faut qu'il s'approche du feu ou du soleil. Nostre Soleil c'est le Roy qui nous esclaire & eschauffe de ses rayons , quelque part que nous soyons. Si quelqu'un se met au deuant il faut prendre patience , avec la

Charitez qu'on preste en la Cour des Princes.

deuise de monsieur de Guise, *Chascun* ^{Deuise}
son tour. Apres auoir quelque peu se- ^{de mon-}
 journé à la Cour ie prins congé de sa ^{sieur de}
 Maiesté, & m'en vins à ma maison,
 où ie demeuray cinq ou six mois en
 repos. Lors que i'estois occuppé pour
 accommoder les affaires de ma mai-
 son, laquelle ie n'auois eu le loisir
 iamais de recognoistre, la Maiesté me
 despescha vn courrier, pour me faire
 venir là où il seroit, en poste, m'es-
 criuant que i'enuoyasse mon train droit
 à Marseille, sans me mander, là où
 il me vouloit enuoyer. Ce que ie fis :
 car ie n'ay iamais esté retif : & estant ^{Les Siennois ren-}
 arriué à la Cour ie trouuay deux Gen- ^{noient}
 tils-hommes Siennois qui estoient ve- ^{deman-}
 nus supplier sa Maiesté de la part de ^{der le Sr}
 tout leur pays, me vouloir enuoyer ^{de Mont-}
 par delà, pour les commander, fai-
 sant de grandes plaintes contre mon-
 sieur de Soubise, non qu'il les tyran-
 nifast, ny fust aucun desplaisir, mais
 pour quelques places qu'estoient per-
 duës de leur estat : & croy que mon-
 sieur de Soubise y auoit fait ce qu'il ^{Le sieur}
 auoit peu : mais nul ne prend en gré ^{de Sou-}
 aucune perte. Tout le monde iuge les ^{bise.}
 choses par l'euenement. A mon arri-
 uée le Roy dit, qu'il falloit que ie

254 *Comm. de M. B. de Montluc,*
 uint : mais le fleur Camille Vrsin ,
 qui gouuernoit les affaires de la guerre
 pour le Pape , n'y voulut iamais en-
 tendre , & commença à designer des
 fortifications par dedans la ville pres
 des murailles , & me fut baillé vn
 quartier. Plus de trois sepmaines s'es-
 coullerent sans que le Duc d'Albe s'ap-
 procha de plus de cinq à six mille. Et
 se donnoient toute la nuit les Ro-
 mains l'alarme entr'eux mesmes , de
 sorte qu'on ne voyoit que fuyr gens
 vers Saint Pierre , autres aux maisons
 des Cardinaux , qui tenoient le party
 du Roy d'Espagne : & ne vis iamais
 tel desordre. Ce peuple n'est gueres
 aguerry : aussi est-il composé de di-
 uerses nations. Je croy que ce n'est
 pas la race des Césars , Catons , Sci-
 pions & autres. Il y a là trop de deli-
 ces & voluptez pour produire grand
 nombre d'hommes de guerre. Et parce
 qu'il sembla aduis à Messieurs les Car-
 dinaux d'Armagnac , & du Bellay , de
 Lansac , & d'Auanson , que si je fai-
 sois vne remonstrance aux capitaines
 commandans en la cité , pour leur ap-
 prendre l'ordre , que i'auois tenu à
 Sienne qu'ils le prendroient en meil-
 leur part de moy , que de tout autre ,

*Le peu-
 ple de
 Rome
 mal &
 guerri.*

leur souuenant & à toute la cité, de la reputation que i'auois acquise audit siege. Monsieur le Marechal de Strossi & monsieur le Cardinal Carraffe le trouuerent bon : & firent venir tous les principaux, & tous leurs capitaines, enseignes & Lieutenans dans la bassecour du logis de monsieur d'Auanfon, qui pour lors estoit Ambassadeur : & là ie leur fis la harangue, qui s'ensuit, en la presence desdits Sieurs en langage Italien. Monsieur de Lansac est en vie, qui me dit qu'il n'eust iamais pensé, qu'un Gascon fut deuenu bon Italien.

Messieurs, depuis que le Duc d'Albe s'est approché vn peu de vostre cité, il nous semble à nous qui sommes François, que vous auez conçu quelque nouuelle peur, & sans grande occasion : de sorte que pour la moindre chose, vous entrez en vn merueilleux effroy. Que si les ennemis s'approchoient de vos murailles, lors que ceste confusion est parmy vous, ils entreroient dedans, tout à leur aise, sans grande contradiction : pource qu'au lieu que vous deuez tenir vn silence dans vostre cité, mesmement la nuit, & que vous deuez plustost

Harangue du sieur de Montluc aux Romains.

courir aux murailles , que de vous mettre au grand desordre , que vous faictes : car on void vne partie courir à saint Pierre , autres aux Eglises , autres aux maisons des Cardinaux Espagnols avec toute la confusion du monde. Cela ne peut proceder , que d'une de deux choses , ou bien faute de cœur , ou faute que vous ne commandez pas bien l'ordre qu'il faut que vos gens tiennent , quand les affaires se presentent , tant la nuit que le iour. Si vous le faites pour faute de cœur , c'est donc signe , que vous n'auiez pas bien considéré quelles gens sont vos ennemis : & que peuvent-ils estre autres qu'hommes comme vous ? ne portons nous pas les armes pareilles aux leurs , & aussi bonnes que les leurs ? ne sont-ils pas suiets à recevoir la mort de nos coups , comme nous des leurs ? la querelle du Pape n'est-elle pas iuste & sainte , & meilleure que la leur ? Ce qui nous doit faire esperer que Dieu est avec nous. Et quelle part ny portion a le Roy d'Espagne à Rome ny aux terres du Pape ny en vos maisons , pour faire que Dieu le vueille ayder plus qu'à nous ? Qu'est deuenue la hardiesse de

vos anciens Romains , qui vous ont
laissé ceste grande renommée , qu'ils
ont acquise en leurs vies ? Quelle au-
tre nation habite aujourd'huy à Rome
pour vous auoir osté le cœur que vous
a laissé ceux , de qui vous descendez
de toute ancienneté , comme vous
dites : ô Messieurs ? que vous faites
vn grand tort à la renommée de vos
predecesseurs , de monstrez , que vous
ayés crainte de gens , qui ne sont que
hommes comme vous ? Vous faictes
beaucoup pour les ennemis , de ce
qu'ils se pourront vanter auoir fait
peur à ceux , qui anciennement fai-
soient trembler toutes les nations du
monde. Si ceste peur procede du mau-
uais ordre , que vous y auez donné à
vostre commencement iusques icy , il
n'y a rien encores tant gasté qu'en vn
seul iour vous n'y puissiez remedier.
Vous en allant tout à ceste heure ad-
uisez d'où procede ce deffaut , &
promptement y remediez. Et ainsi
vous ferez cognoistre à tout le mon-
de , que ce n'est pas faute de cœur :
mais que c'est faute de l'ordre , & ainsi
tout vostre peuple reprendra courage
se voyant dans le bon ordre , que
vous y auez donné. Ne trouuez pas

*Louange
des Siennois.*

estrange, si ie m'esbahis de ce que ie vois dans vostre cité, m'estant trouué dans Sienne commandant au peuple ayant le Marquis de Marignan plus de force deux'fois, que n'a le Duc d'Albe. Je puis dire avec beaucoup d'honneur pour les Siennois, que ie ne cogneus à ma vie vn seul citoyen auoir peur. Bienheureux sont les Siennois, qui ont monstré estre extraicts & vrais enfans legitimes de vos anciens peres, qui ont fondé ces murailles, & les leurs aussi, à ce qu'ils m'ont assuré: aussi portent ils mesmes armes que vous. Et encore que la cité soit perduë, leur renommée & valeur n'est pas pour cela enterrée, qui donnera tousiours esperance à vn chacun, qu'elle se pourra quelque iour recouurer par leur vertu & hardiesse. Que si vous ne faites autrement, que comme i'ay veu iusques icy, ie veux dire, que ie seray tousiours plus assuré de deffendre Sienne n'ayant que les femmes Siennes avec moy pour combattre, que non pas deffendre Rome avec les Romains, qui y sont. Excusez moy, ie vous prie, si ie vous dis la verité: car ie ne le fais pour aucune commodité, que

que ie pense en pouuoir reuenir au Roy mon maistre , ny à moy : mais pour vostre bien & pour esuiter la ruyne totale de vostre ville : laquelle si elle est enuahie par vos ennemis vous ferez miserablement saccagez , & la ville pirement traitée qu'elle ne fut du temps de monsieur de Bourbon. Croyez , Messieurs , que si i'estois aise de vostre perte ie ne vous ferois pas la remonstrance en la presence de ces Seigneurs , que ie vous fais. Mais en estant marry comme vostre serviteur , puis que vous estes bons amis & confederez du Roy de France mon maistre , & desirant mourir avec vous pour vostre conseruation , cela m'a contrainct vous faire entendre ce que ie vous ay dit. Et aussi que Messieurs les ministres du Roy , qui sont icy , m'ont asseuré que vous la prendrez en meilleure part de moy , que de tout autre , pour l'estime que vous auez de moy depuis le siege de Sienne. Ce que ie vous prie de ma part vouloir faire : & si en aucune chose ie vous y puis ayder , me le faisant sçauoir , ie me transporteray incontinent à vostre conseil. le croy que le souuenir du sac de vostre ville fait par le Seigneur de

*Les Rois
mains
surpris*

*par le
sieur de
Bourbon.*

Bourbon vous met en doute. Vous fustes lors surprins , à present vous avez les armes aux mains. N'ayez peur , ne craignez vos ennemis , ains departez vostre ville , donnez à chacun son lieu , pour se rendre au besoing : afin que vostre confusion ne nous oste le moyen de vous secourir , si l'ennemy se presente. Et chassez la peur de vos citoyens , s'il y en a : qu'on ne voye nulle confusion : & ne vous fâchez du reste. Vous verrez bienstost vos ennemis forcez de se retirer , sçachant le bon ordre que vous y aurez mis. Ils me remercierent bien fort. Et ainsi se departirent de nous , nous assurant qu'ils y alloient donner tel ordre , que les accidens qu'estoient suruenus , n'y aduiendroient plus , me priant bien fort me vouloir trouver en leur conseil le lendemain matin , & que là ils me montreroient l'ordre qu'ils y alloient donner , pour prendre là dessus mon advis & conseil. Ce qui fut fait : & regardasmes tous ensemble si bien à leurs affaires , qu'il ne se parla plus de crainte , ny desordre. Je m'acostay des principaux du peuple , & leur monstray ce qu'il falloit faire. Je les cognus de bonne volonté , tou-

resfois ceste grande multitude , est formée de diuerses humeurs. Il y a moyen de les ramener toutes à vne , quand c'est pour leur bien & salut. Bref toutes choses se portèrent mieux , dequoy le Pape me sentit bon gré.

Or le Duc d'Albe quelques iours ^{*Le Duc d'Albe se retire.*} apres remua son camp , & print son chemin vers Tiboly à douze mil de Rome. Je ne sçay si ce fut qu'il entendist , que la ville se gardoit mieux qu'elle ne faisoit , & que les choses estoient changées : ou bien que son opinion n'estoit de s'approcher plus pres de la ville. Et pour ce que dans Tiboly estoit le Sieur Francisco Vrsin avec cinq enseignes Italiens , & que la ville n'estoit point forte , Messieurs le Marechal , Cardinal de Garraffe , & le Duc de Paliane eurent crainte , que le Duc d'Albe s'en allast prendre Tiboly , & mettre en pieces ce qui estoit dedans , ce qui fut cause qu'ils me prièrent de partir toute la nuit pour aller retirer le Sieur Francisco , me baillant les deux compagnies de chevaux legers de la garde du Pape , & les deux compagnies à cheual du Duc de Paliane , que les capitaines Ambros & Bartholomé comman-

doient, & quatre cents arquebuziers qui estoient sous la charge de mon fils Marc-An-
 toine fils aîné du
 sieur de
 Montluc.
 Marc-An-
 toine & du capitaine Char-
 ry. Le Cardinal Caraffe, m'auoit as-
 seuré sur son honneur, que les enne-
 mis ne pouuoient passer le Tybre,
 & que ie pouuois faire la retraicte,
 ayant tousiours le Tybre, entre les
 ennemis & moy. Je fus au Soleil le-
 uant avec les gens à cheval à Ti-
 boly, & les gens de pied arriue-
 rent deux heures apres moy, & trou-
 uay que le Sieur Francisco ne sçauoit
 aucune nouuelle des ennemis, & apres
 l'auoir entendu ie me doutay de ce qu'il
 m'aduint : car ie sçauois bien auant que
 partir de Rome, que le Duc d'Albe
 auoit prins le chemin de Tyboly : &
 qu'il venoit à la desrobée surprendre
 le Sieur Francisco, puis qu'il n'en sçau-
 uoit aucunes nouuelles. Je ne fis que
 manger bien peu, & faire repaistre
 mes cheuaux, & manger vn peu nos
 gens de pied. L'ordonnay au Sieur
 Francisco de faire sonner le tabourin
 pour desloger & mettre aux champs :
 & le priay de me prester vn caualier
 ou deux de ses gens, qui cognoissoient
 le pays : car moy-mêmes ie voulois
 aller faire la sentinelle, cependant que

*Le sieur
 de Mont-
 luc retire
 le sieur
 Francisco
 Vrsin.*

tout le monde s'apprestoit pour partir , dont bien m'en print : car le Sieur Francisco auoit enuoyé deux de ses gens pour descouurir : & auoient rapporté cependant que nous disions , qu'il n'y auoit aucunes nouuelles d'ennemis en tout le païs : mais ie ne me voulus pas arrester là , & m'en allay avec ces deux mesmes : & comme ie fus hors Tiboly au long d'un costau , ie me mis sous vn arbre , car il commençoit à faire grand chaud , & tout en un coup i'apperçeus au long d'un petit bois taillis force gens à cheual , qui alloient droit au Tibre contre-bas , & d'autre que ie voyois au long d'un vallon , qui venoient droit à moy : & au milieu d'une plaine au deça de ce bois taillis , ie voyois quelque chose , ne pouuant discerner que c'étoit. Je manday promptement au Sieur Francisco , que i'auois descouvert le camp , & qu'en toute diligence il fit fortir ses gens , & s'acheminast par l'autre costé du Tibre. Iamais le soldat , qui l'alla aduertir ne fust dans la ville , que voila dix-huict ou vingt enseignes d'Espagnols , qui estoient couchés dans la plaine , leuez & marcher. Je m'enuois au galop , & trouuay qu'il

n'y auoit encores vn seul homme dehors : & fis diligence de faire cheminer les enseignes Italiennes , faisant fermer la porte de la ville : & fis là le tour d'un fin homme : car i'emportay les clefs avec moy : pensant que les ennemis ne peussent de long tems rompre les portes. Car le Tybre passe par le milieu de la ville , où il y a vn pont , & de beaux & bons moulins dans la ville mesmes , lesquels i'auois commencé à faire rompre dès mon arrivée : mais cela ne peust estre acheué. I'auois laissé le capitaine Charry à la porte , & mon fils Marc-Antoine au pont , pour le soutenir , & i'allois & venois faire haster les Italiens de cheminer. Et comme ils furent tous dehors la porte , i'allis retirer le capitaine Charry , & commençâmes à rompre le pont qui estoit de bois : & tout incontinent les ennemis furent dans la ville. Je mis des arquebuziers dans des maisons , qui regardoient au long de la rue. Les soldats firent extrefme diligence d'acheuer de rompre le pont : puis m'acheminay droit à la porte. I'auois mis la cauallerie deuant les Italiens : & falloit que nous passions par le détroit des rochers ne pouuant aller

qu'un à vn. Iufques à ce que nous fuſmes à la sortie de la porte , nous eufmes les ennemis ſur les bras , & n'y a pas cinquante pas iufques au deſtroit du chemin. Et voyant qu'eux-mefmes ne pouuoient venir qu'un à vn , ils nous laiſſerent , & retournerent ſaccager la ville. Leurs Italiens venoient apres les Eſpagnols , & penſoient entrer dans la ville , pour auoir leur part du ſac , mais les Eſpagnols ne leur voulurent jamais ouurir : & ſ'amuſerent à la porte , & les Eſpagnols à ſaccager. Et comme nous fuſmes à la plaine , ie fis prendre à mon fils , & au capitaine Charry avecques les quatre cens arquebuziers , à main droite au long d'un couſteau , à plus de mil pas de nous , & les deux compagnies du Duc de Paliane : & leur dis le ſecrer , que ſi les ennemis paſſoient le Tybre , qu'ils gaignaſſent touſiours au long du couſteau , tirant à Rome , & qu'ils ne ſe ſouciaſſent point de moy. Autant eut valu perdre toutes les enſeignes qu'auoit monſieur de la Mole , comme ces quatre cens arquebuziers. Car c'eſtoit la fleur de toutes les compagnies. Ie ne fus iamais à demy mille dans la plaine , que voyla toute la

Diligence du ſieur de Montluc.

*Retrai-
se.*

cauallerie sur le Tybre, & leurs Allemans qui commencerent à passer, mesmement quelques gens à cheual aupres du moulin, qui ne pouuoient passer qu'un à un. Je tenois tout pour perdu : car il me falloit retirer douze mille deuant tout le camp : & pensois bien que la cauallerie passeroit force arquebusiers en croupe : mais si ie perdois les uns, ie ne voulois pas perdre les autres. Or le sieur Francisco marchoit tousiours le grand pas à une arquebuzade du Tybre, & les autres au long du cousteau vis à vis de nous. Voicy arriuer cinquante ou soixante chevaux des leurs. Je prins l'un des capitaines de la garde avecques sa cornette, & l'autre suyuoit tousiours les gens de pied, & les faisoit haster : & tournis visage droit aux ennemis, lesquels firent alte : & moy faisant semblant de les charger, ils me tournerent le dos, pour se retirer, ne sçay pourquoy : Et ie retournay à mon chemin. Depuis ne firent semblant de venir à moy : combien que tousiours arriuoient de leurs gens, mais c'estoient trois ou quatre. Et comme ils me virent bien auant, ils tournerent en arriere, & s'allerent amuser à prendre
du

du bestail dans des prez. Il faut sçauoir ^{Dessein} quelle estoit ma deliberation , & ^{du fleur} veoir si ie me voulois perdre avec ^{de Mout-} ceux-là , ou si ie me voulois sauuer ^{inc.}

vers les nostres. Le Duc de Paliane m'auoit donné vn turc gris , qui volloit sur terre. l'estois deliberé de mesler les cartes là : & n'y voyant aucun ordre de se sauuer , ie me voulois retirer iusques aux nostres , qui alloient droit à vn chasteau qui tenoit pour le Pape , & y auoit garnison : & faisois estat de sauuer la pluspart de la caualerie. Car il n'y auoit que cinq mille iusques au chasteau. Vn trompette nous dit deux iours apres , que iamais le Duc d'Albe ne voulust laisser passer le Seigneur Ascanio de la Corne , pour ^{Ascanio} ce qu'il n'auoit là vn seul arquebu- ^{de la Corne} zier , que des Allemans , car tous les Espagnols & Italiens estoient à Tiboly. Et ainsi me retiray droit à Rome : & manday à nos gens venir à nous : & nous r'alliasmes au pont , qu'est le plus pres de Rome , où passames , estant trois heures de nuit , quand nous arriuasmes à Rome. Voilà la fortune que i'eus à ceste retirade.

Ne vous fiez iamais , capitaines mes ^{Remon-} compagnons , quand vous arriuez ^{strance} ^{aux capi-} taines.

en quelque lieu, si vous estes tant soit peu en doute, à ce qu'on vous dira : car c'est toujours la coustume, quand vous arriuez, on vous careffe, on vous prie de reposer. Ne faites pas cela. Voyez le lieu où vous estes. Reconnoissez le tout. Vn des plus grands capitaines que l'Empereur eust iamais, qui fust le Seigneur Pelcaire, pour s'estre fié à son arriuee en vne ville d'Italie, fust prins, & si auoit trois ou quatre mille hommes, qui fust vne grande honte à vn si grand capitaine. Il en iettoit la faute sur vn autre, comme luy mesme m'a dit. Si j'en eusse fait ainsi, le Seigneur Francisco m'eust fait souffrir vne escorne, & peut estre perdre la vie.

Deux nuits apres lesdits Seigneurs me baillerent deux compagnies Italiennes pour les mener à Belistre au Duc de Somme, qui est au de là de Marin au long de la mer six ou sept mille. Le cheminay toute la nuit, ayant avec moy les deux compagnies du Duc de Paliane : & commanday que nos cheuaux eussent repeu dans vn' heure & demie. Le Duc de Somme me voulut arrester à toute force cette nuit-là : mais ie n'y voulus ia-

mais entendre , car ie pensois bien que le Duc d'Albe n'estoit pas sans espions à Rome , veu qu'il y auoit tant d'Espagnols & gens qui tenoient le party du Roy d'Espagne : & me mis , apres auoir repeu , en chemin , qui fust quarante cinq , ou quarante six mille à aller ou venir : & arriua à trois heures de nuict à Rome , dont bien m'en print. Car deux heures auant iour arriuerent six cens cheuaux , & cinq cens arquebuziers à cheual à Marin , & trouuerent les nouuelles , que i'estois repassé. Et voila vn'autre fortune qui m'aduint , où il ne me fust pas besoing auoir laissé l'entendement au logis. Or il faut que i'en mette par escrit vn autre , qui m'arriua six iours apres : & ne fust-ce que pour faire rire ceux qui liront ce liure , & le discours de ma vie.

Cinq ou six iours apres ce rencontre , estant tousiours le camp du Duc d'Albe à Tiboly , le Baron de la Garde manda à monsieur le Marechal de Strossi de Ciuitatechia , que s'il luy vouloit enuoyer quatre cens arquebuziers , qu'il les embarqueroit dans les galeres & qu'il les iroit descendre

270 *Comm. de M. B. de Montluc,*
à Neptune, qui est vne place plus
forte sur le bord de la mer, laquelle
entre dedans les fossez, & qu'on pour-
roit brusler les basteaux que le Due
d'Albe y auoit fait amener, pour faire
vn pont à Ostie, afin de passer le Ty-
bre du costé de deçà comme il fit
après. Or monsieur le Marechal m'en
laissa la charge. I'y enuoia y mon fils
Marc-Antoine, & le capitaine Char-
ry avec les quatre cens arquebuziers,
lesquels y allerent par enuie. Et com-
me ils furent à Ciuitauechia, il les
embarqua, & les alla descendre audit
Neptune. Mais il ne fust possible de
les brusler : car il les auoit mis dans
le fossé, & les deffendoient de la for-
teresse. Et comme les affaires de la
guerre sont incertaines, il m'aduint
que le iour mesmes qu'ils arriuerent à
Neptune, où ils demurerent deux
iours, ie m'allay promener le soir
hors de la porte de Rome, qui va à
Marin, & trouuay vn homme, qui
venoit de Marin. Ie luy demanday
qui il estoit, il me dit, qu'il estoit
l'hospitalier de Marin : & cogneus à
sa langue, qu'il n'estoit pas Italien.
Ce qu'il me confessa : car il me dit,
qu'il estoit François, & qu'il estoit

Marc-Antoine & le capitaine Charry à Ciuitauechia.

pauvre homme , reduict à cest hospital de Marin. Je luy demanday , qui estoit à Marin , il me dit que le matin le Sieur Marc-Antoine Collonne y estoit arriué avec sa compagnie de cinquante hommes d'armes , n'ayant rien avec luy dauantage homme de pied ny de cheual. Les compagnies d'hommes d'armes en Italie n'ont point d'archers comme les nostres. Marin est audit Marc-Antoine : & Marc Antoine Collonne. parce que i'auois entendu à Rome qui il estoit , l'on le m'auoit dépeinct vn ieune Seigneur de vingt à vingt deux ans , plein de bonne volonté , & riche de quatre vingt mil escus de rente. Paliane estoit à luy , que le Pape luy auoit osté , & donné à son nepueu , que l'on appelloit depuis le Duc de Paliane. Le tiltre ne luy dura gueres : car il la recouura apres. Ayant laissé cest hospitallier , il me va en l'entendement , que facilement ie prendrois prisonnier ce Seigneur Romain , & Plaisante esperance du sieur de Mont-luc. que si ie le pouuois attrapper , i'estois riche à iamais : car pour le moins i'en aurois quatre-vingt mil escus de rançon , qui estoit son reuenue d'un an. Ce n'estoit pas trop. Je vais discourir en moy mesmes , que monsieur de la

Molle viendroit avec moy, menant trois cens arquebuziers seulement, & les laisserois à moitié chemin auprès d'une tour, où il y auoit des cabanes pour retirer le bestail : car j'auois reconnu le chemin allant & retournant à Belistre, & que ie prendrois le capitaine Ambrosi, Lieutenant d'une compagnie du Duc de Paliane avec vingt-cinq chevaux des meilleurs & les plus courans de sa compagnie, que j'emprunterois du Seigneur Aurelio Fregouze, son Lieutenant, & sa Cornette avec trente-cinq salades seulement des meilleurs qu'il eust, & les meilleurs chevaux : & que ie laisserois à une portée d'arquebuzade de M. de la Molle tirant vers Marin, le capitaine Ambrosi avec les trente-cinq salades, & moy ie m'en irois avec celle du sieur Aurelio me mettre en embuscade auprès de Marin sous les vignes, & un peu à main gauche du grand chemin, & que j'enuoyerois six salades donner l'alarme un peu deuant le iour à Marin, & qu'estant le Sieur Marc-Antoine ieune & plein de bonne volonté, il ne feroit point de faute de sortir. Je faisois estat, que à point nommé il sortiroit au point du iour,

& que les six salades l'ameneroient à nostre embuscade, & que ie prendrois la fuitte avec les six salades à sa veuë, & qu'il me suiuroit à toute bride voyant vne cornette, laquelle luy feroit ioye de la pouuoir prendre, pour auoir plus de reputation de sa victoire. Or comme i'eus tout cela discouru en mon entendement, ie le tenois aussi assuré, mon prisonnier, comme si ie l'eusse eu entre mes mains, & m'en retournay dans la ville, & parlay au Sieur Aurelio, lequel me presta son Lieutenant & son Enseigne avec les trente-cinq salades. Pareillement i'en parlay à monsieur de la Molle & au capitaine Ambrosi. Le Lieutenant du Seigneur Aurelio, qui estoit Grec, s'appelloit le capitaine Alexis. Nous nous assignâmes à l'entrée de la nuit à la porte, & ne voulus rien dire de mon entreprise à monsieur le Marechal, ny à personne de ceux que i'amenois, iusques à ce que nous fumes hors la ville. Et alors ie tiray à part monsieur de la Molle & les capitaines Ambrosi, & Alexis, & leur dis mon entreprise : laquelle ils trouuerent tous trois fort bonne, & en cela nous eusmes aussi bon entendement

Le capitaine Alexis Grec.

les vus que les autres. Il nous tardoit que nous n'y fussions. Et eux me faisoient l'entreprise bien aisée, affermant les deux, qui le cognoissoient, qu'il sortiroit. Et le capitaine Ambrosi ayant couru sept mille apres moy, nous asseurant que nous l'emporterions & tous ses gens. Et ainsi nous nous en allasmes chaque troupe à part, la mienne tousiours la première. Et comme nous fusmes pres de la tour, i'y laissay monsieur de la Molle, & plus auant derriere la petite chapelle, le capitaine Ambrosi. Or comme nous fusmes le capitaine Alexis, & moy au fons des vignes pres Marin, il voulut que l'Enseigne menast les six, & bailla le drapeau à vn autre. Je luy baillay vn gentil-homme des miens : & nous nous mismes dans vn marests, où l'hyuer l'eauë croissoit, & l'esté n'en y auoit point, car en autre lieu nous ne nous pouuions cacher, & ainsi s'en allerent les six droit à la porte de la ville. Et comme le iour commança à venir, nous n'auions point nouuelles que nos gens eussent donné l'alarme. Je pensois, ou bien que le Seigneur Marc-Antoine ne vouloit point sortir, ou bien qu'il

s'en estoit retourné. Or à main gauche de nous , il y auoit vn grand vallon. le m'estois mis sur vn petit haut , où il y auoit des pierres d'une ruyne de maison , ou bien de chapelle , & commençay à veoir par de là le vallon sur la montée trois ou quatre cheuaux , lesquels vne fois passoient , d'autres fois non. le les monstray au capitaine Alexis , qui estoit plus bas que moy , il fist partir deux salades tout au long des vignes , où le vallon commençoit. le n'auois iamais encore ietté les yeux dans le vallon , pour ce que le iour ne faisoit que commencer à sortir : & ie regardois tousiours vers la montagne , où se monstroient ces trois ou quatre cheuaux à cinquante pas de nous. Quand ie tournay ma veüe dans le vallon , ie vis trois troupes de gens de cheual : à la premiere y pouuoit auoir plus de cent cheuaux , à l'autre plus de deux ou trois cens , & en la grande sept ou huiët cens. Or il faut dire la raison pourquoy ils y estoient : Comme le Baron de la Garde faisoit la descente de nos gens à Neptune , ceux de Neptune firent partir deux cheuaux en poste vers le Duc d'Albe à Tiboly : lequel incontinent

*Le Sieur
de Mont-
luc des-
couure les
ennemis.*

despescha le Sieur de la Corne avec-
que douze cens cheuaux & douze en-
seignes de gens de pied, qui chemi-
nerent toute la nuit. Et vne heure
deuant le iour il arriua à ce vallon,
& les gens de pied à la croupe de la
montée, ils auoient fait alte là iusques
à ce que le sieur Marc-Antoine seroit
prest, luy ayant enuoyé vingt cinq
salades, pour le faire monter à che-
ual. Et comme ils furent à la porte de
la ville, ils trouuerent nos six soldats
(l'aube du iour ne faisoit que com-
mencer à poindre) & se demanderent
les vns aux autres, qui viue : & au cry
ils chargerent les nostres de telle sorte,
qu'il ne fust possible, qu'ils reprin-
sent leur chemin à nous : & prindrent
la fuitte vers le chemin, qui vient
de Belistre à Rome, & au long de la
plaine Romaine les chasserent iusques
aupres de Rome : & donnerent l'alar-
me à monsieur le Marechal, & à
toute la ville : & dirent qu'il n'estoit
possible que ie ne fusse prins, & tous
les gens que i'auois avec moy perdus.
Or comme le capitaine Alexis eust
rappelé ses deux cheuaux, nous pris-
mes la retraicte par le chemin, que
nous estions venus. Et voila les cent

*Les con-
seillers du
Sieur de
Montluc
qui fuitte.*

cheuaux apres nous , les deux ou trois cents apres qui venoient le trot , & les enseignes des gens de pied venoient apres le pas , & ainsi nous menerent sept mille iusques au capitaine Ambrosi , les lances tousiours sur la croupe de nos cheuaux. I'estois sur ce cheual ~~gris~~ ^{gris} , que le Duc de Paliane m'auoit donné , vn des vistes cheuaux que ie montay iamais , & qui bondissoit le mieux vn fossé. Aucunefois ie sautois en chemin dans le champ à main droicte , autrefois à main gauche. Quand nous fuyons par le grand chemin , le capitaine Alexis estoit tousiours à la queue comme moy , & celuy qui portoit la cornette deuant. I'allois tousiours parlant aux soldats , qu'ils ne s'esbahyssent point , ores du costé de main gauche , ores du costé de main droite. Le plus que nous pouuions auoir deuant eux estoit de la longueur de trois ou quatre lances. Or le capitaine Ambrosi comme nous approchames de luy sortit de derriere la chappelle : & ie commençay à crier , volte , volte , à nos gens , qui tournerent incontinent : & tout en vn coup , ie leur fis vne cargue , & les rembarray iusques dans l'autre

*Retraicte
du sieur
de Mont-
luc.*

278 *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Faute du
Sieur de
Montluc.*

troupe : laquelle ayant veu nostre embuscade , auoir fait alte pour veoir que c'estoit , & toutes les deux troupes se ferrent , faisant semblant de nous vouloir faire la cargue. Je cognus bien , que i'auois fait vn pas de clerc , d'auoir fait ceste cargue. & pensay vne fois estre perdu : Mais par bonne fortune monsieur de la Molle se monstra sur le chemin avec l'arquebuzerie , qui fut cause que les ennemis ne me firent la cargue , ains s'arrestèrent.

*Alexis
amuse les
Grecs.*

Alors le capitaine Alexis me dit , *Quelli primi che ci sequitano , sono Greci , per che lo ò intesi à loro gridi. Me ne vo à vedere , se potero fermar li , per tratener mi con essi loro* , ce qu'il fist leur demandant parler à fiance. Et cependant ie faisois cheminer monsieur de la Molle , & gagnay vne petite descente : de sorte que les ennemis ne pouuoient plus veoir ce que nous faisions : & leur fis aller gagner les pilliers des acqueducs , qui estoient par là où anciennement les Romains faisoient venir l'eauë à Rome : & de mesme commanday aux gens à cheual de les suiure au grand pas. Ainsi s'acheminèrent , allant le plus grand pas qu'ils pouuoient. Puis ie retournay au Sieur

Alexis , ayant rafraichy la bouche de mon cheual dans vn fossé auprès de la tour , lequel ie trouuay apres aussi frais , que s'il n'eust point couru. Or comme les deux troupes furent ensemble , & eurent fait alte , la grande fist de mesmes alte , & les gens de pied pareillement. Le capitaine Alexis parloit tousiours à eux. Le pouuois descouurir tousiours les nostres : & comme ie les vis pres des acqueducs , ie m'approchay du capitaine Alexis, & luy dis , *retiriamo si , capitano , ritiriamo si*. Ils luy demanderent , qui les menoit , il me nomma : & commencerent à faire des exclamations , disans qu'en huit ou neuf iours ils m'auoient failli trois fois. C'est à la retraicte de Tiboly , & au retour de Belistre , & à ceste heure , dont le capitaine Alexis se rioit d'eux , tousiours se retirant. Or à la departie du capitaine Alexis plusieurs d'eux me crierent , à *Dio signor di Montluco* , à *Dio* : & moy aussi ie leur criay , à *Dio* , à *Dio*. Et de là tournerent tout court droit à Marin , où trouuerent nouuelles , que le Baron de la Garde auoit rembarqué nos gens , & retourné à Ciuitauechia. Le Seigneur Ascanio me renuoya trois sala-

des , que i'auois perdu : mais non les cheuaux. Car comme leurs cheuaux bronchoient , ils tomboient par terre : & moy ie sautois en chemin avec mon Turc , & leur donnois sur la croupe du plat de l'espée : de sorte qu'ils s'enfermoient dans la troupe. Il les renouya par vn sien trompette , lequel nous faisoit rire , parlant de son maistre , qui disoit , Que s'il eust sçeu , que ie fusse esté en ceste troupe , il m'eust accompagné iusques aux portes de Rome pour me prendre : mais en courant ne demanderent iamais à ces prisonniers , qui les conduisoit , iusques à la fin , que nous fusmes sauuez. Et me disoit le trompette , que si i'eusse esté prins , il ne me falloit pas auoir crainte qu'on m'eust fait desplaisir : car l'on m'eust autant ou plus caressé , & honoré que dans nostre camp. Aussi peut-on dire , que iamais prisonnier n'est sorty de mes mains , ou de lieu où i'eusse puissance , qui fust mal content de moy. Cela est indigne de les escorcher iusques aux os , quand ce sont personnes d'honneur , qui portent les armes : mesmement quand c'est vne guerre de Prince à Prince , c'est plustost vn esbat , qu'vne inimitié.

· AINSI ie m'en retournay à Rome :
 & apres m'estre desarmé , i'allay trou-
 uer monsieur le Marechal , monsieur
 le Cardinal Caraffe & le Duc de Pa-
 liane , lesquels ie trouuay ensemble ,
 en vn logis à la ville , où ils étoient re-
 uenus du Palais saint Pierre : & me
 commencerent à dire tous trois , qu'il
 sembloit , que ie me voulusse perdre
 pour mon plaisir ; & que s'ils eussent
 sceu ma sortie ; ils m'eussent empes-
 ché. Ils voulurent entendre l'occasion
 de mon entreprise : laquelle ie leur ra-
 contay de point en point , & leur dis ,
 que la nuit en allant , ie tenois aussi as-
 seuré prisonnier le Sieur Marc-An-
 toine , comme i'estois assuré de mou-
 rir , & que desia i'auois fait estat , de
 tirer de sa rançon quatre-vingts mil
 escus. Ce n'estoit pas trop , de pren-
 dre son reuenu d'un an , & que i'en
 voulois donner les quarante mil à M.
 de la Molle , aux capitaines , & aux
 soldats : & que ie voulois garder les
 autres quarante mil , pour m'achepter
 du bien en France , pour estre près du
 Roy , car la Gascogne en est trop es-
 loignée , & qu'il me sembloit desia
 que i'auois du bien pres de Paris :
 de sorte que de toute la nuit , ie ne

*Le sieur
 de Mont-
 luc apres-
 te à rire
 à mon-
 sieur le
 Maref-
 chal de
 Strossi.*

*Etat de
la rançon
du sieur
Marc-
Antoine.*

me peus oster cette opinion de la teste. Et comme ils entendirent mes raisons , ils se mirent à rire si fort , que ie croy qu'ils ne rirent iamais tant pour vn coup , de ce que i'auois desia fait estat de la prinse , de la rançon , & d'achepter terres & chasteaux. Et monsieur le Marechal quand il vouloit gaber , parloit tousiours en Italien. Il me dit de bonne grace , *Signor , quando che vi andaremo visitar , farete voi à noi altri tre bona schiera nei castelli , que volete comprare à presso Parigi ?* Ils en rirent à mes despens.

Or estoient - ils sur vne despesche qu'ils faisoient au Roy , & enuoyoient deuers sa Maiesté monsieur de Porrieres de Prouence , lequel auoit prins sa part du rire , & tous ceux qui estoient avec eux. Et comme il y a des gens , qui sont subiets à faire plus de mal que bien , il y eust quelqu'un qui escriuit par la voye de la banque à Lyon , comme i'auois perdu toute la cauallerie du Pape en la plaine Romaine , & que ie m'en estois fuy , & ne sçauoit-on que i'estois deuenue. Ie croy que ce sont gens appostez , pour faire courir quelque mauuaise nouvelle : afin de degouter nos partisans.

Cela

Cela fust escrit de Lyon par la poste à monsieur le Connestable, lequel le dit au Roy, qui ouit ces nouvelles avec beaucoup de desplaisir. Monsieur de Porrieres, qui venoit par le pays des Grisons, ne peust estre si tost à la Cour que les nouvelles n'y eussent couru quatre iours auparavant. Et comme monsieur le Marechal, & les autres auoient ry de ma folie, le Roy restoit autant mal-content contre moy, disant que c'estoit la plus grande folie que iamais homme entreprint, ayant tousiours esté heureux, mais qu'à present i'auois perdu mon heur & ma reputation, estant bien mary que cela me fust aduenu, mesmes aux portes de Rome. Ces nouvelles ne furent si cachées, qu'on ne les escriuit tout incontinent en Gascogne. Le vous laisse à penser comme ie fus accoustré de ceux, qui ne m'aimoient gueres : car il faut estre Dieu, pour n'auoir point d'ennemis & enuieux, ou bien ne se meller que de faire son iardin, ou son vergier. Et comme monsieur de Porrieres fust arriué, le Roy le fit venir en son cabinet, & apres auoir leu les lettres & sa creance, dans lesquelles ne se parloit rien de cela, ny monsieur

*Fausse
nouuelle
à la Cour
de la des-
faite du
Sieur de
Montluc.*

de Porrieres n'en parloit aussi. Le Roy luy dit, Et bien monsieur de Porrieres, Montluc s'y est-il trouué ? il a fait vne belle besogne. Lequel luy respondit, qu'il m'auoit laissé à Rome : & le Roy luy dit, qu'il sçauoit bien que i'auois perdu toute la canallerie du Pape, & que ie m'estois sauué. Surquoy monsieur de Porrieres fust fort esbahy de ces nouuelles, & luy dit, que si cela estoit aduenü depuis son partement, qu'il pourroit bien estre : mais qu'il n'auoit demeuré que neuf iours à venir. Sa Maiesté fit regarder combien il y auoit que ces nouuelles estoient venuës : & trouuerent qu'il y auoit quatre iours. Alors le Roy dit qu'il pensoit que c'estoit vne baye & nouuelles de banquiers : & sur ce il va souuenir à monsieur de Porrieres de ma folie : luy dit, comme depuis il me conta, Sire, ie vous vais dire que c'est : dequoy vous rirez autant comme nous auons fait : & luy conta toute mon entreprinse, & ce que i'auois respondu à mon arriüée à messieurs le Marechal de Stroffi, Cardinal Carraffe, & Duc de Paliâne, & qu'en leur contant mon entreprinse, il sembloit que ie tenois prisonnier le

*Le Sieur
de Porrie-
res conte
au Roy
l'entrepri-
se du sieur
de Mont-
luc.*

seigneur Marc-Antoine , l'argent & tout. Et assurez vous , qu'à ce qu'on me dit depuis , on n'auoit veu rire le Roy si fort , il y auoit long-temps , Monsieur le Connestable & tous tant qu'ils estoient : & me dit-on , que le Roy plus de huit iours apres voyant Porrieres , lui disoit , Hé bien , Porrieres , Montluc a-t-il acheté encores ces places autour de Paris ? & ne luy en souuenoit iamais , qu'il n'en rit. Et pour ce que i'escris en mon liure , que cent ans a , homme n'a esté plus heureux , ny mieux fortuné à la guerre , que i'ay esté : regardés donc , si vous le cognoistrez à ces trois occasions , qui me vindrent en huit ou neuf iours l'une apres l'autre , outre autres que vous y trouuerez , d'auoir eschapé sans perte ces dangers qui n'estoient pas petits.

Quelques iours apres le Duc d'Albe entendit que monsieur de Guise alloit en Italie pour secourir le Pape , qui fut cause , qu'il se retira vn peu vers la mer avecques son camp : & puis vint assieger Ostie. Monsieur le Marechal sortit de Rome avecques quelques enseignes Italiennes , & deux d'Allemands , & cinq ou six de François : & voulust

le Pape qu'il luy laissa pour sa garde, Marc-Antoine mon fils, & le capitaine Charry avecques leurs compagnies. Monsieur le Marechal s'alla camper deçà le Tybre vis-à-vis d'Ostie, & là se retrancha. Le Duc d'Albe avant qu'il y arriuaft, auoit fait faire son pont, & fait vn fort au dessus d'Ostie, du costé mesmes où monsieur le Marechal s'estoit campé. Le manday à monsieur le Marechal s'il vouloit que ie m'en vinssé deuers luy, avecques cinq ou six enseignes Italiennes ou Françoises, lequel ne le voulut, pour crainte que l'entreprinse de Montalzin ne fut pas encores du tout decouuerte. Et pour ce que monsieur le Marechal avecques les compagnies Italiennes & Françoises qu'il auoit, n'auoit sçeu faire recognoistre le fort des ennemis, veoir s'il y auoit eauë dans le fossé ou non, & en estoit demy desesperé, car le Duc d'Albe s'estoit reculé d'Ostie, tirant vers le Royaume de Naples, & n'auoit laissé que quatre enseignes Italiennes dans le fort, & quatre dans Ostie, ledit Seigneur Marechal auoit fait sortir de l'artillerie de Rome pour battre le fort, & auoit enuoyé prier le Pape.

lui laisser venir mon fils , & le capitaine Charry. Ce qu'il fist à mon grand malheur , & de mon pauvre fils. Comme il fust arriué & le capitaine Charry deuant monsieur le Marechal, ledit Sieur se plaignoit à eux , de n'auoir peu faire recognoistre le fort à son aise. Le lendemain au soir , toucha la garde à mondit fils , lequel delibera de venir à bout de ce que les autres avoient failly , & communiqua son dessein au capitaine Charry , & au Baron de Beynac, qui estoit aussi ce iour-là en garde. Il ne faillit pas : car le lendemain voyant les ennemis sortir selon leur coustume pour chercher des fascines, il les suiuit & mena battant sans crainte des arquebuzades iusques au bord du fossé , qu'il recognust aussi sagement & curieusement , comme si c'eust esté quelque vieux capitaine : mais s'en retournant , vne meschante arquebuzade luy donna dans le corps. Toutesfois de son pied , il se porta iusques au logis dudit Seigneur Marechal : parce qu'il disoit qu'auant mourir , il luy vouloit rendre compte de son fait. Ledit Sieur Marechal le fist mettre sur son lit , sur lequel ce pauvre garson rendant presque l'ame ,

Monsieur de Siross à Oslie.

Mare-Antoine recognoist le fort.

Sa blessure à Oslie.

luy dit ce qu'il auoit veu ; l'assurant
 que le fossé estoit à sec , quoy qu'on
 luy eust dit le contraire. Bien tost apres
Sa mort il rendit l'ame. Ledit Sieur Mareschal
 enuoya le corps le lendemain à mon-
Ses bon- sieur le Cardinal d'Armagnac , & à
neurs à monsieur de Lansac à Rome , lesquels
Rome. le firent aussi honorablement enseve-
 lir , comme s'il eust esté fils d'un grand
 Prince. Le Pape , les Cardinaux , &
 tout le peuple Romain témoignerent
 le regret , qu'ils auoient de sa mort.
 Si Dieu me l'ense sauue i'en eusse fait
 un grand homme de guerre : car outre
 qu'il estoit fort vaillant & courageux ,
Louange ie cogneus tousiours en lui de la sa-
de Marc- gesse , qui excedoit la portée de son
Antoine. aage. Nature luy auoit fait vn peu de
 tort , car il estoit demeuré petit , mais
 fort & apilé , les espaules grosses , au
 reste eloquent & desireux d'appren-
 dre. Monsieur le Mareschal de Cossé
 est en vie , Marc-Antoine estoit avec
 lui à Mariambourg , il pourra porter
 tesmoignage , s'il lui plaist , si quel-
 qu'un controle ce que i'en escriis , si
 ie ments. Et encores qu'il ne sied pas
 bien aux peres de loier leurs enfans ,
 si est ce que puis qu'il est mort , &
 qu'il y a tant de gens qui en peuenent

tesmoigner , ie serai excusable , & digne de pardon.

Or pour executer la charge , que le Roy m'auoit donnée en la Toscane , ie demanday congé au Pape , pour m'en aller à Montalsin , lequel ne m'le voulust donner que pour quinze iours seulement , apres luy auoir fait grand'instance : & me fit laisser mes grands cheuaux , & tout mon bagage , lesquels monsieur le Marechal de Stroffi fut contraint faire sortir , disant qu'ils estoient à luy , & par ses seruiteurs mesmes. Monsieur le Cardinal d'Armagnac me fit sortir mes mulets de coffres auecques ses couuertes , disant qu'il les enuoyoit à la maison d'un autre Cardinal , où il alloit quelquefois demeurer douze ou quinze iours. Et ainsi ie retiray de Rome tout ce que i'y auois. Pendant le sejour que ie fis par de là , sa Saincteté me fit bien cest honneur de monstrier euidemment à tout le monde , qu'il auoit grand' fiance en moy.

Deslors que ie fus à Montalsin , monsieur de Soubise partit & s'en alla à Rome. le trouuay que Montalsin estoit comme assiegé : car à S. Cricou , il y auoit des Allemans : à la grand'

Hostellerie , au dessus de Montalsin
 deux arquebuzades , il y auoit aussi
 des ennemis , & à vn Palais à trois
 arquebuzades à main gauche pareille-
 ment y auoit ennemis : & à vn autre
 tirant à Grossette , vn mille pres de
 Montalsin , il y en auoit encores. Et
 tout cela se trouua saisi des ennemis ,
 quand la trefue vint. Et ne tenoit le
 Roy rien iusques aux portes de Sienne
 par ce costé là : & croy que cela fut la
 principale cause que les Siennes eurent
 en peu d'estime monsieur de Sou-
 bise. Il y a grand' peine à contenter
 tout le monde : & encores que l'on
 face ce qu'on peut , si tout ne va pas
 comme on souhaite , on n'a rien fait.
 Je ne le veux ny accuser ny excuser
 aussi du tout. La trefue duroit encores
 entre le Roy & l'Empereur , laquelle
 estoit pour dix ans. Les affaires de ces
 Princes estoient si embrouillées , &
 confuses , qu'il ne fust possible pouoir
 faire paix. Voyla pourquoy on fit
 ceste trefue : mais i'auois entendu que
 monsieur de Guise auoit prins congé
 du Roy , & s'en venoit en Italie. Qui
 me fit penser , que encores que le se-
 cours , qu'il menoit , fut pour le Pape ,
 la trefue seroit rompuë aussi du costé
 du

*Montal-**En dit an-**cienn-**mens**Mons Al**cinai Po**lase, lib.**25.**Les Sien-**nois mal**contans**du fleur**de Sou-**bise.*

du Roy , & fis une entreprinse , pour aller donner vne escalade aux Allemans à saint Cricou , qui est une petite vilote , quatre mille pres Montalsin : & de là voulois aller atraper tous les autres lieux , que i'ay nommez. Je ne sçay si les Allemans furent aduer-
tis , ou bien s'ils furent commandez de se retirer de là : car quand ie fus hors de la ville , deux heures de nuit , vn gentil homme Siennois , qui auoit sa maison dans Cricou , lequel i'auois envoyé là , me vint dire qu'ils estoient partis à l'entrée de la nuit. l'envoyai de mesmes sçauoir nouuelles de ceux qui estoient à l'Hostellerie & au Palais , & trouuay qu'à la mesme heure tout auoit vuidé. Et ainsi nous eusmes liberté de sortir vn peu au large iusques à l'Altesse , vn chasteau assez fort , à trois mille de Montalsin , & pres du chemin de Sienne. Puis m'en allay à Grossette , où le Colonel Cheremon estoit gouuerneur , lequel faisoit de ce pays là , tout ainsi que s'il fust esté à luy , ne recognoissant les Siennois. Dequoy ils estoient desesperer : & là nous accordasmes , que les habitans recognoistroient la Seigneurie , & non lui , & qu'il n'auoit pas

en ce pays là plus d'auantage , que le Roy n'auoit voulu pour lui mesmes. Et ainsi en peu de iours tout fut changé au contentement des Siennesois.

*Le Cardinal
Burguos
Liente-
nant du
Roy d'Es-
pagne à
Sienne.*

Le Cardinal Burguos commandoit à Sienne pour le Roy d'Espagné : & auoit entreprinse sur Montallin , laquelle il pensoit emporter facilement : & se deuoit executer la mesme semaine , que i'arriuay. Et comme il entendit ma venuë , il surçoya quelques iours , pour voir si rien se descouvroiroit. Et voyant que rien ne s'estoit descouvert, il enuoya querir le capitaine Mantillou Espagnol , & gouverneur du Port-hercule , pour executer l'entreprinse. En mesme tems ayant enuoyé quelques gens à cheual pour faire venir des viures , ils le rencontrèrent , & le prindrent lui & vn secretaire du Cardinal Burguos , & quatre seruiteurs , & me les menerent. Ils se vouloient deffendre , disans , qu'ils auoient esté prins contre la trefue , car encor il n'y auoit rien de rompu à descouvert. Je fis donner secretement la gesne à vn sien seruiteur , lequel dit , qu'il pensoit , que le Cardinal Burguos auoit mandé son maistre pour executer vne entreprinse , qu'il auoit sur Mon-

talsin. Nous ne pouuions descouuoir ce qui en pouuoit estre. Et comme on entendit à Sienne la prinse du capitaine Mantillou, cela se commença à diuulguer : de sorte qu'un gentil-homme Siennois m'enuoya son seruiteur m'aduerter du lieu par là où l'on vouloit donner l'escalade, & vint à la porte de la ville, ne voulant entrer dedans, mais seulement qu'il vouloit parler à moy. Je menay Messer Hyeronime Espanos, & nous dit le tout : & qu'il y auoit des soldats François des compagnies qui estoient en garnison, qui estoient de l'intelligence, & que si nous cherchions bien les maisons prochaines de cest endroit là, nous trouuerions par aduanture les escheles. Nous donnasmes dix escus au seruiteur, qui s'en retourna. Messer Hyeronime, & moy allasmes secretement voir le lieu : & croy que i'y amenay monsieur de Bassompierre avecques nous, & regardasmes que la muraille estoit bien basse : mais qu'il y auoit une tourelle, là où l'on mettoit tousiours deux sentinelles, lesquelles estans de l'intelligence, l'entreprinse estoit facile, & plus que facile. Or Messer Hyeronime, qui estoit

*Le sieur
de Mont-
luc des-
couure
l'entre-
prinse du
Cardinal
sur Mon-
talsin.*

pour lors du Magistrat, deputa promptement deux hommes , pour chercher les maisons voisines du lieu : & ne tarda trois heures , qu'ils nous apportèrent plus d'une charge de cheual d'eschelles de corde , les mieux faites , que i'eusses encores iamais veuës. Dans ceste maison n'y habitoit personne , il y auoit long-temps : mais nous cognoissions bien , qu'il y entroit des gens , & autre chose ne peusmes descouurir. Et lors i'arrestay avec le Sergent Maïor , qu'il mettroit tous les soirs quatre sentinelles dans la tourelle , lesquelles seroient prinſes au fort. Je croy que s'il l'eust voulu exécuter le iour il l'eust peu faire : car aussi bien , ou mieux que la nuit , du grand palais , où il n'y auoit que trois arquebuzades , il pouuoit venir par un vallon couuert de petits bois iusques aupres de la muraille. Enuiron un mois apres , un Siennois nommé *Phebus Turc* se vint adresser à moi , me voulant dire quelque chose en secret. Je le fis venir dans ma garde-robe. Je n'auois rien qu'une dague au costé , & comme il entra ie le vis armé de iac & manches de mailles : oncques en ma vie ie n'ay veu visage d'homme

plus farouche que le sien. Vne fois
 i'auois enuie d'appeler quelqu'un: mais
 il me disoit tousiours qu'il ne vouloit
 que personne entendist son affaire que
 moy. A la fin ie m'assuray, me sen-
 rant assez fort pour le colleter, s'il
 auoit entrepris de faire quelque mau-
 uais coup: il me raconta que plusieurs
 fois le Cardinal Burguos l'auoit fait re-
 chercher de tenir la main à vne entre-
 prinse qu'il auoit sur Montalsin, &
 que par importunité il lui auoit ac-
 cordé, & qu'il estoit allé parler à
 luy deux fois desguisé, & auoit trois
 soldats, qui estoient de l'intelligence,
 lesquels il lui deuoit nommer, vn
 iour deuant l'adicté execution, &
 qu'il la venoit executer, auant que
 Dom Aire de Sandé fust arriué, le-
 quel venoit à Sienné, pour comman-
 der les armes: & que si ie voulois il
 meneroit l'entreprinse si aortement,
 qu'il me les ameneroit tous entre mes
 mains. Nous arrestasmes que ce seroit
 dans quatre iours, & qu'il s'en retour-
 neroit la nuit mesme à Sienné arrester
 le tout: & le fis mettre hors la ville,
 car la porte estoit desia fermée: & du
 matin despeschay vers le Colonel Cha-
 rremon à Grossette, qu'il se rendist le

*Pratique
 du Car-
 dinal
 Burguos.*

296 *Comm. de M. B. de Montluc,*
iour apres à Pagamegura , moitié che-
min de Grossette à Montalsin. Et ce
iour mesmes que i'auois despesché au
Colonnel , ie fis venir les capitaines ,
qui estoient à Chuse , à Montizel , &
à l'Hospitalet près Piance : & là les
fis iurer sur le Crucifix de ne dire rien
de l'entreprinse. Et s'en retournerent
aprestre leur cas pour estre prests ,
quand ie leur manderois : & fis aller
ma compagnie de cheuaux legers à la
Roque de Baldoc feignant d'y tenir
garnison , & lendemain allay parier
au Colonnel à Paramégura , & arrestasmes
qu'il tiendrait quatre cens arquebuziers
prests. Mon entreprinse estoit , que comme
les ennemis donneroient l'escalade , le
Colonnel Cheremond viendrait par derriere
eux , & la garnison de Chuse & Montizel
se mettroit entr'eux & le Palais , & ma
compagnie aussi. Ie deuois sortir avec
quatre cens hommes de la ville sur
eux quand ils seroient repoussés : & au
retour de Pagamegura, ie trouuay que
ledit Phebus estoit de retour , & ne
parla à moy de tout le soir , qui me
donna mauvais soupçon. Le matin il
me vint dire , que le Cardinal ne vou-
loit point , que l'affaire s'exécutast de

*Apprest
& con-
sre mine
du sieur
de Mont-
luc.*

quelques iours. Il me menoit de iour à autre. A la fin ie fus conseillé de le prendre prisonnier , & luy faire dire la verité , d'autant que c'estoit vne fourbe pour me trahir , ce que ie fis. Et le fis mettre dans vne basse fosse au chasteau , où par mal-heur il trouua vne piece de bois ou fer. Or pour ce qu'il estoit Siennois ie voulois voir si les Siennois mesmes le pourroient convertir à dire la verité. Voila pourquoy ie tins l'affaire en quelque longueur. Mais cependant avecques ceste piece de fer il perça la muraille , & se sauua à Sienne. Et ainsi ie ne peus rien faire , qui valust , sur ceste entreprinse. Il fust plus fin que moy : toutefois ie luy dois cela , qu'il m'a aprins en fait de telle importance , de n'espargner vn prisonnier , ains en sçauoir soudain la verité. Car sans doute c'estoit un traître.

*Phelms
Turc pri-
sonnier.*

Dès que i'arriuay à Montalsin , ie pourchassay de faire reuenir au seruice du Roy le Sieur Marioul de Santa-Fior , & son Frere le Prieur , lesquels par quelque mal - contentement s'en estoient ostez. Nous estions fort grands amis depuis l'escarmouche de Sienne : enfin ie les gagnay. Ils vindrent à la

*Marioul
de Santa
fior re-
tourne au
seruice
du Roy.*

Cour, où le Roy leur fist fort bonne chere. Sa Maïesté luy donna vne compagnie de chevaux legers, & au Prieur quelque pension, & se tindrent tousiours depuis aupres de moy. Or Dom Arbre de Sandé fist vne entreprinse, pour venir prendre Piance, vne petite ville aupres Montizel, que i'auois fait reparer le mieux que i'auois peu, & y auois vne compagnie d'Italiens. Je baillay au Sieur Marioul ma compagnie, & ce qu'il auoit assemblé de la sienne, & partie de celle du Comte de Petilane : & l'enuoyay à Piance pour retirer la compagnie Italienne, & l'amener à Montizel où estoit le capitaine Bartholomé de Pezero. Quelque iour auant que Dom Arbre sortist de Sienne, le capitaine Serres, qui estoit lieutenant de ma compagnie de cheuaux legers, & mon parent, auoit combattu à la veuë de Montralsin le capitaine Carillon, gouverneur de bon Conuent, qui auoit avec luy dix hommes d'armes de la compagnie du Marquis de Pesquiere, & l'enseigne de la compagnie menoit huit salades d'une compagnie de chevaux legers, & huit arquebuziers à cheual, qui estoient venus brauer de-

vant Montalfin bas au long de la
 plaine devers l'Hostellerie, lequel ne
 pensoit pas qu'il y eust caualerie dans
 Montalfin : Car i'en auois enmené ma
 compagnie avecques moy à Grossette:
 & auois enuoyé le capitaine Serres
 courir avec dix-huict salades par le
 costé de main gauche vers Sienne : &
 s'estoient battus aupres de Chuse : de
 sorte que les miens en eurent le meil-
 leur. Et au retour le capitaine Serres
 se vint reposer vn iour ou deux à Mon-
 talfin, pour puis apres me venir trou-
 uer à Grossette, & m'en ramener à
 Montalfin. Le capitaine Serres sortit
 avec les dix-huict salades, deux gen- *Capitai-
ne Serres.*
 tils hommes Siennes armez de iac
 & manches, & deux soldats à pied
 qui les suivirent : & comme le capi-
 taine Carrigue vid les salades il se
 voulut retirer, & le capitaine
 Serres lui estoit tousiours en queuë.
 Et comme ce capitaine Carrigue
 voulut passer vn ruisseau estroit, le
 capitaine Serres le chargea à toute
 bride, & les print tous, sauf vn capi-
 taine qui auoit sa compagnie dans
 Bonconuent. Ces arquebuziers à che-
 ual estoient à luy. Il eust vne arque-
 busade à trauers du corps d'un des

300 *Comm. de M. B. de Montluc ,*

deux arquebuziers , qui estoient sortis avec le capitaine Serres , lequel ils auoient fait passer le ruisseau , & vint autre avec lui , qui l'amenoit deuers

*Entre-
prise de
Dom. Ar-
bre sur
Piance.* Bonconuent : & mourut à l'entrée de la porte de Bonconuent. Je tenois tous ces gens prisonniers à Montalsin.

Dom Arbre s'achemina droit à Piance avecques trois canons & deux couleuvres. Je me doutay bien qu'il n'ameneroit pas tant d'artillerie pour Piance : car il n'estoit pas fort pour l'artillerie. Et comme le sieur Marioul entendit , qu'il estoit trois mille pres de Piance , il s'en va au deuant avec toute la cavallerie : & commanda au capitaine , qui estoit deuant , qu'il commençast à faire sortir ses gens , pour gagner Montizel , là où il n'y a que deux petits milles. Il attraqua l'escarmouche si forte , & se messia si bien , qu'il ne se peust apres demesler : & fust chargé à toute bride de trois troupes de leur cavallerie. Là il fust prins douze ou quatorze chevaux légers de ma compagnie , dont le capitaine Gourgues , qui estoit à la suite de M. de Sroffi , estoit du nombre : & du Comte Petilane , ou du sieur Marioul autant ou plus. Or comme il fist alte deuant

*Capitai-
ne Gour-
gues.*

Piance , il trouua que le capitaine n'auoit pas un homme dehors. Les ennemis suyuoient tousiours : & là se rompirent encores quelques lances , cependant que ce capitaine faisoit sortir ses gens : & à la fin il fut de nouveau chargé de toute leur cauallerie : & fut contrainct se retirer à Montizel. Le capitaine Serres , & le Baron de Clermon mon nepueu , qui portoit ma cornette , se sauuerent vers l'Hospitalet. Le capitaine des gens de pied perdit la tierce partie de sa compagnie de ceux qui auoient fait les paresseux à sortir , & luy se sauua avecques son enseigne & sa troupe , qui luy demeura : & fist teste au passage d'un ruisseau , donnant loisir au capitaine Bartholomé de le venir secourir : car c'estoit à la veuë de Montizel , & le Sieur Marioul , qu'il retira encore de la cauallerie. Voila ce que l'on gaigne à aller atraquer vne escarmouche à la teste d'une armée , comme i'ay dit cy - deuant , & se vouloit retirer de iour , estant le plus foible.

Comme Dom Arbre eust demeuré trois iours à Piance , il part à l'entrée de la nuict avec les torches : & print

son chemin au long d'une vallée , tirant à la Roque de Baldoc. Le Seigneur Marioul estoit allé en poste à Rome faire venir quelques salades , qu'on lui auoit promis pour refaire sa compagnie. Le Prieur demeura avecques moy le soir que Dom Arbre partist. Nous estions sortis le Prieur & moy hors de Montalsin à cheual : & comme la nuit commença à venir , nous nous retirâmes , discourant en chemin de ce que Dom Arbre vouloit faire de cette grosse artillerie. Il me tomba en l'entendement , que c'estoit pour aller attaquer la Roque de Baldoc , là où il y auoit vn capitaine Florentin , que monsieur de Soubise y auoit mis , lequel ie soupçonnois vn peu , pour ce que les gentils-hommes Siennes n'auoient dit , qu'ils auoient esté aduertis qu'il auoit enuoyé deux fois à Florence. En nous retirant aupres de la porte de Montalsin ie dis à deux chevaux legers de ma compagnie , qu'ils allassent decouurer tout au long des colines d'entre Piance & la Roque , & qu'ils n'en bougeassent , qu'il ne fust la pointe du iour. Or quelques iours auant ,

Monsieur de Guise en Italie. monsieur de Guise , qui estoit venu

à Rome , & desia s'estoit acheminé vers le Royaume de Naples , auoit enuoyé querir Cheremon avec sa compagnie à la requeste des Siennesois , qui ne se pouuoient accorder avecques lui : & m'auoit enuoyé monsieur de la Molle , le capitaine Charry , & trois ou quatre autres compagnies. Aussi en auoit-il enuoyé querir de celles que i'auois. Il auoit donné le gouuernement de Grossette à monsieur de la Molle. Comme ie fus au liét , voici reuenir les deux cheuaux legers , lesquels me dirent , que Dom Arbre marchoit avec les torches au long de la vallée , que i'ai dit , tirant à la Roque. l'aduertis incontinent le Prieur , & montasmes à cheual avec tous ceux que nous peusmes recouurer. le commanday au capitaine André Casteaux , nepueu de monsieur le Cardinal de Tournon , qu'il marchast avec sa compagnie sans bagage à extresme diligence apres moy , & qu'il marchast par des bois : & luy baillay deux gentils-hommes Siennesois pour le conduire. Cependant i'arriuy vne heure deuant iour à la Roque de Baldoc. & comme le iour vint arriua André Casteaux avecques sa compa-

gnie. A peine fut-il dedans , que les passages furent prins , & prindrent les guides , qui m'auoient mené , s'en retournant , & le fourrier de ma compagnie , par lesquels ils sçurent , que ie m'estois mis dedans. I'enuoyay à Grosseffe deux payfans par les bois , écriuant à M. de la Molle , qu'il s'en alast ietter en toute diligence dans Montalzin , & qu'il commandast en lieutenant de Roy : car ie m'estois enfermé : & voulois deffendre la place. Dom Arbre logea son camp à Auignon , vis à vis de la Roque : & là demeura trois iours , plaidant s'il me viendrait attaquer ou non. A la fin il print party de se retirer., sçachant à qui il auoit affaire , disant , *iuro à Dios , aquel capitán tiene alguns diabolos en su poder , o ai algun trabidor tras nos otros & si lo puedo saber , yo tengo de cortar liles brassos , y los piernos.* Mais toutes mes intelligences estoient à songer , & iour & nuit qu'est ce que ie ferois si i'estois à la place de mon ennemi. Il a de l'entendement comme vous , des pratiques comme vous , songeant à ce qu'il songe souuent , vous vous rencontrerez & pouruoyrez à ce qu'il vous brasse. Que si vous attendez les

effets, vous serez souvent surprins. Il faut & iour & nuit estre en ceruelle, & souvent considerer que veut faire votre ennemi, s'il attaquera cecy ou cela. Si i'estois en son lieu ie ferois cecy & cela : & souvent discourez - en avec vos capitaines : car tel que vous estimez peu, a souvent le meilleur auis. Or Dom Arbre s'en retourna, & se vint mettre avec son armée à l'Altesse, qui n'est qu'à trois mil de Montassin, où voyant son desseing, ie m'en retournay, renvoyant monsieur de la Molle à Grossette. Dom Arbre mist trois compagnies dans Piance, deux Italiennes, & une demy Espagnolle & demy Italienne, car le gouverneur qu'il y auoit laissé, estoit Espagnol, & le Sieur Bartholomé de Lestephe, nepueu du Sieur Cyapin Vitellou, qui auoit vne des meilleures & des plus fortes compagnies qui fust en Italie, tenoit tous les prisonniers dans le Palais, lesquels pouuoient estre de cinquante à soixante. Au bout de quelques iours il se retira à Sienne avec son camp, s'estant toutes ses entreprises éuanouïes en fumée. L'enseigne du Marquis de Pesquere alloit & venoit pour leur

*Bon ad-
uis pour
un chef.*

306 *Comm. de M. B. de Montluc,*

deliurance en eschange des nostres. Il se moquoit de moy, disant, *No sera dicho, que yo rendra vn Frances, que yo no tenga tres Espagnoles, y per estas barbas yo haure los mios: & ellos non hauran los suos.* Le Cardinal Burguos estoit marri de tout cecy, & eust voulu que nous eussions laissé aller tous les prisonniers d'un costé & d'autre: car ie tenois les capitaines Mantillou & Carrillou gouverneurs de Porthercule & de Bonconuent, & plus de vingt autres, là où il y auoit douze Espagnols naturels, sans les gouverneurs. Je portois impatiemment les responses qu'il me faisoit: & auois presque tousiours nouuelles des nostres qu'il les faisoit mourir de faim: Et moy au contraire: Car ie faisois bien traicter les siens. Sur cette coleré ie fis vne entreprinse pour donner l'escalade à Piance, car i'auois esté aduertý, que le Roy d'Espagne auoit baillé Sienne au Duc de Florence, & tout ce qu'il tenoit en la Toscané, & que ledit Duc enuoyoit trois de ses compagnies à Piance, & vne compagnie de gens à cheual. Je preuoyois bien, que s'il y mettoit le pied, que nous ne la pourrions recouurer sans nous rompre avec

*Le Roy
d'Espa-
gne donne
Sienné
au Duc
de Flo-
rence.*

avec le Duc de Florence. Ce que ie n'auois iamais voulu faire , afin que M. de Guise ne fust contrainct d'affoiblir son camp, pour m'enuoyer secours. Et ainsi ie m'estois tousiours contenu avec le Duc de Florence sans rien gaster. Il faut en ces affaires aller prudemment & sagement : car peu de subiet sert pour rompre l'alliance des Princes , ce qui ne se peut apres reparer. Plusieurs ieunes fols ont mis pour leur indiscretion des Princes en guerre sans qu'ils eussent enuie d'y entrer.

Le capitaine Faustau de Peyrouze , qui estoit dans Piance , m'auoit dit , qu'il y auoit vn trou à la muraille du costé de là où ie deuois venir de Montalzin , qui estoit par là où sortoient les immondicitez de la ville , & que par cest endroit là où il y auoit deux murailles , celle de dehors estoit hors d'eschelle , & celle de dedans de quatorze ou quinze degrez. Et comme l'on estoit passé par ce trou , il falloit passer le ventre à terre , & dans l'ordure , on se trouuoit entre deux murailles. I'auois fait faire vne petite eschelle de la hauteur qu'il falloit : mais elle estoit foible , & deliée : afin qu'elle peust passer par ce trou : de

sorte que malaisément vn homme se
 pouuoit tenir dessus. Il y auoit dans
 ce pan de muraille vn bastion au coing
 de la ville, que Dom Arbre auoit fait
 acheuer, lequel estoit assez haut. Et
 entre le trou & le bastion il y auoit
 vne porte, que les ennemis auoient
 murée de brique, & ce avecques de
 la terre, sans s'estre souciez de la faire
 de meilleure matiere, pource qu'ils
 auoient fait par derriere vn rampart
 de terre. I'ordonnay que le Capitaine
 Blacon avec sa compagnie, & vne
 compagnie d'Italiens, que i'auois fait
 venir de Grossette, & le Baron de
 Clermon mon nepueu, avec ma com-
 pagnie & quelques vingt salades de
 celle du Comte Petilano, & trente
 ou quarante Gentils-hommes Sien-
 nois s'en iroient mettre entre Piance
 & Monte-pulsiane, pour combattre
 les gens du Duc de Florence, qui se
 venoient mettre dedans. I'auois fait
 venir trois cens hommes de Chusi, que
 le Duc de Somme m'auoit enuoyé,
 lequel s'en estoit reuenu du camp de
 Monsieur de Guise, pour quelque
 bruit qu'il auoit eu avec le Cardinal
 Carraffe. Et ceux là deuoient donner
 par le coing de la ville, du costé de

*Entre-
 prise du
 sieur de
 Montluc.*

là où ils venoient : Le capitaine Bartholomé de Pezero droit à la porte , qui venoit de son costé de Montizel , laquelle les ennemis tenoient ouuerte , pour sortir & entrer. Ils deuoient mettre le feu à la porte , s'ils pouuoient : & moy ie donnois avec les eschelles au bastion , duquel les fosses n'estoient encore faits. Le haut de la porte murée flanquoit le bastion. Et avec moy i'auois les deux compagnies , Dabanson, & André Casteaux , c'est à sçauoir la moitié de chacune : car le reste ie l'auois laissé à Montalsin , & la moitié de celle du capitaine Luffan , qui estoit à Castetlorie. Estant le plus loing de tous , il fist si grande diligence , qu'une maladie le print par le chemin , de sorte qu'il fut contraint de demeurer à l'Hospitalet. Il m'enuoya son fils , qui estoit son Lieutenant. Ledit capitaine Luffan mourust cinq ou six iours apres de ceste maladie. Il m'enuoya aussi la moitié de la compagnie du capitaine Charry : lequel i'auois laissé dans Montalsin à son grand regret , car ie n'auois homme pour y laisser à cause que le sieur Marioul estoit allé à Rome , & le Prieur son frere estoit allé iusques à

*Mort du
Capitaine
Luffan.*

leur maison. Bref ie pouuois auoir de mon costé en tout quatre cens hommes, & les trois cens qui vindrent de Chusi, & cent hommes qu'auoit le capitaine Bartholomé. Voila tout ce que i'auois à l'affaut.

Nous auions arresté tous ensemble, que les Italiens du Duc de Somme seroient de la partie, lequel Duc desiroit fort de s'y trouuer : mais ie ne le voulois mander, parce que Chusi, d'où il estoit gouuerneur, estoit de grande importance, & aussi que si *Admis*
aux chefs. i'estois tué, ie ne voulois pas que les places demeurassent sans quelque bon chef, qui peust tenir, iusques à ce que Monsieur de Guise eust enuoyé homme suffisant, pour commander le pays. Il faut tousiours pouruoir à tout, comme si on deuoit vaincre, & estre vaincu. Ainsi vous ne ferez rien mal à propos allant executer vne entreprinse. Nous auions assigné de nous trouuer deux heures deuant le iour chascun au lieu qu'il deuoit combattre : & deuoient donner les gens du Duc de Somme & le capitaine Bartholomé plustost que moy : afin de diuertir les forces du costé, où i'attaquerois la place : pource que le costé,

où ie donnois estoit là plus fort , à cause du bastion & des flancs de dessus la porte. La muraille où estoit le trou faisant vn peu du coing. le bailloy la charge de porter l'eschelle aux gentils-hommes , qui estoient à ma suite , que le Roy payoit : & les priay d'entrer par le trou. C'estoit le capitaine la Trappe , qui est auourd'huy pres monsieur l'Admiral , les Aufillons nepueux tous deux de ma feuë femme , le capitaine Coffeil qui porte auourd'huy mon enseigne , le capitaine la Motte , CasterSagrat , le capitaine Bidonnet , le capitaine Bourg , qui est en vie , lequel a vne compagnie de gens de pied , & deux ou trois autres : & apres eux vingt Italiens , que le capitaine Faustin de Peyrouse , qui auoit esté rompu au sortir de Piance , auoit amené avec luy , tous hommes choisis qui deuoient monter l'eschelle , apres que les miens seroient montez. Ledit capitaine & vn autre des siens deuoient passer les premiers par le trou , & tirer l'eschelle , à cause qu'il scauoit ce qui estoit en ce lieu là , & ne faisoient pas les miens. L'arriuay à vn quart de mil pres la ville. Le Baron de Cler- *Ceux de*

*Fianco
attendent
le feu de
Montluc.*

mont & Blacon passerent outre, & s'allèrent mettre à vn mil de la ville. sur vn chemin tirant à Montepulsi-
ne : & comme i'eus attendu vne heure là, sans attendre que les Italiens commençassent comme il auoit esté ordonné, cognoissant que le iour s'ap-
prochoit, i'enuoiay vne de mes guides recognoistre le plus secrettement qu'il pourroit faire, & mon vallet de cham-
bre, qui est encore en vie, alla iusques à vingt pas du bastion, & n'ouy-
rent rien dans la ville non plus que s'il n'y eust eu personne. Vn petit chien seulement oyons nous aboyer. Ils sçauoient ma venuë dès la nuit, & m'attendoient ainsi sans faire aucun
bruiet, le feu sur la serpentine. Le ne
*Le feu
de Mont-
luc va re-
cognois-
tre Pian-
ce.* sçeus faire ma sortie si secrettement, encores que i'eusse fait fermer les por-
tes trois heures auant, qu'il ne sortit
quelqu'un, qui les allast aduertir. Et
comme ils m'eurent rapporté qu'ils
n'entendoient aucun bruit, i'y voulois
moy-mesmes aller avec eux deux : &
comme nous fusmes vn peu en auant
à quinze ou seize pas du bastion, i'a-
perçeus vn homme à cinq ou six pas
de nous qui s'en alloit se baissant, &
se retiroit vers le bastion : & croy

qu'il rentra par ledit bastion , dans lequel nous ouïsmes alors parler : & nous sembla qu'ils parloient Alleman : mais c'estoit des Albanois : car le sieur Bartholomé de l'Esteffe en auoit en sa compagnie : lequel sieur Bartholomé auoit prins le bastion à deffendre. Et comme ie vis que bien tost le iour viendroït , ayant perdu l'esperance de nos Italiens , lesquels estoient arriuez comme ie sçeus depuis. Mais le Duc de Somme en auoit baillé la charge à quelqu'un , qui ne vouloit pas mourir des premiers , ou bien me vouloit faire cest honneur de me laisser donner le premier comme Lieutenant de Roy : mais cest homme de bien ne le faisoit pas par honneur. Le capitaine Bartholomé attendoit aussi que les vns ou les autres donnassent : & ainsi sur ce dilayement ie fus contraint de donner le premier , car encor qu'à ceste sentinelle perduë & à ce silence ie cog-nusse bien que mes gens auoient senti le vent , si est-ce que puis que i'auois prins la peine de venir , ie voulois tenter fortune.

Tous ces Gentils-hommes Italiens ^{Escalade} & François , que i'ay nommez cy ^{au Bastion.} dessus , prindrent l'eschelle , & nous

*Ordon-
nance du
sieur de
Montluc.*

autres prismes les autres eschelles ; pour donner au bastion. Je les fis prendre aux capitaines , Lieutenans , sergens , caporals , & lancepassades. Et ainsi marchay droit au bastion : & de prime arriuée nous fut tiré vne grande salue d'arquebuziers : mais pour cela nous n'arrestasmes de dresser nos eschelles , & i'auois fait vne ordonnance que tous les commissaires des guerres & des viures , Tresoriers Controlleurs eussent à auoir de grands cheuaux & armes , car ces gens ont toujours argent , lesquels i'amenois toujours avec moy sous ma cornette , pour faire troupe & parade , & tromper l'ennemi. Monsieur de Guise auoit enuoyé monsieur de Malassise , qui est aujourd'huy Seigneur de Roissi , pour estre superintendant des finances. Je luy donnay vn cheual Turc : si i'en auois maintenant vn semblable ie ne le donnerois pour cinq cens. escus. Il me rendit fort mal ce plaisir , & de l'amitié que ie luy portois , car il fit tant , qu'il me mist en la mauuaise grace de monsieur de Guise , comme il fait bien aujourd'huy avec la Roynne , tant qu'il peut , comme l'on m'a escrit de la Cour. Aussi ie m'en suis bien

bien apperceu , & voudrois que Dieu m'eust fait la grace de faire souuenir à la Royne , quel seruiteur ie luy suis , & quel i'ay esté le passé , là où les occasions se sont présentées , & les plus grandes que iamais Royne se trouuaist sur les bras : & sa Maiesté cognoistroit, qu'il ne faudroit pas qu'elle creust legerement mes ennemis , & ceux qui ne luy ont fait , ny ne feront iamais tant de seruices , que ie luy ay fait. Mais ie prendray patience auec Dieu , ayant ma conscience nette de cela , & de routes autres choses concernant le seruice du Roy & de la couronne. Pour lors ie n'auois rien descouuert des menées dudit sieur de Malassise, qui pourchassoit , que mon sieur de Guise m'appellast aupres de luy , & qu'il baillast ma charge à monsieur de la Molle. Car il auoit opinion qu'eux deux ensemble manieroient mieux les affaires que moy , & à leur profit. Je ne veux point icy mettre les raisons , pource que l'on pourroit dire, que c'est pour l'inimitié qu'il me porte , & moy par consequent à luy , qui suis mal endurant & qui porterois volontiers en ma deuise , si ie n'en auois vne autre , ce qu'un

*Le Sieur
de Malassise
de Roiffi en
Tuscanie.*

*C'estoit le
Comestable
d'Angleterre
Gaston de
Foix.*

316 *Comm. de M. B. de Montluc*,
de la maison de Candalle portoit, *Qui*
m'aymera, ie l'aymeray. Mais il y a beau-
coup de gens de bien, qui sont enco-
res en vie, qui sçatent l'occasion, &
s'ils la disoient elle ne seroit guere à
son aduantage.

Mais pour laisser ces propos ne me
souciant pas fort qu'il me vueille mal
ou bien, ie le laissay avecque le capi-
taine Charry, combien qu'il fist gran-
de instance de vouloir venir avec moy;
mais ie faisois estat que luy estant dans
la ville, si ie mourois, ayderoit fort
les citoyens afin de ne perdre cœur
attendant celui que Monsieur de Guy-
se y enuoyeroit, car il est homme
d'entendement & persuasif. Pour re-
uenir à mes Thresoriers & commis ie
les fis rondoyer autour de la ville en
courant, (ils sont plus propres à faire
peur que mal) pour par ce moyen
diuertir les habitans d'un lieu à l'au-
tre. Or nous donnâmes l'escalade tous
Eschelles en camifades, & furent nos gens par
rompuës. trois fois repouffez, & nos eschelles
rompuës, sauf vne ou deux. Il faut
dire à quoy seruit la prinse du trou.
Tous entrèrent par dedans iceluy l'un
apres l'autre. Et comme ils eurent
dressé l'eschelle à la petite muraille,

pour entrer dans la ville, les Gentils-hommes miens monterent, & de dessus la muraille en hors se iettent sur vn fumier. Et comme le capitaine Faustin & ses vingt hommes virent les nostres dedans, ils se voulurent haster de monter & chargerent tant l'eschelle qu'elle rompist. Souuent ces ardeurs inconsiderées perdent les entreprinſes. Le trou estoit à quatre ou cinq pas de la porte murée, & les ennemis qui estoient sur icelle ne s'attendoient à autre chose, qu'à tirer aux nostres, qui donnoient l'escalade au bastion: & tournant le dos aux nostres du trou, ils n'entendirent iamais aucune chose de l'entrée de nos gens. Les Italiens s'essayèrent de racouſtrer l'eschelle avec des ceintures, mais il n'y eut ordre. Ils furent contraincts s'en sortir par le mesme trou. Et me vint dire le capitaine Faustin la mal-fortune de tous mes gens: & me voyla en desespoir, voyant que pour penser recouurer ceux qui estoient prisonniers dans la ville, i'auois esté si malheureux de perdre tous les Gentils-hommes de ma suite: & commençay à iotier à la desesperade. Le iour estoit desia, & le

*Les François
se
pouſſer.*

318 *Comm. de M. B. de Montluc,*

nos gens repoussez derriere des murailles , qu'il y auoir. Et en mesme temps le capitaine Bartholomé me manda qu'ils estoient aussi tous de son costé repoussez. Je me jettay lors à terre , car ie n'estois encor descendu , & assemblay tous les capitaines , sauf Auanson fils de monsieur d'Auanson , qui auoit esté ambassadeur à Rome , qui fust blessé d'une arquebuzade à la main. Et là ie commençay à leur remontrer , que ie n'estois pas venu que pour prendre la ville , ou creuer , & que ie leur montrerois le chemin , s'ils me vouloient suiure : que resolu-
ment ie tournerois la teste contre ceux qui feroient les retifs , & en tuerois tant qu'il s'en trouueroit deuant moy. Allons donc mes amis , leur dis-je , suyuez vostre Capitaine , & vous verrez , que nous aurons de l'honneur. Lors ie baissois la teste ayant l'espée en la main , & mon page qui portoit mon halebarde aupres de moy tirant droit à la porte. J'auois douze Suisses de ma garde qui me suiurent , aussi
fit tout le reste. Et cogneus bien à ceste heure là , comme i'ay fait d'autres fois , qu'est-ce que peut le chef , quand il se met deuant , montrant le chemin

*Propos du
sieur de
Montluc
aux siens.*

*Un chef
peut pres-
que tout.*

aux autres. Je me mis deffous leur porte, ou trois ou quatre hommes pouuoient demeturer à couuert des flancs du bastion. Les ennemis, qui estoient sur la porte, tiroient à grands coups de pierres sur nos gens. Les Suiffes auecques leurs halebardes faisoient leur deuoir contre ceste muraille de brique. I'auois l'espée à la main gauche, & la dague à la droite : & auecques la dague ie brisois & coupois la brique. Et comme nous eufmes fait vn trou, dans lequel ie pouuois mettre le bras, ie baillay mon espée & ma dague au capitaine de mes Suiffes : & mis mes deux bras dedans. La muraille n'estoit que de l'espeffeur seulement d'une brique : & y auoit encore bien peu de terre, car c'estoit comme vne muraille seche. Et comme auecques les mains i'eus trouué le bord de la muraille & espeffeur d'icelle, ie tiray à moy la muraille de telle roideur que tout le dessus d'icelle tomba sur moy, & me couurit tout, de maniere qu'il fallust que le capitaine de ma garde me tirast de deffous la brique, & me releuast. Et tout incontinent auecques les hallebardes acheuafmes de la mettre par terre. Ils n'a-

uoient pas acheué la terrasse qu'ils auoient mis derriere ceste porte : & s'en falloit environ deux pieds, qu'elle ne ioignit au haut de l'arc. Là me furent tuez deux Suisses, & le capitaine blessé d'une arquebuzade à la cuisse, & quatorze ou quinze soldats morts ou bleffez. *Affaut au bastion.* Je faisois encore donner aux enseignes l'affaut au bastion avec les deux eschelles, qui n'estoient pas rompuës : mais pour cela des flancs du bastion ils ne cessoient de tirer. Or du bastion à la porte, où ie combattois, il n'y auoit pas plus de trente pas. Je criay aux soldats, qu'ils m'allassent chercher les eschelles, qui estoient rompuës contre le bastion, & que les plus courtes seroient les meilleures : car la hauteur du terrain n'estoit pas plus que de deux aulnes, ny encore, ce croy-ie, de tant. Et tout incontinent ie les dressay coste à coste, & mis vn arquebuzier sur vne eschelle, & moy sur l'autre, & trois l'un apres l'autre apres le soldat premier, & deux de mes Suisses apres ces trois-là. Je dis à celuy qui estoit deuant, & qui montoit le premier, que tout à vn coup il se dressast, & qu'il tirast vne arquebuzade dedans.

Ce qu'il fit : & comme il tira , ie le prins par la fourrure de ses chausses , & le pouffay dedans. Ie luy fis faire vn fault , où il n'auoit pensé. Les deux eschelles se touchoient. Ie commençay à crier à ceux qui estoient dessus l'autre , & les pousser ; leur disant , sautez soldats , ie me ietteray apres vous dedans : & pousse celuy-là & l'autre apres , & l'autre encore. Et comme ils estoient tombez dedans , celuy qui se pouuoit releuer , mettoit la main à l'espée. Mes deux Suisses se ietterent apres. Et alors ie sautay à terre de nostre costé , & recommençay à crier , poussez capitaines , poussez capitaines , nous sommes dedans. Et les voyla les vns apres les autres se ietter à coup perdu là dedans. Les gentils-hommes miens , qui estoient entrez par le trou , auoient esté aperçeus sur la pointe du iour , & chargez : & auoient gaigné vne maison , la porte de laquelle ils deffendoient. Ce qui me fit vn grand bien : car vne partie de ceux qui gardoient la porte , y estoient courus , ne pensant iamais qu'il fust possible , que i'entrassé par là. Et comme les ennemis qui donnoient l'assaut aux gentils-hommes ,

*Trait du
sieur de
Montluc.*

*Prinse de
la ville.*

entendirent le cry de France , France ,
derriere eux , ils les abandonnerent ,
& voulurent courir à la porte : les
gentils-hommes sortent apres eux ,
lesquels entendant le mesme cry de
France , France , ils cogneurent que
nos gens estoient dedans. Et de for-
tune ils furent mis au milieu de nos
deux troupes , & là tous tuez. Or
apres en mesme instant que ceux-là
furent tuez , vint vne Enseigne des
leurs , qui estoit à la place , courant
droit à la porte : & les gentils-hom-
mes de ma fuite estoient desia raliez
auecques ceux qui entroient. Ladite
enseigne trouua bien à qui parler , &
les accoustrent comme les autres.
Et en mesmes temps que nos gens en-
troient , ie leur criay , qu'ils donnas-
sent l'assaut au bastion par dedans la
ville , ce qu'ils firent : Mais ils y trou-
uoient vne bien grande resistance , à
cause que la pluspart de la compagnie
des gens de cheual estoit dedans qui
combattoient à merueilles.

Or comme le cœur croist aux hom-
mes , qui se voient en esperance de
victoire , de n'oublier rien de leur de-
voir à bien & furieusement assaillir.
Les ayant encouragés ie laisse la porte ,

& cours aux enseignes qui estoient sur les eschelles du bastion : & leur crie , que tous nos gens estoient dedans , & qu'ils se iettassent à corps perdu dans le bastion. Ce qu'ils firent. Et pour lors n'y trouuerent pas la resistance telle qu'ils cuidoient , pource que nos gens les tenoient de si court , qu'ils ne pouuoient respondre dedans & dehors. Et comme ie vis les enseignes dedans , ie remonte à cheual , & avecques les Commissaires & Tresoriers m'en allay au long des murailles : & tous ceux qui sautoient par dessus pour se sauuer , ie les faisois tuer. Et pour reuenir à nos premiers prisonniers , nos gens executerent iufques à la place , où ils trouuerent le sieur Bartholomé de l'Estephe avec le demeurant de sa compagnie , lequel ne fit pas grand' deffence. Car desia nos gens couroient tout au long des rues de la ville , & mesmement au long des murailles d'icelle. Les Italiens vindrent entrer par la muraille , qui n'estoit pas trop haute , & s'aydoient les vns aux autres. Le capitaine Bartholomé de Pezero auoit bien mis le feu à la porte , comme il auoit promis , mais il y fust blessé

324 *Comm. de M. B. de Montluc,*

d'une arquebuzade par les fesses, & n'y auoit ordre d'entrer par là, à cause du grand feu, qui estoit en icelle porte. On auoit baillé dix huit ou vingt Espagnols pour la garde des prisonniers, qui estoient dans le Palais, en nombre de cinquante ou soixante: & les auoient attachez deux à deux, comme ils me dirent puis apres. Et en mesme instant qu'ils entendirent le cry de France, France, France, en la place, à laquelle le Palais est ioignant, ils commencerent à se secouer les vns & les autres, & mesmes le capitaine Gourgue, qui se deslia le premier. Et s'estans destachez se mirent de telle furie sur ceux qui les auoient en garde, qu'avec leurs armes mesmes, & à coups de pierre, ils en tuerent sur le lieu la pluspart, & le surplus tindrent prisonniers, & les emmenerent avec eux. Et voila la deliurance heureuse, & non esperée de nos prisonniers.

*Prison-
niers se
deliurent.*

Maintenant il reste sçauoir, quelle fut l'ysuë du commandement que i'auois baillé au Baron de Clermon, & au Capitaine Blacon. Les compagnies du Duc de Florence, de pied & de cheual estoient sorties de Monte-por-

tiano , & s'en vindrent à Piance , n'y ayant que trois mille de l'un à l'autre. Et comme ils furent à moitié chemin , & qu'ils entendirent l'arquebuzerie , enuoyerent six cheuaux courir tout au long du chemin , pour sçauoir que c'estoit. Les trois donnerent dans nostre embuscade , & furent prins : & les trois autres se sauuerent , qui firent tourner en arriere leurs gens plus viste que le pas : de sorte que le Baron de Clermon & le capitaine Blacon ne les peurent combattre. En ladite fac-
Prinse de
Bartholo-
mé de
l'Estephe.
tion & prinse de ville , le Sieur Bartholomé de l'Estephe , son lieutenant , & son enseigne furent prins , le Gouverneur qui estoit Espagnol aussi : toutesfois son enseigne fut tué. Le capitaine Pistoye , lequel on appelloit ainsi pour ce qu'il estoit de Pistoye , son Lieutenant , & son Enseigne pareillement furent prins , ensemble le Lieutenant & l'Enseigne d'un capitaine Italien qui s'appelloit Alder Placit , qui estoit Siannois : lequel estoit party deux iours devant pour aller pourchasser leur payement , auant qu'ils fortiffent de la ville.

Et voilà l'exécution de l'escalade de Piance qui fut la nuit de S. Pierre ,

& de laquelle on a fait depuis en ça si grand cas par toute l'Italie. Tous les capitaines & soldats Italiens & François disoient , que i'auois prins moy seul la ville , & non eux. Et que si ie n'eusse fait ce que ie fis , & sans la hardiesse & resolution , en laquelle ils me virent , ils ne se fussent iamais plus approchez des murailles , en ayant esté repoussez par trois fois bien viuement. Et si Dieu eust voulu permettre que les gens que le Duc de Florence enuoyoit de Monte-pulsiano à Piance , fussent partis vn'heure plus tost , ils n'eussent point entendu par le chemin le bruit de mon arquebuzerie : de sorte qu'ils fussent tombez dans la troupe que menoiert lesdits capitaine Blacon , & le Baron de Clermon , lesquels estoient aussi bien en camifade comme le reste de mes gens , & les eussent aisément deffaits & taillez en pieces. Car incontinent qu'ils entendirent le rapport que leur firent les trois qui estoient eschappez , ils tournerent visage & se mirent en desroute tirant le chemin de Monte-pulsiano. Je laissay dedans pour commander le capitaine Faustin , qui y estoit auparauant , & auoit encorés

*Retraicte
du se-
cour.*

cinquante ou soixante soldats de sa compagnie , lesquels le capitaine Bartholomé Pezero luy auoit tousiours gardez. Et luy presta encores le capitaine Bartholomé son Lieutenant , avecques cent soldats de sa compagnie : & sur le midy , comme ie montois à cheual pour m'en retourner à Montalfin , & que ie r'enuoyois chacun en sa garnison , les capitaines avec leurs Lieutenans & Enseignes me menerent cent ou six vingts cheuaux de seruiçe , qui auoient esté gaignez en ceste faction , outre les courtaux & mulets , me priant d'en prendre ceux que bon me sembleroit. Et entre autres le capitaine la Trape me pria prendre vn coursier de Naples , le plus beau & le meilleur cheual qui fust en Italie. Je n'en acceptay de tous ceux qui me furent offerts , que celui du capitaine la Trape. Lequel depuis monsieur de Guise m'enuoya demander , & le luy donnay. L'arriuay à Montalfin avecques la moitié seulement des trois compagnies des gens à pied , que i'auois amenés , apres lesquels ie faisois marcher tous les capitaines prisonniers , & quelque peu de soldats aussi prisonniers ; car il ne s'en

saoua pas beaucoup. Apres les prisonniers , ie marchois , & tous nos capitaines avec leurs enseignes desplyées :

*Retour à
Montluc.
fin.*

& derriere moy les gentils-hommes de ma suite portoient la cornette de gens à cheual , & les trois enseignes gaignées. Et apres toute l'infanterie , marchoit le Baron de Clermon avecques ma compagnie & les gentils-hommes Siennesois , qui estoient tous à cheual derriere. Et croy qu'il ne demeura homme ny femme dedans la ville : car tous sortoient dehors pour me veoir entrer , sauf le capitaine du peuple , le conseil & le magistrat , vers lesquels i'auois enuoyé pour les prier de ne bouger du Palais , au deuant duquel i'allay descendre. Et entray dedans iceluy armé , lesdites enseignes gaignées deuant. & leur fis entendre au commencement en peu de mots , de quels moyens il m'auoit fallu ayder pour venir à bout d'vne entreprinse si hazardeuse , & comment la ville auoit esté prinse , & cogneus bien à leur contenance qu'ils auoient en admiration vne telle execution. Puis les exhortay de continuer en la fidelité qu'ils auoient promise au Roy , & ne perdre point l'esperance de re-

coururer leur liberté & ville capitale, leur ayant Dieu monstre & tesmoigné par vne si bonne & heureuse iournée, qu'il ne les vouloit perdre ny abandonner, & moins ceux qui combattoient pour eux. Et pour les asseurer que ie portois les armes pour leurs vies, & pour le recouurement de leur patrie ie leur donnay la cornette des gens de cheual, & les trois enseignes gaignées, lesquelles, apres m'auoir remercié & loué, plus qu'ils ne firent iamais homme, ils les mirent à mesme instant dans la grand'salle du Palais toutes despliées. Ce qui n'amoindrist pas la reputation que i'auois acquise, soit parmy eux, soit à Rome, & par tout ailleurs, où les nouvelles de ceste entreprinse & execution coururent.

Depuis ne se presenta aucune occasion qui merite estre escrite, sauf deux, qui fut, que Dom Arbre alla assieger Chuzy, que le capitaine Morret Calabres, qui estoit à Montepes- *Siege de Chuzy.* cayo, auoit desrobée par intelligence aux ennemis. Ledit Dom Arbre y auoit trente enseignes de gens de pied deuant, & trois canons, & six cens cheuaux. Je partis de Montassin vn peu apres midy, avecques cinq en-

seignes, & enuiron quatre vingts ou cent cheuaux : & arriuay à Montepescayo sur le point du iour : & là fis accoustrer de petits sacs pour porter de la poudre, iusques au nombre de vingt, y pouuant auoir en tout trois cens liures. De Montepescayo à Chuzy y a six mille. L'artillerie ne leur estoit pas encores arriuée, mais elle arriva le matin que i'en partis : & sur le midy ie partis de Montepescayo, & m'en allay camper vis à vis de leur camp, à un quart de mjl, & autant de la ville, car ils estoient campez deuant : & ne me vindrent oncques recognoistre. La place ne valloit rien, car nous n'auions pas eu loisir de la fortifier. & à l'entrée de la nuit ie prins le Lieutenant du capitaine Auanson nommé saint Genies, avecques trente picquiers & trente arquebuziers, que ie voulus hazarder, veoir si i'auois moyen de la sauuer. Et parce qu'il y auoit un petit ruisseau, qui ne contenoit trois pas entre eux & moy, ie fis aller ledit saint Genies, & le capitaine Charry avec cent arquebuziers pour l'accompagner : & moy par le costé du camp, ie leur allay donner l'allarme avecque

avecque les gens à cheual & cent arquebuziers. Sainct Genies entra avecque la poudre, & tous les soldats, sauf quatre ou cinq picquiers. Et toute la nuit ie les tins en alarme, pour leur donner à penser que le matin ie me reposerois : & que m'ayant recognu, ils me viendroient combattre, veu que ie n'auois autres forces, que cinq enseignes. Et sans reposer aucunement, sans sonner tabourin ny trompette, ie commençay à me retirer au long des bois, & prins mon chemin droit à Montalsin : & fis douze mille sans reposer. Et auprès d'un ruisseau, ie fis alte, où tous à pied & à cheual repeusmes des viures que i'auois fait apporter sur des asnes : où ne demeuray pas vn'heure & demie pour m'acheminer droit à Montalsin. Or le iour que ie partis de là enuiron midy, ils mirent leur artillerie en estat, sans pouuoir faire batterie aucune iusques au lendemain matin.

Le iour mesme que i'estois parti de deuant Chuzy, j'arriuay le soir à Montalsin, là où il y auoit trente mille, & toute la nuit ie fis apprester vn canon & vne grand'couleurine, que nous auions. Et enuiron neuf heu-

*Prinse de
l'Alieffe.*

332 *Comm. de M. B. de Montluc*,
res ie m'en allay battre l'Altesse, qui
est entre Bonconuent & Montallin,
vn chasteau fort. Et le battis par la
porte, où ils l'auoient le moins rem-
paré. Et sur le soir se rendirent la vie
sauue seulement. Il auoit soixante
soldats. Puis lendemain matin i'allay
prendre trois ou quatre chasteaux qu'il
y auoit autour de là, qui n'estoient
pas forts, & se conseruoient à la
faueur de la forteresse de l'Altesse.
De tout ce iour l'artillerie ne bougea
de l'Altesse. Cependant ie prins les
chasteaux. On me conseilloit d'aller
battre Bonconuent. Ie l'allay reco-
gnoistre, & fis faire des gabions
promptement là deuant, faisant sem-
blant de l'assiéger. Ce que ie faisois
pour diuertir Dom Arbre à ne tirer
plus outre : car ie craignois, qu'a-
pres qu'il auroit prins Chuzy, ce que
ie pensois bien qu'il feroit, il allast
assiéger Montepescaillo, où estoit le
capitaine Moret, & deux ou trois au-
tres places qui se conseruoient à la fa-
ueur de Montepescaillo : & le iour
que ie faisois semblant d'assiéger Bon-
conuent, i'enuoyay le Sieur Marioué
de Santa-Fior, le capitaine Serres,
mon Lieutenant, & le Baron de Cler-

mon, mon Enseigne, courir iusques
 deuant Sienne. Ils rencontrèrent vne
 compagnie de gens de pied, qui estoit
 fortie de Sienne pour s'aller mettre en
 deux chasteaux qui estoient pres de
 ceux que i'auois prins, laquelle ils
 taillerent toute en pieces, sauf le ca-
 pitaine, & le lieutenant & l'enseigne,
 qui se sauuerent à cheual. Tout cecy
 fut fait en trois iours, comptant de-
 puis le iour que ie partis de deuant
 Chuzy. L'alarme fut si grande à Sien-
 ne de cette deffaitte, que le Cardi-
 nal Burguos manda en diligence à
 Dom Arbre, qu'il laissast tout, pour
 retourner à Sienne, & qu'il craignoit
 que les Siennes se reuoltassent, &
 qu'ils me missent dedans, veu l'ami-
 tié que les citoyens me portoient. Et
 si ceux de Chuzy eussent peu tenir
 vn iour dauantage, il les abandon-
 noit : mais le deuxiesme iour apres
 auoir fait vne grand'breche, car la
 muraille ne valloit rien, & n'y auoit
 gueres de gens, ils se rendirent. Le
 Lieutenant du Capitaine Moret Ca-
 labrés estoit dedans avec vne partie
 de la compagnie dudit Moret, &
 enuiron cinquante cinq hommes, qui
 entrerent avec saint Genies : de sorte

*Deffaitte
 des Sien-
 nois.*

qu'en tout n'y auoit que cent hommes. Lendemain matin que le Sieur Marioul eust deffait ceste compagnie, tous les capitaines qui estoient avecques moy, estoient d'opinion que i'allasse battre Bonconuent. Mais ie leur dis ces mots, vous sçauiez que depuis hier deux heures apres midy nous n'auons ouy tirer l'artillerie a Chuzy, laquelle nous oyons de l'Altesse en hors. Or faut donc dire, qu'ils sont rendus ou bien prins par force. S'ils sont rendus, Dom Arbre ne sejournera pas là vn'heure, pour essayer s'il nous pourra surprendre en campagne: car il ne faut point doubter, qu'il n'aye eu l'alarme de ses gens, que vous autres defistes hier aupres de Sienne, & que le Cardinal Burguos ne l'aye mandé retourner pour conseruer le demeurant des chasteaux, qui sont les plus pres de Sienne. Car ie faisois en mesme instant que ie prenois les autres, le tout desmanteler & ruiner, comme aussi fis- ie l'Altesse. Or pesons vn peu les choses, si nos gens sont rendus, le camp ne demeurera deuant Chuzy plus de deux heures: s'ils sont prins par force, la ville est pauvre, les soldats n'y auront

demeuré que cette nuit passée au sac ; & à ce matin sera party deux heures deuant iour. Et encore qu'il y aye trente mille , l'artillerie sera icy auant que ne soit midy : car Dom Arbre ſçait bien que ie n'ay point cent cheuaux en toute ma puiffance , ny plus de ſix cens hommes , en ces cinq enſeignes. Parquoy la raiſon de la guerre nous donne aſſurance , qu'il doit faire ce que ie vous diſ. Par ainſi ie vous prie commençons à retirer noſtre artillerie , & l'infanterie. Et prenez vous en tous à moy , ſi vous ne voyez que les affaires iront ainſi. Le Lieutenant du capitaine Moret & ſainct Genies eurent telle compoſition qu'ils voulurent , pour la haſte que Dom Arbre auoit de tourner en arriere : car ils fortirent bagues ſauues. D'enſeignes ils n'en auoient point. Or ſiſie mettre le feu au demeurant de l'Alteſſe , qui ne ſ'eſtoit peu promptement ruyner : & laiſſay le capitaine Serres avecques vingt cheuaux ſur vn petit haut pres de l'Alteſſe qui pouuoient deſcouvrir iuſques à vn bois où eſtoit le chemin que Dom Arbre deuoit tenir pour ſ'en retourner. Et comme ie fus à vn mil pres Montal-

*Diligence
du Sieur
de Mont-
luc.*

fin , le capitaine Serres m'envoya deux cheuaux à toute bride , me dire qu'il commençoit à descourir leur caualerie sortant du bois. Je laissay les capitaines de gens de pied avecques des cordes , & les soldats pour ayder à tirer l'artillerie aux bœufs. Et retourna mesmes le Sieur Marioul & moy avecques nos gens à cheual.

Mais comme nous fumes pres le capitaine Serres , sur vn autre petit mont , nous descourismes toute leur caualerie desia en la plaine , qui auoit fait alte. Je crois que c'estoit pour attendre vne troupe qui sortoit du bois. Je laissay le Sieur Marioul là , pour soustenir le capitaine Serres : & manday au capitaine Serres , qu'il ne s'engageast point à combattre , ny se laissast approcher , ains commençast à se retirer peu à peu : & autant en dis-je au Sieur Marioul , & m'en courus à l'artillerie , laquelle ie trouuay à vn quart de mil pres la montée , & la fis haster : & comme ie l'eus sur le commencement de la montée de Montalsin , ie vis venir le Sieur Marioul au trot , & le capitaine Serres vn peu derriere luy , qui faisoit le semblable. Je fis tirer tousiours l'ar-

tillerie contre-mont, & ne peust arriuer à cinquante pas pres de la porte de la ville, qu'il ne fallust faire oster les bœufs, & les ietter dedans la ville, & toute notre arquebuzerie au long des vignes, & dessus la muraille, & nostre cauallerie dans la ville: car elle ne pouuoit plus seruir de rien. Et vindrent les ennemis iusques au pied de la montagne. Voylà comme ie sauuy tout sans rien perdre, pour compasser le tems qu'il leur falloie à venir de Chuzy sur nous, & pour la grand'diligence que ie fis à ma retraicte.

Donc capitaines, souuenez vous, *Discours*
 quand vous vous trouuerez en lieu *aux capi-*
 où il vous faudra retirer, & que *taines sur-*
 l'ennemy sera beaucoup plus fort *les retrai-*
 que vous, de compasser le temps *tes.*
 qu'il luy faut à vous venir combattre: & mesurez-le avec vne grand'diligence, soit iour ou nuit, & vous ne serez aisément surprins. Prenez tousiours au pis: & croyez que votre ennemy veille pour vous surprendre, comme vous à luy. La raison de la guerre vouloit que i'en fisse ainsi: & faut tousiours estre aux escoutes, quand on est pres de l'ennemy. Et

s'il a trois heures pour venir à vous, redoublez le pas : & faictes en deux, s'il est possible, ce qu'il peut faire en trois. Ainsi ayant le deuant sans vous mettre en honteuse fuite, vous luy laisserez le logis vuide. Ouy, mais peut estre il ne viendra pas à moy, & cependant ie me retire sans veoir l'ennemy ? Si tu attens cela tu es deffait & perdu, mesmement lors que tu traines du canon, lequel tu ne peux abandonner, ton honneur sauue.

*Diligence
du Sieur
de Mont-
luc sur
vne en-
treprinse.*

Le fis vne autre diligence pour secourir monsieur de la Monioye vn mien parent, que i'auois mis dans Tallamon. Les galeres du Roy d'Espagne estoient parties de Gayette, pour surprendre ceste place : & vindrent se mettre contre le mont Argentan. Et comme monsieur de la Monioye les vid le matin à l'aube du iour, ayant donné sonde, me despescha vn homme en poste, pour m'aduertir. Lequel fit si grand diligence, qu'il fust à Montallin enuiron les quatre heures apres midy, encores qu'il y aye trente cinq mille. Sans seiourner vne heure, ie partis avecques quatre cents arquebuziers, & ma

ma compagnie de gens à cheual : & marchay toute la nuit : & ne m'arrestay iusques à vn village , qui est trois mille pres Grossette , & fismes sans reposer vingt sept mille : de sorte que i'y fus au soleil leuant. Et là fis manger les soldats , & repaistre nos cheuaux. le courus à Grossette , où i'entendis que les ennemis estoient autour de Tallamon : & soudain ie fis passer vne riuiere qu'il y a à demi mil de Grossette , trois cents arquebuziers de ceux de la garnison de Grossette , auecques asnes & cheuaux : de sorte que quand nos gens , que i'auois laissé repaistre , furent arriuez à la riuiere , les trois cents furent passez & acheminez. l'enuoiay deux hommes de cheual audit Sieur de la Moñioye , l'aduertissant qu'il tint bon, que i'estois là pour le secourir. Lequel s'en esmerveilla comme il estoit possible , & pensoit que l'on luy mandast cela pour luy donner courage. Les ennemis auoient mis trois ou quatre cents hommes en terre : & deux galeres lui vindrent tirer force canonnades. Et comme i'entendis l'artillerie , ie me mis deuant avec mes gens à cheual , & les trois cents arquebu-

ziers qui estoient passez : & laissay le capitaine Charry , qui faisoit passer ceux que i'auois amené. Et comme ils virent que cela alloit à la longue , & que ie m'estois mis deuant avecque les trois cents , ils se ietterent tous dans l'eau , & ainsi passerent de ceste furie. Il faisoit grand chault : & prou en y auoit que l'eau leur venoit iusques au dessus de la ceinture. l'auois fait estat de les combattre forts ou foibles , car i'estois asseuré qu'ils n'auoient point de gens de cheual. Et

*Retraicte
des Impe-
riaux.*

trouuay que l'vne partie des galleres au dessus de Talamon , & au port ancien rembarquoient les soldats : & auant que i'y peusse estre ils furent tous rembarquez : & se mirent tous à la large tirant au mont Argentan , où estoient les autres galleres , qui est vis à vis de Talamon. Et pense qu'ils cuydoient , que monsieur de la Monioye se rendroit pour les canonades , que les galleres luy tirerent : mais il estoit trop homme de bien , pour s'estonner si legerement , comme ils pensoient. Il a esté tué à Aubeterre en ces derniers troubles aupres de monsieur de Caussens , qui tesmoignera de sa valeur.

Capitaines mes compagnons , il ne faut pas que vous trouviez estrange , si ie n'ay iamais esté desfait , ny surprins , où i'aye commandé , comme vous ne serez , si vous voulez vsfer d'une si grande prouidence & diligence , que i'ay fait toute ma vie. I'ay fait faire aux soldats ce que par auanture homme ne leur a fait faire iamais : car i'ay eu tousiours la parole à commandement , pour leur remonstrer (quand i'estois en lieu , là où il falloit qu'ils fissent diligence) l'honneur & le seruice du Roy : & aussi que par diligence il nous falloit conseruer nos vies. C'est ce qui met les ailles aux talons , & le cœur au ventre , quand l'un & l'autre est necessaire. Toutes ces remonstrances ne me manquoient iamais : & s'il falloit faire vne grande couruée , ie faisois tousiours porter pain & vin , pour les rafraischir. Car si vous voulez faire faire grands couruées aux soldats , & n'apportez rien pour les substantier , les corps humains ne sont point de fer , il faudra qu'ils vous laissent par les chemins : ou bien quand vous viendrez au combat , ils seront si foibles , qu'ils ne vous pour-

*Exhorta-
tion aux
capitai-
nes sur la
diligence.*

ront seruir que de bien peu. Mais apportant avec vous pour les rafraichir, accompagnez des remonstrances vous ne les ferez pas seulement cheminer, mais courir si vous voulez. Et par ainsi il ne faut point que l'on s'excuse iamais sur les soldats: car il n'y a homme en la Chrestienté, qui l'aye plus experimenté que moy. Et n'ay veu iamais aduenir faute par eux, ouy bien par les capitaines. Car vn bon & sage capitaine rendra de bons & sages solats. Parmi vne grande troupe dix ou douze poltrons & couars s'enhardissent, & se font vail-lans: mais vn capitaine pour eux, mal sage, & improuident pert tout & gaste tout. Et voila en somme tout ce qui s'est fait, tant que ie demeuray à Montalsin.

*Monsieur
de Guise
se plaint
du Sieur
de Mont-
lus.*

Monsieur de Guise estant aduertý que i'auois cuidé estre surprins à l'Altesse, m'escruiit vne lettre pleine de couroux: & me mandoit qu'il sembloit que ie voulusse me perdre, & le pays & tout, de sortir en ceste sorte à chaque occasion qui se presentoit en campagne: & que si i'estois desfait, le pays seroit perdu, car il estoit desia si foible de gens,

qu'il ne pouuoit le secourir : & que c'estoit fait en bon capitaine , mais non pas en Lieutenant de Roy , qui ne se doit sans grande occasion , mettre en hazard. Auquel i'escris , *Se voy- pense.* que i'estois contraint de ce faire , autrement Dom Arbre me prendroit tout pied à pied , & qu'il s'assurast que ie me leuois si matin , & faisois si bonne diligence d'autre costé , que ie le garderois bien de me surprendre , & qu'il ne se mist point en peine de moy : car encores que Dom Arbre eust tousiours trente enseignes en campagne , & que ie n'en eusse que cinq ou six pour y respondre , ie ferois si bon guet & si bonne diligence , que ie le garderois bien de faire ce qu'il voudroit faire. Apres ie me retiray à l'Abbaye sainct Saluadour , qui est à quinze ou seize mille de Montal sin tirant vers Rome. A vn mil pres du chemin Romain y a vne petite villate fermée & vne Abbaye d'Augustins , que le petit Roy. Charles fonda à son retour de Naples. On y seiourna quelque temps. Toute l'Eglise est couuerte de fleurs-de-lys , & la fondation estoit en parchemin , les Religieux fort gens de bien.

*Nouvel-
les de la
perte de
la batail-
le de S.
Quentin.*

Estant là ie receus vne lettre de monsieur le Cardinal de Ferrare, lequel pour lors estoit à Ferrare. Il m'escriuoit la triste nouuelle de la desfaite de monsieur le Connestable à saint Quentin, & qu'il estoit plus de besoing que ie pensasse plus que iamais aux affaires du Roy, & que si Dieu n'aidoit le Roy, tout estoit perdu en France : car toutes les forces que le Roy auoit, s'estoient perduës avecque monsieur le Connestable. Ie partis tout incontinent, & m'en allay à Montalsin, pour craincte que les Siennes ne se desconfortassent du tout : & par remonstrance & persuasions ie les assurai tant que ie peus, & apres l'essaiai à me consoler moy-mesme. I'en auois bon besoin, car ie tenois le Royaume pour perdu. Aussi fut-il plus conserué par la volonté de Dieu qu'autrement. Car Dieu osta par miracle l'entendement au Roy d'Espagne & au Duc de Sauoye, de ne suiure leur victoire droit à Paris, car ils auoient assez de gens pour laisser au siege de S. Quentin contre monsieur l'Admiral, & pour suiure leur victoire : ou bien encore apres qu'ils eurent prins saint

*Discours
sur ceste
ronde.*

Quentin, ils auoient autant de temps que iamais : & ne sceurent prendre le party qu'un simple capitaine eust fait. Et par ainsi il nous faut tous confesser, que Dieu aymoît nostre Roy, & ne vouloit perdre le Royaume. Je ne faisois pourtant aux Siennois le mal si grand qu'il estoit : & leur disois que les aduis que i'auois de France asseuroient la perte petite. Que le Roy y dressoit vne belle armée en personne. Monsieur de Guise étant à Rome, parce que le Roy l'auoit rappellé pour le venir secourir, me manda le venir trouuer. Ce que ie fis en poste : & là il me demanda ce que i'auois besoin qu'il me laissast pour conseruer ce que nous tenions de la Toscane. Je luy respondis que i'auois besoin de ce qui n'estoit en sa puissance de me bailler : car il n'auoit argent pour me laisser, ny guere de gens qui ne fissent plus de besoin en France, qu'en la Toscane : mais que ie ferois comme Dieu me conseilleroit : & que i'esperois tant en Dieu, qu'il ne m'abandonneroit point, non plus qu'il auoit fait iusques icy, & que ie le suppliois tres-humblement s'en aller en France le

plus hastiuement qu'il pourroit : car si Dieu ne fauuoit le Royaume, les hommes y pouuoient bien peu, veu que toutes les forces estoient perduës. Monsieur le Marechal de Stroffi trouua ma responce fort sage, & m'en loia fort : parce que plusieurs eussent demandé & hommes & argent, dequoy i'auois bon besoing : mais la France pesoit plus au Roy que la Toscane, où ie voulois essayer à tirer moyen du Pays, & avec la guerre, faire la guerre. Je fis requeste à monsieur de Guise, de supplier tres-humblement le Roy de m'enuoyer querir pour m'en aller en France ayder à deffendre le Royaume : car ie n'auois rien à perdre en la Toscane, & avecques grandes requestes & prieres il me promist de faire en sorte que le Roy m'enuoyeroit querir, avec promesse qu'il me fit faire que dès que ie serois en France, ie me rendrois aupres de luy. Il n'auoit pas adiousté foy à tous faux rapports, il me cognoissoit trop, & m'a tousiours aymé tant qu'il a vescu. Ce que ie luy promis faire. Et ainsi il s'alla embarquer à Ciuitauechia, & ramena en France ses forces

*Requeste
du Sieur
de Mont-
luc à M.
de Guise.*

entieres, en quoy il monstra que c'estoit vn grand & sage capitaine. Quant à moy ie m'en retournay à Montalsin.

Auant que mon congé vint à la requeste du capitaine Carbayrac, que monsieur de Guise auoit enuoyé à Grossette pour gouuerneur (car il en auoit tiré monsieur de la Molle avec sept ou huit compagnies de gens de pied qu'il auoit) & l'enuoya à Ferrare : & en lieu de luy me fit venir monsieur de Giury avec treize compagnies de gens de pied, qu'il auoit : le ne perdis au change, ie m'en allay en diligence à Grossette veoir vn desordre qui estoit aduenü, c'est que toutes les munitions de bleds que i'y auois mis, où il y en auoit pour plus d'un an, se trouuerent desrobées : & en tout ne se trouuoit pas cent sacs de bled. Il y auoit vne garde des munitions, qui s'appelloit Louberiat, lequel chargeoit monsieur de la Molle. Je manday en poste à monsieur de la Molle ce que l'autre auoit posé : monsieur de la Molle au rebours chargeoit ledit Louberiat. Je couchay la nuit dans vn lit, duquel les draps estoient humides, & c'estoit en hyuer n'ayant

*Maladie
du fièvre
de Mont-
luc.*

348 *Comm. de M. B. de Montluc,*

pour lors porté mon lit de camp ,
pource que ie laissois seiourner mes
mulets pour m'en venir en France : &
là ie prins vne fievre continuë , la-
quelle dans dix iours me mist iusques
à perdre la cognoissance de mes ser-
uiteurs propres. Et sans ma maladie
i'eusse gardé Louberiat de desrober
iamais les munitions du Roy , aussi
bien que ie fis à Sienn celuy qui
les auoit en garde , qui en auoit fait
autant. Et comme ie commençay un
peu à prendre cognoissance des hom-
mes , mon congé arriua : & m'escriuit
la Maiesté , que ie passasse à Ferrare ,
& que ie fisse seiour aupres de mon-
sieur le Duc , pour le conseiller en
ses affaires , car il auoit la guerre
sur les bras. De la grand ioye que
i'eus voyant mon congé arriué , ie
pris courage de telle sorte , que qua-
tre iours apres ie partis , & me fis
porter sur vne chaire à six hommes
à Montizel , où estoit le capitaine
Bartholomé de Pezero : & là demeu-
ray trois iours attendant vne litiere ,
que le sieur Marioul de Santa Flour
m'enuoyoit. [Et ainsi m'en allay ne
pouuant faire que cinq ou six mille
le iour , iusques à Pezero , où ie

*Congé du
sieur de
Montluc
pour re-
seoir en
France.*

trouuay le Duc d'Vrbin , qui m'en-
noya cinq ou six gentils-hommes au
deuant , pour me faire venir loger
en son chasteau. Ie fis responce que
ie m'en allois descendre à la maison
du capitaine Bartholomé de Pezero ,
car ledit capitaine auoit escrit à sa
mere , que i'yrois loger là , & que
ie le remerciois tres-humblement. Ie
trouuay la mere du capitaine Bartho-
lomé , vne bien fort honneste da-
moiselle , & autant estimée dans la
ville que gentille femme qui y fut.
Comme i'arriuois au logis on me
mettoit dans le lit , car i'estois si fort
extenué , que ie n'auois que la peau
& les os , & mourois tousiours de
froid , quelques fourures que l'on
me sceust mettre dessus. Monsieur le
Duc incontinent me fist cet honneur
de me venir voir : & me voyant si
mal , encores me contraignit de se-
journer-là quatre iours : & ne voulust
que ie dependisse vn sol : & me fit
tousiours seruir à deux plats de son
chasteau en hors. Il me sembla que
i'estois vn peu amendé , & renuoiaï
la litiere au Sieur Marioul. Monsieur
le Duc voulut que ie prinse vn cour-
sier de son haras , vn des plus beaux

350 *Comm. de M. B. de Montluc,*

courriers que i'aye guere iamais veu,
& des plus forts selon sa hauteur :
& voulust prendre de moy vn petit
Frison fort de sa taille , & fort beau ,
& ainsi me mirent sur vne petite hac-
quenée , que monsieur de Giury me
donna à mon partement de Montal-
sin , où il commanda iusques à ce
que le sieur Dom Francisco d'Est fust
arriué , lequel le Roy fit son Lieu-
tenant general , comme i'estois : &
Arriué à ainsi me traîsnay iusques à Ferrare , là
Ferrare où ie fus aussi bien venu & receu de
messieurs les Duc & Cardinal , & de
madame la Duchesse , que si i'eusse
esté leur frere propre. Ils voulurent
que ie logeasse dans le chasteau , me
faisant servir de sa cuisine comme sa
personne propre.

Quatre ou cinq iours apres mon ar-
riuée , i'eus enuie d'aller voir mon-
sieur le Cardinal de Tournon & mon-
sieur de Dax , lequel sieur de Dax
estoit ambassadeur à Venise : & de-
meuray quatre iours avecque eux re-
grettant fort que ie n'auois la fanté pour
À Venise. pouuoir voir toute la ville de Venise ,
car i'estois encor si mal , qu'à peine
peus-ie aller iusques à l'Arcenal : pûs
m'en retournay à Ferrare. A present

que tout est mort ie ne feray tort à nul d'escrire ce que i'ay veu faire , qu'est que monsieur le Cardinal de Mantouë se monstra grand amy de monsieur le Duc de Ferrare : car il l'aduertist que le sieur Dom Ferrand son frere alloit assieger Verfel , & ^{Dessus du siege de Verfel.} qu'il auoit fait partir six canons d'Alexandrie , avec lesquels auoit prins le chemin droit à Cremone , menant grande quantité de poudres & boulets : & luy asseuroit que c'estoit pour Verfel : & par deux fois queuë sur queuë luy donna cest aduertissement. Il fut aduertit aussi de Cremone en hors , que le sieur Dom Ferrand faisoit aprestre encore d'autre artillerie , & auoit fait arrester quatre vingts grands bateaux des marchands trafiquans sur le Pau , sur lequel Verfel est assis , comme Cremone : & que partie des compagnies Espagnolles , qui estoient vers le Piedmont commençoient à marcher droit à Cremone , & qu'il se faisoit des compagnies Italiennes aux enuirs de Milan. Le Duc de Ferrare ayant receu tous ces aduertissemens se trouua fort fasché , n'estant la place encores en guerres bon estat pour se deffendre , car il n'y

auoit nul bouleuart couuert , & les courtines fort basses , comme aussi estoient bien les esperons , n'estans que demi terrassés , ny encores demi remplis , tous les flancs descouverts. Monsieur le Duc aduertit du tout monsieur le Prince son fils , qui estoit à Reges avecques son camp , & luy mandoit qu'il enuoyast le sieur Cornelio Bentiuelle se mettre dedans. Monsieur le Prince luy manda , que si le sieur Cornelio estoit hors d'aupres de luy , il ne pouuoit donner ordre à son armée , car le sieur Cornelio commandoit en son absence , & n'auoit autre soulagement que de luy : mais qu'il luy pleust de faire election de quelque autre. Monsieur le Duc despelcha incontinent vers monsieur de la Molle , qui estoit au camp pres monsieur le Prince , le priant d'y vouloir aller , pour deffendre la place : monsieur de la Molle luy fist responce , que le Roy ne luy auoit pas commandé de s'enfermer dans aucune place ; mais bien faire sa charge à la campagne. Ledit sieur Duc se trouua fort fasché , comme estoit aussi monsieur le Cardinal son frere , qui est auourd'huy ; pour n'auoir nul homme auquel il se fut sur

l'heure fié, pour la deffence de ceste place.

Je commençois à recouurer vn peu de force, & ces allées & venuës se faisoient fort secrettement, tellement que ie n'en entendois aucune chose.

À la fin vn gentil-homme de monsieur le Duc auquel il auoit commandé se tenir pres de moy, pour voir si i'auois besoin de quelque chose, me descourrit le tout vn soir bien tard : & me dit en outre, que monsieur le Duc tenoit presque la place pour perduë : car celuy qui estoit dedans gouuerneur n'estoit pas soldat, ny n'auoit iamais porté les armes en faction de consequence : bien estoit il homme de bien : & monsieur le Duc ne se desioit aucunement de sa loyauté, mais bien de son experience, & qui pis estoit, nul ne se presentoit à monsieur le Duc pour se mettre dedans. Toute la nuit ie prins conseil auecque ma santé, car de bonne volonté ie n'en auois que trop. Il me sembla le matin que i'auois quelque peu de force, & m'en allay trouuer monsieur le Duc, lequel trouuay au lit, car il se leuoit tard. Il auoit commandé qu'à quelque heure que i'arri-

*Peine du
Duc de
Ferrars.*

vasse à la porte de sa chambre, qu'on
 m'ouurist, encore qu'il fut dedans le
 lit. Le heurtay, & par vn de ses val-
 lets de chambre fut ouuert, & le
 trouuay dans le lit & deux secrétaires
 qui escriuoient sur vne petite table
 tout aupres de son lit. Et comme ie
 luy eus donné le bon iour, ie luy dis-
 ce que l'on m'auoit dit le soir, ne
 nommant point celuy de qui ie le te-
 nois. Il me raconta tout ainsi que le
 gentil-homme m'auoit dit, & la peine
 en quoy il estoit, & ne me voulut
 pas nommer le Cardinal de Mantouë
 iusques à mon retour, de qui il tenoit
 les plus asseurez aduertissemens. Et
 alors ie luy dis en ceste maniere,
 Monsieur, vous voudriez - vous
 fier à moy de la garde de vostre pla-
 ce? Il me respondit, en vous Mon-
 sieur de Montluc, ouy plus qu'en
 homme qui soit aujourd'huy en Italie.
 Or doncques monsieur leuez vous :
 & promptement escriuez à monsieur
 le Prince, qu'il me baille vne compa-
 gnie de François, celle que ie luy
 demanderay, & quelques gens de che-
 ual, pour m'accompagner à mettre
 dedans. Et escriuez au sieur Pierre
 Gentil qu'il s'accorde bien auecques
 moy

*Le sieur
 de Mont-
 luc s'offre
 au Duc
 de Ferran-
 te.*

moy pour la deffence de la place : &
 que vous ne m'y enuoyez pas pour
 luy oster le gouuernement : mais pour
 ce que ie suis plus experimenté en
 telles choses que luy , & qu'il face
 faire promptement tout ce que ie luy
 ordonneray. Alors il tendit ses bras ,
 & m'embrassa au col bien estroite-
 ment , me tenant le visage contre sa
 poitrine , & dit à vn de ses valets de
 chambre , qu'il allast chercher mon-
 sieur le Cardinal son frere , qui estoit
 logé en son Palais bien loin du chas-
 teau. Le valet de chambre y courüst ,
 & luy dit ce qu'il auoit entendu. Mon-
 sieur le Cardinal fust incontinent à
 nous : & dès son arriuée il m'estendis
 ses bras , & m'embrassa , me disant
 ces mots , ô monsieur de Montluc ,
 que tous tant que nous sommes de
 ceste maison , vous serons tenus. Et
 alors commencerent à faire leurs let-
 tres : & ie m'en allay aprester pour
 partir , car il se falloit hastier , pour ce
 que Versel est assis en tel lieu , que si
 vn camp est deuant , il est impossible
 d'y entrer , pourueu que l'on aye seu-
 lement deux ou trois bateaux sur la
 riuere. Et m'en allay coucher à Final ,
 & le lendemain disner à Modene , &

*Le sieur
 de Mont-
 luc au se-
 cours de
 Versel.*

356 *Comm. de M. B. de Montluc*,
coucher à Reges, où monsieur le Prince estoit avec son camp. Lequel me bailla le Baron Daurade avecques sa compagnie, celui qui fust tué à la fenestre de la chambre de monsieur de Nemours à Vienne, & vne compagnie de gens à cheual. En cest equipage arriuasmes enuiron vne heure apres midy. Il y auoit dedans vne compagnie de Suisses, & cinq d'Italiens, & puis celle du Baron Daurade, qui fut bien aise de venir avecques moy, & fut la septiesme. Le Duc de Parme, depuis qu'il se fut racointé avecques le Roy d'Espagne, auoit rappellé ses deux compagnies de cheuaux legers, qui estoient avecques nous à Rome, que les Capitaines Bartholomé & Ambrois commandoient. Et sept ou huit iours deuant le capitaine Ambrois auoit esté prins & mené prisonnier dans le chasteau de Verfel: & le trouuay prest à s'en aller, pour ce que monsieur le Prince l'auoit changé avecques vn autre. Il fut tout esbahy de me voir là, & luy dis que nous portions, n'auoit gueres, ensemble la croix blanche, & à ceste heure ie le voyois avecques la croix rouge. Il me respondit, *que besognaua*

far ie commandamento del suo padrone , & me demanda , qu'est-ce que ie voulois faire là. le luy dis , que i'estois là pour leur seruir de Marechal de camp: & que ie leur apresterois les cartiers pour loger leur camp à leur aise. Le capitaine Pierre Gentil luy dit & asseura que i'estois venu là pour defendre la place. Alors il dit , O quèste non sono bave danque a la fede che io porterò catine noue al mio padrone , & ainsi me dit Adieu.

Or le Duc de Parme tenoit vne place assiegée du Duc de Ferrare dependante de Reges , à cinq ou six mil pres de Versel. *Desed-
tuositez de
Versel* le ne trouuay foin ny paille ny chose du monde à manger pour les cheuaux , ny farine aucune , & bien peu d'outils pour trauailler , ny vin , sinon quelque peu qu'on bailloit aux Suisses , & bien peu de farines & bleds. Et crois que ce deffaut amenoit plustost le sieur Dom Ferrand à l'assieger , qu'autre occasion. Il me sembla que i'estois arriué encores vn'autre fois à Sienne , que tout me faudroit en vn coup. Le matin la compagnie de gens à cheual s'en vouloit retourner , car ils n'auoient rien mangé de toute cette nuit. Il y auoit

358 *Comm. de M. B. de Montluc* ,
trois bourgs assez grands sur le che-
min qui tiroit à Parme : & me semble
qu'on m'a dit qu'ils estoient au sieur
de saint Sourin , que j'ay veu à la
Cour portant le bonnet rond : &
estoient à demy mille l'un de l'autre ,
& à deux mille de Versel : & y auoit
quelques soldats Italiens en garnison ,
pour garder que ceux de Versel n'en
tirassent aucune commodité. Je sortis
avecques la compagnie des Suisses ,
celle du Baron Daurade , trois cens
arquebuziers Italiens : & fis que le
sieur Pierre Gentil commandast que
tous les hommes , femmes & enfans
me suiussent , & tous les cheuaux qui
estoient dans la ville avec force cor-
des & sacs. Et m'en allay droit au
premier village. Les ennemis qui y
estoient l'abandonnerent , & se retire-
rent à l'autre : & moy tousiours à les
suiure. Ils abandonnerent tout , & se
retirerent en diligence vers Parme.
L'auois deffendu à peine de la vie , que
personne ne saecageast rien que les
viures. Et laissay le Baron Daurade &
la compagnie de gens à cheual au
premier village tirant à Parme , les
arquebuziers Italiens au second , les
Suisses au troisieme tirant à Versel ,

*Amirail-
lement
par les
habitans
mesmes.*

ayant tous charge de ne laisser passer chose aucune que victuailles : & moy j'allois d'un village à autre , pour faire haster : car ie ne pensois iamais sortir de là sans combattre. Les bourgs n'estoient pas fermez , & y auoit grands viures. Il y eust tel homme qui fist cinq & six voyages à porter viures dans Versel : & à la fin n'y demeura personne qui ne vint chercher des viures. Et embarquions les vins sur des batteaux , & les portions au long d'une petite riuere , qu'il y a : ie crois que c'est un bras du Pau : & l'allions descharger à demy mille de Versel contremont , car ce ruisseau n'approchoit plus dudit Versel. Cecy dura depuis le soleil levant iusques au couchant. Poserois dire qu'il ne demeura que bien peu de toute sorte de viures dans ces villages. Les hommes & les femmes estoient là tous estonnez. Je leur promettois de les faire recompenser : & ainsi se passa tout le iour : & y fust porté tant de viures pour les hommes & pour les cheneaux , que de trois mois nous n'en pouuions auoir faute. Et alors le capitaine des gens à cheval voulust demeurer encore quelques iours avecques moy : & le len-

360 *Comm. de M. B. de Montluc,*

demain le sieur Pierre Gentil sortit
auecques tous les hommes, femmes
& enfans de huit ans en sus, & s'alla
ietter sur vn taillis à demy mille de
Versel, faire faire des fascines, & les

*Diligence
de ceux
de Ver-
sel.*

apporter deuant la ville. Cela ne fas-
cha aux gens de la ville d'y aller : &
y mena les Suisses & presque tous les
soldats Italiens, & ie luy tenois es-
corte auecques le Baron Daurade &
la compagnie de gens à cheual. Et
firent aussi grande diligence à ce tail-
lis, comme ils auoient fait le iour
deuant au village, des viures, & ve-
noient descharger à vn trait d'arba-
leste dans la taillade à la veüe de no-
stre artillerie, & portée de nostre ar-
quebuzerie. Et iusques à ce que la
nuict nous en ietta, nous ne cessâmes :
& deux iours apres nous y retour-
nâmes tousiours : & cuide qu'en ces
trois iours il fut fait plus de soixante
milliers de fascines : puis nous les al-
lions prendre enseignes desplyées :
& les mettions dans la ville : & en
remplîmes l'Eglise & beaucoup de
murailles vuides. Et commençâmes

*Et sieur
de Mont-
luc porte
le bayart
aux forti-
fications.*

à fortifier tous sans nul excepter : &
portions le sieur Pierre Gentil & moy
le bayart, pour donner exemple à

tous les autres. Je ne scaurois dire mal de ce gentil-homme là: car ie cogneus bien qu'il n'auoit pas faute de bonne-volonté, ains seulement d'experience. Tout ne se peut acquerir sans estre mis en besongne. Et comment voulez-vous iuger d'un homme s'il n'est mis à l'essay? Peut estre que si on l'eust attaqué, il eust fait son deuoir: mais qui n'a veu iamais siege, s'estonne fort quand il entend vne telle sonnerie: & luy estonné tout est perdu. Et comme nous eusmes nos faffines dedans, ie fis vne autre entreprinse d'aller saccager les viures de deux villages aupres de Gastalde, qui est au sieur Dom Ferrand, dans lequel y auoit deux compagnies d'Allemans, & trois d'Italiens. L'enuoia y le capitaine des gens à cheual, & tous les gentils-hommes qui estoient avecques moy courir iusques au deuant de la Gastalde. Et le Baton Daurade, qui leur tenoit escorte au long d'une haye. Et moy avecques les Suisses & quatre cens Italiens m'attendois à faire charger les viures. Ils enuoierent douze cheuaux courir deuant la Gastalde, & le reste estoit mis en embuscade aupres, en un petit bois. Les capitai-

nes Allemans sortirent, & grand nombre de gens, & donnerent la chasse à nos coureurs. Nostre ambuscade se descouurit trop tost : car autrement tous les capitaines estoient prins, & les chasserent iusques dans la ville : & y fut tué quarante ou soixante Allemans : car le Baron Daurade s'y trouua, & l'ambuscade des gens de pied & gens de cheual pres l'une l'autre. Et prindrent prisonnier vn qui portoit vne enseigne des Allemans : & vingt ou vingt quatre Allemans : & ainsi nous nous retirasmes avecques les viures, que nous auions chargez : & le lendemain ie donnay congé à la compagnie de gens à cheual, pour s'en retourner : car ie craignois que monsieur le Prince fust marry de ce qu'elle demeueroit tant. Quand à eux ils ne se faschoient point de demeurer aupres de moy : car ils eussent bien voulu y demeurer. Ie les eusse souuent mis aux mains ausc les ennemis.

*Admis du
sieur de
Montluc.*

I'ay tousiours tasché à ne laisser les soldats ou gendarmes croupir : & forts ou foibles les mettre aux prinse avecques les ennemis, pour les faire recognoistre. Il y faut aller prudemment pour ne perdre : mais qui se tiendra
tousiours.

touſiours ſur cela , le ne veux perdre mes gens , trouuera enfin qu'il ne fait pas grand cas. Il en faut prendre & en faut donner.

Monſieur le Duc de Parme-eſtoit touſiours deuant ceſte place , qu'il battoit : & cependant ie faiſois mes affaires. Le capitaine Balfernere , & vne autre compagnie Françoisẽ eſtoient dedans , qui firent ſi bien , qu'ils les amuſerent dix ou douze iours. Le ſieur Dom Ferrand , qui eſtoit à Cremonne , eſtant aduerty des viures & des faſſines , que nous auions mis dedans , & du grand deuoir que nous faiſions , refroidit ſon entreprinſe : car comme i'ay dit cy deuant , ie luy auois fait teſte à Cazal , & ſçauoit bien l'ordre & diligence , que ie faiſois en la fortification. Pareillement il ſe reſſouuenoit de ce que ie luy fis à Benne , & à S. Damian. Tout cela luy donna à penſer qu'il n'emporteroit pas ceſte place aiſement : & retira ſes munitions & artillerie , qui eſtoit ſur le bord de la riuierẽ du Pau preſt à l'embarquer : & licentia les batteaux qu'il auoit retenus pour embarquer l'artillerie , & les gens de pied. Car le camp du Duc de Parme ſe deuoit

Dom Ferrand en doute.

364 *Comm. de M. B. de Montluc,*

joindre avec luy deuant Versel. Et encore que cecy soit à ma loüange, si diray ie, que M. le Duc de Ferrare disoit publiquement, & me donnoit bien ceste gloire, que ma presence arresta l'ennemy, qui ne voulut rien hazarder, sçachant bien comme i'ay dit, ce que ie sçauois faire, pour la garde d'une place. C'est beaucoup d'acquiescer ceste reputation, de se faire craindre & estimer à son ennemy. Ledit sieur Dom Ferrand estoit bon capitaine, il ne vouloit tanter ceste place, où i'eusse remué terre. Aussi ayant dequoy manger ie luy eusse fait souffrir une honte.

*Le Duc
de Ferrare
bon
Francois.*

Pendant ce temps là le Duc de Florence pourchassoit la paix du Duc de Ferrare enuers le Roy d'Espagne, par le bon aduis & consentement du Roy : car autrement ledit Sieur Duc ne l'eust fait, pour mourir. Il estoit trop François. Et comme la paix vint, qui fut au bout de vingt cinq iours que i'estois entré dans Versel, ie m'en retournay à Ferrare, & prins congé de monsieur le Prince à Rege : & ne faut point demander, si ie fus le bien venu de monsieur le Duc, de monsieur le Cardinal, & de madame la Duchesse.

Car ie ne pense point qu'ils careffassent iamais homme , de quelque estat que ce fust , & scauoir estre , plus que moy. Et quand il mourut , ie pouuois bien dire , comme ie fais encore , que i'auois perdu vñ des meilleurs amys que i'auois en ce monde : & quand ie partis de Ferrare pour aller à Versel , monsieur le Duc s'informa d'un mien secretaire , si i'auois gueres d'argent , il trouua que ie n'auois que deux cens escus. Il enuoya cinq cens escus à mondit secretaire , qui faisoit ma despence : & trois iours apres mon retour ie prins congé de luy , de monsieur le Cardinal , & de madame la Duchesse. Ledit sieur Duc voyant que i'auois beaucoup de gentils-hommes signalez aupres de moy , cogneust bien que ie n'auois pas assez d'argent pour faire mon voyage , qui fut cause qu'il m'en enuoya encore cinq cens. Et voyla comment ie m'en vins riche de ma charge , que i'auois en Toscane : cest argent me mena iulques à Lyon , où ie trouuay deux mil quatre cens francs , que le Roy m'auoit fait payer de deux années de mon estat de gentil-homme de la chambre , que Martineau m'apporta audit Lyon entre

*Presom
du Duc
de Ferrare
au sieur
de Mont-
luc.*

les mains de Cathelin Iean maistre de la poste, qui me conduist iusques à Paris. Et estant arrivé, i'allay baiser les mains au Roy qui estoit à Cressi : & fus aussi bien venu de sa Maïesté comme quand ie reuins de Sienne. Et fust fort aise de ce que j'auois fait pour le Duc de Ferrare. Monsieur de Guise, qui ne m'auoit encore veu m'en embrassa deux ou trois fois, deuant le Roy mesmes. Sa Maïesté commanda audit sieur de Guise de me faire bailler mil escus pour m'en retourner à Paris sejourner vn peu. Ce que ledit sieur fit promptement. Et voyla mon retour de l'Italie en France, la dernière fois que i'y ay esté, & les seruices que i'y ay faits : desquels ie ne puis mentir : car il y a trop de gens, qui sont encores en vie, qui en porteront vray tesmoignage.

*Remon-
strance
aux ca-
pitaines.*

Or Capitaines, vous deuez icy prendre exemple, qu'est-ce que c'est de la reputation, laquelle quand vous l'avez acquise, vous ne deuez perdre, ains plustost mourir. Et ne faites pas comme aucuns qu'il y a, qui dès qu'ils l'ont atteinte vn peu, s'en contentent & pensent, que quelque chose qu'ils fassent, l'on les estimera tousiours

vaillans. N'en croyez rien : car d'heure à autre les gens ieunes deuiennent grands, & ont le feu à la teste : & combattent comme enragez. Et comme ils verront que vous ne faites rien qui vaille, ils diront que l'on vous a donné ce tiltre de vaillant iniustement, & vous estimeront moins, & parleront de vous à leur plaisir, & avecques iuste raison. Car si vous ne voulez continuer tousiours de bien faire, & entreprendre de plus en plus, il vaudroit mieux pour vostre honneur, que vous vous retirissiez à vostre maison, avecques la reputation que vous avez acquise, & non suivre encore les armes, pour la perdre, & estre aux escoutes lors que les autres sont aux prises. Si vous desirez monter au bout de l'eschelle d'honneur, ne vous arrestez pas au milieu, ains degré par degré, taschez à gagner le bout, sans penser que vostre renom durera tel que vous l'avez acquis. Vous vous trompez, quelque nouveau venu le vous emportera, si vous ne le gardez bien, & ne taschez à faire de mieux en mieux.

Le mesme iour que ie partis de Cressi, monsieur de Guise en partist.

*Monsieur
de Guise
Lieute-
nant ge-
neral en
France.*

*De Sieur
Dandolot
Prison-
nier.*

pour s'en aller à Mets, pour exécuter l'entreprise de Tiomville. Le Roy l'auoit choisi pour estre son Lieutenant general en tout son Royaume dès qu'il fut arriué d'Italie. Auant mon arri-
uée, ie trouuay qu'il auoit prins la ville de Calais, & renuoyé les Anglois de là la mer, ensemble Guines : & que lors il estoit sur le dessein de ce siege de Tiomville. Il ne tarda pas deux iours, que le Roy me manda de le venir trouuer à Cressi, sans me mander qu'est-ce qu'il vouloit faire de moy : & ouys dire que le lendemain matin que i'en fus party, le Roy auoit fait prendre monsieur Dandolot, sur quelque responce, qu'il luy auoit fait touchant la religion, & comme ie fus arriué sa Maiesté me fit venir en sa chambre, où estoit monsieur le Cardinal de Lorraine, & deux ou trois autres, il ne me souuient de leur nom, bien me semble, que le Roy de Navarre & monsieur de Montpensier y estoient. Et alors le Roy me dit, qu'il falloit que j'allasse trouver monsieur de Guise à Mets, pour commander les gens de pied, desquels monsieur Dandolot estoit colonel. Le luy fis tres-humble requeste de ne me vou-

loir point faire exercer la charge d'autrui, & que ie m'en yrois plustost luy faire seruice aupres de monsieur de Guise comme soldat priué, ou bien que ie luy commanderois les pionniers, plustost que de prendre ceste charge. Le Roy me dit que M. de Guise mesmes me demandoit pour commander en ladite charge, apres qu'il eust esté aduertuy de la prise dudit sieur Dandelot. Et comme ie vis, que ie ne gaignois rien en excuses, ie luy dis que ie n'estois pas encore guery d'une dissenterie, que ma maladie m'auoit laissé, & que ceste charge requeroit la grand' sante & disposition, pour l'exercer; & que cela ne pouuoit estre en moy. Sa Ma-
 jesté me dit, qu'il tiendrait mieux
 ceste charge bien commandée de moy
 en une lieutenance, que d'un autre qui
 fust bien sain, & qu'il ne me la bail-
 loit pas pour l'exercer pour vn autre,
 car il vouloit que ie l'eusse pour tou-
 siours. Je luy respondis alors, que ie
 le suppliois tres-humblement, ne trou-
 uer mauuais si ie ne la voulois point.
 Alors sa Maiesté me dit ces mots; Je
 vous prie prenez la pour l'amour de
 moy. Et M. le Cardinal me dit alors,

*L'opinion
 que le
 Roy Hen-
 ry auoit
 du sieur
 de Mont-
 luc.*

3-0 *Comm. de M. B. de Montluc,*
 c'est trop contesté contre sa Maiesté:
 c'est trop contesté contre son maistre.
 Alors ie luy dis, que ie ne contestois
 point pour mauuaise volonté, que
 i'eusse à son seruice, ny que ie n'eusse
 volonté d'aller trouuer M. de Guise:
 car dès que i'estois arriué à Paris i'a-
 uois baillé de l'argent pour m'achepter
 quelques tantes & autre équipage,
 pour m'aller rendre aupres dudit Sieur
 de Guise, luy ayant promis à Rome
 de me rendre aupres de luy. Alors le
 Roy me dit, qu'il n'en falloit plus
 parler, & qu'il falloit que i'y allasse.
 Surquoy ie ne sceus plus que dire:
 car il me semble que le Roy de Na-
 uarre & monsieur de Montpensier se
 meslerent au propos, pour me faire
 prendre ceste charge, pour ce qu'il me
 souuient que le Roy me dit, Il n'y a
 plus d'excuse: car vous voyez que tout
 le monde est contre vous. Et com-
 manda à M. le Cardinal de me faire
 donner autres mil escus, pour m'ay-
 der à acheter l'équipage qu'il me fal-
 loit. Ce qu'il fit promptement. le m'en
 retournay à Paris, & n'y demeuray
 que deux iours, pour m'en pouruoir
 de ce qu'il me falloit, puis allay trou-
 uer monsieur de Guise à Mets. le le

*Le fleur.
 de Mont-
 luc colon-
 nel de
 l'infante-
 rie.*

trouuay qui montoit à cheual pour aller recognoistre Tiomuille, & ne voulust que i'y allasse, pource que i'auois fait vne grande traitte. Et à la verité ie n'estois gueres sain, & y retourna le soir mesmes, & me dit; que si Dieu nous faisoit la grace de la prendre, qu'il y auoit à gagner de l'honneur. Il m'appelloit tousiours, se iouiant à moy, Monseigne: & me dit en riant, courage, monseigne; i'espere que nous l'emporterons: & le matin partismes: car tout son cas estoit prest. Je veux dire vne chose, & à la verité, sans flaterie, que c'estoit vn des plus diligens Lieutenans de Roy, que i'eusse encore seruy, des dix-huit soubz qui i'auois fait seruice au Roy. Il auoit vne imperfection, qu'il vouloit escrire presque toutes choses de sa main, & ne s'en vouloit fier en secretaire qu'il eust. Je ne veux dire, que cela soit mal fait, mais cela le tenoit vn peu en longueur. Et les affaires de la guerre requerent la diligence si soudaine, qu'aucune fois vn quart d'heure fait beaucoup de mal de la perdre. Vn iour ie venois des tranchées, pour luy demander quatre enseignes d'Allemans, pour entrer en

garde avec nous , & nous tenir escorte , car nous commençons fort à approcher de la ville. Et à cause que l'artillerie l'auoit tiré hors de son premier logis , il s'estoit logé en vne petite maisonnette basse , là où il n'y auoit qu'une petite chambre , qui avoit vne fenestre , qui sortoit sur la porte , & là ie trouuay monsieur de Bourdillon , qui depuis a esté Marechal de France , auquel ie demanday , où estoit monsieur , il me dit qu'il escriuoit. Alors ie dis au diable les escritures : il semble qu'il vueille espargner ses secretares , c'est dommage qu'il n'est greffier du Parlement de Paris : car il gagneroit plus que du luer , ny tous les autres. Monsieur de Bourdillon se mist fort à rire , pource qu'il cogneust , que ie ne pensois pas qu'il m'entendist : & pour ce qu'il voyoit que monsieur de Guise m'entendoit , il m'aiguillonnoit tousiours pour me faire parler sur ce greffier. Alors monsieur de Guise sortist en riant , & bien monseigne , serois-ie bon greffier ; iamais ie n'eus tant de honte , & me courrouffay contre monsieur de Bourdillon , de ce qu'il m'auoit fait ainsi parler : mais ils n'en faisoient que rire :

& me bailla le Comte Rocquendolf
 avec quatre enseignes. Mais pour re-
 tourner à sa diligence, il n'y auoit
 homme, qui ne le iugeast vn des plus
 vigilans & diligens lieutenans de Roy,
 qui ait esté de nostre temps: au reste *louables*
 si plein de iugement à scauoir pren- *parties de*
 dre son party, qu'apres son opinion, *monseigneur*
 il ne falloit pas penser en trouuer vne *de Guise*
 meilleuré. C'estoit au reste vn Prince
 si sage, si familier & courtois, qu'il
 n'y auoit homme en son armée, qui
 ne se fust volontiers mis à tout hazard,
 pour son commandement, tant il sca-
 uoit gagner le cœur. Ses depesches
 l'amaisoient vn peu, quelquefois trop.
 Je croy, qu'il craignoit estre trompé:
 car ceste maniere de gens nous fait
 bien du mal. C'est vne chose rare d'en
 trouuer vn fidele.

Or il assiegea la ville du costé de *Siege de*
 delà l'eau, la riuere entre deux, la *Tionville*
 quelle il fit sonder, si elle estoit guere *la*
 profonde, par cinq ou six soldats,
 que i'amenay: & ne fusmes que cinq
 ou six avecques luy dont monsieur de
 Bourdillon & monsieur de Ciré en
 estoient: & trouuâmes qu'aucuns y
 en auroient iusques à la braye, &
 d'autres iusques à la ceinture. Le luy

374 *Comm. de M. B. de Montluc,*

dis que si de ce costé là estoit le plus foible, qu'il n'arresta point d'y faire la batterie : car ie ne craignois pas, que ie n'y fisse passer les soldats, pour aller à l'assaut : & que moy-mesmes leur monstrerois le chemin. La nuit apres nous mismes les gabions sur le bord de la riuere : & le matin au point du jour l'artillerie commença à tirer à la tour, laquelle fut ouuerte du costé de main gauche tirant à vn ruelin, qui flanquoit ladite tour, & aussi fust ouuerte vne petite tournelle, qui estoit entre la grand' tour & le ruelin. Voyla tout ce qui se peult faire en cest endroit là. Les ennemis mirent dix ou

*Contre-
batterie.*

douze grosses pieces vis à vis de nostre artillerie : & commencerent à faire vne contre batterie sur les vnze heures avant midy : & auant les deux ils nous eurent mis tous nos gabions en pieces, sauf vn & la moitié d'un autre, là où nous nous tenions le ventre en terre dix ou douze que nous estions. Car tous les soldats & pionniers furent contraincts de s'oster de là & s'aller mettre derriere vne autre tranchée, plus de six vingts par derriere nous : & si les ennemis se fussent hazardez de passer l'eau, ils nous

estoyent l'artillerie , & l'eussent peu
jetter à leur aise dans la riuere : car
les soldats , qui s'estoyent retirez à
l'autre tranchée , ne nous pouuoient
venir secourir , qu'à la mercy de leur
artillerie , & de leur arquebuzerie :
d'autant que la riuere n'estoit pas de
plus de soixante & dix pas de large :
& alloit à quatre pas de la muraille.
Monsieur le Marquis d'Elbœuf ne m'ar-
bandonna iamais , & quatorze ou
quinze gentils hommes de la suite de
monsieur de Guise. Et ainsi demeuras-
mes iusques à la nuit , que l'on remit
autant de gabions : & les doublâmes :
mais ce fut pour neant , car nous ne
pouuions faire aucune chose à la mu-
raille de nostre batterie : parce qu'elle
auoit de grandes terrasses par derriere ,
de sorte que deux ou trois charettes y
pouuoient aller de front & tout à l'en-
tour de la ville. Je ne vis iamais forte-
resse mieux pourtrainte que celle-là.
Monsieur de Guise tint conseil : & fut
tout le monde d'opinion , qu'il deuoit
oster l'artillerie de là , & loger toute
nostre infanterie & Allemans delà la
riuere , & faire commencer les tran-
chées au plus pres , qu'elles se pour-
roient faire. Ledit sieur faisoit faire yn :

376 *Comm. de M. B. de Montluc,*
pont à extreme diligence : & passas-
mes la riuere par dessus iceluy , en-
core que les aix ne fussent pas encore
clouez. Et nous campasmes en vn vil-
lage , qui pouuoit estre à cinq ou six
cens pas de la ville , tout plein & tout
descouuert , de façon qu'un oyseau ne
pouuoit parroistre , qui ne fust veu.
Et nous battoient à coups de canon
dans le village : de sorte qu'il n'y lais-
soit maison qu'il ne mist par terre : &
estions contraincts de nous tenir dans
les caues. L'auois mis entre deux mu-
railles mes pauillons : mais ils me
rompirent & les murailles & les pa-
uillons. Le ne vis iamais vne plus fu-
rieuse contrebatterie. La nuit ensui-
uant monsieur le Marechal de Scroffi
passa la riuere avecques monsieur de
Guise , & commençasmes à faire les
tranchées au long de ceste plaine , &
demeurasmes sept ou huit iours auant
que nous fussions à deux cens pas de
la ville , pource que les nuits estoient
courtes : & dès que le iour venoit , ils
nous fouldroyoient dans les tranchées ,
& n'y auoit ordre d'y travailler que
la nuit. Monsieur le Marechal n'en
bougea iamais , sinon que quelquefois
il alloit à ses pauillons qui estoient

*Furieuse
contrebat-
terie.*

demeurez delà l'eau pour changer d'habillemens, & cela pouuoit estre de trois iours en trois iours. Il me laissa faire les tranchées à ma fantaisie, car nous les auions au commencement commencées vn peu trop estroites, à l'appetit d'vn ingenieur. Je faisois de vingt pas en vingt pas vn arriere coing, tantost à main gauche, & tantost à main droite: & le faisois si large, que douze ou quinze soldats y pouuoient demeurer chacun avecques arquebuzes & hallebardes. Et cecy faisois-ie, afin que si les ennemis me gaignoient la teste de la tranchée; & qu'ils fussent sautez dedans, que ceux qui estoient au riere coing les combattissent: car ceux des arriere coins estoient plus maistres de la tranchée, que ceux qui estoient au long d'icelle. Et trouuerent monsieur de Guise & monsieur le Marechal fort bonne ceste inuention. Monsieur de Guise me dit, qu'il falloit que i'enuoyasse ^{Recon-}reconnoistre ce qu'auoit fait nostre artillerie à la tour, & que ce fust par des gens bien assurez. Je prins les capitaines Sarlabous, le ieune Millac, S. Estephe, Cipierre, & mon fils le capitaine Montluc, & y allasmes. Et com-

me nous estions pres de la tour, il nous falloit passer de petits ponts, que les ennemis auoient fait pour passer le marés, & pour approcher de la tour. A laquelle estans arrivez trouuastmes vne pallissade de bois, comme la cuiſſe, qui alloit depuis la tour iusques à sept ou huit pas dans la riuere, & falloit aller au long de la pallissade iusques au bour par l'eau, & puis par delà la pallissade reuenir à la tour. Nous auions fait porter deux picques à deux soldats. Je ne me mis point dans l'eau : mais tous, reserué moy, passerent de ceste maniere la pallissade. Et l'un apres l'autre recognoissoient la batterie, qu'auoit esté faite à la tour : & y firent descendre vn soldat avec vne picque, & trouuerent que dans la tour y auoit eau iusques au dessous les esselles. Et pour ce que la riuere faisoit bruit en cest endroit là, à cause de la pallissade, leurs sentinelles n'entendoient rien, encore que la tour fust à quatre pas de la muraille de la ville. Ce'a fait,

M. de Guise ne se contenta de la recognoissance fai- nous nous en retournastmes. Et le matin i'allay rendre compte à monsieur de Guise de ce qu'auions veu, lequel ne trouua pas bonne nostre recognoissance ;

fance : & me dit qu'il ſçauoit bien ^{ce par M. de Mont-}
 qu'il n'y auoit point de pallifade : & ^{luc.}
 que des gens, qui n'agueres estoient
 sortis de là, l'en auoient aſſeuré, &
 qu'il falloit la nuit enſuiuant la faire
 mieux recognoiſtre. Je fus fort faſché
 de ceste reſponce : & ne luy reſpondis,
 ſinon que le teſmoignage des capitai-
 nes me ſembloit eſtre ſuffiſant : mais
 puis qu'il ne s'en contentoit, qu'on
 recognoiſtroit mieux la nuit enſui-
 uant. Il me dit, qu'il n'entendoit pas
 que i'y allaſſe moy meſmes. Je luy
 diſ, qu'auffi ne ferois-je. Monsieur le
 Mareſchal cogneut bien que i'eſtois
 faſché. Et dit au ſieur Adrian Baillon,
 & au Comte Theophile, Je cognois
 que Montluc eſt faſché de la reſponce
 que luy a fait monsieur de Guiſe. Et
 vous verrez s'il ne va ceste nuit re-
 cognoiſtre d'une terrible ſorte : car ie
 cognois la complexion de l'homme.

MONSIEUR de Guiſe retint ce
 ſoir là monsieur le Mareſchal : &
 comme il fut nuit, ie prins quatre
 cens picquiers tous corſelets, & qua-
 tre cens arquebuziers, & allay met-
 tre les quatre cens corſelets le ventre
 à terre à cent pas de la porte de la
 ville, & ie m'en allay avec les quatre

cens arquebuziers droit à la pallissade. Les capitaines mesmes qui auoient
Monelle
recognuif-
saues recogneu, estoient autant faschez de la responce que m'auoit fait monsieur de Guise, que moy-mesme. Ils passerent les premiers la pallissade. Or ie cuide que les ennemis le matin s'estoient apperceus qu'il estoit passé des gens par le bout de la pallissade, car nous y trouuasmes vn corps de garde de vingt ou vingt-cinq hommes, desquels la pluspart furent tuez, & le reste se sauua dans le ruelin, où nos gens les pourfuiurent : & entrerent dedans apres eux : Mais la porte du ruelin qui entroit dans la ville, estoit fort petite, & n'y pouuoit passer qu'un homme. Qui fut cause que nos gens s'arrestèrent : car les ennemis descendoient la porte. Si est-ce qu'ils ietterent vne moyenne hors du ruelin en terre de nostre costé. Et pource qu'apres de la tour nostre artillerie, qui auoit battu delà la riuere, auoit abbaissé la muraille, de sorte qu'avecques quelques picquiers qui estoient venus avecques nous, nous vinmes aux mains : & dura plus d'une heure le combat. Monsieur de Guise qui voyoit tout de l'autre costé de la

riuiere, enrageoit de ce qu'il voyoit. Monsieur le Marechal estoit avecques luy, qui rioit avecques le sieur Adrian, & Comte Theophile, & leur disoit, ne vous disois-je pas qu'il en feroit vne ? l'auois fait porter cinq ou six coignées aux soldats: & pendant que le combat duroit ie fis couper toute la pallissade ou arracher, & ne nous fallust plus entrer en l'eauë pour nous en retourner, car l'eauë s'escoula. Le capitaine saint Estephe y fust tué, & l'enseigne de Cipierre, & vne autre enseigne: non pas qu'ils eussent les drapeaux, car ie n'en auois point apporté, & dix ou douze soldats, qui furent morts ou blesez. Le capitaine Sarlabous est encore en vie, & plusieurs autres, qui attesteront que si nous eussions porté avecques nous cinq ou six eschelles de la hauteur de sept ou huit pieds seulement, nous estions dedans. Car ils faisoient mauuaise garde de ce costé, & en cest endroit là, se fiant au corps de garde qu'ils auoient mis dehors. De façon qu'ils demeurèrent vn long temps auant venir descendre cest endroit: & monteront cinq ou six soldats sur la muraille, s'aidant les uns aux autres.

S. Estephe
y fust tué.

Et ne falloit que mettre les eschelles sur la muraille, qui estoit demeurée de la batterie, & monter sur le terre plein. Je croy que la fortune nous eust ry: car on dit qu'elle aime les audacieux.

Le matin j'enuoyay dire à monsieur de Guise par le capitaine Sarlabous, ce que nous auions veu, car ie n'y voulus pas aller, estant certain qu'il estoit mal-content. Monsieur le Marechal estoit tousiours aupres de luy, & disoit, Voulez-vous mieux recognoistre vne bresche qu'en donnant vn assaut? C'est vn trait de Gascogne que vous ne sçavez pas. Ce qui estoit occasion que monsieur de Guise estoit mal-content, estoit que l'on manderait au Roy que nous auions donné l'assaut, & que nous auions esté repoussez: car autrement il ne s'en fut pas soucié. Son incredulité & mon despit firent perdre là de bons hommes. Et comme nous fusmes à cinquante pas de la tour, vn matin à la poincte du iour, monsieur le Marechal se voulust retirer pour aller changer de chemise, & moy aussi. Or comme nous vinsmes à nous approcher de la ville, ie faisois tousiours faire les

arriere-coins de main droite vn peu
longs, afin qu'il y peust entrer en deux
vne compagnie. l'auois tousiours opi-
nion que les ennemis feroient vne sor-
tie sur nous : mais iamais monsieur le
Mar:chal ne le peust mettre en son
entendement : & me disoit tousiours,
voulez-vous qu'ils soient si fols de sor-
tir pour perdre des gens ? Iamais gens
d'entendement ne le firent. Et ie luy
respondis, pourquoy ne voulez-vous
qu'ils sortent ? car en premier ils def-
fendront leurs gens de la muraille en
hors à leur retraite : d'autre costé ils
font douze enseignes de gens de pied,
quatre cens Espagnols choisis parmy
toutes les compagnies Espagnolles,
vn bon chef qui les y a amenées, qui
est Ioan Gaytan, homme qu'ils esti-
ment plus que nul autre capitaine,
cent hommes à cheual. Et la ville se-
roit bien gardée seulement auecques
la moitié des forces qui y sont. Iamais
il ne luy peust entrer en l'entende-
ment. Je ne scay pourquoy : car la
raison de la guerre estoit pour moy.
Ce matin là i'auois mis le capitaine
Lago Paisné aux deux arriere-coings
longs à main droite. Et les y faisois
entrer deuant le iour, afin que les

*Ioan Gay-
tan Espa-
gnol.*

384 *Comm. de M. B. de Montluc,*
ennemis ne s'en aperçeussent. Et estoit
autant comme par maniere de parler,
vne embuscade. Les capitaines qui
entroient en garde, auoient charge si
les ennemis faisoient sortie, & s'ils
donnoient à la teste de la tranchée
qu'ils se iettaient à la campagne : &
qu'ils courussent leur donner par flanc.
Et ceux de la teste de la tranchée
auoient aussi charge, que s'ils venoient
donner aux arriere-coings, y sortissent
& donnassent pareillement par flanc.
Nous auions tous les soirs quatre en-
seignes d'Allemands, là où nous auions
commencé les tranchées pour nous se-
courir au besoing : & ne me scauroit
souuenir quel regiment estoit ceste
nuit là de garde. Et avant que nous
fussions au bout des tranchées le iour
commença à estre clair. Monsieur le
Mareschal s'amusa vn peu à parler
auec vn capitaine des Allemands : &
aussy pour attendre vn cheual que ie
luy auois enuoyé apprestier, pour aller
repasser le pont, & s'en aller à ses
tentes. Et comme nous fusmes aupres
du village à l'endroit d'vne croix de
pierre, arriua le cheual que ie luy
prestois. Et comme mon laquais des-
cendoit, tout à coup nous ouïsmes vn

grand bruit : & vîmes les ennemis à la teste de la tranchée aux mains avecques les nostres : & sautoient à corps perdu dans les tranchées , & sans les arriere-coings ils nous auoient gaigné les tranchées. Avec eux estoient sortis *Sortie des effroges.* cinquante ou soixante cheuaux. Le capitaine Lago monstra là qu'il estoit vaillant homme , & bien auisé : car il eria à son Lieutenant qui estoit à l'arriere-coing derriere luy , qu'il coutust à la cauallerie les picques baissées : & luy courust au flanc des ennemis , qui combattoient la teste de la tranchée. Je montay sur le cheual , & monsieur le Marechal demeura à la croix , voyant le tout : & n'arrestay que le ne fus avec les nostres qui estoient pêle mêle avec les ennemis. Et comme Lago arriua à eux , ils se voulurent retirer : & tous nos gens sortirent des tranchées , & leur coururent sus. Et ainsi les menasmes battant & tuant iusques aupres de la ville qui estoit à main droite. Je remuoyay incontinent le cheual à monsieur le Marechal , lequel trouua monsieur de Guise , & tous les gentils-hommes qui estoient logez pres de luy à cheual , qui nous venoient secourir , mais il

leur dit qu'il n'estoit nul besoing : & qu'il auoit veu tout le combat , & que la victoire nous estoit demeurée. En nous retirant tout le demeurant de leur arquebuzerie estoit sur les murailles. Il sembloit que ce fust vne saluë d'arquebuziers sur nous. I'estoys seul à cheual au milieu de nos gens. Je laisse à penser à vn chacun , si Dieu par miracle ne me sauua parmy tant d'arquebuzades , veu la prinse qu'ils auoient sur moy. Les capitaines me crioient de prendre le large , mais ie ne les voulus point abandonner. Et arriuay auecques eux iusques sur le bord des tranchées , là où ie descendis , & promptement baillay mon cheual à mon lacquais pour l'amener à monsieur le Marechal , comme dit est : & me iettay dans les tranchées comme les autres : & trouuay vn capitaine & vn Lieutenant des nostres morts , il ne me souuient de leurs noms , car ils estoient François , & n'y auoit pas long temps que ie commandois , & douze ou quatorze morts dans la tranchée des nostres , ou des leurs. Et quelque saluë d'arquebuzerie qu'ils tirassent de la muraille , nous n'eusmes pas dix hommes de bleffez.

Et

Et voilà comme leur sortie ne nous porta pas tant de dommage , pour beaucoup à nous qu'à eux.

Les capitaines peuuent prendre icy <sup>Instruc-
tion aux
capitai-
nes.</sup> vn bon exemple pour les tranchées , & pour l'ordre que ie tenois pour la sortie que pouuoient faire les ennemis : & le profit qui nous en vint. Car n'allez pas philosopher : les tenants ont besoing d'hommes ; doncques ils ne fortiront pas pour forcer vos tranchées. Si vous vous endormez là dessus , vous serez surprins. Prenez garde aussi quand vous ferez faire vos tranchées , qu'elles soient hautes & en baissant : & qu'il y ait des encoigneures , pour pouuoir loger des gens : car ce sont comme des forts pour rembarrer l'ennemy. Il ne se parla plus de la colere de monsieur de Guise contre moy , car monsieur le Marechal & luy ne tindrent autre propos en leur disner , que du combat , & sur tout de la prouidence , dont j'auois vsé. Et disoient qu'il estoit bien difficile que ie fusse iamais surprins. Aussi à la verité le plus souvent ie veillois lors que les autres estoient en repos , sans crainte du froid , ny du chaud. l'estois endurcy

à la peine. C'est à quoy les ieunes gentils-hommes qui veulent paruenir par les armes, se doiuent estudier, & à souffrir : afin que lors qu'ils se feront vieux, ils ne le trouuent pas si insupportable. Car depuis que la vieillesse est du tout arriüée, Adieu vous dis.

Or dans deux ou trois nuits apres nous eusmes conduit nostre tranchée iusques au pied de la grande tour. Et apres monsieur de Guise amena ses mineurs voir si la tour se pourroit miner : mais il trouua qu'il estoit impossible : & commencerent lesdies mineurs à percer la muraille à deux ou bien trois pieds de terre : & comme les ennemis entendirent que nous perçions la muraille, ils commencerent à faire par dedans la tour des casemattes : de sorte que leurs canonieres respondoient à nostre trou. Et demeurasmes trois nuits à pouuoir percer la muraille. Et en mesmes que les mineurs picquoient par le dehors, les ennemis picquoient par dedans à leurs casemattes. Et toutes les nuits monsieur de Guise nous enuoyoit quatre gentils-hommes pour nous aider à veiller. Et me souuient que monsieur de Montpezar, & monsieur de Ren-

dan y vindrent coucher vne nuit. Et comme le trou fut presque percé ; monsieur de Guise me fit amener vn canon pour aider à percer la muraille : car nous cognoissions bien que le picquer qu'ils faisoient c'estoit des casemattes. Et que dès que la muraille de la tour seroit percée , qu'ils nous tiroient des casemattes. Le iour deuant que le canon fust amené , monsieur le Mareschal de Strossi s'en estoit allé à ses tentes delà l'eauë pour se rafraichir , & changer de chausses & de chemise ; car nous estions tous terre.

Monsieur de Guise dès que les mineurs commencerent à picquer la muraille , fit venir quantité de plonniers , & commença à faire vne trauerse de terre & fascines droit contre-mont la tour , & y faisoit laisser vn petit chemin : de sorte que ladite trauerse fust aussi-tost acheuée , comme le trou de la tour. Les ennemis y auoient mis grande quantité de tables sur la tour en maniere de tranchée. Et le soir deuant que nous donnissions l'assaut , montant par ce petit chemin de la trauerse , & avec des eschelles , nous en portâmes les tables de leur tranchée du haut de la tour , qui nous fist

plus de mal que de bien. Car comme les tables furent ostées, la grande plate-forme qui estoit tout ioignant la tour, n'y ayant que cinq ou six pas d'entre deux, nous voyoit dès que nous monstrions la teste. Or comme j'ay dit, monsieur le Marechal s'estoit allé rafraischir : mais monsieur de Guise le fit soupper avecques luy, & à grande instance l'arresta ceste nuit là, qui fut son malheur : car monsieur de Guise l'arrestoit, pour le lendemain voir où ils mettroient quatre couleurines du costé où ils estoient pour battre aux deffences, quand nous donnerions lendemain l'assaut. Monsieur le Marechal le pria plusieurs fois l'en laisser retourner : & luy disoit, s'il me venoit ceste nuit-là quelque affaire, il auroit grand desplaisir s'il ne s'y trouuoit. Et à grand regret enfin ledit sieur Marechal demeura : de sorte que comme il fut retiré en ses tentes, il demanda au sieur Adrian Baillon, & au Comte Theophile, s'ils auoient le mot du guet pour passer par les Allemans, car pour les nostres il ne s'en soucioit point, & passeroit bien sans mot. Ils luy dirent qu'ils ne l'auoient point. Et

*Monsieur
de Guise
arreste
M. de
Siroffin.*

leur dit ces mots : Il me vient en l'esprit que monsieur de Montluc aura ceste nuit des affaires , & que les ennemis le viendront assaillir par dessus la contr'escarpe du fossé de la ville. Et si cela aduenoit , ie regretterois toute ma vie que ie ne m'y fusse trouué. Les autres luy respondirent , Il ne faut pas que vous ayez crainte de cela : car il met vn corps de garde de quatre cens hommes iusques à vingt pas de la porte de la ville. Et faudroit qu'ils combattissent cela auant que venir à luy. Alors monsieur le Marechal leur dit , ie ne sçay que c'est : mais il me prend vne opinion de quelque malheur ceste nuit icy. Les autres luy estoient cela de la teste tant qu'ils pouuoient : car il faschoit au sieur Adrian de repasser la riuiera , & venir la nuit à la tour : à cause qu'il auoit esté fort malade , & n'estoit gueres sain encores. Car s'il eust dit , comme eux-mesmes me dirent apres , qu'il passeroit bien par les Allemans sans mort , estant cogneu de tous les capitaines Allemans aussi bien que des nostres , il se fust mis en chemin , quelque promesse qu'il eust faite à monsieur de Guise : mais quand l'heure

est venue, ie crois que Dieu veut que la mort s'en ensuiue, on a beau fuir & se cacher. Il leur dit ces mots, monsieur de Montluc n'est pas bien cogneu du Roy ny de la Royne, encores bien que le Roy l'aime fort : Mais si i'eschappe de ce siege, ie feray cognoistre au Roy & à la Royne ce qu'il vaut. Et comme lendemain il fut mort, le sieur Adrian & le Comte Theophile me dirent que i'auois perdu le meilleur amy que i'auois en ce monde. Ce que ie creus bien, & le crois encore. Et pouuois dire qu'ayant perdu le Duc de Ferrare & luy, i'auois perdu les deux meilleurs amis que i'auois en Italie & en France. Il fut tué le lendemain regardant avec monsieur de Guise où ils mettroient les quatre couleurines. Ils y auoient regardé deuant d'isner longuement : mais monsieur de Guise eut opinion d'y retourner apres d'isner, pour mieux reuoir, ayant monsieur de Salcede aupres d'eux deux. Vne mousquetade le tua venant d'un petit boulevard qui estoit tout au coin de la ville, qui tire vers Mets au long de la riniere. Et voilà comme quand l'heure est venue, nous ne la pouuons esuiten.

*Mort du
sieur de
Sarrois.*

Ce pauvre Seigneur estoit passé par plus de six mille cannonades ou mousquetades, & plus de cinquante mille arquebuzades, lesquelles ne luy sceurent donner la mort; & ceste meschante mousquetade luy fut tirée de plus de cinq cens pas, étant monsieur de Guise pres de luy. Or le Roy y perdit vn bon seruiteur: & mourut vn vaillant homme, s'il y en auoit en la France. Deux heures apres monsieur de Guise vint à la tour: & defendit qu'on ne me ~~est~~ point sa mort. Et comme ie vis le sieur Adrian & le Comte Theophile, ie leur demanday où il estoit, ils me dirent qu'il s'estoit trouué mal la nuit passée: mais qu'il viendroic ceste nuit-là. Et ayant veu monsieur de Guise tout triste, & tous ceux qui estoient avecques luy, le cœur me iugea qu'il y auoit quelque mal-heur. Et comme monsieur de Guise s'en fut retourné, & m'eust laissé monsieur de Bourdillon en la place de monsieur le Marechal, ie le priay de me dire qu'estoit deuenu monsieur le Marechal. Alors il me dit, aussi si vous ne le sçauiez aujourd'huy, vous le sçauriez demain. Lors il me conta sa mort, & comme monsieur de Guise

leur auoit deffendu de me le dire ,
 craignant que le regret que i'aurois ,
 me gardast de faire le lendemain ce
 que ie deuois au combat. Alors ie luy
 dis , qu'il n'y auoit homme deffous le
 Ciel qui le regretast plus que moy :
 & que ie mettrois peine de l'oublier
 pour ceste nuit là , & pour lende-
 main , mais que tant que ie viurois
 apres ie ne me scaurois tenir de le
 regretter. Le Comte Theophile & le
 sieur Adrian demurerent avecques
 moy toute ceste nuit , durant laquelle
 nous passasmes ensemble nos regrets.
 Et à la pointe du iour nous com-
 mençasmes à faire tirer le canon au
 trou. Monsieur de Guise auoit fait
 faire des engins de table espoisse de
 plus d'un grand pied , pour mettre
 deuant le canon quand il auroit tiré :
 afin que les ennemis estans aux case-
 mattes ne tuassent nos canonniers. Il
 y auoit deux petites rouës à chaque
 bout qui touchoient en terre : & avec-
 ques vne petite cordette l'on tiroit
 cest engin , & couroit le deuant du
 canon : de sorte que les arquebuzades
 ne pouuoient passer. Et ainsi tirasmes
 quinze ou vingt coups à ce trou : si
 bien qu'un homme tout à son aise y

*Engin
 pour ga-
 rantir les
 canon-
 niers.*

pouuoit passer. Le canon ne pouuoit porter dommage à leurs casemattes, pource qu'elles estoient vn peu à main droite, & homme ne pouuoit s'approcher du trou sans estre blessé ou mort. Monsieur de Guise me manda que ie regardasse si ie pourrois logger trois ou quatre cens hommes depuis la tour iusques au ruelin, & qu'il m'enuoyoit des gabions & des pionniers. Il auoit fait faire des mantelets pour mettre depuis la tour iusques à la riuere, où il y pouuoit auoir sept ou huit pas. Et de là nos arquebuziers tiroient à ceux qui se monstroient à la courtine. Nos enseignes se mirent au long de la muraille depuis la tour iusques au ruelin. Et ceux de la plate-forme voyoient au long de la courtine : & les nostres, qui estoient contre ce ruelin à costé de la canonniere leur tiroient. Et moy ie faisois tirer de derriere les mantelets. Monsieur de Neuers pere de ces trois filles qui sont en vie, estoit venu là, & se tenoit contre ceste trauerse au pied de la tour. Monsieur de Guise estoit de l'autre costé de la riuere à l'artillerie. Poton Seneschal d'Aginois, commandoit l'vne des quatre

396 *Comm. de M. B. de Montluc* ,
couleurines , qui faisoit de fort bons
coups , & nous faisoit vn grand bien :
car il tiroit tousiours au haut de la
courtine , & à la plate-forme , à ceux
qui monstroient la teste , pour tirer à
nos gens contre bas. Cela dura plus
de quatre ou cinq heures. Monsieur
de Guise me manda par monsieur de
Cipierre , que ie regardasse si l'on
pourroit mettre les gabions qu'il m'a-
uoit enuoyez entre la muraille & le
trou : mais tous ceux qui se mon-
stroient , pour poser les gabions ,
estoiient morts ou bleffez. Je m'adui-
say de mettre cent ou six vingrs pion-
niers dans l'eauë contre le bord de la
riuiere , pour faire vne tranchée au
long d'icelle tirant au ravelin. Mon-
sieur de Cipierre vid la grand' diffi-
culté & impossibilité qu'il y auoit ,
& trouua le capitaine la Bordeziere
mort , son enseigne bleffé , qui mou-
rut apres. Vous n'eussiez veu que
soldats bleffez , lesquels on amenoit
panser , les mantelets tous en pieces
de coups de pierre : de sorte que nous
estions tous au descouuert , tirant les
vns contre les autres , comme l'on
tire à la butte. L'auois bien rangé nos
affaires , car i'auois fait mettre la plus-

part de l'arquebuzerie à centaines. A mesure que nos gens n'auoient point de poudre, j'en faisois tousiours venir d'autres. Et tout le peril & mal tomboit là où i'estois : car tant les couleuvres qui tiroient de l'autre costé de la riuere, que ceux des nostres qui tiroient au descouuert, tenoient les ennemis en telle crainte, que nul n'osoit se hausser, pour tirer contre bas aux nostres, estans contre la muraille : mais tiroient tousiours à nous, qui estions en butte. Monsieur de Bourdillon par le commandement de monsieur de Neuers, me vint prendre par derriere avec les deux bras, & me porta plus de six pas en arriere, me disant, He ! que voulez-vous ? he que voulez-vous faire ? ne voyez-vous pas si vous estes mort, que tout cecy est perdu, & que ces soldats perdront cœur. Alors ie me des-fis de luy, & luy dis, Et ne voyez-vous pas aussi que si ie ne suis là avecques les soldats, que tous abandonneront ce coing : & les ennemis tueront tout ce qui est au long de la muraille : Car lors ils se hausseront à leur aise pour tirer contre bas. Monsieur de Neuers me crioit aussi de l'autre costé du trou,

*Resol
tion du
sieur de
Montluc.*

pour me faire retirer. Ce que ie ne
voulus faire, & dis à Monsieur de
Bourdillon telles parolës; Il est dit au-
jourd'huy, ce que Dieu voudra faire
de moy, ie ne le puis eschapper. J'ay
beau fuyr, si ce lieu doit estre mon
tombeau. Sans dire plus mot, ie m'en
retournay au lieu, dont il m'auoit
tiré. Et soudain ie m'aduis de traiter
une entreprinse, disant au capitaine
Volumat, qu'il print six arquebuziers
& deux hallebardiers, & qu'il s'allast
mettre derriere vn canton de murail-
le, qui estoit resté de la tour, quand
on l'abatit: & qu'il aduisa tout à vn
coup partant du derriere de ceste mu-
raille, s'il se pourroit ietter à corps
perdu sur les casemattes, faisant mon
fondement qu'elles ne pouuoient estre
couuertes, que de tables, car ils les
faisoient tout ainsi, que nous faisons
le trou, ou bien qu'elles estoient des-
couuertes. Quoy qu'il en fust, ie le
priay qu'il se iettast, sans marchand-
der, dessus, l'assurant que j'allois
faire donner vn autre capitaine par le
chemin de la trauerse, qui montoit
iusques sur la tour, & que tous deux
se ietteroient à corps perdu, & en
mesme temps sur les casemattes. Je

fis venir vn capitaine François, (il ne me fouuient de son nom ,) pour rafraischir les autres : & luy dis , presens monsieur de Neuers , & monsieur de Bourdillon , ce que i'auois dit au capitaine Volumat , & que soudain qu'il seroit monté , sans marchander il se iettast sur les casemates , disant à monsieur de Neuers , & à monsieur de Bourdillon , qu'ils donnaissent courage aux soldats de suivre ce capitaine , & que ie m'en allois faire donner au capitaine Volumat. Mais comme ce pauvre capitaine monstra seulement la teste , le voyla tué par ceux de la grand' plate-forme , & vn autre apres luy , de sorte qu'ils tomboient entre les iambes de monsieur de Neuers , & monsieur de Bourdillon. Je crie au capitaine Volumat , estans esloignez quinze pas l'un de l'autre , que le capitaine qui donnoit par la trauerse estoit desia au haut de la tour , pour le mettre en ialousie : car cela poinct ordinairement les bons courages. Ledit capitaine Volumat se dresse , car il estoit à genouil derriere ce canton de muraille , & court iusques sur le bord. Il y auoit vne autre muraille entre les casemates & le canton

400 *Comm. de M. B. de Montluc ,*

de la tour : de sorte que quand bien il se feroit ietté là , il n'eust rien fait. Si est-ce que cela fut cause du gain de la place , car la casematte estoit toute descouuerte , & fort basse. Et comme ils virent le capitaine Volumat sur le bord , faisant semblant de se vouloir ietter entre deux ils abandonnerent les casemattes , & se mirent en fuite au long de la courtine de la muraille , & du terre-plein , entre lequel & la muraille cinq ou six hommes pouuoient aller de front. Et alors vn soldat du capitaine Volumat en deux sauts fust à moy , & me dit hastiuement que les ennemis auoient abandonné les casemattes. Tout à coup ie me iette au costé du trou , & prins vn soldat , & crie , saure dedans , soldat : ie te donneray vingt escus. Il me dit , que non feroit : & qu'il estoit mort , & sur ce il se vouloit deffaire de moy à toute force. Mon fils le capitaine Montluc , & ces capitaines , que i'ay nommez auparauant , lesquels me sui-uoient , estoient derriere moy. Je commence à renier contr'eux , pourquoy ils ne m'aidoient à forcer ce galand. Alors tout à vn coup nous le ietrasmes la teste la premiere dedans , & le

*Les ennemis qui-
sent la ca-
sematte.*

fismes hardy en depit de luy. Comme
 ie vis que les casemattes ne tiroient
 plus, nous iettasmes deux autres ar-
 quebuziers dedans, partie de leur gré,
 partie par force, & leur prenions les
 flasques, & le feu, car il y auoit eau
 iusques deffoubs les aisselles : & tout
 à coup peu apres le capitaine Mont-
 luc se ietta dedans. Les capitaines Cos- *Capitai-*
 seil, la Motte, CastetSegrat, les Au- *nes Gas-*
 sillions, ayans tous rondelles, firent *cons.*
 le saut, pour sauuer mon fils, & trois
 ou quatre arquebuziers apres eux. Et
 comme ie vis qu'ils estoient neuf ou
 dix, ie leur criay, courage compa-
 gnons, monstrez que vous estes vray-
 soldats Gascons, donnez le tour aux
 casemattes. Ce qu'ils firent. Les enne-
 mis, qui estoient sur leur terre-plein
 tiroient des pierres aux leurs, pour
 les faire retourner dans les casemat-
 tes. Et comme le capitaine Montluc
 fut aupres de la porte de la casematte,
 il rencontra les ennemis, lesquels y
 vouloient rentrer : & vn arquebuzier
 des nostres tua le chef, qui estoit armé
 d'une escaille couuerte de velours verd,
 vn morion doré en teste, & vne hal-
 lebarde dorée à la main. Deux autres
 y furent tuez de coups de main. Et

402 *Comm. de M. B. de Montluc,*
 lors nos gens se ietterent dans la casemate, & me crièrent par le trou de la canonniere, Secours, secours, nous sommes dans les casemattes. Alors Monsieur de Neuers & monsieur de Bourdillon m'ayderent promptement à mettre soldats dedans. Nous leur prenions leurs flasques & le feu : & comme ils estoient en l'eau : ils les reprenoient en la main, & passaient, se jettant dans les casemattes. Et depuis monsieur de Neuers m'appella tousiours son capitaine tant qu'il a vescu, disant qu'il m'auoit là seruy de soldat.

*Honneur
 fait par
 monsieur
 de Neuers
 au
 sieur de
 Montluc.*

Il y auoit deux capitaines de la garnison de Mets nommés le Baron d'Anglure & Valen-ville qui auoient eu congé à ma requeste de monsieur de Guise, pour se trouuer à l'affair, avecques chacun vingt-cinq arquebuziers, lesquels ie tins tousiours au dessoubs de la trauerse : ils n'auoient encore tiré. Je les appellay, & à vn saut furent à moy, & se ietterent dans le trou, & leurs soldats apres. Et à mesure qu'ils entroient ie les faisois courir à la porte de la casematte, & entrer dedans. C'estoit vne porte fort basse & petite. Les ennemis n'osoient plonger

plonger les arquebuzades contre-bas ,
 pource que les nostres estans au long
 de la muraille les voyoient , comme
 ils se haussioient. Aussi faisoient bien
 ceux qui estoient là où i'auois tou-
 siours demeuré. Ils ruoyent grand
 quantité de pierres : mais pour cela
 on n'arrestoit point d'entrer & sortir
 dans les casemattes. Or comme les
 soldats du Baron d'Anglure & de Va-
 len-ville entroient en la casematte , ie
 faisois sortir ceux qui l'auoient gai-
 gnée , on n'y pouuoit demeurer plus
 de quarante ou cinquante personnes.
 Et comme Dieu veut donner l'heur *Division:*
 aux hommes, les Espagnols qui estoient *l'armé les*
 en la ville , vouloient garder les case- *tenans.*
 mattes : mais les Hannuiers ou Fla-
 mans ne le vouloient souffrir , & vou-
 lut le gouuerneur que ceux de sa com-
 pagnie la deffendissent : & en de-
 meura en prison long-temps : de sorte
 que le Roy d'Espagne le vouloit faire
 mourir : Car les Espagnols le char-
 geoient d'y auoir mis ses gens apostez ,
 pour faire perdre la place. Le gou-
 uerneur se deffendoit , & disoit qu'il
 auoit veu faire si mal à Ioan Gaytan ,
 & à ses Espagnols , qu'il ne s'y estoit
 osé fier , Et ainsi se chargeoient les vns

& les autres. Nous sceusmes tout cecy par des gens de monsieur le Connestable, & de monsieur le Marechal de saint André, quand ils sortirent hors de prison, lesquels laisserent en-

Servit cores ce gouverneur prisonnier. En
des Espa- mon temps i'ay tousiours veu les
gnols. Espagnols seueres punisseurs de ceux qui par lascheté & couiardise rendoient ou perdoient les places. Ce sera tres bien & sagement fait à vn Prince, de punir ceux qui commettront des fautes si importantes au public, au moins par le degradement des armes, qui est pis que la vie. Mais il en faut faire iugement sans passion : car i'ay veu souuent tel blasmé par celuy qui n'eust sceu faire mieux.

Pour retourner à nostre siege, monsieur de Guise estant aux couleurines, & faisant tirer aux defences aperceust que les gens des tranchées couroient droit à la tour : c'estoient les deux capitaines Anglure & Valen ville, que ie faisois venir, & Lunebourg Colonel d'un regiment d'Allemands, qui estoit au commencement des tranchées ; auquel ie manday qu'il m'en-uoyast cent arquebuziers des siens en diligence : car les nostres n'auoient

plus de poudre. Il courut luy mesmes avec cent arquebuziers & cent picquiers, à moy, qui estois à la tour. Monsieur de Guise le vid partir courant, & voyoit aussi les autres, qui estoient pres de la tour courir au trou. Il fit vn grand cry, comme l'on me dit apres, O mon Dieu la tour est prinse. Ne voyez vous pas que tout le monde y court? Et soudain monta sur vn courtaut bay, qu'il auoit là, & courut à toute bride passer le pont, & vint tousiours courant iusques aux tranchées. Soudain que ie vis, qu'Anglure & Valen-ville furent dans la tour, ie dis à vn gentil-homme, courez à monsieur de Guise luy porter les nouvelles, que la tour des Puces est prinse, & qu'à ceste heure ie croy qu'il prendra Tiomuille: mais iusques icy ie ne l'auois iamais creu. Le gentil-homme courut, & le trouua desia qu'il commençoit à entrer dans les tranchées. Le gentil-homme luy dit, Monsieur, Monsieur de Montluc vous mande, que la tour est prinse. Et en courant luy respondit, he mon amy i'ay tout veu, i'ay tout veu. Et à cinquante ou soixante pas de la tour, il mit pied à terre, & abandonnant

*Prinse de
la tour
des Puces.*

son cheual, vint à nous courant. Et comme il arriua, ie me mis à sousrire contre luy : & luy dis, ho Monsieur, c'est à ceste heure, que ie croy, que vous prendrez Tionuille. *Mas vous hazards trop bon marcat de nostre pet, & de basse monseigne.* Il me ietta le bras droit au col, disant telles paroles. Monseigne, c'est à cest'heure que ie cognois que l'ancien prouerbe est veritable, que iamais bon cheual ne deuint roffe. Or Lunebourg estoit dedans, & quinze ou seize Allemans : & les autres entroient à la file. Monsieur de Guise se ietta dedans, & va entrer à la petite porte dans les casemattes. Et comme il fut dedans, il me cria par vne canonniere, que ie luy fisse mettre des pionniers dans la tour, pour abbatre les casemattes, & que ie gardasse qu'il n'entra plus personne, car ils se touchoient tous dedans. Alors ie iettay des pionniers dans la tour, & commencerent à rompre la muraille des casemattes. Et comme les Allemans virent que ces vilains ne trauailloient point de force, ils leur prindrent les pics, & commencerent à couper ladite muraille. Monsieur de Guise fit sortir Lune-

Belle diligence d'un chef.

bourg pour garder qu'il n'en entrast plus dans la tour , & qu'il hastast les gens pour couper les casemattes. Et en moins d'une demie heure toute la casematte fut renuersée sur l'eau qui estoit dans la tour , laquelle ruine beut toute l'eau. Et lors fusmes au large , & tout le monde y entroit , qui vouloit. Monsieur de Guise en sortit , & fit sortir les Allemans , & retourner en leur lieu. Et alors ie retiray le Capitaine Sarlabous & tous ses compagnons , lesquels estoient au long de la courtine , & contre le ravelin , & se mirent dans les tranchées.

Or comme les ennemis virent la tour perduë , ils ne tiroient plus de bon cœur : & cogneusmes bien qu'ils estoient estonnez. Les mineurs Anglois , qu'auoit monsieur de Guise n'estoient iamais bougez d'aupres de moy. Monsieur de Guise auant qu'il partist de la tour , regarda avecques eux ; où est-ce qu'ils pouuoient faire les mines , & trouuerent que c'estoit deffous la grand plate forme : & marquerent les lieux , où ils la deuroient faire , se retirant avec monsieur de Guise : lequel me dit , Monseigneur , ie

m'en vois courant à mon logis pour aduertir le Roy de la prinse. Et assurez-vous, monsieur de Montluc, que ie ne luy celeray pas le deuoir que vous auez fait. Je vous renuoye-ray les mineurs sur l'entrée de la nuit. Je vous prie, baillez leur des gentils-hommes, qui ne bougent d'aupres d'eux: afin que par eux il vous mande, ce qu'ils auront besoin. Et s'en alla despêcher vn courrier au Roy: car il tarde aux grands, que les nouuelles ne volent. Sa Maïesté faisoit lire les presages de Nostradamus le iour deuant, & lisoient pour le lendemain bonnes nouuelles au Roy. Le courrier y arriua ce iour mesmes: & lendemain y auoit ville-rendue. On dira que ce sont des resueries: mais si ay-ie veu plusieurs telles choses de cest homme. La tour fut prinse entre les quatre ou cinq heures apres midy. Nous auions combattu depuis les dix heures, & comptions que le combat auoit duré de six à sept heures. Ce combat, & celuy du fort de Camolia à Sienne sont les plus longs, & les plus perilleux combats où ie me suis iamais trouué, bataille ou sans bataille. Car il y faisoit bien chaud: aussi

*Presages
de No-
strada-
mus.*

plusieurs y demeurèrent. A l'entrée de la nuit arriuerent les mineurs , & moy-mesmes allay veoir le commencement. De toute la nuit ie ne dormis , pource que ie les voyois si diligens , que ie ne voulois pas que rien manquast , mais que tout leur fust baillé promptement : afin que pour faute de quelque chose , ils ne perdissent vn quart d'heure de temps. De sorte qu'à l'aube du iour ils eurent fait deux mines , mis la poudre preste à y mettre le feu : & la troisieme deuoit estre preste sur les dix-heures. Ma presençe ne seruit pas de peu à faire vne telle diligence , ayant non plus entie de dormir , que de danſer. Monsieur de Neuers , & monsieur de Bourdillon s'en estoient allez avecques monsieur de Guise , & retournerent le lendemain au soleil leuant. Ledit sieur de Neuers se fit apporter son disner sur les huit heures. Comme nous mangions sur trois tambours , où ses gens auoient mis la nappe , estans assis sur autres trois , à peine eusmes nous beu chacun vn coup que les sentinelles me vindrent dire , qu'au coin de la ville vn trompette sonnoit en chamade. Le baillay le tambour , fut

410 *Comme de M. B. de Montluc,*

*Les se-
meurs de-
mandent
à capitou-
ler.*

lequel j'estois assis, à son maistre, afin
qu'il luy allast respondre. Le tambour
me rapporta, que le trompette luy
auoir dit, que j'aduertisse monsieur
de Guise, qu'ils vouloient parlemen-
ter: car ils sçauoient que ie comman-
dois là. Et comme monsieur de Ne-
uers & monsieur de Bourdillon l'en-
tendirent, ils laisserent le manger, &
allerent monter à cheual, courant
vers monsieur de Guise. Ledit Sei-
gneur y enuoya incontinent vn sien
trompette, auquel ils donnerent char-
ge de dire à monsieur de Guise, que
s'il luy plaisoit leur enuoyer quatre
gentils-hommes pour parlementer,
ils en bailleroient autre quatre pour
ostages. Monsieur de Guise y enuoya
monsieur de la Brosse, monsieur de
Bourdillon, ou bien monsieur de Ta-
uannes, & Esclabolle, & vn autre,
dont ie ne suis recors. Ils firent la ca-
pitulation, qu'ils sortiroient avecques
l'argent qu'ils pourroient porter sur
eux: & pour ne mentir point il ne
me fouient des autres articles. Je ne
me suis iamais gueres meslé de ces
escritures, estant assez empesché à
pourueoir, que sur ces entrefaites, il
n'y eut quelqu'un tué mal à propos,
comme

comme il aduient souvent. Mais ils
 sortirent le lendemain , & veux dire ,
 que des quatre parts les trois estoient
 blesez , & presque tous à la teste. Et
 cela se faisoit quand ils se haussioient
 pour nous tirer , là où i'auois affusté
 nos arquebuziers. Car à ceux , qui
 estoient contre la muraille , ils ne pou-
 uoient tirer , qu'ils ne montraissent de
 la ceinture en haut. Et tout leur mal-
 heur vint des nostres qui estoient con-
 tre le ravelin , & de ceux que ie com-
 mandois , où nous tirions en butte. Et
 dès le soir mesmes , que la capitula-
 tion fust faite , monsieur de Guise des-
 pescha monsieur du Fresne. Je ne scau-
 rois dire s'il estoit encores alors Secre-
 taire des commandemens , bien me
 vint dire adieu tout à cheual , & me
 demanda si ie voulois rien mander au
 Roy. Je luy dis, Vous mesmes auez
 veu comme tout s'est passé , & que
 i'auois tant de fiance en monsieur de
 Guise , qu'il ne le celeroit point à sa
 Maiesté. Alors il me dit , qu'il auoit
 charge expresse de compter tout par
 le menu au Roy , comme le combat
 estoit passé , qu'entr'autres choses il
 luy auoit donné charge de dire au
 Roy , que trois hommes auoient esté

*Redition
 de Tion-
 nille.*
*Honneur
 au sieur
 de Mont-
 luc par
 monsieur
 de Guise.*

cause de la prinse de Thiomuille, que que i'en estois l'un de ceux-là, qu'il m'en deuoit sentir bon gré. Et cogneus bien qu'il n'auoit rien celé au Roy : car il m'apporta lettres de sa Maiesté, par lesquelles il me mandoit beaucoup de bonnes choses : & entr'autres qu'il n'oublieroit iamais ce seruice que ie luy auois fait. Je ne veux pas desrober l'honneur des autres, contant ce que i'en fis. Je croy que les Historiens qui n'escriuent que des Princes & grands en parlent assez, & passent soubs silence ceux qui ne sont pas d'une si grande taille.

VOILA donc la ville de Thiomuille prinse. Aucuns qui n'aimoient guere monsieur de Guise, auoient mis en placards à la porte du Palais à Paris, & par les carrefours, qu'il ne trouueroit pas à Thiomuille, ce qu'il auoit trouué à Calais, n'y ayant trouué que les vilains. Cela estoit en rime, de laquelle il ne me souuient point. C'estoient des enuies qu'on portoit à ce braue & vaillant Prince ; pour la charge honorable que le Roy luy auoit donnée : mais ie n'ay affaire de traiter cela : car ie ne me veux embrouïller en ces fuzées. Auant nous

*Enuie
contre
monsieur
de Guise.*

ces enuies ont regné , & regneront
encores apres nous , si Dieu ne uous
vouloit tous' refondre. Il y en auoit
qui creuoient de despit que monsieur
de Guise eust eu ceste bonne fortune.
Car il y en a , & trop , de si bonne
paste , qui aiment mieux la ruine &
perte de leur maistre , que l'honneur ,
non pas de leur ennemy , mais de
leur compaignon. Et si quelque dis-
grace luy suruient , car les hommes
ne sont pas Dieux , ils se rient , &
font d'une mouche vn elephant. Lais-
sons les creuer leur saoul. Cependant
Thiomuille fut à nous avec beaucoup
d'honneur. Le soir deuant que les en-
nemis s'en fussent allez , monsieur de
Guise mit dedans la ville monsieur
de Vieille-ville , lequel n'y voulut en-
trer , que ie ne fusse avecques luy ,
pource qu'il ne seroit pas , disoit-il ,
maistre des soldats qu'ils n'entraissent
par force par dessus les murailles. Je
pris deux ou trois cens soldats , &
trois capitaines , & me mis dedans
avecques luy , ayant sa compaignie de
gens-d'armes : & toute la nuit nous
fallut faire la sentinelle , pour garder
que les soldats n'entraissent par la mu-
raille : & ne dormisimes vne seule

414 *Comm. de M. B. de Montluc,*

goutte. Je m'estonne de ce qu'on tie
aux histoires Romaines, de ceux qui
avant le iour des batailles assignées,
dormoient aussi profondement que si
c'estoit le lendemain de leur nopees.

Je n'ay iamais esté si peu apprehensif.

*chose ve-
rable.*

Bien souuent ay-je passé trois nuits
de suite, & trois iours sans dormir,

voire sans en auoir que peu d'enuie.

Je conseillay le lendemain à monsieur

de Guise de remuer son camp hors de

là. Car autrement on ne pouoit estre

maître des soldats. Et à la verité dire,

ils meritoient qu'on leur donnast le

sac : car c'est leur ôter le cœur, si on

ne leur donne quelque curée. Et pou

de chose qu'ils gaignent de l'ennemy,

les contente plus que quatre payes.

Mais monsieur de Guise disoit tou-

sours qu'il falloit garder la ville pour

le seruice du Roy : qu'à l'occasion de

ceste ville, le Roy tireroit d'Allema-

gne toutes les forces qu'il voudroit,

& que le Duc Iean Guillaume de Saxe

passeroit par là, & qu'il falloit qu'il

y trouuast des viures : & en repuoya

le camp, & le mit à demy lieuë de

là. Monsieur de Vieille-ville y dé-

meura dedans avec trois ou quatre

enseignes de gens de pied, & sa

compagnie de gens - d'armes.

O A capitaines, mes compagnons, *Discours aux capitaines sur la prise de Thionville.*
vous avez icy vn exemple, si vous
le voulez reténir, & cognoîtrez de
quoy fert vne grande promptitude :
car ceste place se gaigna pour la hasty-
nité dont i'vlay incontinent que le sol-
dat du capitaine Volumat m'eust dit
que les ennemis abandonnoient les
casemattes. It n'eus pas la patience
d'y mettre plus de neuf ou dix hom-
mes, sans les enuoyer combattre. Tout
aussi-tost ie fis mettre mon fils le pre-
mier, & les gentils-hommes qui m'a-
voient suivy au siege de Sienne & à
Montalsin. Il me seruit bien de me
haster, & les faire aller au combat :
cat si i'eusse demeuré iusques à ce qu'il
y en eust eu autant dans la tour qu'il
en faisoit besoin par apparence, les
ennemis fussent rentrez dedans, & on
les eust promptement renforcez : de
sorte que iamais il n'eust esté possible
de la prendre. Je me suis trouué en
beaucoup de sieges : mais ie ne me
trouuay iamais sans quelque peu d'es-
perance de prendre la place, que celle-
là. Car ayant veu & touché avecques
le doigt tout ce qui s'y pouuoit faire
pout la prendre, ie m'en trouuay aussi

*L'honneur des
à M. de
Guise.* esloigné que du Ciel à la terre. Et ne
faut point qu'on donne loüange de la
prinse qu'à Monsieur de Guise seul,
qui s'y opiniastra de telle sorte, que
le combat dura six ou sept heures : &
cuide que sans la sollicitation qu'il me
faisoit d'heure en autre, nous nous
fussions retirez, cognoissant qu'autant
valloit combattre contre le Ciel. Il
faut croire que par son heur & bonne
fortune, & l'aide de Dieu, qu'il le
voulust ainsi, elle se gaigna, & non
par la force des hommes. Estant cer-
tain qu'il fut tiré plus de canonnades
par ceux de dedans, que nous n'en
tirâmes dehors.

*Belles
parties
requises à
un capi-
taine.* Donques mes compagnons, com-
me vous verrez la commodité, hastez
l'exécution : & ne donnez iamais loisir
à l'ennemy de se recognoistre. Je le
vous conseille. J'ay eu tousiours trois
choses en moy, c'est de bien nombrer
les gens. Iamais ie n'ay trouué sergent
Major, ny autre qui m'ait surpassé en
cela. Et pourveu que l'ennemy ne fust
partié en pendant, & partié en plai-
ne, encore que le bataillon fust grand,
ie le nombrois à cinquante hommes
prés de demy mille loin : Et la secon-
de, de cognoistre à la façon de faire

des ennemis , s'ils ont peur , soit à leur desmarche , à leur train , ou à la façon de tirer : car de là vous tirez vn grand aduantage. Deslors que j'ap- perceuois mon ennemy tant soit peu en branle , ie le tenois pour perdu : Et la troisieme , la hastiuité de les combattre sur leur peur fort ou foible. Car si vous ne vous sçauiez aider de la peur de vostre ennemy , il ne vous faut esperer de sçauoir vous aider de la vostre. Et ay tousiours eu en ma teste la deuise d'Alexandre , encore que ie ne la porte pas , qui est *Ce que* La dili-
tu peux faire aujourd'buy n'attend au len- gence re-
demain. quise. Et tiens qu'apres l'aide de Dieu toutes les bonnes fortunes que j'ay eues , m'ont procedé de ces trois choses. Que si vous n'avez le iugement voyant vostre point de presser & solliciter vos gens , & sans vser de consultation de gagner pais , vous ne ferez iamais rien qui vaille , ny pour vous , ny pour celuy que vous seruirez. Ne craignez en vn faut perilleux d'hazarder la vie du soldat. Il n'y a ordre. Il faut que quelqu'un se sacrifie pour le public , autrement le monde seroit trop peuplé , pourueu que ce soit en lieu , d'où il ne se puisse

418 *Comme de M. B. de Montluc,*

retirer, comme ie fis aux soldats que ie pouffay dans les casemattes. Car lors se voyans perdus ils prennent courage : & font de necessité vertu. Si ie me fusse retiré lors que monsieur de Bourdillon me print par le faux du corps, ie croy que nostre entreprinse eust esté remise. P'en ay veu bien souvent qui sont bien aises quand on les force se retirer, lors que l' hazard y est ; & font les empressez ailleurs. Je cognois ces gens à la mine. Mes compagnons, mes amis, apres auoir dit vostre *In manus*, ne vous souvenez plus que de bien faire. Si vostre heure est venue, vous avez beau commiler. Puis qu'il faut mourir, il vaut mieux mourir en gens de bien, & laisser vne belle memoire de soy.

On ne
peut esui-
der son de-
stin.

M. de
Vieille-
ville Ma-
reschal,

Je perdis à la relation des capitai-
nes plus de cinq cens soldats morts
ou blesez : & fis mes apporter tous les
blesez à Mets, où monsieur de Vieille-
ville, qui est à present Marechal de
France, les enuoya reconmander,
car il estoit Lieutenant de Roy là : &
leur fis distribuer de l'argent de l'Hos-
pital, que monsieur l'Admiral auoit
dressé, lequel a esté cause de la salua-
tion d'un grand nombre de soldats

bleſſez, & auſſi de faire hazarder les ſoldats plus hardiment au combat, ayant eſperance que s'ils eſtoient bleſſez; ils auroient ſecours de l'argent de l'Hospital pour ſe faire guerir. Certes, Sire, & vous qui eſtes appelez *Admis au Roy* aux grandes charges, vne des principales choſes, dont vous deuez auoir ſoin, c'eſt d'eſtablir des lieux pour les pauvres ſoldats eſtropiez & bleſſez, tant pour les paſſer, que pour leur donner quelque penſion. Pouuez-vous moins faire, puis qu'ils vous ſont preſent de leur vie. Ceſte eſperance leur fait prendre le hazard plus volontiers. Certes vos ames en reſpondront, car elles n'auront pas plus de priuilege que les noſtres, & ſi vous en porterez encotes plus: car vous nous faites faire les maux que nous faiſons, pour plaire à vos paſſions. Et ſi Dieu n'a compaſſion de vous & de nous, ce ſera vne grande pitié. Sire, à l'honneur de Dieu pouruoyez aux pauvres ſoldats, qui perdent bras & iambes pour voſtre ſervice. Vous ne les leur auez pas donnez, c'eſt Dieu. Pouuez-vous moins faire que les aider à nourrir? Penſez-vous que Dieu n'oye pas les malédiction qu'ils nous donnent,

420 *Comm. de M. B. de Montluc ,*

puis que nous les rendons toute leur vie miserables ? l'ay ouy dire que le grand Seigneur a vne belle police là dessus. Aussi est-il mieux seruy que Prince du monde.

*Advis
aux gene-
raux des
armées.* Trois iours apres la prinse de Thionuille, l'armée marcha droit à Arlon, qui est vne petite ville fort belle de ce qu'elle contient. C'est vne grande faute à vn Lieutenant de Roy, apres la prinse d'une place de scjourner, comme ie vois qu'on fait bien souvent. Cela acourage vos ennemis, & donne à vos gens loisir de se retirer, au lieu que l'honneur leur commande de demeurer lors qu'ils se voyent employer. L'entends si l'armée n'est du tout rompuë ou ruinée : car lors la nécessité vous force. Mais de se reposer apres vne prinse, & perdre le temps tant petit soit il, cela est fort preiudiciable au seruice de vostre Majesté. Le campay tout à l'entour de ladite ville avecques nos gens de pied François. Monsieur de Guise campa vn quart de lieuë en arriere : & me dit qu'il estoit tout assoupy d'enuie de dormir, car il n'auoit dormy depuis le commencement du siege, ce qu'il auoit accoustumé de dormir en vne

nuiét (& moy encores moins) me priant de faire les approches ceste nuit-là : & qu'il m'enuoyeroit les Commissaires de l'artillerie avecques quatre canons, pour aduiser là où il les faudroit mettre : & qu'il vouloit donner ceste ville à sac aux soldats en recompense de Thiomuille : & se retira dans des logis couverts de paille où il se logeoit. Il y auoit dans la ville cent cinquante Allemans, & quatre cens Walons. Les Allemans gardoient vne porte, & les Walons l'autre. Et comme i'eus mis les sentinelles & les ^{Forces dans Ar-} corps-de-garde bien pres les vns des autres, pource que l'on disoit qu'il y entreroit des gens ceste nuit là, ils faisoient fort bonne mine là dedans. Ce qui nous faisoit penser qu'ils esperoient secours. Je commençay à faire faire l'esplanade par les iardins pour mener l'artillerie. Et voulois faire la batterie par la porte, & vn peu à main gauche, pour m'aider à l'assaut avecques des eschelles d'une petite bresche qu'ils auoient faite, pour porter la terre sur la terrasse qu'ils faisoient en cest endroit là. Ils auoient fait des degrez dans la terre mesmes à ^{Reco-} la descente du fossé, & pareillement ^{gnoussan-}

422 *Comm. de M. B. de Montluc,*
à la montée iusques sur le terrain. Je
m'approchay iusques auprès du fossé
de la ville, & iusques à vn petit fossé
qu'il y auoit pres du chemin, lequel
ie fis recognoistre par vn soldat. L'a-
uois trois ou quatre capitaines avec-
ques moy dans ce petit fossé. Le sol-
dat trouua ces degrez, dans lesquels
il descendit, puis en monta trois ou
quatre autres de ceux qui montoient
sur le terre-plein : & là s'arresta sans
estre apperceu. Et comme il y eut de-
meuré vn peu, il retourne à moy, &
me dit, qu'il n'y auoit point de sen-
tinelles par le terre-plein : & qu'il pen-
soit que si l'on s'alloit jeter à coup
perdu sur le terre-plein que nous em-
porterions la ville. Je fis approcher vn
corps-de-garde qui estoit fort plus que
les autres : à cause que ie voulois qu'il
seruist à garder l'artillerie : & faisois
venir le ventre en terre les soldats se
mettre dans le fossé. Puis fis retourner
le soldat au fossé & trois ou quatre
arquebuziers, & deux capitaines avec-
ques les rondelles, dont monsieur de
Goas en estoit vn. La nuit estoit si
fort obscure, qu'on ne voyoit point
à vn pas l'vn de l'autre : ce soldat
estoit Flaman. Il descend au fossé, les

capitaines apres luy , & trois ou quatre arquebuziers apres. Et comme ils estoient dans le fossé, ils se mettoient contre le bord d'iceluy deuers la ville , & au plus pres des degrez. Les ennemis entendirent le bruit & commencerent à crier , *vaer dar* , c'est-à-dire qui va là. Ce soldat leur respondit en leur langage , *frind , frind* , amis amis : & luy demanderent qui il estoit ; il leur dit qu'il estoit Flaman , & qu'il regrettoit , pour estre de leur pays : leur perte : & qu'au point du iour toute l'artillerie qu'auoit Monsieur de Guise seroit en batterie , & qu'il ne falloit point qu'ils se fiasent aux Allemans qu'ils auoient avec eux : car ils estoient asseurez de n'auoir aucun mal , & de n'estre aucunement offenciez par les nostres , comme desia ils leur auoient promis , & qu'un Alleman estoit sorty à l'entrée de la nuict pour aller parler aux nostres : de façon que tout le meurtre tomberoit sur eux s'ils ne se rendoient , & qu'il ne seroit pas temps quand l'artillerie auroit tiré. Ils enuoyerent incontinent au quartier des Allemans , & trouuerent qu'un soldat , qui parloit Alleman , près là où ils estoient , parloit

aux leurs. Et comme leur messager fut de retour, ce soldat entendit qu'ils estoient en garbotüil là dedans : & commença à leur dire, s'ils luy vouloient donner à boire, ils luy dirent qu'ouy, & qu'il montaſt ſur leur foy, & à fiance. l'oyois tout ceey, car ie n'estois pas à ſix pas du bord du foſſé : & fis aller les autres deux capitaines l'un apres l'autre dans le foſſé, & puis trois ou quatre ſergens avecques des hallebardes. Ce soldat monta les degrez iuſques à ce qu'il fuſt ſur le bord du terre-plein, & parloit à eux, diſant que monsieur de Guiſe auoit fait bonne guerre à ceux de Thiômuille, & qu'il la feroit à eux : & les amuſoit touſiours de paroles. Ils luy firent porter à boire. Monsieur de Goas estoit apres le soldat, & trois arquebuziers apres luy, les vns apres les autres : car ils n'y pouuoient monter que l'un apres l'autre. Ce soldat les couuroit de ſorte qu'ils ne pouuoient voir au long du degré de la montée. L'autre capitaine ſe mit apres les trois arquebuziers, les ſergens apres, de ſorte que tout ce degré iuſques au haut fut plein : Et comme monsieur de Goas vid qu'ils estoient tant, pouſſa le soldat

qui estoit deuant luy sur le terre-plein : & l'autre capitaine poussa les trois arquebuziers. Ce soldat commence à *Surprise d'Arles.* crier , *goutt Krich* , c'est-à-dire bonne guerre , bonne guerre. Les arquebuziers tirerent : les capitaines se ietterent sur la contr'escarpe , & tout le monde apres : & ces pauvres gens s'enfuirent tous à leurs logis , les soldats les couroient par les ruës. Ie me iettay dans le fossé avecques tout le demeurant , montant les soldats les vns apres les autres. Les Allemans qui se virent prins par derriere , à la requeste de ce soldat qui parloit Alleman , ils ouurirent vne fausse porte , & se donnerent à la mercy des soldats : qui fut vn acte digne d'estre loüé aux nostres , & que l'on peut bien cognoistre à cela qu'ils estoient vieux soldats. Car il ne se trouua pas quatre hommes de morts : ains eux mesmes menoiënt les nostres faire butain par les maisons. Voylà comme la ville fut prise.

Monsieur de Guise , qui auoit defendu qu'on ne l'esueillast point , mais qu'on le laissast dormir à son aise ceste nuit là n'en sceut rien , iusques au point du iour qu'il demanda , si l'ar-

426. *Comm. de M. B. de Mantuc,*
tillerie auoit encore commencé à tirer : & on luy respondit que la ville estoit desia prinse dès la minuit : & que l'on auoit retourné l'artillerie en son lieu , ce qui luy fit faire le signe de la croix , disant c'est aller bien viste. Ledit seigneur monta à cheual , & nous vint trouuer. Or par malheur le feu se print en deux ou trois maisons , à cause de la poudre que l'on y trouua , & en la prenant le feu s'y mit & brusta quatre ou cinq soldats. Ceste ville là estoit presque pleine de lins prests à estre filiez , le vent estoit grand , & n'y sceut-on iamais donner ordre , que plus de la moitié de la ville ne se brulast , qui fust cause que les soldats ne gaignerent pas tant , comme ils eussent fait. Le lendemain monsieur de Guise marcha avec tout le camp , & ne s'arresta iusques à ce qu'il fust à Pierre-pont. Il se logea dans la ville , & toute la noblesse de sa suite , laquelle estoit grande : & nous campames les vns delà l'eau , & les autres deçà. Et là arriuerent les Suisses & le Duc de Saxe. Le Duc Jean Guillaume de Saxe , qui amena vne belle & grande troupe de Reistres avec luy , & me semble qu'il vint aussi avecques luy quelque regiment

ment d'Allemands. Le Roy y arriva aussi, & se logea à Marche, maison de Monsieur le Cardinal de Lorraine. Je croy que ce fut la plus belle & grande armée de cavallerie & d'infanterie, que jamais Roy de France eust. Car comme le Roy la vouloit voir toute en bataille, le camp duroit vne lieue & demie. Et quand on commençoit à marcher par la teste, avant qu'on fust au bout & retourné il y falloit trois heures.

Deux heures avant iour Messieurs de Bourdillon & de Tavannes Mareschaux de camp se rendirent au lieu où tout le camp estoit assigné : & à mesure que nous arrivions, ils nous bailloient le lieu où il falloit que nous fussions : & avant que tout le camp fust en bataille, il fut plus de huit heures. Il faisoit vn grand chaud. Monsieur de Guise se rendit à l'aube du jour : & aydoit à mettre en bataille l'armée. Je fus mis avec les François entre les Suisses & vn bataillon d'Allemands. Et passant monsieur de Guise pardevant nostre bataillon, il dit, Pleust à Dieu, qu'il y eust icy quelque bon compagnon, qui eust vu flascon de vin & du pain pour boire vn

Bourdillon, Tavannes.

coup , car ie n'auray pas temps d'aller à Pierrepont dîner avant que le Roy soit arrivé. le lui dis. Monsieur voulez vous venir dîner à mes tantes ? Il n'y auoit pas plus d'une arquebuzade. le vous donneray de fort bon vin François & Gascon , & force perdriaux. Alors il me dit , ouy , monseigne , mais les perdriaux seront de vostre pays , des aux & des oignons. le luy respondis , que ce ne seroit l'un ny l'autre , mais que ie luy donneroie si bien à dîner , que s'il estoit dans son logis , & le vin aussi froid , qu'il en pourroit boire , & vin de Gasconne , & de bonne eau. Alors il me dit , ne vous moquez-vous point , monseigne ? & ie luy dis , non sur ma foy. Ouy , dit-il , mais ie ne puis laisser le Duc de Saxe. le luy respondis amenez le Duc de Saxe , & qui vous voudrez. Il me respondit , que le Duc ne viendrait pas , sans ses capitaines. Et ie luy respondis , amenez capitaines & tout , car i'ay prou à manger pour tous. l'auois promis le soir devant à messieurs de Bourdillon & de Tauannes , de leur donner à dîner , après qu'ils auroient mis le camp en bataille : mais ils n'y peurent venir ,

*Le fleur
de Mont-
luc invi-
te M. de
Guise à
dîner
avec luy.*

pour ce qu'une partie de la cavalerie ,
 qui estoit logée loin , n'estoit encore
 arriyée , & d'autre part j'auois vn des
 bons viuandiers de l'armée. Monsieur
 de Guise alla chercher le Duc de Saxe ,
 ensemble ses capitaines. l'envoyay en *Festin du*
 diligence à mon Maistre d'hostel , afin *sieur de*
 que tout fust prest. Mes gens auoient *Montluc.*
 fait faire vne caue dans terre , dans la-
 quelle le vin & l'eau y demeueroient
 aussi frais que glace , & de bonne for-
 tune , ie me trouuay force perdriaux ,
 cailles , paons d'Inde , leurauts , &
 tout ce que l'on eust peu souhaitter ,
 pour faire vn beau festin , avec patif-
 serie & tartes : car ie m'asseurois bien
 que messieurs de Bourdillon & de Ta-
 uannes ne viendroient pas seuls , les-
 quels ie voulois bien traicter : pource
 que i'estois bien-aimé d'eux. Ils furent
 si bien traictez , que Monsieur de Gui-
 se demanda au Duc de Saxe par son
 truchement qu'est ce que luy sembloit
 du colonnel des François , & s'il ne *Le sieur*
 nous auoit pas bien traictez & donné *de Mont-*
 de bon vin ? Le Duc leur respondit , *luc colon-*
 que si le Roi leur eust donné à disner , *nel.*
 il ne les eust pas mieux traictez , ny
 donné de meilleur vin , ny plus frais.
 Les capitaines du Duc de Saxe ne l'es-

pargnoient pas , beuuantz tousiours à nos capitaines François , lesquels i'auois aussi mené avec moy. Et encores que messieurs de Bourdillon & de Ta-
uannes fussent venus , si ne m'eussent ils pas surprins. Car apres la table de monsieur de Guise , il n'en y auoit vne seule en tout le camp plus longue , ny mieux fournie que la mienne. Et tousiours i'en ay vſé ainsi , en quelque charge que i'aye été : car pour honorer les charges que i'ay eues de mes Maistres , i'ay voulu faire croistre ma despence. I'ay vëu tousiours ceux qui ont vescu ainsi , estre plus en credit , que les autres , & mieux suiuis. Car tel gentilhomme est sorty de bon lieu , qui ne sçait bien souuent où aller dîner. Et sçachant quelque bonne table volontiers il s'y rendra. Et s'il vous suit à table , volontiers il vous suiura ailleurs , s'il est tant soit peu bien nay , & nourry. Pour retourner à mes hostes , quand ils sortirent de table , Monsieur de Guise me dit , comment mes gens pouuoient faire blanchir le linge , surquoy ie leur auoit donné à dîner. Le luy dis , que c'estoient deux hommes , que i'auois , qui le blanchiffoient. Vrayement , dit-il , vous estes

feroy en Prince. Et là dessus entreuint le Duc de Saxe, en disant plus de bien de moy, qu'il n'y en sçauroit auoir. Je dis à monsieur de Guise, qu'il me fist donner de l'argent au Roy, pour faire de la vaisselle d'argent, afin qu'une autre fois, quand ils me feroient cest honneur de venir manger à mes pauillons, ie les fisse servir, comme il leur appartenoit. Monsieur de Guise le dit au Duc de Saxe, lequel dit, qu'il le vouloit dire au Roy : & comme ils voulurent monter à cheual, pour retourner au camp, on leur vint dire, que le Roy estoit party de Marches, qu'il s'en venoit au camp. Eux deux s'en allerent au deuant : & nous tournasmes chacun en sa place, tant les capitaines du Duc que nous autres, qui tous estions ie vous assure bien fous, & la teste pleine. Ils rencontrerent le Roy à vn quart de lieue des batailles. Sa Maiesté leur demanda s'ils auoient disné. Monsieur de Guise luy respondit qu'ouy, aussi bien qu'ils eussent fait il y auoit vn an : & pource qu'ils venoient deuers les batailles, sa Maiesté leur dit, qu'ils n'auoient pas disné à Pierrepont. Monsieur de Guise luy dit, vous ne sçauriez deuiner, qui

432 *Comm. de M. B. de Montluc ;*

nous a donné à dîner , ny qui nous a si bien traittez. Alors le Roy luy demanda , Et qui ? C'est , respond monsieur de Guise , Montluc. Je croy qu'il vous a donné des viandes de son pais , dit le Roy , des aulx & des oignons ,

*Le Duc
de Saxe
demande
au Roy
de la
vaisselle
d'argent
pour le
seur de
Montluc.*

& le vin bien chaud. Surquoy monsieur de Guise luy compra , comme ils auoient esté traittez. Le Roy le demanda au Duc par son truchement , lequel respondit , que si sa Maiesté leur auoit donné à dîner , il ne leur eust sceu donner de meilleures viandes , ny de meilleur vin , ny plus frais : que puis que i'estois si bon compagnon , qu'il falloit que sa Maiesté me donnast de l'argent pour faire de la vaisselle d'argent : car rien ne leur auoit manqué que cela : & que monsieur de Guise & luy m'auoient promis de luy faire ceste demande. Le Roy leur promit , qu'il le feroit , & que puis que ic dependois si honorablement il m'en vouloit donner le moyen , plus qu'il n'auoit fait iusques à ceste heure là.

*Conseil
aux gens
de guer-
re.*

Encores que cecy ne serve de rien à mon escriture , si l'ai-je voulu dire pour faire cognoistre à vn chacun , que l'auarice ne m'a iamais tant dominé

qu'elle m'aye gardé d'honorer les charges que i'ay eues de mes Roys & maistres : & vous conseille , capitaines mes compagnons , qui commandez à beaucoup de gens d'en faire de mesmes , & que l'avarice ne vous commande. Ce peu que vous dépendrez vous acquerra beaucoup. La table honneste d'un capitaine attire d'honnestes hommes , & mesmes celle du Lieutenant de Roy , où la Noblesse se iette , pour estre incommodée de logis. Peut estre souuent d'autres incommoditez les pressent , que si le Lieutenant de Roy est chiche & aua-
On fist
un Lieu-
tenant de
Roy auar-
re.
 re , on le suiura comme vn vilain. Je n'ay iamais fait ainsi , & au contraire plus dependu que ie n'auois , ayant cogneu que cela , m'y a plus profité que nuy , non seulement en cela , mais aussi à donner des cheuaux & des armes , & bien souuent à tel qui auoit mieux dequoy que moy. Si le Roy vous cognoist de cest humeur ou le Prince qui vous commande , il ne faudra à vous donner aussi , sçachant que vous estes liberal , & que vous n'avez rien qui soit à vous.

Or comme ie fus à nostre baraillon,
 & chacun de nos capitaines en leur
Le fient
de Mont-
luc mes la

*premier
des armes
en main
à M. le
Prince de
Joinville
& au fils
de M.
d'Au-
malle.*

place., le Prince de Joinville, qui est
à présent monsieur de Guise, vint à
la teste de nostre bataillon, & le fils
de monsieur d'Aumalle, tous deux
jeunes enfans, beaux à merueilles,
ayant leurs gouuerneurs avecques eux,
& trois ou quatre gentils-hommes
apres. Ils estoient montez sur de peti-
tes haquenées. Le leur dis, çà, çà mes
petits Princes, çà mettez pied à terre :
car j'ay esté nourry en la maison, de
là où vous estes sortis, qu'est la mai-
son de Lorraine, où i'auois esté page.
Je veux estre le premier, qui vous
mettra les armes sur le col. Leurs gou-
uerneurs descendirent & les firent met-
tre pied à terre. Ils auoient de petits
robons de taffetas, lesquels ie leur
ostay de dessus les espauls, leur met-
tant la picque sur le col, & leur dis,
i'espere que Dieu vous fera la grace
de ressembler à vos peres, & que ie
vous porteray bonne fortune, pour
être le premier, qui vous a mis les
armes sur le col. Elles m'ont esté ius-
ques icy fauorables. Dieu vous rende
aussi vailians que vous estes beaux, &
fils de tres-bons & genereux peres.
Ainsi ie les fis marcher coste à coste,
les picques sur le col, à la teste du
bataillon.

*Propos
du sieur
de Mont-
luc aux
deux
princes
Lorrains.*

bataillon estant au deuant , & retourner au mesme lieu. Leurs gouverneurs estoient si aisés , & tous nos capitaines de veoir ces enfans marcher , comme ils faisoient , qu'il n'y auoit nul qui n'en eust bon presage. Mais i'ay failly en l'un , qui est celuy de monsieur d'Aumalle , car il mourut bien tost apres. Et toutes-fois , à ce que l'on me dit ; ce petit Prince estoit aussi sain dans le corps que enfant pouuoit estre. Mais ie croy que les medecins tuent les Princes pour les vouloir trop difficilement traiter en leurs maladies. Ils sont hommes comme nous : & toutesfois on veut qu'ils ayent quelque chose de plus particulier que les autres. Monsieur de Guise est en vie , i'espere qu'il accomplira ce bonheur , que nous luy desirâmes ce iour là. Le commencement en est bon , i'espere que la fin le couronnera. Et ainsi il sera demeuré heritier de la bonne fortune , qu'alors nous souhaitâmes à son cousin & à luy , puis que Dieu en a voulu prendre l'un. I'ay tousiours fort esperé en ce peu , que ie l'ay cogneu , de ce ieune Prince. Aussi n'y eust il iamais de poltron en ceste braue race. Ce qui ne se void gueres , quand il y

*Presage
à M. de
Jouuville.*

436 *Comm. de M. B. de Montluc* ,
a grand' multitude. Bref nostre armée
fut tres belle , & à laquelle le Roy
print tres-grand plaisir.

Quelques iours apres sa Maieité fut
aduertie que le Roy d'Espagne mar-
choit avec son armée , & faisoit grand'
diligence. Le Roy se douta, qu'il alloit
surprendre Corbie ou Dourlan , ou
bien Amiens , où il n'y auoit en gar-
nison que deux enseignes en chacune.
Le soir que ces nouuelles luy vindrent,
ils ne firent que disputer sur les moyens
de les secourir : mais ils trouuoient ,
qu'il estoit impossible , veu que le
Roy d'Espagne estoit fort avant. M.
de Guise demeura ceste nuit là à Mar-
ches , & en rennoya messieurs de Ta-
uannes & de Bourdillon à Pierrepont.

*Costume
du sieur
de Mont-
luc.*

Ma coustume estoit d'aller donner le
matin le bon iour à M. de Guise ,
puis m'en retournois à mes patillons ;
& de tout le iour ie ne m'esloignoïs
de ma charge , & ne m'amusoïs à faire
la cour. Ce n'a iamais esté mon mes-
tier , dequoy le Roy , M. de Guise ,
& tous les Princes du camp m'en esti-
moient d'auantage, disans que de nos-
tre costé , il ne pouuoit venir aucun
desordre. Or donc le lendemain ma-
tin ie m'en allois donner le bon iour

à M. de Guise , pensant qu'il fut retourné le soir à Pierrepont : mais à l'entrée de la ville ie trouuay monsieur de Bourdillon , de Tauannes & d'Estrée à cheval , & leur demanday où ils alloient : ils me dirent qu'ils retournoient au Conseil à Marches , & que le soir deuant ils n'auoient peu resoudre sur les moyens de secourir Corbie : Car le Roy d'Espagne marchoit en grand'haste en cest endroit-là : & que M. de Guise estoit demeuré ceste nuit là à Marches. Alors ie leur demanday combien il y a d'ici iusques à Corbie. Il me semble qu'ils me dirent trente lieues ou plus : alors ie leur dis ie vous prie picquez au galop , & dites au Roy , qu'il n'est point temps de s'amuser à conseils , ni consultations , & que peut estre cependant qu'il s'amuse à discourir sur le tapis , l'ennemi marche : mais que promptement il se faut resoudre , & que s'il luy plaist ie prendray sept enseignes , & m'en iray iour & nuit me mettre dedans. Dites luy que ie l'affecte de faire si grande diligence que i'y arriveray plustost que le Roy d'Espagne , ni son camp. Et dites à M. de Guise que ie ne luy demande

*Avis
du sieur
de Mont-
luc.*

438 *Comm. de M. B. de Montluc* ,
que vingt-cinq mulets chargez de
pain. Je feray mener quatre cha-
rettes de vin de marchans volontaires
qui sont à nostre regiment , pour faire
manger & boire les soldats en che-
minant sans entrer en ville ny village :
& qu'il mande à monsieur de Serres ,
que promptement il m'envoye les
mulets chargez de pain. Je m'en vois
courir au regiment , pour eslire les sept
enseignes , & à vostre retour vous me
trouverez tout prest à partir. Mais il
faut que vous couriez en diligence ,
& que le Roy se resolue en poste : &
que si promptement on ne prenoit
entiere resolution , ie ne le voudrois
entreprendre sans user de remise. Alors
M. de Bourdillon me commença à
dire que le Roy trouueroit difficile ,
que le secours y peust estre si tost , que
le camp du Roy d'Espagne. Et lors ie
sautay en colere ; & dis en iurant , ie
voy bien que quand vous autres serez
là , vous mettrez tout le iour en dis-
pute : en despit des disputes & con-
sultations , que le Roy me laisse faire :
ie creueray , ou ie le secoureray. Mon-
sieur d'Estrée dit alors allons , allons ,
laissions le faire : car le Roy ne le trou-
uera que bon : & se mirent à picquer

droit à Marches : & moy droit à mon *Diligence*
 regiment. Et soudain ie fis eslection *du sieur*
 de sept enseignes , lesquels promptement *de Mont-*
 repeurent : & leur dy , que sans *luc au*
 bagage , il falloit partir pour faire vn *Roy.*
 bon service. Je ne leur donnay pas
 demy heure de temps à manger : puis
 les fis mettre tous sept à la campagne ,
 vne partie de l'arquebuzerie deuant &
 une autre à la queuë des picquiers. Je
 prins quatre charretées de vin de ceux
 qui auoient les meilleurs cheuaux : &
 les mis à la tête des capitaines : & puis
 commanday aux charretiers d'apporter
 deux ou trois sacs d'auoine , sur les
 poinçons de vin , & un peu de foin :
 puis m'en courus à mes tentes , les-
 quelles estoient derriere le regiment :
 & commençay à manger , & amenay
 les capitaines des sept enseignes man-
 ger avecques moi. Messieurs de Ta-
 uannes , de Bourdillon & d'Estrée al-
 lerent à si grand'haste qu'ils trouuerent
 le Roy , qui ne faisoit que sortir du
 liët : & promptement luy proposè-
 rent le party , que ie leur auois dit.
 Le Roy voulut appeller tout le Con-
 seil : monsieur d'Estrée commença à
 renier , à ce qu'il me dit apres (car il
 s'en scait aussi bien ayder que moy)

& dit, Montluc nous a bien dit, Sire, la verité, que vous mettriez tout aujourd'hui à disputer, s'il se peut faire ou non. Et si vous vous fussiez au soir resolu, & promptement, comme il s'est resolu, le secours seroit à dix lieues d'icy. Il m'a dit que si promptement on ne luy enuoye ce qu'il demande, il se desdira : car il ne veut pas que les Espagnols triomphent de luy. M. de Guise embrassa chaudement cette affaire, messieurs de Tanannes & Bourdillon pareillement : & tout à coup, sans autre conseil, M. de Guise manda à M. de Serres de m'envoyer les vingt cinq mulets chargez de pain à toute diligence. Le Roy me manda par monsieur de Broilly, qui suivoit M. de Guise, qu'il avoit trouvé bonne mon opinion, sauf qu'il ne vouloit point que i'y allasse : car il n'avoit personne, pour commander les regimens, s'il luy falloit donner bataille, car on ne scauoit si le Roy d'Espagne la viendroit presenter, faisant mine de vouloir attaquer quelque chose, mais qu'ils alloient faire election d'un qui ameneroit le secours, & que cependant ie fisse tout aprestre. Ledit Broilly s'en retourna en poste dire au Roy, qu'il avoit veu toutes les sept

enseignes aux champs, pour marcher,
 & que ie n'attendois sinon le pain. Et à
 mesme que Broilly retournoit vers le
 Roy, les vingt & cinq mulets arri-
 uerent : & sur son chemin trouua le
 capitaine Brueil gouverneur de Ruë,
 & beau-frere de Salcede, qui lui dit,
 que le Roy l'auoit esleu pour amener
 le secours. Ledit capitaine Brueil ne
 mangea que quatre ou cinq morceaux
 attendant deux siens seruiteurs qu'il
 auoit mandé querir, qui arriuerent
 incontinent : & ainsi s'achemina. Ie
 les accompagné plus d'une grand'
 lieüe parlant tousiours à luy, & aux
 capitaines, leur remonstrant que Dieu
 leur auoit présenté vne belle occa-
 sion, laquelle ils deuoient achepter
 de la moitié de leur bien, pour mon-
 trer au Roy, la bonne volonté qu'ils
 portoient à son seruice, & aussi pour
 faire voir leur vailleure : & qu'ils
 auoient en main le moyen de se faire
 remarquer au Roy, qui seroit prest
 pour les secourir, & donner vne ba-
 taille, plustost que les laisser perdre.
 Ie trouuay tousiours à leurs responce,
 qu'ils y alloient d'une grande gayeté
 de cœur, puis m'en allois au long des
 files des soldats, & leur remonstrois,

*Capitai-
ne Brueil
amene le
secours à
Corbie.*

*Remon-
trance du
seur de
Montluc
aux sol-
dats.*

qu'il ne tiendrait qu'à eux , qu'ils ne se signalassent pour iamaïs : & que le Roy les cognoistroit tant qu'il viuroit : & que ie leur auois fait vn grand honneur de les'essire par dessus les autres du regiment , les priaux de ne me faire perdre la bonne opinion que i'auois d'eux : que ie donteroie le nom au Roy, de ceux qui feroient leur devoir, pour obeyr à ce qui leur seroit commandé. Ie leur fis hausser la main , & iurer que tous chemineroient iour & nuict. Et ainsi les accompagnay plus d'vne grande lieue : puis m'en retournay à la teste embrasser le capitaine Brueil, & tous les capitaines , & lieutenants : & leur promis d'aller incontinent dire au Roy l'élection , que i'auois faite d'eux. Et si ie laissay les capitaines ioyeux & bien résolus de faire cette coruée , i'en laissay autant ou plus , les soldats. Souuenez-vous , leur disois-je , mes amis , des diligences , que vous m'avez veu autrefois faire en Piedmont & en Italie : car plusieurs auoient porté les armes sous moy , & croyez que de vostre diligence depend vostre vie & vostre honneur. Et pource que ie ne suis pas du pays , & que ie n'y fus iamaïs

qu'alors , ie ne ſçauois limiter la traitte qu'ils firent : mais le Roy , & tous ceux qui cognoiſſoient le pays , diſoient que iamais gens de pied n'auoient fait une telle coruée. Et n'entrèrent iamais en ville ny vil- lage : mais comme ils rencontroient quelque ruiſſeau le iour ils faiſoient alte : mangeoient , & ſe rafraichiſſoient deux heures au plus , dormant vn peu , mais ils cheminôient toute la nuit. Ils ne demeurèrent que deux nuits dehors : & arriuerent au Soleil leuant à vn quart de lieuë de Corbie : & trouuerent vn gentil-homme , qui alloit aduertir le Roy en toute dili- gence , que le camp du Roy d'Eſpagne arriuoit deuant la ville , & qu'ils cou- ruſſent , s'ils y vouloient entrer : car le cauallerie commença deſia à arri- uer. Ils ſe mirent au grand pas & au trot. Le gentilhomme retourna ſuf- ques aupres de la ville , pour ſçauoir dire au Roy , s'ils eſtoient entrez : Et comme ils furent à deux ou trois cens pas de la ville , la cauallerie de l'ennemy commença à ſe monſtrer : & les noſtres de courſe ſe ietterent deuant la porte , & ſur le bord du foſſé : & là firent teſte. Ils tuerent ſept ou huit

444 *Comm. de M. B. de Montluc,*
soldats sur le derriere, qui n'auoient
peu courir tant que les autres. Et voila
tous nos gens dans la ville : & ne per-
dirent rien des mulets, ny des char-
rettes du vin : car ils acheuerent, de
manger & boire ce qu'ils auoient
à quatre lieues de là, & les auoient
renuoyez. Le leur auois baillé vn de
mes six coffres, que i'auois fait faire
pour porter de la poudre, que trois
cheuaux tiroient. Il arrina aussi tost à
la porte de la ville, que les soldats.
Il y a des Princes & seigneurs qui
estoiient au conseil du Roy, qui por-
teront tesmoignage, si ie dis verité,
ou non : & sur tous messieurs de Ta-
uannes & d'Estrée, qui apporterent
au Roy ma deliberation.

*Remem-
brance
aux Ca-
pitaines
sur le se-
cours de
Corbie.*

Mes compagnons, quand le Roy
ou son lieutenant vous baillera à faire
vne diligence, pour secourir vne place,
vous ne deuez perdre vn seul quart
d'heure. Car il vous vaut beaucoup
mieux trauailler vostre corps & vos
jambes jusques au dernier de vostre
force, & entrer dedans la place & de-
meurer en vie, que d'aller à vostre
aise, & estre tué, & n'y point entrer.
Car vous mesmes estes cause de vostre
mort : & que la place sera perduë : &

comme vous gagnerez une grande reputation avecque vostre diligence, vous finirez vos iours & vostre renommée ensemble allant à votre aise. Et ne vous excusez iamais sur les soldats, ny ne leur faites iamais l'entreprinse difficile : mais tousiours facile. Et sur tout faites que vous ayez tousiours des prouisions, & principalement du pain & du vin avecques vous, pour leur donner quelque peu de rafraischissement. Car comme i'ay desia dit cy-deuant, le corps humain n'est pas de fer. Parlez tousiours par les chemins ioyeusement avecques eux, leur donnant tousiours grand courage, & leur mettez au deuant le grand honneur qu'ils gagneront, & le grand seruice qu'ils feront au Roy. Et ne faites point doute, que les hommes ne fassent tousiours plus de chemin que les chevaux. Je ne vous conseille chose que *Les hommes sont plus de diligence à pied qu'à cheval.* ie n'aye faite, & fait faire plusieurs fois, comme vous trouuerez dans ce livre. Car apres que les cheuaux sont recreus, vous ne pouuez à coups d'esperon leur faire faire un pas : mais les hommes sont portez du cœur. Il ne leur faut tant de temps pour se rafraischir. Ils mangent en cheminant, & se

446 *Comm. de M. B. de Montluc*,
resiouissent. Il ne tiendra qu'à vous ;
capitaines : faites comme i'ay fait sou-
uent. Quittez la botte , & à beau pied
à la teste de vos gens , monstrez leur
que vous uoulez prendre la peine
comme eux. Il n'y a diligence que
vous ne fassiez : & serez suiuis faisant
enfler le cœur & redoubler les forces
aux plus recreus.

*Nouvelle
au Roy
du se-
 cours de
Corbie.* Deux ou trois iours apres , le Roy
s'achemina avecques son camp droit
à Amiens : & à la premiere iournée
ou bien à la seconde, arriua vn gentil-
homme du Gouverneur de Corbie ,
qui trouua sa Maiesté en campagne
marchant avecques le camp : & lui
porta les nouuelles comme le capi-
taine Brueil estoit entré dedans Cor-
bie : qui donna vne grande ioye à
ladite Maiesté, & à tout nostre camp,
pour sçavoir ceste place asseurée. Sa
Maiesté se iouant , disoit à monsieur
de Guise, qui sera le premier, qui dira
à Montluc cette nouuelle ? Je ne la lui
veux pas dire : ny moy aussi , disoit
monsieur de Guise : car comme il l'en-
tendra , il crierà apres nous. Ils di-
soient cecy , pour ce qu'ils auoient eu
tousiours opinion qu'il estoit impos-
sible que les soldats fissent vne si gran-

de coruée. Le lendemain apres sa Majesté fut aduertie , que le Roy d'Espagne auoit fait alte à vne petite lieuë de Corbie : & qu'il ne faisoit nul semblant d'assieger la place. Le Roy pensa , qu'à cause du secours il ne l'assiégeroit pas : & promptement il print opinion , qu'il marcheroit droit à Amiens. Il n'y auoit qu'une compagnie ou deux dedans. Et fit partir monsieur le Marquis de Villars , qui ^{Marquis de Vil. lars.} est aujourd'huy en vie , avec trois cens hommes d'armes , pour s'aller ietter à extreme diligence dedans : & me commanda de faire partir autres sept enseignes , pour s'en aller apres luy à toute haste. Ce que promptement ie fis : & baillay la charge de les conduire au capitaine Forcés , qui est encores viuant. Et comme les capitaines & les soldats auoient entendu la louange que le Roy & tout le camp donnoit au capitaine Brueil , de la diligence qu'ils auoient faite allant secourir Corbie , ils voulurent faire le semblable : & arriuerent aussi tost à Amiens que ledit sieur Marquis. Il n'y a rien qui picque tant les gens de nostre mestier , que la gloire , ou l'enueie de faire aussi bien , ou mieux qu'un

448 *Comm. de M. B. de Montluc*,
tel n'a fait. Deux ou trois iours de-
uant sa Maieſté en auoit enuoyé trois
ſe ietter auſſi dans Dourlan : & par
ainſi il pourueſt facilement au tout.

*Pour par-
ler de
paix.* Comme le Roy arriua à Amiens,
le camp du Roy d'Eſpagne arriua à
vne lieuë pres , la riniere entre deux :
& là ſe commença à traitter la paix ,
de laquelle monſieur le Conneſtable
& monſieur le Mareſchal ſainct André
auoient fait l'ouuerture. Et me ſemble
qu'il ſe fit quelque temps de trefue ,
pource que de leur coſté , ny du no-
ſtre on ne fit rien , à tout le moins ,
que i'en aye ſouuerance. Car ie vins
fort malade d'vne fiebre double tierce,
pour les excez que ie faiſois , non
en plaiſirs & dances , mais à paſſer les
nuicts ſans dormir , tantost au froid ,
tantost au chaud , tousiours en action ,
iamais en repos. Il m'a bien ſeruy d'e-
ſtre fort & robuste : car i'ay mis au-
tant mon corps à l'eſpreuue , que ſol-
dat ait fait de mon temps. Apres tou-
tes ces allées & venues , qui durerent
plus de deux mois , la paix ſe fit , au
*Mal-
heurs ar-
riues à
cauſe de
la paix.* grand malheur du Roy principale-
ment , & de tout ſon Royaume. Car
ceſte paix fut cauſe de la reditiõ de
tous les pays & conqueſtes , qu'a-

uoient fait les Rois François , & Henry , qui n'estoient pas si petites , qu'on ne les estimast autant , que la tierce partie du Royaume de France. l'ay leu dans vn liure escrit en Espagnol , que le Roy auoit rendu cent quatre-vingts dix-huict forteresses , où le Roy tenoit garnison. le laisse à penser à chacun , combien il y en auoit d'autres sous l'obeyssance de celles-là. Nous tous , qui portons les armes , pouuons dire à la verité , que Dieu nous auoit donné le meilleur Roy , pour les soldats , qui eust iamais com-
*Loüange
du Roy
Henry,*
 mandé en ce Royaume. Et quand à son peuple , il luy estoit si affectionné , que nyl n'espargnoit ses moyens , pour l'aider à foustener tant de guerres qu'il auoit sur les bras. le ne veux pas blasmer ceux qui la firent : car chacun peut bien penser qu'ils la firent à bonne fin , & que s'ils eussent sçeu que ceste paix eust porté tant de malheurs , ils ne l'eussent iamais faite. Car ils estoient si bons seruiteurs du Roy , & l'aimoient tant avec bonne & iuste raison , qu'ils se fussent plustost laissé mourir dans la prison , que de l'auoir faite. le dis cecy , parce que monsieur le Connestable en fut le

450 *Comm. de M. B. de Montluc*,
 premier motif ; & monsieur le Marechal de saint André. Eux-mesmes ont veu la mort du Roy : & eux-mesmes ont eu leur part des malheurs , qui sont aduenus en ce miserable Royaume : & y sont morts l'espée en la main. Peut estre seroient-ils auourd'huy pleins de vie. Et par là peut on bien iuger qu'ils ne firent pas la paix , pensant qu'elle portast tant de malheurs , comme elle a porté. Il faut que nous considerions quelle bonne fortune Dieu auoit enuoyé à ce Royaume , luy donnant vn tel Roy , si hardy & magnanime , volontaire à conquerir , & le Royaume riche , aimé de ses suiets , qui ne luy pouuoient rien refuser , pour l'aider en ses conquestes : tant de grands capitaines , la pluspart desquels seroient auourd'huy en vie , s'ils ne se fussent entre-mangez en ces guerres ciuiles. O que si ce bon Roy eusse vescu , ou si ceste paix ne se fust faire , qu'il eust bien rembarré les Lutheriens en Allemagne. Au reste nostre bon Maistre auoit quatre enfans masles , Princes d'vne belle esperance , si que sa Maiesté chargée d'années pouuoit esperer trouuer en eux le repos de sa vieillesse , & des instrumens

Deploration de la mort du Roy Henry.

miens propres pour executer les hautes & genereuses entreprises. Les autres Rois ses voisins ne se pouuoient vanter de cela : car le Roy d'Espagne n'auoit qu'un seul fils , duquel on n'a jamais eu gueres d'esperance , comme il s'est cogneu par sa fin. Le Royaume d'Angleterre estoit en quenouille. Le Royaume d'Ecosse voisin , tenoit pour nous , & estoit à nous , ayant la France vn Roy Dauphin. Chacun peut iuger , qui si la paix ne fust aduenüe , le pere ou les enfans eussent dominé toute l'Europe. Le Piedmont seroit à nous , où tant de braues hommes se sont nourris. Nous aurions vne porte en Italie , & peut estre le pied bien auant. Et n'eussions veu tout renuersé , sans dessus dessous. Ceux qui ont braué & rauagé ce Royaume , n'eussent osé leuer la teste , ny remuer , ny seulement penser à ce qu'ils ont executé depuis. Mais cela est fait , il ne s'y peut aucunement remedier : & ne nous en demeure que la tristesse de la perte d'un si bon & vaillant Roy , & à moy d'un si bon Maistre , & des mal-heurs qui sont aduenus dans ce miserable Royaume. Ainsi le pouuons nous appeller miserable , en contré-

*Compara-
raison du
Roy aux
Princes
ses voi-
sins.*

change de ce que nous l'appellions par le passé le plus grand & le plus opulent Royaume en armes, en bons capitaines, en obeyffance de peuple, & en richesses, qui fut en tout le monde.

*Le fleur
de Mont-
luc peu
aimé de
la maison
de Mont-
morancy.*

Après ceste mal-heureuse & infortunée paix, le Roy se retira à Beauvais: monsieur de Guise demeura encore au camp, pour licentier l'armée. Avant que sa Maiesté en partist, ie luy remis la charge qu'il m'auoit fait prendre par force. Et ne faut pas trouuer estrange si tant ie contesfois, à ne la vouloir accepter. Car ie me doutois bien qu'il m'en aduiendroit, ce qui m'en est aduenue, qui est d'en auoir pour tout iamais la mal-grace de la maison de Montmorancy, plus que de celle de Chatillon, à qui le fait touchoit plus qu'à eux. Mais il n'y a ordre, on ne peut viure en ce monde, sans acquerir des ennemis. Il faudroit estre Dieu. I'accompagnay monsieur de Guise iusques à Beauvais, & me retiray à Paris, m'ayant promis ledit seigneur, qu'il me feroit auoir mon congé pour m'en aller en Gascogne, & qu'il me feroit donner de l'argent pour m'y conduire, estant bien certain que ie n'auois pas vn sol. Ce que

ie m'asséure qu'il eust fait : mais comme il arriua à Beauuais, il trouua vn nouveau changement, c'est que d'autres s'estoient mis en sa place touchant le credit. Ainsi va le monde : & fut vn changement bien soudain. Et le trouuay estrange autant que ceux qui l'auoient suiuy aux conquestes qu'il auoit faites, ayant rabillé tout le defastre qui estoit aduenu aux autres, & monstté au Roy d'Espagne, que ny la perte de la bataille de S. Quentin, ny celle de Grauelines, n'auoit pas rendu le Roy en tel estat, qu'il n'eust encore vne ou deux armées plus fortes, ayant au reste conquis des places presque imprenables. Mais à eux la dispute. Ce sont choses qui aduiennent souuent en la Cour des Princes. Je ne m'estonne pas si i'en ay eu ma part, puis que les plus grands ont passé par là, & passeront à l'aduenir.

*M. de Guise se recule de son cre-
dit.*

Or le Roy de Nauarre auoit mené quelque entreprinse en Biscaye, qui se trouua à la fin double. Il supplia le Roy de me donner congé pour aller auecques luy, & que luy mesme la vouloit executer, ayant opinion que monsieur de Burie l'auoit faillie par son defect : & ainsi m'en vins auec-

*Le Roy de Nauarre amene le sieur de Montluc en Guien-
ne.*

ques luy , sans en rapporter que promesses , & à la verité vne bonne volonté du Roy mon maistre. Mais on le destournoit de me faire du bien , & à d'autres , qui l'auoient aussi bien meritè , & peut estre mieux que moy. Nous allasmes à Bayonne , & trouuasmes que celuy qui auoit mené ceste marchandise , qui s'appelloit Gammure , la traittoit double , & qu'il vouloit faire prendre le Roy de Navarre mesme. Il rennoya monsieur de Duras avecques les Legionnaires , lequel il auoit fait venir , & aussi les Biarnois. L'auois amené soixante cinq gentils-hommes tous armez & montrez ; qui estoient venus pour l'amour de moy. Et comme ie fus de retour à ma maison , bien peu de iours apres m'arriua le don que le Roy m'auoit fait de la compagnie de gensd'armes , pour la mort de monsieur de la Guiche : & cousta prou au Roy de se pouuoir demeffer des traierfes , que l'on me donnoit à me garder de l'auoir : toutesfois le Roy s'en fit accroire plus par colere , qu'autrement. Car à la fin il fut contrainct de dire qu'il m'auoit promis la premiere vacante , & qu'il me la vouloit tenir . & qu'homme

ne luy en parlaſt plus. Je fis ma premiere monſtre à Beaumon de Lomaigne , de laquelle vn nommé la Peyrie eſtoit commiſſaire.

Pendant ce temps ſe firent ces malheureuſes nopces , & ces infortunez triomphes & tournois à la Cour. La ioye fut bien courte, & dura bien peu. Car la mort du Roy ſ'en enſuivit courant contre Mongommery : que pleuſt à Dieu , qu'il ne fût iamais né , auſſi n'a-il fait que mal , & malheureuſe fin. Eſtant vn iour à Nerac le Roy de Nauarre me monſtra vne lettre , que monſieur de Guiſe luy auoit eſcrit , par laquelle il l'aduertiſſoit des iours du tournoy , & que le Roy ſ'y trouuoit , & eſtoient des tenans avecques luy Meſſieurs les Ducs de Guiſe , de Ferrare , & de Nemours. Je n'ay iamais oublié vne parole que ie dis au Roy de Nauarre , que j'auois tout iamais ouï dire. Que quand vn homme penſe eſtre hors de ſes affaires , & qu'il ne ſonge qu'à ſe donner du bon temps , que c'eſt lors qu'il luy vient les plus grands malheurs , & que ie craignois la ſortie de ce tournoy. Il n'y auoit iuſtemment que trois iours iuſques au iour du tournoy , contant par

*Mongom-
mery tué
le Roy.*

la datte de la lettre, ie m'en retour-
 nay le lendemain chez moy : & la
 nuit propre venant au iour du tour-
 noy, en mon premier sommeil, ie
 songeay que ie voyois le Roy assis sur
 vne chaire, ayant le visage tout cou-
 uert de gouttes de sang. Et me sem-
 bloit que ce fut tout ainsi, que l'on
 peint Iesus-Christ, quand les Iuifs luy
 mirent la couronne, & qu'il tenoit ses
 mains iointes. Le luy regardois, ce
 me sembloit, sa face, & ne pouuois
 descouurir son mal, ny voir autre
 chose, que sang au visage. L'oyois,
 comme il me sembloit, les vns dire,
 il est mort, les autres, il ne l'est pas
 encores. Je voyois les medecins & chi-
 rurgiens entrer & sortir dedans la
 chambre : & cuide que mon songe
 me dura longuement : car à mon res-
 ueil ie trouuai vne chose, que ie n'a-
 uois iamais pensée : C'est qu'un hom-
 me puisse pleurer en songeant. Car ie
 me trouuay la face toute en larmes,
 & mes yeux, qui en rendoient tou-
 siours : & falloit que ie les laissasse
 faire : car ie ne me peus garder de
 pleurer longuement apres. Ma feue
 femme me pensoit reconforter : mais
 iamais ie ne peus prendre autre reso-

*Songe du
 frere de
 Montluc.*

lution sinon de sa mort. Plusieurs qui sont viuans , sçauent que ce ne sont pas des contes : car ie le dis dès que ie fus esueillé Quatre iours apres vn courier arriua à Nerac , qui porta lettres au Roy de Nauarre , de monsieur le Connestable , par lesquelles il l'aduertissoit de la blesseure , & du peu d'esperance de sa vie. Le Roy de Nauarre me despescha vn sien valet de chambre , pour me dire le malheur , & qu'incontinent ie montasse à cheual. Il estoit party sur l'entrée de la nuict , & bien tost fut à moy : car il n'y a que quatre lieuës de Nerac chez moy : & me trouua que ie me mettois au liët. Je partis incontinent , & allay prendre sur mon chemin vn mien voisin nommé monsieur de Beraud , & nous en allasmes le grand trot droit à Nerac. Il est en vie. Je luy dis & predis tous les malheurs au plus pres , & tout ce que i'ay veu venir depuis en la France. Et autant en dis au Roy de Nauarre : & ne demeuray à Nerac que deux heures , & m'en retournay passer mes tristesses en ma maison. Et ne tarda pas huiët iours , que le Roy me manda sa mort , à laquelle ie n'ay rien gaigné. Car depuis ie n'ay eu que

*Tout mal-
heurs fui-
uy le fleur
de Mont-
luc de-
puis la
mort du
Roy Hen-
ry.*

traverſes , comme ſi i'euffe eſté cauſe d'icelle , & que Dieu m'ait voulu punir. A grand'peine en fuſſe-je eſté cauſe : car i'ay ſouhaitté cinquante fois la mienne depuis qu'il fut mort. Et toujours m'eſt allé au deuant , que ie n'aurois iamais plus que malheurs. Comme à la verité ie n'ay eu autre choſe. Car depuis on me ſoupçonna que i'eſtois de l'intelligence du Roy de Nauarre , & de monſieur le Prince de Condé. Je ne fus à ma vie de leur conſeil , ny n'auois iamais cogneu ce qu'ils auoient dedans le cœur. Je l'ay bien monſtré au bon du fait. Bien ſe plaignoient ſouuent ces deux Princes à moy du mauuais traitement qu'ils receuoient. Quand ils m'en parloient , ie leur reiettois le tout ſi loing que ie pouuois. Dieu par ſa ſainte grace m'a aidé à faire cognoiſtre à tout le monde , que ie n'ay eu iamais intelligence , qu'avecques le Roy & la Royne , & avecques ceux qui les ont ſeruis fidellement & loyaument. Et ay veu que ceux qui auoient le plus receu ceſte opinion , ont eſté & ſont encores les meilleurs ſeigneurs & amis que j'aye eu , ni que j'aye encores. Il y en a qui ſçauent les propos que ie
tins

*Meſcon-
ſeignement
du Roy
de Na-
uarre &
de ſon
frere.*

tins à monsieur le Prince de Condé , à ce beau colloque de Poissi , qui se fit depuis , lorsqu'il me vouloit attirer à son party. Apres les premiers troubles la Royne de Nauarre s'en alla à Roussillon , qui apporta à leurs Maiestez vn sac d'informations , là où il ne se parloit que de trahisons & intelligences que i'auois avec le Roi d'Espagne pour lui mettre la Guienne entre ses mains , forcemens de femmes & filles , concussions , impositions , pillages des finances du Roi. Toutes-fois leurs Maiestez estans venus à Toulouse & en Guienne , ne trouuerent jamais homme ni femme d'vne Religion , ni d'autre , qui se plaignit de moy. Et trouuerent la Guienne si remplie de viures , que toute la Cour le trouuoit estrange , veu qu'en Languedoc tout le monde y estoit cuidé mourir de faim , comme Monsieur le Chancelier mesme disoit , & qu'il auoit demeuré trois iours en Languedoc , que son maistre d'hostel ne lui donna en ces trois iours qu'vne poullille : & le disoit en table , là où il donnoit à disner à quelques Presidens & Conseillers. Monsieur le Premier lui dit , qu'il trouueroit la Guienne

*Soupçon
contre le
sieur de
Montluc.*

toute pleine de viures. Et lui respondit : Et que veut dire cela : car l'on a voulu faire entendre au Roi & à la Royne, qu'ils ne trouueroient rien à manger en la Guienne , & que monsieur de Montluc auoit ruiné tout le pais. Alors tous ceux qui estoient à table , lui attesterent du contraire , & qu'il trouueroit le pais bien policé , comme il fit à son dire propre. La Royne aussi , qui craignoit que les viures lui faillissent à Bayonne , vid qu'à la fin il fallut ietter les chairs par les ruës. Et auant leur venuë , la Grauiere Senechal de Quercy reuenant de la Cour passa à ma maison de Stillac , où il se coëffa si bien du bon vin que ie luy donnay , qu'il songea la nuit que ie lui auois dit , que ie voulois rendre la Guienne au Roi d'Espagne , & que monsieur le Cardinal d'Armagnac , messieurs de Terride , de Negrepelice , & beaucoup d'autres estoient de mon intelligence : & que s'il en vouloit estre , ie le ferois le plus grand homme de sa race. Et s'en alla avec ce bonnet de nuit dire cela à monsieur de Marchastel , lequel despescha incontinent Rappin à la Cour , pour porter ces nouuelles au Roi , &

Le Senechal de Quercy accuse le sieur de Montluc.

fut creu pour quelques iours : car la Royne me despescha du Plessis en poste, pour m'aduertir que ie ne me misse point en crainte, car ils n'en auoient rien creu. Desia en auois-ie esté aduertty. A quoy ie ne faisois pas grand fondement, ayant tant de fiance en la Royne, qu'elle ne croiroit pas legement cela. Le Plessis valet de chambre du Roi me trouua à Agen, que ie dansois (encores se faut-il quelquefois donner du bon temps) en compagnie de quinze ou vingt damoiselles, lesquelles estoient venuës voir ma belle fille, madame de Caupenne, laquelle encores n'estoit venuë en ce Pays. Et voilà comme ma trahison se trouua veritable. Nous en demandasmes raison à leurs Maiestez : mais nous ne la sceusmes iamais auoir. Et voilà pourquoy il se trouue tant de rapporteurs & calomniateurs en ce Royaume: car l'on n'en fait iamais aucune iustice, non plus qu'aux Cours de Parlement des faux tesmoins. Mais i'espere que Dieu en donnera quelque iour la cognoissance au Roi du tout, & en fera couper tant de testes, qu'il réglera son Royaume, & chassera toute cette vermine. Encores que toutes

*Calomniateurs
pres des
Rois.*

choses , qui m'ont esté supposées & soient trouvées fausses , & sans nulles apparences de verité , ayant mes faits tesmoigné tout le contraire, tant du passé que du present: si n'a-on iamais peu faire que la Royne n'en aye creu quelque chose , ou à tout le moins elle s'est mise en doubte : car iom'en suis bien reffenty. Je croy toutesfois, que c'estoit pour ne me faire donner aucune recompense au Roi des seruices que i'ay faits , lesquels elle scait bien. Et scait bien aussi que ie ne suis pas Espagnol, & n'ay nulle pratique hors le Royaume , ni autre que pour le seruice du Roi. Elle ne croyoit pas cela , lors qu'elle m'entretint à Toulouse avec larmes sur un coffre , où elle estoit assise , entre messieurs les Cardinaux de Bourbon & de Guise. Sa Maiesté s'en souuiendra , s'il lui plaist , car encore que beaucoup de choses passent par sa teste , elle a bonne mémoire. Ce fut elle-mesme qui me dit , qu'ayant receu la nouuelle de la perte de la bataille de Dreux (car quelque braue lance fuit des premiers , & alla porter ceste fausse nouuelle) elle entra à part soy en conseil , qu'est-ce qu'elle feroit. Enfin elle print resolu-

tion, si le boiteux portoit nouuelle certaine de ceste perte de se desrober à peu de troupe avec le Roi & Monsieur : & tascher de gagner la Guienne passant par l'Auuergne, pour l'esperance qu'elle auoit en moy : car aussi la Guienne estoit nette : & puis que le Roy & ellè eussent aisément eu secours d'ailleurs. Dieu soit loüé, que leurs Maiestez n'en sont pas venuës là. Mais cecy se verra mieux cy-apres. Si faut-il que sa Maiesté sçache, que iusques icy ie ne l'ay pas fort pressé de demandes, ni eux aussi ne se sont pas fort tourmentez de m'en donner, m'ayant refusé la Comté de Gaure (qui ne vaut que douze cens liures de rente) apres les premiers troubles. un chacun sçait le seruice que ie fis au Roi, & à la conseruation de la Guienne, non que ie me plaigne de sa Maiesté : car son pere & lui m'ont fait plus d'honneur & plus de bien que ie ne merite. Je n'eus iamais esperance d'estre recompensé de seruice que i'eusse fait, ni que ie sçauois faire, ayant esté respondu à vn personnage qui est encores en vie, que i'estois delia trop grand en ce pays, lors qu'on parloit pour moy. Ce que ie confesse, non

*Le fleur
de Mont.
luc bien
aimé en
Guienne.*

pas en bien, mais en amitié de tous les trois Estats de la Guienne, pour la loyauté & fidelité qu'ils ont cogneu, que i'ay tousiours porté au seruice du Roi, & à sa Couronne: & aussi que i'ay tousiours tasché de soulager le pays de garnison, & tous autres subsides, là où i'ay peu auoir le moyen de les garder. Et espere qu'au retour des Commissaires qui sont par deça, se verra la verité. Je ne les ay pas gaignez: car ie n'ay pas seulement voulu parler à eux. Qu'ils fassent à pis faire. Et quant à estre riche pour les biens, il y a cinquante ans que ie commande, ayant esté trois fois lieutenant de Roi, trois fois Maistre de camp, Gouverneur de places, Capitaine de gens de pied, & de gens de cheual: & auecques tous ces estats, ie n'ay iamais sceu tant faire, que i'aye acquis que trois mestairies, & racheté un moulin qui auoit esté de ma maison. Et tout cela ne monte que de quatorze à quinze mille francs. Voilà toutes les richesses & acquisitions que i'ay iamais fait. Et tout le bien que ie possede aujourd'huy, ne pourroit estre affermé à plus de quatre mil cinq cens francs de rente. Je voudrois bien que

l'on m'eust reproché que i'estois trop grand pour les grands biens que le Roi m'auoit faits , & non pour ne m'en auoir donné , & estre demeuré pauvre , comme ie suis. Dieu soit loué du tout de ce qu'il m'a fait homme de bien : & m'a tousiours maintenu portant la teste leuée. Je ne crains homme qui soit dessus la terre. Je n'ay iamais fait acte que d'homme de bien , & loyal suiet , & seruiteur de mon Roi : & ne l'ay iamais seruy en masque , ni en dissimulation : car mes faits & ma parole ont tousiours cheminé par un chemin. Et n'eus iamais intelligence ni amitié avec les ennemis de mon Roi & Maistre. Et qui sera roigneus , si se gratte hardiment : car ie ne me demange ni dans le cœur , ni dehors , ayant tousiours porté les ongles si accourties , que ie n'ay eu iamais besoin d'elles. Dont i'en louë Dieu , & le remercie tres-humblement , qui m'a conduit & aidé iusques icy , sans reproche aucun. Et espere qu'il me fera ceste grace , que comme il a accompagné ma fortune aux armes iusques icy , il accompagnera ma renommée iusques à mon enterrement. Et apres ma fin mes parens & mes amis

n'auront point de honte de m'avoir esté parens, amis, & compagnons. Et espere qu'avec cette belle robe de fidélité & loyauté, ie me marqueray pour iamais en despit de ceux qui m'ont tousiours porté enuie. Tant y a que si le Roi Henry mon bon maistre eust vescu, tous ces malheurs ne me fussent pas aduenus, ni au Royaume, qui est pis. Je laisserai donc ces propos, estant, peut estre, entré trop en colere, pour la mort & perte du meilleur Roi que la France aura iamais.

Je ne me veux messer d'escrire les inimitiez, & rebellions, qui ont esté faites depuis, iusqu'à la mort du Roi François second, François second, encores que i'en sceusse bien escrire quelque chose, pour estre de ce temps-là. Car ie ne suis point historien, ni n'escriis ce livre par maniere d'histoire : mais seulement afin que chacun cognoisse que ie n'ai pas porté les armes si longtemps inutilement. Et aussi afin que mes compagnons & amis prennent exemple en mes faits. Il y en a prou, dont ils se pourroient bien aider, quand ils se trouueroient en telles affaires. Et aussi que mon escriture sera

*François
second.*

*Pourquoi
le fleur
de Mont-
luc a es-
crit.*

cause, que ma mémoire ne mourra pas si tost. Qui est tout ce que les hommes, qui ont vescu en ce monde, portant les armes en gens de bien, & sans reproche doiuent desirer. Car tout le reste n'est rien. Tant que le monde durera, ie crois qu'on trouuera nouvelles de ces braues & vaillans capitaines, de Lautrec, Bayard, de Foix, de Brissac, de Strossi, de Guise & de tant d'autres qui ont vescu depuis l'aduenement du Roi François premier à la couronne, parmy lesquels peut estre, le nom de Montluc pourra estre en credit. Et puis que Dieu m'a osté mes enfans, qui sont tous morts faisans seruice aux Rois mes maistres, les ieunes Montlucs, qui en sont sortis, tascheront de deuancer leur ayeul. Ie ne veux donc rien escrire du regne du Roi François second: & comme on ioia au boutehors à la Cour, aussi ne fust-ce que rebellions & seditions. I'en sçay bien des particularitez, pour auoir esté fort privé du Roy de Navarre, & de Monsieur le Prince de Condé: mais comme i'ay dit, ie laisse ce sujet aux historiens, pour paracheuer le reste de ma vie. Et commenceray à escrire les combats, où ie

468 *Comm. de M. B. de Montlac, &c.*
me suis trouué durant ces guerres ci-
viles, esquelles il m'a fallu, contre
mon naturel, user non seulement de
rigueur, mais de cruauté.

Fin du second Volume





